

L'ARCHICUBE

NUMÉRO SPÉCIAL

L'ARCHICUBE

29 bis • NUMÉRO SPÉCIAL • Février 2021

Vie de l'Association

Notices

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure

SOMMAIRE

VIE DE L'ASSOCIATION

Compte-rendu de la 171 ^e Assemblée générale (14 novembre 2020)	9
Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale	17
Rapport du trésorier	19
Conseil d'administration de l'Association (année 2020-2021)	31
Procès-verbaux des Conseils d'administration	33
Discours de la présidente le 11 novembre 2020 :	
Homage à Maurice Genevoix (1912 l)	51

NOTICES

<i>À propos de la rédaction des notices nécrologiques</i>	59
1878 l Desjardins, Paul. – <i>P. Cauderlier</i>	61
1928 l Navratil, Michel. – <i>P. Cauderlier, M. Verdelhan</i>	67
1930 l Bonifacio, Antoine. – <i>P. Cauderlier</i>	71
1934 l Martin, Roland. – <i>P. Cauderlier</i>	76
1940 s Ozenda, Paul. – <i>P. Averbuch</i>	81
1942 S Dufont Dixmier, Suzanne. – <i>J. Dixmier</i>	85
1942 s Pecker, Jean-Claude. – <i>Th. Montmerle, P. Léna, R.-M. Bonnet, A. Lewis Loubignac</i>	87
1943 l Pingaud, Bernard. – <i>F. Pingaud</i>	96
1943 s Causse, Maurice. – <i>Y. Causse-Boiteux</i>	100
1943 s Ponsonnet, Paul. – <i>J. Renault</i>	106
1946 l Bès, Jean. – <i>M.-A. Rolland-Bès</i>	109
1946 s Kahane, Jean-Pierre. – <i>H. Chaubin, M. Artigue</i>	113
1948 l Poujade, Robert. – <i>P. Cauderlier</i>	123
1948 s Berger, Marcel. – <i>I. Berger Wagon</i>	130

Sommaire

1948 s	Bernard, Daniel. – <i>Ph. Artzner</i>	132
1948 s	Blamont, Jacques. – <i>M.-L. Chanin</i>	135
1948 s	Gontard, Jean-Paul. – <i>J. des Cloizeaux, J. Renault</i>	138
1949 s	Verlet, Loup. – <i>D. Lévesque, J.-P. Hansen, J.-J. Weiss, M. Verlet, A. Martin</i>	143
1952 l	Lafon, Guy. – <i>Ch. de Lamberterie, F. Cabane, A. Fontaine</i>	148
1952 l	Serres, Michel. – <i>P. Cauderlier</i>	152
1953 l	Beyssade, Jean-Marie. – <i>D. Kambouchner</i>	158
1954 l	Tournon, André. – <i>J.-R. Fanlo</i>	163
1956 l	Quiguer, Claude. – <i>J. Hervier</i>	166
1957 s	Grossetête, Bernard. – <i>Ch. Grossetête, F. Vannucci</i>	169
1958 s	Raynaud, Michel. – <i>L. Illusie</i>	172
1959 l	Chamboredon, Jean-Claude. – <i>F. Weber</i>	174
1959 S	Moulin Hugon, Nicole. – <i>J.-P. Hugon, P. Mentré</i>	178
1959 s	Spector, René. – <i>B. Spector, G. Schiffmann, P. Le Goffic</i>	179
1960 s	Magnan, Christian. – <i>J.-C. Pecker, P. Mentré</i>	186
1961 s	Mennessier, Gérard. – <i>X. Artru</i>	188
1962 s	Cremmer, Eugène. – <i>B. Julia</i>	190
1964 l	Corsetti, Pierre-Paul. – <i>A. Barthélemy-Vigouroux</i>	193
1964 s	Guibé, François. – <i>J. Bockaert, E. Guibé, J.-C. Fiaud, C. Legros</i>	195
1965 l	Ponsolle, Patrick. – <i>L. Schweitzer, L. Zinsou-Derlin</i>	200
1965 s	Bérard Bergery, Lionel. – <i>J.-P. Bourguignon, D. Barlet, J.-L. Clerc, M.-A. Lawn</i>	203
1965 s	Jallon, Jean-Marc. – <i>G. Chapouthier</i>	206
1967 l	Schmitter, Marc. – <i>B. Lapeyre de Cabanes, S. Gompertz, P.-F. Moreau</i>	209
1969 L	Robichez Galichon, Anne. – <i>G. Robichez, P. Brunel</i>	213
1969 l	Larrat, Jean-Claude. – <i>M. Larrat-Favot, S. Gompertz</i>	215
1980 L	Brocheux Lapeyre de Cabanes, Marianne. – <i>B. Lapeyre de Cabanes, J., F et C. Lapeyre de Cabanes</i>	221
1986 s	Aubert, Serge. – <i>L. Pinon</i>	224
1988 s	Blanchard, Étienne. – <i>C. Anantharaman -Delaroche</i>	227
2004 s (MPI)	Younsi, Romdhane. – <i>H. Zaag</i>	230
2010 l S.I.	Subotić, Goran. – <i>G. Bianco</i>	233
	Liste alphabétique des notices de ce recueil	237

VIE DE L'ASSOCIATION

171^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(14 novembre 2020)

La 171^e Assemblée générale de l'A-Ulm s'est déroulée de manière exceptionnelle en visioconférence le 14 novembre 2020 de 17 h à 20 h. Une soixantaine de personnes était présente.

ORDRE DU JOUR

1. Information de la présidente (Marianne Laigneau) et rapport moral du secrétaire général (Étienne Chantrel).
2. Rapport financier du trésorier (Nicolas Couchoud).
Approbation des comptes et vote du quitus.
Vote du budget.
3. Vote des cotisations.
4. Résultats des élections au Conseil d'administration.
5. Liste des normaliens décédés.
6. Questions diverses.
7. Intervention du directeur de l'ENS, Marc Mézard.
Cocktail et dîner annulés du fait de la condition sanitaire.

Information de la présidente et rapport moral du secrétaire général

La stratégie générale repose sur les trois axes suivants :

- Renforcer la solidarité entre normaliens.
- Développer le rayonnement de la communauté internationale.
- Amplifier et moderniser nos actions ainsi que leur visibilité.

Plan d'action du CA de l'A-Ulm 2018-2021

Action 2015	Situation 2019	Leviers
Recruter	2015 : 1 656 juin 2019 : 1 840 juin 2020 : 176 Exercice 2020-2021 : 1 500 en nov.	<ul style="list-style-type: none"> – Développer notre présence sur les réseaux sociaux – Suivre la recherche des adresses – Actions vers les élèves en scolarité et vers les étudiants – Mode d'emploi sur le site : comment organiser un dîner de promo ?
Renforcer les relations avec l'École	(budget, liens avec l'École, nombre et diversité des rendez-vous carrières, mission diversité)	<ul style="list-style-type: none"> – Clubs – Liens avec les départements – Participation des Alumni au CA de l'ENS – Participation du directeur de l'ENS au CA de l'A-Ulm
Maintenir le niveau d'excellence des publications	<i>Archicube</i> (richesse de <i>L'Archicube</i> , composition du Comité de Rédaction. Annuaire	<ul style="list-style-type: none"> – Vente des numéros – Diffusion plus systématique (listes à établir, PSL Alumni) – Organisation d'événements – Liste de diffusion (DRH, Écoles,...) – Revoir la nomenclature – Maintenir la périodicité annuelle mais plus tôt dans l'année
Supplément historique		<ul style="list-style-type: none"> – Version en ligne tous les dix ans
Harmonisation graphique des publications		<ul style="list-style-type: none"> – Harmonisation des logos et formats – Graphiste ?

Action 2015	Situation 2019	Leviers
Développer les relations avec les autres Alumni ENS		<ul style="list-style-type: none"> – Rencontres, actions communes – À terme, plateforme SAAS de gestion ? – Lien avec Alumni ENS Lyon
Développer les relations avec PSL		<ul style="list-style-type: none"> – Organiser des événements communs (Bureau, apéritif, ...) – Présence forte dans PSL Alumni
Animer des réseaux numériques	(Facebook, LinkedIn, Site, méls)	<ul style="list-style-type: none"> – Projet W – Utiliser plus les méls vers les adhérents – Animation Facebook
Animer des réseaux physiques		<ul style="list-style-type: none"> – Afterworks – Dîners de promo – Clubs à l'étranger – Clubs en région
Numérisation des archives		<ul style="list-style-type: none"> – Financement par la Fondation mais pas de chef de projet
Revoir la composition du CA		<ul style="list-style-type: none"> – Maintenir la diversité au fil des renouvellements
Équilibrer les finances		<ul style="list-style-type: none"> – Nombre des cotisations (point mensuel) – Dépenses de personnel – Numérique plus que papier
Envisager la levée de fonds auprès des Archicubes		<ul style="list-style-type: none"> – Coopération avec la Fondation ENS
Réforme des statuts	(AG 2016)	<ul style="list-style-type: none"> – Réponse du ministère de l'Intérieur reçue il y a peu. Dossier à reprendre.

Le renforcement de la solidarité entre normaliens

« Soutenir les projets d'élèves en cours de scolarité et faire bénéficier de secours nos camarades dans le besoin »

La solidarité repose d'abord sur les aides et secours attribués.

Pour les aides aux projets d'élèves, le CA a défini en 2018 les critères d'attribution suivants :

- Un projet mené par un ou des élèves de l'ENS
- Un projet qui contribue fortement à l'image de l'ENS
- Un projet qui fait connaître l'A-Ulm
- Un projet scientifique, social, sportif ou culturel
- Un projet qui apporte du matériel à l'*Archicube* ou au site de l'A-Ulm
- Il faut que 4 critères sur 5 soient remplis
- La part de la subvention de l'A-Ulm ne doit dépasser ni 50 % du budget total du projet ni 1000 €.
- Ces critères se révèlent pertinents à l'usage.

Des aides ont été attribuées en 2020 pour les projets suivants :

- Etna : 1 000 €
- Forum franco-japonais : 1 000 € reporté à 2021
- Polyphonie contemporaine : 450 €
- Semaine arabe : 1 000 €

Concours de dictée Du Bellay : 1 000 € (Prix pour innovation pédagogique)

Un bon nombre de projets d'élèves ont été annulés ou reportés du fait du confinement.

En terme de secours, l'association a accordé en 2019-2020 un prêt de 12 000 € à une archicube en cours de réorientation professionnelle.

Remboursements de prêts : 1 100 €

Don exceptionnel Solidarité Covid-19

30 000 euros en deux versements à l'automne et au printemps pour aider de façon ponctuelle et à hauteur de 1 500 euros maximum chacun des élèves que le confinement aurait mis dans une situation difficile. Ces dons sont examinés et répartis par une cellule spéciale de l'ENS.

La solidarité passe aussi par le développement du réseau normalien, en particulier en province et à l'étranger :

- Afterworks parisiens réguliers (environ un par mois)
- En partenariat avec Normalien Autrement
 - Bal Blômet (arts)

- Institut du monde arabe (arts)
- BCG (santé)
- En partenariat avec les réseaux d’alumni étrangers
 - University of Cambridge
 - University of Oxford
- Le club des normaliens de Nouvelle-Angleterre :
 - Premier club de l’a-Ulm basé à l’étranger, avec l’aide précieuse du consulat de Boston
 - Dernière rencontre le 13 décembre 2019 autour de Marc Mézard sur le thème de « Modeling and Predicting Living Organisms with Quantitative Biology ».
 - Une rencontre a eu lieu le 13 décembre autour de Marc Mézard
 - Projet de réaliser des rencontres en ligne en raison de la situation sanitaire.

Activités du service Carrières

L’aide professionnelle repose sur les actions du Service Carrières au bénéfice de tous les normaliens quelle que soit leur activité :

Accompagnement des normaliens dans leur projet de carrière par le suivi de dossiers individuels (Archicubes : 10 - Élèves : 8).

ENSuite : deux ateliers seulement pour 3 et 2 élèves.

Quatre Rendez-vous carrières en 2020

- 4 décembre 2019 : Les carrières académiques : enseignement et recherche
- 16 décembre 2019 : Les métiers de la Fonction publique hors enseignement et recherche
- 22 janvier 2020 : Tous les talents ont leur place dans l’entreprise
- 11 mars 2019 : Trajectoires de littéraires dans les organisations et les entreprises. Annulé.

Prévus en visioconférence :

- 18 novembre 2020 : les métiers de l’environnement dans la fonction publique.
- 16 décembre 2020 : les métiers de l’environnement dans les entreprises et les associations.

Le développement du rayonnement de la communauté normalienne repose sur nos publications :

Maintenir le niveau d’excellence reconnu de ces publications tout en mettant en œuvre de nouveaux modes de diffusion et d’accès, moins coûteux et plus efficaces, comme la mise en ligne de *l’Archicube* sur Numilog.com, le diffuseur de livres numériques.

En 2018 :

Formes

- Quel avenir pour les humanités ?
- L'encombrement

En 2019 :

- Le jeu
- La Lune

En 2020

- L'imposture
- L'image

Peu d'événements à signaler en 2020 pour des raisons évidentes de confinement (s)

En projet :

Conférence de Stéphane Gompertz ;

Conférence en partenariat avec les anciens de l'ENA.

Dîner-conférence avec Antonin Baudry (report du dîner de l'AG)

Galliens : Amicale des normaliens (élèves ou étudiants) ayant réalisé un cursus en santé et travaillant dans le domaine de la santé.

Actions :

- Participation aux « conférences de prestige » de Médecine et Sciences (conférences communes)
- Journée d'information aux passerelles organisée le 22 janvier 2020
- Séminaire médical ouvert à tous : 1 médecin chercheur vient présenter son sujet de recherche (thèmes : reverse vaccinology, chirurgie des faciocraniosténoses ; etc...)
En présentiel avant le projet de les réaliser en ligne sous réserve des évolutions Covid.

Le dynamisme de la communauté normalienne se nourrit aussi des relations étroites avec PSL et nos partenaires

- Participation de l'a-Ulm à PSL-Alumni : PSL ayant évolué (9 établissements-composantes dont l'ENS), PSL-Alumni va aussi évoluer.
- Contacts informels plus poussés avec Mines-Alumni et Dauphine-Alumni
- Poursuite des contacts avec le réseau des « directeurs généraux des associations d'anciens de grandes écoles »
- Participation à une étude de la conférence des grandes écoles sur la diversité.

L'association des juristes de l'ENS : JurisprudENS

Ses objectifs :

- Promotion de la filière Droit de l'ENS en son sein et à l'extérieur

- Constitution d'un réseau d'alumni juristes
- Organisation d'événements liés à la discipline juridique
Son organisation :
- Pôle **promotion** : assure la promotion de la filière droit et des activités de l'association
- Pôle **recherche** : promeut la pratique de la recherche en droit (avec des séminaires d'élèves, des conférences...)
- Pôle **clinique juridique** : permet aux membres de l'association de travailler sur des cas concrets
- Pôle **alumni** : assure le lien avec les alumni juristes de l'ENS.

Soutien de l'a-Ulm à la campagne de la Fondation ENS auprès des Alumni.

Bilan au 30 septembre 2020 : 258 331 € collectés

69 donateurs pour 50 823 € et 13 donateurs pour 207 508 € avec dons fléchés pour :

- Bourse sur critères sociaux : 67 533 €
- Bourse Olympiques : 80 000 €
- Développement FENS : 44 975 €
- Q-Bio : 15 000 €

Pour mémoire :

Au 30 septembre 2019 : 347 185 €

115 donateurs pour 63 454 €

et 38 donateurs pour 283 730 € avec dons fléchés :

- Bourses sur critères sociaux : 86 087 €
- Bourses Olympiques : 80 000 €
- Développement FENS : 117 643 €

Lien de l'a-Ulm avec l'AEENS, association des alumni de l'ENS de Lyon

L'a-Ulm a pris position au sujet de la place de l'ENS Lyon dans la construction de l'Idex, après une large concertation avec l'AEENS.

Le texte entier se trouve sur le site de l'association. Il comporte deux parties :

- -un rappel de ce qui fait une « École normale supérieure »
- une inquiétude à propos de la préservation de ces spécificités dans la future Université de Lyon.

Le projet est actuellement suspendu.

Résultat des élections au Conseil d'administration :

Nombre de votants : 125 (122 électroniques + 3 papier)

Blancs et nuls : 0

Exprimés : 125

Élus : (7 sièges)

Chantrel Étienne : 111

Laigneau Marianne : 114

Levasseur Laurence : 117

Macé Antonin : 114

Parmentier Jeanne : 117

Pelbois Laure : 116

Ton That Thanh-Vân : 119

Soit un CA composé à 40 % de promotions sorties après 1998.

Liste des archicubes disparus de l'année

Comme le veut la tradition, Marianne Laigneau lit la liste de nos camarades disparus de l'année 2020.

FIN DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE À 19 H.

LISTE DES ARCHICUBES DONT LE DÉCÈS A ÉTÉ CONNU DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

1926 S	FRATISSIER Alice	02/12/1986
1939 L	CAUX WETTERWALD Jacqueline	12/12/2019
1939 L	DELFAU FRELUT Irène	24/02/2014
1939 S	COSSOUL CRENN Juliette	14/04/2003
1940 L	GASON CHAMOZZI Renée	18/02/2018
1940 S	HERVÉ ZAMANSKY Marie	21/02/2020
1941 I	BACQUIER Louis	05/05/2016
1941 L	MACABIES PLASSON Anne-Marie	04/03/2019
1941 L	MELLECKER RUBEN Andrée	06/12/2019
1942 S	DUFONT DIXMIER Suzanne	20/02/2019
1942 L	GRABOT KEIZER Lucile	28/09/2020
1942 I	MAUDUIT Jean	15/01/2015
1942 s	PECKER Jean-Claude	20/02/2020
1943 L	BIARDEAU Madeleine	01/02/2010
1943 s	CAUSSE Maurice	26/02/2020
1943 L	CHARASSE CORBEL Andrée	20/10/2018
1943 I	DELUMEAU Jean	13/01/2020
1943 I	PINGAUD Bernard	25/02/2020
1944 I	RICHER Edmond	26/03/2010
1945 L	GRÉGOIRE ROQUEPLO Thérèse	04/01/2020
1945 I	SÈVE Lucien	23/03/2020
1946 I	BÈS Jean	17/02/2020
1946 s	CHABBAL Robert	14/09/2020
1946 s	GENUYS François	14/08/2020
1947 I	AUBENQUE Pierre	23/02/2020
1948 I	POUJADE Robert	08/04/2020
1948 s	BLAMONT Jacques	13/04/2020
1950 S	PÉDOUSSAUD DABONCOURT Geneviève	13/08/2020
1952 s	CLAUDEL Bernard	29/06/2019

Liste des archicubes dont le décès a été connu depuis la dernière assemblée générale

1952 l	GLOTON Jean-Jacques	02/02/2019
1952 l	LAFON Guy	16/04/2020
1953 l	CRAIG George P.E.	06/03/2019
1953 l	DUFAURE Jean-Jacques	11/03/2020
1953 s	PICK Robert	28/07/2020
1954 l	LABORDERIE Jean	21/12/2019
1954 S	MAILLARD Maryvonne	29/12/2019
1954 s	SAVÉANT Jean-Michel	16/08/2020
1955 L	CHAMPEAUX Jacqueline	09/03/2020
1956 l	QUIGUER Claude	06/02/2020
1957 s	GINIBRE Jean	26/03/2020
1957 s	ZIZINE Jean	21/06/2020
1958 s	DÉTRAZ Claude	20/06/2020
1958 S	GENGEMBRE MARTIN Françoise	05/12/2019
1958 l	MÉNAGER Daniel	15/08/2020
1959 l	CHAMBOREDON Jean-Claude	30/03/2020
1959 s	GRUSON Laurent	01/04/2020
1959 S	MOULIN HUGON Nicole	01/01/2020
1959 s	NÉMOZ Alain	01/10/2019
1959 S	POLI DUBY Camille	22/09/2020
1960 s	ANTOINE Philippe	08/11/2017
1960 l	BOLSTER Richard P.E.	27/10/2015
1960 l	GASCOU Jacques	21/01/2020
1960 S	LABORDE-CHATELIN Françoise	14/05/2020
1960 S	VANNOYE MARGARITIS Françoise	01/11/2019
1962 s	CREMMER Eugène	30/10/2019
1964 l	CORSETTI Pierre-Paul	08/11/2019
1964 s	GUIBÉ François	09/05/2019
1965 s	BÉRARD BERGERY Lionel	08/11/2019
1965 l	PONSOLLE Patrick	23/02/2020
1967 l	FERRARY Jean-Louis	09/08/2020
1969 l	BRUN Bernard	12/07/2020
1969 l	LARRAT Jean-Claude	31/05/2020
1969 l	MONGIN Philippe	05/08/2020
1969 L	ROBICHEZ GALICHON Anne	09/06/2020
1970 s	SAUVADET Jean-François	25/12/2019
1971 l	ADAM Richard	19/12/2019
1971 l	MACHER Daniel	18/12/2019
1972 s	RAVELLI Alain	12/06/2019
1975 l	DELAME Alain	06/05/2020
1978 l	LUBEIT Léo	23/09/2019
1979 l	KAYSER François	12/07/2020
1980 s	LE MOAL Mikaël	15/10/2020
1997 s	FARHI Émmanuel	23/07/2020
2004 s	YOUNSI Romdhane	29/06/2019
2010 l	SUBOTIC Goran S.I.	27/11/2019

RAPPORT DU TRÉSORIER

I – COMPTES

Suite à la démission du trésorier, les comptes ont été établis par Laurence Levasseur avec l'assistance de l'expert-comptable Olivier Marel.

Conformément à la réglementation comptable, ils se composent d'un bilan (actif et passif), d'un compte de résultat et d'une annexe qui contiennent les informations utiles sur la situation financière de l'A-Ulm.

A – Bilan actif

(en euros)

RUBRIQUES	Montant brut	Amortissements et provisions	Valeur nette au 30/06/2019	Valeur nette au 30/06/2018
<i>IMMOBILISATIONS INCORPORELLES</i>				
· Logiciels et autres droits incorporels	20 841,00	20 383,00	458,00	458,00
<i>IMMOBILISATIONS CORPORELLES</i>				
· Matériel et mobilier	24 186,00	23 316,00	870,00	2 073,00
<i>IMMOBILISATIONS FINANCIÈRES</i>				
· Prêts	78 294,00	9 600,00	68 694,00	61 794,00
· Autres titres immobilisés	23 195,00		23 195,00	23195
Total actif immobilisé (A)	146 516,00	53 299,00	93 217,00	87 520,00
<i>AVANCES ACOMPTES SUR COMMANDES</i>	0,00	–	0,00	–
<i>CRÉANCES ET COMPTES RATTACHÉS</i>				
· Autres créances et Produits à recevoir	–	–	–	–
<i>PLACEMENTS :</i>				
<i>VALEURS MOBILIÈRES ET AUTRES</i>				
· Portefeuilles dotation et réserve	1 396 045,00	–	1 396 045,00	1 396 044,00
· Portefeuille Fonds Romieu	65 614,00	–	65 614,00	65 614,00
· Compte à terme Fonds Romieu	10 601,00	–	10 601,00	10 583,00
	1 472 260,00	–	1 472 260,00	1 472 241,00
<i>DISPONIBILITÉS</i>				
· Banques	37 086,00	–	37 086,00	38 045,00
· Caisse	225,00	–	225,00	81,00
· Comptes livret	148 431,00	–	148 431,00	167 924,00
	185 742,00	–	185 742,00	206 050,00
Total actif circulant et assimilés (B)	1 658 002,00	–	1 658 002,00	1 678 291,00
<i>CHARGES CONSTATÉES D'AVANCE</i>	–	–	–	–
TOTAL DE L'ACTIF (A + B)	1 804 518,00	53 299,00	1 751 219,00	1 765 811,00

B – Bilan passif

(en euros)

RUBRIQUES	Montant au 30/06/2020	Montant au 30/06/2019
<i>FONDS ASSOCIATIF</i>		
<i>FONDS PROPRES</i>		
. Report à nouveau	1 619 475,00	1 622 025,00
. Réserves	0,00	0,00
. Insuffisance/Excédent de l'exercice (1)	- 9 008,00	- 3 388,00
<i>FONDS ASSOCIATIF AVEC DROIT DE REPRISE</i>		
. Subvention d'exploitation	12 500,00	10 000,00
. Fonds dédiés « Fondation Romieu »	104 546,00	105 322,00
. Excédent de l'exercice afférent au fonds dédié (1)	0,00	3 238,00
Total fonds propres et assimilés (A)	1 727 513,00	1 737 197,00
<i>PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES</i>		
. Pour charges		
Total provisions pour risques et charges (B)		
<i>DETTES FINANCIÈRES</i>		
. Emprunt dettes auprès établissements de crédit (2)	0,00	0
<i>AUTRES DETTES</i>		
. Fournisseurs et comptes rattachés	4 443,00	10 319,00
. Dettes fiscales et sociales	13 207,00	7 005,00
. Dettes sur immobilisations	-	-
. Autres dettes (comptes gérés)	5 505,00	10 709,00
TOTAL DETTES	23 155,00	28 033,00
<i>PRODUITS CONSTATÉS D'AVANCE</i>	551,00	581,00
Total dettes et assimilés (C)	23 706,00	28 614,00
TOTAL DU PASSIF (A + B + C)	1 751 219,00	1 765 811,00

(1) Soit un excédent net global de	- 9 008,00	- 150,00
(2) Dont solde créditeurs de caisse	0,00	0

C – Compte de résultat

(en euros)

RUBRIQUES	Exercice 2019/2020	Exercice 2018/2019
PRODUITS D'EXPLOITATION		
· Ventes d'annuaires et fascicules	976,00	158,00
· Insertions publicitaires dans <i>L'Archicube</i>	0,00	0,00
· Recettes théâtre	1 900,00	11 537,00
· Cotisations et dons	94 391,00	101 888,00
· Autres produits et droits d'auteur	2 546,00	5 026,00
· Ressources non utilisées	2 000,00	
(A)	101 813,00	118 609,00
CHARGES D'EXPLOITATION		
· Autres charges externes	33 415,00	44 809,00
<i>dont publications Archicubes</i>	19 434,00	20 672,00
<i>dont dépenses théâtre</i>	0,00	5 164,00
<i>dont documents AG</i>	7 384,00	11 354,00
· Impôts taxes versements assimilés	211,00	292,00
· Rémunération du personnel	40 177,00	43 488,00
· Charges sociales	14 121,00	14 227,00
· Subventions et secours accordés par l'association	21 650,00	16 761,00
· Dotations aux amortissements	1 203,00	1 679,00
· Autres charges	267,00	123,00
· Eng.à réaliser sur ressources	3 723,00	6 276,00
(B)	114 767,00	127 655,00
1 RÉSULTAT COURANT NON FINANCIER (A – B)	– 12 954,00	– 9 046,00
PRODUITS FINANCIERS		
· Intérêts et produits financiers	4 458,00	7 795,00
<i>dont Fonds ROMIEU (2 650 €)</i>		
· Reprises sur provisions financières sur portefeuille	–	–
(C)	4 458,00	7 795,00
CHARGES FINANCIÈRES		
· Intérêts et charges financières	–	–
· Dotation aux provisions financières	–	–
(D)	–	–
RÉSULTAT FINANCIER (C – D)	4 458,00	7 795,00
3 RÉSULTAT COURANT AVANT IMPÔT	8 496,00	– 1 251,00
4 RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	1,00	2 007,00
IMPÔT SUR LES BÉNÉFICES	512,00	907,00
TOTAL DES PRODUITS	106 272,00	128 411,00
TOTAL DES CHARGES	115 279,00	128 562,00
INSUFFISANCE	– 9 007,00	– 151,00

dont excédent sur fonds dédié Fondation Romieu

1 273

dont excédent AAEENS (1)

– 10 280,00

(1) P/m résultat Théâtre inclus à hauteur de

1 900,00

D – Annexe

Annexe au bilan avant répartition de l'exercice couvrant la période du 1^{er} juillet 2019 au 30 juin 2020,

d'une durée de douze mois, dont le total bilan est de 1 751 219 Euros
et au compte de résultat dégagant une insuffisance de 9008 Euros.

L'annexe ci-après fait partie intégrante des comptes annuels.

1. RÈGLES ET MÉTHODES COMPTABLES

Les comptes annuels ont été établis en application des dispositions prévues par le règlement CRC n° 99-01 du 16 février 1999, dans le respect du principe de prudence, conformément aux hypothèses de base :

- Continuité d'exploitation,
- Permanence des méthodes comptables d'un exercice à l'autre,
- Indépendance des exercices,

et conformément aux règles générales d'établissement et de présentation des comptes annuels.

La méthode de base retenue pour l'évaluation des éléments inscrits en comptabilité est celle des coûts historiques.

Une dérogation a néanmoins été appliquée pour la valorisation des portefeuilles de valeurs mobilières de placement. Le coût historique n'ayant pu être valablement reconstitué, faute d'informations suffisamment détaillées, c'est la valorisation boursière au 15 septembre 2000 qui a été retenue comme valeur de référence historique pour les titres acquis antérieurement à cette date.

Les titres acquis postérieurement au 15 septembre 2000 sont inscrits en comptabilité à leur prix de revient.

Les principales autres méthodes retenues sont les suivantes :

1.1. Immobilisations incorporelles et corporelles

Les durées et méthodes d'amortissement retenues sont les suivantes :

- | | |
|--------------------------------------|---------------------|
| • Logiciels | Linéaire 1 an |
| • Site internet | Linéaire 5 ans |
| • Matériel de bureau et informatique | Linéaire 4 à 10 ans |

1.2. Immobilisations financières

Une provision pour dépréciation est constituée pour les prêts accordés à des élèves ou anciens élèves, lorsque le recouvrement est incertain.

1.3. Créances et dettes

Les créances et dettes ont été évaluées à leur valeur nominale.

1.4 Portefeuille valeurs mobilières de placement

Une provision pour dépréciation est comptabilisée le cas échéant en cas de moins-value latente nette – par catégorie de titre – constatée entre le prix de revient et la valorisation boursière au 30 juin.

2. INFORMATIONS RELATIVES AU BILAN ET AU COMPTE DE RÉSULTAT

2.1. Actif immobilisé

	A nouveau au 01/07/19	Augmen- tation	Dimi- nution	Solde au 30/06/2020
<i>Valeur brute</i>				
Immobilisations incorporelles	20 841			20 841
Immobilisations corporelles	24 186	0	0	24 186
Immobilisations financières	94 589	8 000	1 100	101 489
	139 616	8 000	1 100	146 516
<i>Amortissements et provisions</i>				
Sur immobilisations incorporelles	20 383			20 383
Sur immobilisations corporelles	22 113	1 203		23 316
Sur immobilisations financières	9 600			9 600
	52 096	1 203		53 299

Une provision pour dépréciation de 9 600 euros a été constatée au titre des immobilisations financières (prêts accordés à des élèves ou anciens élèves) au 30/09/2012.

Le Conseil d'administration de l'association a considéré qu'il n'y avait pas lieu de constituer une dépréciation complémentaire au 30 juin 2020.

La diminution des immobilisations financières est le résultat des remboursements de prêt accordés.

<i>Immobilisations financières (obligations)</i> <i>Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/06/2020</i>	Portefeuille global
Coût de revient en comptabilité	23 195
Valorisation boursière au 30/06/2020	24 370
<i>Plus-value ou moins-value latente, Euros, soit :</i>	1 175

2.2. État des échéances des créances et des dettes à la clôture de l'exercice

La totalité des créances et des dettes inscrites au bilan est à moins d'un an.

2.3. Placements : valeurs mobilières et autres

<i>Valeurs mobilières de placement</i>	A nouveau au 1/07/19	Achats	Cessions	Solde au 30/06/2020
Portefeuille dotation	989 571			989571
Portefeuille réserve	406 474			406 474
	1 396 045			1 396 045

<i>Valeurs mobilières de placement</i> <i>Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/06/2020</i>	Portefeuille-global
Coût de revient en comptabilité	1 396 045
Valorisation boursière au 30/06/2020	N .C
<i>Plus-value ou moins-value latente , Euros, soit :</i>	

Le portefeuille « Fondation Romieu » transmis par la Société des Amis a évolué de la manière suivante :

A nouveau au 01/07/2019	Achats	Ventes	Portefeuille 30/06/2020	Valorisation /cours au 30/06/2020	Plus-value latente au 30/06/2020
65 616			65 616	67 631	+ 2 015

Par ailleurs, le compte à terme ouvert il y a trois ans présente un solde de 10 601 euros.

Les comptes gérés par la Société des Amis, repris par l'Association des Anciens Élèves, Élèves et Amis de l'École normale supérieure suite à la dévolution d'actif intervenue fin 2005, figurent au passif en « autres dettes » pour 5 505 euros. Leur contrepartie au bilan actif est constituée d'un compte courant bancaire, pour un montant similaire.

<i>Comptes épargne</i>	A nouveau au 01/07/19	Apports	Intérêts acquis	Retraits	Solde au 30/06/2020
Compte sur livret Banque LCL	70 418	21 170	56	41 450	50 194
Compte sur livret Banque Postale	97 506	0	731	0	98 237
	167 924	21 170	787	41 450	148 431

2.4. Variation des fonds propres

	A nouveau au 01/07/19	Affectation insuffisance <i>n-1</i>	Solde au 30/06/2020 avant affectation	Excédent Insuf- fisance <i>n</i>	Solde au 30/06/2020 après affectation
Montant en début d'exercice	1 622 025	- 5 738	1 619 475	-9008	1 609 194
<i>Fonds associatifs avec droit de reprise</i>					
Fonds dédiés « Fondation Romieu »	105 322	3 238	104 546	0	104 546
Insuffisance de l'exercice <i>n-1</i>					
Fonds propres et assimilés	1 727 347	- 2 550	1 727 347	- 9 008	1 715 013

2.5. Détail du résultat financier de l'exercice

	Produits	Charges
Intérêts perçus sur les comptes épargne	2293	
Revenus des valeurs mobilières de placement	787	
Résultat sur cessions de valeurs mobilières de placement	0	
Intérêts obligations	0	
Reprise provision pour dépréciation portefeuille titres de placement		
Dotations provision pour dépréciation immobilisations financières		
	3 080	
<i>Fondation Romieu</i>		
Revenus de valeurs mobilières de placement	338	
Intérêts obligations	1021	
Intérêts perçus sur comptes à terme	19	
	1 378	
Résultat financier	4 458	

2.6. Informations diverses

Effectif moyen, non cadre : 2

2.7. Détail des charges à payer incluses dans les postes du bilan

	Exercice <i>n</i>	Exercice <i>n-1</i>
Dettes fournisseurs et comptes rattachés	4 443	4110 ¹

2.8. Rapprochement entre variation de trésorerie et excédent de l'exercice – Analyse de la variation de trésorerie (Portefeuille titres et disponibilités) (en euros)

Voir tableaux ci-après.

1. Dont factures non parvenues 2 400 €.

Libellés	Montants
Excédent de l'exercice	- 9 008
Dont dotation aux amortissements de l'exercice	1 203
Acquisitions d'immobilisations	0
Remboursement obligations	0
Subvention obtenue	2 500
Prêts accordés en cours d'exercice	- 8 000
Intérêts fonds ROMIEU <i>n-1</i>	- 776
Remboursements de prêts encaissés dans l'exercice	1 100
Avances acomptes versés sur commandes	0
Variation des dettes (hors produits d'avance et comptes gérés)	- 2 074
Produits encaissés d'avance (cotisations 2018-2019) en <i>n-1</i>	- 581
Produits encaissés d'avance (cotisations 2019-2020) en <i>n</i>	551
Variation charges constatées d'avance	0
Variation des comptes gérés	- 5 204
Variation de trésorerie de l'exercice	- 20 289

	Théâtre	Cptes gérés	Asso.	Fond. Romieu	Total
Trésorerie initiale au 01/07/2019	20 089	10 015	1 565 127	106 255	1 701 486
Encaissements					
Produits d'exploitation de l'exercice	1 900		95 412		97 312
Virements internes			0		0
Produits reçus pour compte		80 662	0		80 662
Cotisations perçues d'avance au 30/06/2018			551		551
Produits financiers (intérêts et revenus du portefeuille)			3 080	1 378	4 458
Remboursements prêts obtenus en 2018/2019			1 100		1 100
	21 989	80 662	100 143	1 378	184 082
Décaissements					
Règlements fournisseurs en compte au 30/06/2019			43 659		43 659
Règlements fournisseurs pour compte		81 640			81 640
Avances, acomptes versés sur commandes			0		0
Virements internes	1 000		0		1 000
Acquisition immobilisations			0		0
Prêts accordés en cours d'exercice			8 000		8 000
Autres charges externes et autres charges	0	0	2 174		2 174
Rémunérations du personnel et charges sociales			45 342		45 342
Subventions et secours accordés par l'association			19 650	2 000	21 650
Impôts sur les bénéfices			907		907
	1 000	81 640	119 732	2 000	204 372
Trésorerie en fin d'exercice au 30/06/2020 (a)	20 989	9 037	1 545 538	105 633	1 681 197
Variation trésorerie durant l'exercice 2019/2020	- 1 000	- 978	- 19 589	- 622	- 22 189

a. Disponibilités, comptes à terme et portefeuille Titres

II – BUDGET ET COTISATIONS 2020-2021**A - Budget****COMPARATIF BUDGETS RÉALISÉS ET PRÉVUS**

RUBRIQUES	Budget 2019-2020	Réalisé 2019-2020	Prévu 01/07/2020 au 30/06/2021
Produits d'exploitation			
Recettes de théâtre	10 000	1 900	5 000
Remboursements de recueils et insertions publicitaires	500	0	500
Cotisations et dons	120 000	94 391	120 000
Autres produits et droits d'auteur (1)		3 522	2 000
(A)	130 500	99 813	127 500
Charges d'exploitation			
Autres charges externes	37 000	33 415	35 000
Revue <i>L'Archicube</i>	20 000	19 434	20 000
Frais administratifs	15 000	12 586	15 000
Supplément historique	2 000		
Autres charges externes (Théâtre)	9 000	0	5 000
Rémunération du personnel (charges incluses)	65 000	54 509	65 000
Subventions et secours accordés par l'A-ulum	20 000	19 650	20 000
Dotation aux amortissements	2 500	1 203	2 500
Autres charges		2 767	
(B)	133 500	111 544	127 500
1 – RÉSULTAT COURANT hors résultat financier (A – B)	– 3 500	– 11 731	0
C – Produits financiers	7 000	3 080	4 000
D – Charges financières	800	0	800
2 – RÉSULTAT FINANCIER (C – D)	6 200	3 080	3 200
3 – RÉSULTAT COURANT (1 + 2)	2 700	– 8 651	3 200
4 – RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	0	1	0
Impôt sur les bénéfices	1 000	358	1 000
TOTAL DES PRODUITS (1)		102 894	
TOTAL DES CHARGES		111 902	
EXCÉDENT OU INSUFFISANCE	0	– 9 008	2 200

(1) dont vente de revue 976

(1) dont subvention reçue 2 500

(1) dont ressource non utilisé 2 000

B – Barème des cotisations 2020-2021

COTISATIONS 2020-2021

Membre en activité ou retraité (archicube ou ami) : 55 euros

Des cotisations réduites sont consenties aux membres suivants :

- 1°) Élèves ou jeunes archicubes des dix dernières promotions (2011 à 2020) :
22 euros
- 2°) Pensionnaires étrangers pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité :
22 euros.
- 3°) Étudiants et anciens étudiants de l'École pendant 10 ans à partir du début
de leur scolarité : 22 euros.
- 4°) Souscripteur (sociétaire) perpétuel(le) (liste close) désirant recevoir les publi-
cations : 33 euros.
- 5°) L'un des deux adhérents d'un couple paiera une cotisation réduite de moitié
à condition que les deux cotisations soient envoyées en même temps.
- 6°) De jeunes archicubes ou étudiants ayant commencé leur scolarité à l'École
avant 2011 et dont la situation n'est pas encore bien établie (AC, ATER, ...)
pourront bénéficier d'une cotisation réduite (22 euros).

Voir le trésorier pour toute information complémentaire.

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION (Année 2020-2021)

ADMINISTRATEURS HONORAIRES

- 1947 I SAZERAT (René), proviseur honoraire.
- 1955 s GUYON (Étienne), ancien directeur de l'ENS, chercheur émérite à l'ESPCI.
- 1958 s FAUVARQUE (Jean-François), professeur émérite au CNAM.
- 1959 s LEHMANN (Jean-Claude), professeur honoraire à l'université de Paris-VI.
- 1960 L BASTID-BRUGUIÈRE (Marianne), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), directeur de recherche CNRS émérite (EHESS).
- 1961 L KERVERN GÉRARD (Mireille), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV.
- 1961 S BROUSSE LAMOUREUX (Lise), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-VI.

ADMINISTRATEURS

Bureau :

- 1984 L LAIGNEAU (Marianne), présidente du directoire d'Enedis, réélue en 2020, *présidente*.
- 1983 L ANGER (Violaine), enseignante et chercheur à l'université d'Évry et à l'école polytechnique, réélue en 2019, *vice-présidente*.
- 1969 s CHAPERON (Marc), professeur émérite à l'université de Paris-VII, coopté en 2019, *vice-président*.
- 1997 I CHANTREL (Étienne), chef du service des concentrations à l'Autorité de la concurrence, réélu en 2020, *secrétaire général*.

1973 S PITTET (Marie), Conseiller maître à la Cour des comptes, *secrétaire générale adjointe*, élue en 2019.

1966 L LEVASSEUR (Laurence), directeur de la société L.L., élue en 2020, *trésorière*.

2017 ét. OBTEL (Nicolas), étudiant en biologie et en chirurgie dentaire, élu en 2019, *trésorier-adjoint*.

Autres membres :

1966 l NORDMANN (Jean-Thomas), professeur émérite à l'université d'Amiens, réélu en 2018.

1969 s SENTIS (Rémi), directeur de recherche émérite au CEA, réélu en 2018.

1971s CARISTAN (Yves), élu en 2019.

1980 L MOUILLERON LAVIGNE (Christel), professeur de lettres classiques en classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, réélue en 2018.

1986 s LE PAPE (Jacques), inspecteur général des finances, réélu en 2018.

1989 s CASSAIGNE (Julien), chercheur CNRS à l'Institut de mathématiques de Luminy, réélu en 2019.

1990 l TON THAT (Thanh-Vân), professeur de littérature comparée et francophone à l'université de Paris-Est-Créteil, réélue en 2020.

1996 s COUCHOUD (Nicolas), professeur agrégé à la cellule de ressources du dispositif ministériel « Sciences à l'École », réélu en 2018.

1999 l PELBOIS (Laure), professeur de philosophie et enseignante spécialisée, élue en 2020.

2004 l DEMIAUX (Victor), directeur du cabinet du président de l'EHSS, élu en 2019.

2004 s PARMENTIER (Jeanne), responsable Innovation pédagogique à l'université de Paris-XI et à l'Institut Villebon-Georges-Charpak, élue en 2017.

2006 s MACÉ (Antonin), chargé de recherches au CNRS, élu en 2020.

2007 l GYSEMBERGH (Victor), chargé de recherches au CNRS, réélu en 2018.

2007 l MANARANCHE (Louis), professeur d'histoire au collège Stanislas, élu en 2019.

2010 s DEVAUX (Timothée), Innovation and engagement officer, Sanofi, réélu en 2018.

1976 s MÉZARD (Marc), directeur de l'ENS, *membre de droit*.

2020 s MORLAT (Geoffroy), président de l'Association des élèves de l'ENS, *membre de droit*.

Ceux qui souhaitent se porter candidat au Conseil d'Administration doivent le faire avant le 30 juin 2021 (profession de foi en moins de 500 caractères). S'adresser au secrétariat de l'A-Ulm.

PROCÈS-VERBAUX DES CONSEILS D'ADMINISTRATION (de décembre 2019 à octobre 200)

4 DÉCEMBRE 2019

Présents : Violaine Anger ; Maëlle Christiaens ; Nicolas Couchoud ; Antoine Danchin ; Marianne Laigneau ; Anne Lewis-Loubignac ; Louis Manaranche ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Rémi Sentis ; Thanh-Vân Ton That.

Invités permanents : Gérard Abensour ; Mireille Gérard ; Lise Lamoureux ; Wladimir Mercouroff.

Pouvoirs : Julien Cassaigne ; Yves Caristan ; Victor Demiaux ; Jean-Thomas Nordmann ; Agnès Mannoorettonil ; Christel Lavigne.

Excusés : Étienne Chantrel ; Timothée Devaux ; Jacques Massot ; Jacques Le Pape ; Jeanne Parmentier.

Absents : Victor Gysemberg.

1. Approbation des PV du CA du 5 octobre et du CA téléphonique du 17 octobre 2019.

Les PV des CA du 5 octobre et du 17 octobre 2019 reçus par courriel sont approuvés.

La présidente accueille Louis Manaranche (2007 I), agrégé d'histoire, professeur à Stanislas, nouveau membre du conseil.

2. Événements d'octobre et novembre 2019

- Le prix Romieu a été remis le 18 octobre à Alison Bouffet, fondatrice de l'association MigrENS lors d'une belle cérémonie, en présence de la famille Romieu.
- Une rencontre avec les bureaux des Alumni des autres ENS a eu lieu le 18 octobre ; Violaine Anger souligne qu'elle a révélé des points de vue très différents sur des questions importantes concernant l'avenir des normaliens.
- Le CA de l'ENS s'est tenu le 18 octobre. Marie Pittet en rend compte : le soutien budgétaire de l'État à l'École est stable mais ne tient pas compte de l'inflation. L'École doit trouver des recettes propres grâce à la location de salles, les fonds liés aux doctorants et le mécénat. Le programme de recrutement de professeurs prend en compte des problématiques transversales : changement

climatique et intelligence artificielle. Le directeur a fait part de ses propositions sur la mixité sociale ; le ministère a mis en place une commission inter-écoles pour une mise en œuvre envisagée en 2021.

- **Lors de la cérémonie du 11 Novembre**, une élève biélorusse de la sélection internationale a fait un exposé sur les Détroits dans la Première Guerre mondiale.
- **L'Assemblée générale et le dîner annuel** ont réuni 45 à 50 personnes. Le rapport moral interactif est joint à ce PV. Antonin Baudry sera l'invité l'année prochaine, le 14 novembre.
- **Le prix de la startup** a été remis le 21 novembre par le club des normaliens dans l'entreprise.
- **Le gala des élèves**, le 30 novembre, a réuni 950 personnes. Maëlle Christiaens, présidente du COF remercie l'a-Ulm pour son soutien. Nicolas Obtel y représentait l'a-Ulm et a fait le discours traditionnel au nom de l'association.
- **Un Rendez-Vous Carrières** consacré aux parcours académiques a eu lieu le 4 décembre.
- **Le numéro de l'Archicube sur « La Lune »** est sorti. Violaine Anger souligne son ampleur transdisciplinaire et sa grande qualité. Le pilotage du numéro en préparation sur l'imposture a été confié à Wladimir Mercouroff.
- Nicolas Obtel a participé au **Conseil scientifique de l'École** : deux maîtres de conférences ont été recrutés en histoire et en informatique, et deux professeurs extraordinaires ont été renouvelés dont un prix Nobel.

3. Événements à venir

- **Important colloque organisé par l'École**, les 14, 15 et 16 janvier 2020 : **Humanités globales**
Il fédère plusieurs projets transdisciplinaires déjà lancés ou en préparation et se développera en chaires, notamment une chaire « Études africaines » et une chaire « Humanités européennes ». Il se tiendra sous la forme d'ateliers, à l'amphi Jaurès et en salle Dussane, et d'une table ronde à laquelle participera la présidente.
- **Remise des diplômes le 24 janvier** : l'a-Ulm a demandé quelques minutes de parole pour présenter l'association. L'École a donné son accord pour qu'un flyer soit remis en même temps que le diplôme.
- **Club diplomatie** : l'ambassadeur Stéphane Gompertz sera invité à faire une conférence en avril pour relancer les activités de ce club suspendues après le départ en poste de leur animateur.
- Deux **Rendez-vous Carrières** sont prévus le 22 janvier et le 11 mars.
- Une Conférence Legrain sera consacrée en septembre, dans la suite du colloque de janvier, aux « **Modernités africaines, conversations, circulations, décentremements** ».
- À l'occasion du voyage du directeur aux États-Unis, **le 2^e afterwork de l'année a été organisé à Boston**. Il est très souhaitable qu'un club des normaliens soit créé en Californie. Nicolas Obtel informe le Conseil qu'il a déjà pris des contacts pour en créer un à Washington et va prendre des contacts à San Francisco.
- **Rencontres en Belgique des Alumni des Grandes Écoles** : Anne Lewis-Loubignac a été contactée par le service culturel à Bruxelles et propose le nom d'un archicube pour être notre relais sur place.

Action à mener en 2020 :

- **Les comptes** : mise en conformité avec les nouveaux règlements, recrutement d'un expert-comptable pour une mission ponctuelle ; revue des placements financiers.
- **PSL alumni** : les statuts doivent être changés, mais avec l'approbation de 60% des votants. La situation est assez confuse... Nous devons veiller à ce que seules les personnes morales puissent en être membres, et à obtenir un siège au CA de PSL Alumni.

- **Numérisation des archives** : une aide et des conseils vont être demandés à la bibliothèque.
- **Suivi des professeurs de l'École** : l'École a donné son accord pour la création d'une page web ; il y a un travail de recherche considérable à faire.
- **Table ronde inter-ENS** : préparée par un texte collectif en 2020, elle aurait lieu en 2021 sur le thème « Qu'est-ce qu'un normalien ? » et soulèvera notamment la défense – ou non – du statut de fonctionnaire-stagiaire, car beaucoup de normaliens ne travaillent pas pour l'État. L'option d'une année de réflexion avant l'engagement décennal peut être intéressant.
- **Normaliens décédés depuis 5 ans** : Mireille Gérard demande la publication de ces décès qui paraissaient habituellement dans le supplément quinquennal. Il est décidé qu'il n'y aura pas de publication papier, mais que les noms seront regroupés et paraîtront sur une page dédiée du site avec éventuellement un lien vers les notices.

4. Nouveau Conseil d'administration

La présidente fait part du souhait de Timothée Devaux de se retirer du Conseil, et de celui de Rémi Sentis de quitter le bureau, tout en restant au Conseil et responsable de l'annuaire pour l'année 2020. Rémi Sentis propose que Marc Chaperon (69 S), professeur émérite à Paris-VII soit coopté pour effectuer la fin du mandat de Timothée Devaux. Le Conseil donne son approbation.

Élection du Bureau ; les candidatures suivantes sont présentées :

- Présidente : Marianne Laigneau
- Vice-présidente littéraire : Violaine Anger
- Vice-président scientifique : N...
- Secrétaire général : Étienne Chantrel
- Secrétaire générale adjointe : Anne Lewis-Loubignac
- Trésorier : Nicolas Couchoud
- Trésorier adjoint : Nicolas Obtel

17 votes à bulletins secrets sont dépouillés. Tous les candidats sont élus à l'unanimité.

5. Intervention d'Anne Christophe

En raison de la grève, l'intervention de la nouvelle directrice « sciences » de l'École est reportée à une date ultérieure.

6. Aides et secours

Violaine Anger fait part des **demandes de subventions et de dons** :

- Confer'ENS : demande : 1 000 €. Accordés.
- Polyphonies contemporaines : demande : 450 €. Accordés.
- Club Trouvères : demande de 1 000 €. Avis favorable, mais notre subvention sera conditionnée à la contribution de l'École et au fait que le COF soit propriétaire du piano qui fait l'objet de la demande.
- Hatem Zaag (1992 S) : demande de don pour l'achat d'une voiture aménagée et d'un fauteuil roulant pour 36.000 €. Don de 10 000 € accordé.
- Goran Subotic (SI 2010) : des élèves de la sélection internationale demandent un don pour le rapatriement de son corps. Le coût s'élève à 15.000 € ; ils ont déjà recueilli 11 000 €. Le Conseil décide de compléter le montant recueilli lorsque la levée de fonds sera terminée.

7. Dates des prochains Conseils

Les dates des prochains conseils sont : 18 janvier, 14 mars, 13 juin.

8. RGPD

Rémi Sentis fait le point sur la situation. Nous avons sur les élèves des données publiques et privées. La politique de confidentialité nous impose de tenir un registre des activités de traitement des données. Cinq ans après leur sortie, si les élèves n'ont pas donné leur accord, ces données doivent être effacées. Un responsable du traitement des données doit être désigné. Ce pourrait être Julien Cassaigne ou Rémi Sentis. Un texte de consentement sera mis sur le site.

9. Questions diverses

Anne Lewis-Loubignac soulève la question de la demande de cotisation de M^{me} Le Bras à son association d'anciens élèves des grandes écoles aux États-Unis. Il est convenu de lui demander un rapport d'activités.

Mireille Gérard fait part de la prochaine séance de « La voix d'un texte » qui aura lieu le 20 janvier et sera consacrée à Cyrano.

Maëlle Christiaens annonce au nom du COF « Les interculturelles » qui regroupent les quatre ENS et se tiendront à Ulm du 20 au 22 mars. Le COF va faire une demande de participation financière à l'a-Ulm.

Le prochain Conseil aura lieu le 18 janvier 2020.

La séance est levée à 12 h.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

18 JANVIER 2020

Présents : Violaine Anger ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Victor Demiaux ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Nicolas Obtel ; Jeanne Parmentier ; Marie Pittet ; Rémi Sentis ; Thanh-Vân Ton That.

Invités permanents : Gérard Abensour ; Marianne Bastid-Bruguière ; Mireille Gérard ; Lise Lamoureux ; Wladimir Mercouroff.

Pouvoirs : Antoine Danchin ; Louis Manaranche ; Agnès Mannoorettonil ; Jean-Thomas Nordmann..

Excusés : Nicolas Couchoud ; Jacques Massot ; Paul Schouweiler.

Absents : Victor Gysemberg.

1. Approbation du PV du CA du 14 décembre 2019

La présidente présente ses vœux aux membres du Conseil. Le PV du CA du 14 décembre 2019 reçu par courriel est approuvé.

2. Cooptation d'un nouvel administrateur et élection au Bureau

La présidente accueille Marc Chaperon (1969 s), agrégé de mathématiques, qui a enseigné à l'X, à Paris VII et à l'ENS. Il est coopté comme nouveau membre du conseil pour la durée restante du mandat de Timothée Devaux et élu membre du Bureau et vice-président.

Victor Demiaux, nouveau membre du CA se présente : historien, docteur depuis 2013, il a travaillé à l'EHESS, à l'IEP, puis comme conseiller de la présidente de la CNIL. Il est actuellement directeur de cabinet du président de l'EHESS.

3. Événements passés et à venir

- Colloque organisé par l'École les 14, 15 et 16 janvier 2020 : Humanités globales. La présidente a participé à la table ronde de clôture. Les contributions vont être mises sur le site de l'École. Il est convenu que pour la chaire « Études africaines », il serait souhaitable de commander un tirage du n° de l'*Archicube* « Énergies africaines ».
- **Remise des diplômes le 24 janvier** : le dépliant de présentation de l'a-Ulm mis à jour par Nicolas Obtel est prêt.
- **Club diplomatie** : l'ambassadeur Stéphane Gompertz sera invité à faire une conférence en avril pour relancer les activités de ce club. Contact va également être repris avec Emmanuel Cocher qui l'avait animé jusqu'à son départ en poste.
- **Club GaliENS** : Nicolas Obtel fait part du débat intitulé « la Nuit des Controverses du Vivant » organisé à l'École le 30 janvier 2020 à partir de 19 h, par les étudiants du programme Médecine-Humanités de l'ENS et le Comité consultatif national d'éthique.
- **Rendez-Vous Carrières** : ils porteront le 22 janvier sur les métiers de l'entreprise et le 11 mars sur les débouchés des littéraires.
- **Afterwork et rencontres** : la 2^e réunion du club lancé par Nicolas Obtel à Boston a eu lieu à l'occasion du voyage du directeur aux États-Unis. Une troisième est prévue en avril/mai. Pour en créer un sur la côte Ouest, la présidente a pris contact avec Clément Primor qui travaille chez Abbott. Il a déjà une liste de 30 noms (dont beaucoup de Stanford). Le Consul Général à San Francisco s'est engagé à accueillir la rencontre.
- Pour le développement international Laurence Levasseur va récupérer la liste des stagiaires de l'École en ambassade. Étienne Chantrel fait part d'une prochaine mission en Australie où il va voir ce qui peut être fait.
- Rencontres en Belgique : Anne Lewis-Loubignac a été contactée par le service culturel à Bruxelles et va proposer à un archicube d'être notre relais sur place.
- L'intérêt est plus difficile à susciter en France. Les alumni de Lyon et d'Ulm souhaitent créer un club interENS Île-de-France et un autre Rhône-Alpes, pour lequel Lise Lamoureux suggère de prendre contact avec Anne-Marie et Jean-Louis Nicolas, archicubes mathématiciens qui résident à Lyon.

4. Programme de travail 2020

- **Réflexion sur le normalien de demain** : le statut du normalien et le salaire associé pourraient être remis en cause. L'ENS Cachan n'y voit pas d'inconvénient et l'X a déjà renoncé à la solde pour les élèves. L'ENS Lyon est prête à travailler avec nous sur ce sujet en 2020, l'objectif étant d'organiser une table ronde en 2021. (NB : Lyon a 700 à 800 adhérents et pas de secrétariat). Christel Lavigne fait un point sur l'inquiétude des professeurs de CPGE, opposés à l'attribution de points-boursiers, et choqués que des candidats collés à l'écrit soient aussitôt admis comme étudiants à l'École.

- **Numérisation des archives** : notre budget cumulé est de 12 500 euros. Nous ferons appel à l'archiviste à l'École.
- **PSL alumni** : certaines écoles ayant quitté PSL, les statuts de PSL alumni doivent être changés, mais il faut un vote qui recueille l'approbation de 60 % des votants. De nombreux désaccords sont apparus. La situation est assez confuse et le débat s'enlise.
- **Les comptes** : un travail doit être fait en vue de la mise en conformité avec les nouvelles règles comptables. Il faut prévoir le recrutement d'un expert-comptable pour une mission ponctuelle et procéder à une revue des placements financiers (Jacques Le Pape).

5. Point sur le comité de rédaction de l'*Archicube*

L'*Archicube* sur « La Lune », tout à fait transdisciplinaire, est sorti et il est très apprécié. « *L'imposture* » est en cours de préparation. Huit articles sont déjà écrits ou promis. La rédactrice en chef, Véronique Caron est surchargée de travail. Il serait souhaitable qu'elle soit déchargée au moins pour un numéro par an. Le numéro sur l'imposture a ainsi été pris en charge par Wladimir Mercouroff.

La prochaine réunion du comité de rédaction est le 28 janvier à 10 h 30. La présidente invite les nouveaux membres du Conseil à s'y rendre, afin d'envisager leur participation.

6. Aides et secours

Violaine Anger et Laurence Levasseur font part des **demandes de subventions et de dons** :

- ENS@Etna : le groupe, déjà aidé depuis plusieurs années, demande une journée de plus pour étudier les sites archéologiques de Sicile. La demande est de 1 000 €. Accordés.
- Forum franco-japonais des étudiants : accueil d'étudiants japonais cet été sur le thème « art et société ». 1 000 € demandés. Accordés.
- Chantiers politiques : demande d'aide pour publier la revue n° 16. Un seul responsable est encore doctorant à l'École. Sans aide, la revue ne paraîtra pas. Il est décidé de les aider à hauteur de 1 000 €, mais en leur faisant savoir que c'est la dernière fois.
- Interculturelles 2020 : Événement regroupant les quatre ENS, du 20 au 22 mars. Le budget est de 24000 €. Il y aura environ 500 participants. Décision : une demande de précisions, notamment sur la participation de l'École, mais sur le principe la réponse est positive.

Prêts :

- Sandra Nevers, en recherche d'emploi, demande un prêt de 5500 € qu'elle s'engage à rembourser à partir de mars. Il est accordé.
- Xavier Papaïs rembourse actuellement 100 € par mois.
- Henri Mura : il dirige une entreprise, mais fait la sourde oreille à nos rappels. Une lettre recommandée est en préparation avant le recours à un avocat.

7. Questions diverses

RGPD : Rémi Sentis, responsable de la RGPD pour l'a-Ulm, fait le point sur la situation. Il sera nécessaire de modifier le logiciel de gestion de façon à pouvoir supprimer les données personnelles, cinq ans après la sortie des élèves, s'ils n'ont pas explicitement donné leur accord. Il est convenu de prendre les adresses mél lors de la rentrée, celles-ci n'étant pas encore celles de l'École et pouvant donc correspondre à des adresses plus stables.

Plateforme : la présidente rappelle l'exposé fait au Conseil par les développeurs de la plateforme de Cachan. Les alumni de Lyon utilisent cette plateforme depuis quelques mois. Ils feront part de leur expérience au CA fin 2020.

Le prochain Conseil aura lieu le 14 mars 2020, avec la présence de Anne Christophe.

La séance est levée à 11 h 30.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

14 MARS 2020

Présents : Violaine Anger ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Nicolas Couchoud ; Victor Demiaux ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Agnès Mannoorettonil ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Rémi Sentis.

Invités permanents : Mireille Gérard ; Lise Lamoureux.

Excusés : Yves Caristan ; Antoine Danchin ; Louis Manaranche ; Jean-Thomas Nordmann.

En raison de l'épidémie de coronavirus qui a entraîné la fermeture de l'École, le CA se déroule sous la forme d'une conférence téléphonique.

1. Approbation du PV du CA du 18 janvier 2020

Le PV du CA du 18 janvier 2020 reçu par courriel est approuvé.

2. Événements passés et à venir

- Les divers clubs se sont réunis. À l'international, Étienne Chantrel était en Australie et a constaté que le nombre d'archicubes était très faible, malgré la présence d'un ulmien actif à Melbourne. Il propose que des projets soient menés avec les quatre ENS. À Londres, Cécile Anthoine (98 S) est prête à s'investir.
- Nous avons obtenu la liste des stagiaires ENS en Ambassade/Consulat : Vancouver, Katmandu, Berlin, New York, Rome, Beyrouth, Prague, Téhéran, Berlin et Rome seront ciblés en premier.
- La remise des diplômes a permis une activité accrue des membres du CA impliqués. La présidente remercie Louis Manaranche et Nicolas Obtel pour leur action.
- CA de l'École : il a eu lieu par visioconférence. Marie Pittet en rend compte :
 - Une toute petite moitié des administrateurs était sur place ; la grande majorité des cadres dirigeants de l'École était en visioconférence.
 - Les points à l'ordre du jour avaient été réduits au minimum : compte financier 2019, et premier budget rectificatif 2020 (ils ont été approuvés) ; le système obsolète des immobilisations doit être révisé ; nouvelle élection de Marc Mézard comme membre du CA de l'ENS Lyon, information sur les mesures coronavirus. La bibliothèque est fermée jusqu'à nouvel ordre ; seules les activités de recherche qui ne peuvent pas être interrompues sont maintenues.
- Rendez-vous carrières : Laurence Levasseur fait le point : la réunion du 22 janvier s'est bien passée ; celle de mars a été annulée.
- Afterwork : l'afterwork prévu sur la côte Ouest des USA doit être reporté ; Nicolas Obtel fait part de la fin de mission du Consul Général à San Francisco dans trois mois. Un nouveau contact devra être pris avec son successeur.

- **Conférence des Grandes Écoles** : Étienne Chantrel a appris qu'elle souhaite recevoir une contribution sur l'avenir des Grandes Écoles. Il faudra constituer un groupe de travail à cet effet.

3. Réflexion sur le normalien de demain

Le groupe de travail – Violaine Anger, Yves Caristan, Antoine Danchin, Jean-Claude Lehmann, Laurence Levasseur, Louis Manaranche, Nicolas Obtel, un représentant de l'ENS Lyon – a enclenché une réflexion sur « le normalien de demain » et adressé aux membres du CA un premier texte sur les compétences du normalien d'aujourd'hui. Une deuxième partie, en préparation, sera consacrée à des prises de position sur différents points.

Le sujet est lié à l'émotion qu'a suscitée chez les alumni de Lyon l'intégration dans l'IDEX, et leur demande d'un soutien de la part de l'a-Ulm.

Après un débat sur les spécificités de nos Écoles qui met en lumière le danger d'une dissolution de l'ENS Lyon, l'importance de l'étiquette ENS pour une bonne visibilité à l'international, la nécessité d'une autonomie qui serait menacée par un nouveau système de nomination du Directeur et de contrôle du budget par l'université, le CA décide d'accorder son soutien aux alumni de Lyon. Un texte sera rédigé et soumis aux membres du CA, exprimant :

- notre inquiétude quant à la place de l'ENS Lyon au sein de l'IDEX
- l'importance de la spécificité et de la valeur intrinsèque de l'École
- le danger d'une dissolution de l'École dans le pôle « Sciences et Humanités »
- la crainte que susciterait semblable évolution pour l'ENS Ulm.

Ce texte, préparé par Violaine Anger sera envoyé à Marc Chaperon et Jean-Claude Lehmann, puis à la présidente et aux membres du CA.

Violaine Anger rappelle que le projet de texte sur « le normalien de demain » est destiné à préparer la prochaine réunion des directeurs des ENS en 2021 et demande qu'on lui fasse part de remarques éventuelles sur le texte reçu par les membres du CA.

4. Programme de travail 2020

- **Numérisation des archives** : l'École nous aidera à la réaliser.
- **Conseil scientifique** : Nicolas Obtel rend compte du dernier Conseil où le Directeur a fait part de l'attribution des points-boursiers qu'il envisage de mettre en place en 2021. Il y a, selon le CROUS, sept échelons. L'échelon 1 recevrait 1 point, le 2, 2 points et ainsi de suite jusqu'aux échelons 5 à 7 qui recevraient le même nombre de points. Cela entraînerait à l'échelon 7 une augmentation de la note finale de 7,5%, 6,1% d'admissibles supplémentaires, 30% de boursiers admissibles et une prévision de 2 ou 3 boursiers admis en plus. Le Directeur aurait l'intention de faire adopter cette réforme au CA de l'École du 4 juillet, sans attendre les instructions de la Ministre qui n'a pas répondu aux propositions qui lui ont été adressées.
- **PSL alumni** : Violaine Anger a assisté au CA qui s'est tenu le 9 mars et a regretté que certaines promesses n'aient pas été tenues notamment quant à la participation de l'association au CA de PSL et à l'attribution d'un temps partiel de secrétariat et au contournement de PSL Alumni lors de l'élection du sénat académique. L'envoi par le CA de PSL Alumni d'une lettre au président de PSL a eu un résultat positif, mais, en raison du départ de certaines écoles, la question du changement des statuts demeure.
- **L'Archicube** : le numéro sur « *L'imposture* » avance bien. Le numéro suivant sera consacré à « *L'image* » et sera coordonné par Étienne Guyon selon un système de rotation des rédacteurs en chef.

En effet, la rédactrice en chef, Véronique Caron est surchargée de travail. Il serait souhaitable qu'elle soit libérée au moins pour un numéro par an. Le numéro sur l'imposture a ainsi été pris en charge par Wladimir Mercouff.

5. Divers

La présidente fait part de la fermeture de l'École ; toutes les activités de formation et de recherche sont suspendues ; la bibliothèque est fermée, les élèves ont été invités à quitter l'internat ; seule demeure une petite équipe administrative et quelques activités de recherche qui suivent le plan PCA (plan de continuité d'activité).

La présidente a placé notre secrétaire en télétravail. Il lui sera demandé de passer chercher le courrier une fois par semaine.

Nous avons 1 700 adhésions. La lettre de relance a suscité quelques refus, liés à des plaintes qui méritent analyse :

- les souscripteurs perpétuels ne cotisent pas, mais ignorent souvent qu'ils doivent payer pour recevoir l'annuaire. Julien Cassaigne explique que le système informatique n'est pas en mesure de faire la distinction nécessaire ;
- une défense insuffisante de la francophonie de notre part, selon certains ;
- le manque de soutien de l'École à l'a-Ulm selon d'autres ;
- le refus de la communication par internet et une demande d'envoi papier.

Rémi Sentis fait part de la question que soulève la diffusion d'événements qui ne sont pas propres à l'École sur le site normalesup.fr. Julien Cassaigne et Nicolas Obtel vont voir ce qui peut être fait.

6. Aides et secours

Violaïne Anger et Laurence Levasseur font part des **demandes de subventions et de dons** :

- Concours Du Bellay : concours national d'orthographe ; montant demandé : 1 000 € (moins de la moitié du budget). Accordés.
- Arnaud Charniac : demande de soutien pour se rendre à Auckland. Il est doctorant. L'avis du bureau est réservé ; un prêt lui a été proposé, qu'il ne souhaite pas accepter.
- Semaine arabe : demande de 1 000 € ; répond aux cinq critères définis pour une aide. Nous les aidons tous les ans. Accordés.
- Chantier archéologique de l'ENS sur un site étrusque : la subvention demandée entre 500 et 1 000 € émane d'un doctorant qui devrait être financé par son laboratoire. Le CA partage l'avis négatif du bureau.

Prêts

- Henri Mura : il dirige une entreprise, mais fait la sourde oreille à nos rappels. Il n'a pas répondu à la lettre recommandée qui lui a été adressée. Le recours à un avocat est désormais nécessaire pour enclencher une procédure de recouvrement de sa dette.

Le prochain Conseil aura lieu le 13 juin 2020, avec la présence souhaitée d'Anne Christophe.

La conférence téléphonique est levée à 11 h 15.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

13 JUIN 2020

Présents : Violaine Anger ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Nicolas Couchoud ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Louis Manaranche ; Agnès Mannooretonil ; Nicolas Obtel ; Jeanne Parmentier ; Marie Pittet ; Rémi Sentis ; Thanh-Vân Ton-That.
Invités permanents : Mireille Gérard.

Invitées : Danielle Roger et Christine de Buzon (ENS-Lyon) ;

Excusés : Antoine Danchin ; Victor Gysembergh.

En raison de l'épidémie de coronavirus qui a entraîné la fermeture de l'École, le CA se déroule sous la forme d'une visioconférence (Zoom).

1. Approbation du PV du CA du 14 mars 2020

Le PV du CA du 14 mars 2020 reçu par courriel est approuvé.

2. Point sur la situation de l'École dans la crise du COVID-19

Après la longue période de confinement et la fermeture de l'École, le prochain événement prévu est la rentrée que Marc Mézard souhaite faire en présentiel, ce qui comportera des difficultés d'organisation.

Laurence Levasseur fait part du Rendez-vous carrières qui a eu lieu sur Zoom ; le prochain est prévu pour fin octobre et portera sur les métiers de l'environnement dans la fonction publique.

Pascale Hamon était en télétravail. Elle est récemment retournée au bureau.

Le CA de l'École : il a eu lieu le 14 mai par visioconférence. Marie Pittet en rend compte.

Parmi les points abordés :

- l'engagement décennal et les demandes de suppression du remboursement de la dette.
- l'actualisation du règlement intérieur
- une discussion sur le projet pédagogique
- l'action pour l'environnement et la prévention des risques
- un point d'actualité sur PSL

À une question sur la double correction au concours, elle confirme que celle-ci est maintenue.

Le prochain conseil se tiendra le 9 juillet.

3. Archicube, Annuaire, PSL Alumni, Réforme des statuts

- La sortie du numéro de *l'Archicube* sur l'imposture est imminente.

Le prochain numéro, coordonné par Étienne Guyon et Stéphane Gompertz, porte sur « L'image ». Il est prévu pour fin novembre/début décembre. Le suivant sera consacré à « La main ».

Un débat s'engage sur la question, posée par Violaine Anger, de l'opportunité de faire quelque chose dans *l'Archicube* consacré au COVID-19. Les avis sont partagés, entre la saturation actuelle et l'idée que l'École pourrait souligner ainsi son utilité grâce à ceux qui étaient au front. Nicolas Obtel fait part de son expérience en première ligne dans le monde médical. Il est convenu que la présidente y consacrera une partie de son éditorial, qu'un bilan des changements de modes de travail et de pensée, souligné par Jeanne Parmentier pourrait être envisagé pour l'an prochain mais que *l'Archicube* n'y consacrera pas de numéro, à court terme.

- L'annuaire est sur les rails. Rémi Sentis y travaille avec Marc Chaperon.
- **PSL Alumni** : la réforme des statuts est en cours ; ils devraient être prêts pour la rentrée. Violaine Anger note deux points importants : les adhésions : il faut éviter qu'il puisse y en avoir d'individuelles, et la présidence qui peut être tournante, ou plus stable grâce à un allongement du mandat.
- **Statuts de l'a-Ulm**. Ils ont été mis à jour et adressés au ministère de l'Intérieur en 2016. Or le ministère vient de nous avertir que le modèle du document a changé et qu'il faut le modifier. Marie Pittet accepte de s'en occuper. Nicolas Couchoud fait remarquer que tout le document a changé et qu'il faut faire une révision complète.

4. Les cotisations

Elles sont en baisse, ce qui était prévisible. À la fin de l'exercice (fin mai) le nombre des adhésions est de 1 ;762. La lettre de relance est en préparation ; elle sera envoyée en juillet. Julien Cassaigne remarque qu'il faut veiller à ne pas demander d'adhésion aux souscripteurs perpétuels.

5. Préparation des élections au CA

Le renouvellement se fait par tiers tous les ans. Les administrateurs ayant fait trois mandats ne peuvent pas se représenter. C'est le cas d'Antoine Danchin et d'Anne Lewis-Loubignac. La candidature de Laurence Levasseur a été reçue ; Philippe Roy, scientifique, intéressé l'an dernier, va être approché.

Les administrateurs qui peuvent se représenter sont d'une part : Jeanne Parmentier, Étienne Chantrel, Marianne Laigneau et Thanh-Vân Ton-That qui sont candidats et Agnès Mannooretonil qui ne l'est pas.

La présidente fait remarquer que, s'il est difficile d'identifier des candidats, il est possible de prolonger les mandats et de procéder plus tard dans l'année à des cooptations. Le Bureau va rechercher deux nouveaux candidats.

Elle rappelle que la date de l'Assemblée Générale a été fixée au 14 novembre et qu'Antonin Baudry en est l'invité d'honneur.

6. Situation de l'ENS Lyon

Violaine Anger rappelle le lien qui existe entre la réflexion sur le normalien de demain et l'inquiétude devant la politique menée par le Directeur de l'ENS-Ulm, notamment au sujet du projet de nouveau statut de l'ENS-Lyon, en cours de rattachement à l'université de Lyon III. Les enjeux sont plus larges que seulement celui des points-boursiers. Elle souligne l'importance d'une position commune des ENS, parce que c'est l'identité même d'une École normale supérieure qui est en jeu. Deux camarades de Lyon ont été invitées au Conseil et le rejoignent.

Danielle Roger, présidente des Alumni de Lyon, fait part d'une réunion prévue le jour même dans le cadre du CA avec le Directeur de l'ENS-Lyon et des nombreuses questions qui vont lui être posées. Au sujet du texte du décret, elle souligne que la marque « ENS » est conservée, sans être dissoute dans un « pôle » comme il a été craint.

Marianne Laigneau fait part du souci lié au danger de disparition à terme de cette marque (appellation ?) et surtout de ce que représentent la nomination du Directeur et le contrôle du budget par l'IDEX.

Christine de Buzon, ancienne présidente des alumni, qui a rejoint la réunion, partage cet avis quant à la nécessité d'une réflexion sur ce que sont les ENS et souligne qu'il émane du ministère une

volonté politique très forte d'avancer rapidement. Elle fait également remarquer que l'ENS-Lyon risque d'être dissoute dans un des huit pôles de l'université dont la nature est encore mal définie.

Il est noté que les réserves exprimées ne s'appliquent pas à l'ENS Cachan, devenue ENS-Saclay, mais qui possède une dynamique différente de celle de Ulm ou Lyon, car l'ENS-Saclay semble avoir préservé sa visibilité.

Le projet d'un texte de soutien fait l'objet d'un débat. Marianne Laigneau souligne que se dessine une descente inexorable vers la dilution des ENS. Le CA ayant donné son accord à la rédaction d'un texte de soutien qui doit être amendé et complété, elle remercie Danielle Roger et Christine de Buzon de leur participation.

7. Aides et secours. Demande d'aide exceptionnelle de l'ENS

- La demande exprimée au nom de l'École par Dorothee Buttigieg et Christian Lorenzi est exceptionnelle. Il s'agit d'aider des étudiants qui ne reçoivent pas de salaire et ne peuvent plus compter sur les répétitions et les « petits boulots ». Qu'ils soient diplômants, mastériens ou doctorants, ils sont très affectés par la crise du COVID-19.

La commission qui existe déjà et se réunit deux fois par an a déjà traité 40 cas en mai. Les montants accordés sont entre 500 et 1000 €, ou entre 1000 et 1500 €. L'École souhaite l'aide de l'a-Ulm.

Se fondant sur le fait que c'est une aide à la communauté normalienne dans son ensemble et que le principe de solidarité est au fondement même de l'association, le bureau a émis un avis favorable pour l'attribution de deux enveloppes de 15000 € pour les deux commissions à venir. Le Conseil donne son accord, tout en souhaitant que les bénéficiaires soient informés de l'aide de l'a-Ulm et incités à adhérer comme membres ou amis.

- **Postexo**, une startup qui organise le **suivi de jeunes en difficulté** demande une caution morale. Or ils ne présentent pas de garanties pédagogiques suffisantes. Notamment, l'idée que l'élève paie à la minute d'intervention nous semble hors de propos. Le Conseil décide de demander au fondateur d'améliorer son projet.
- **Solidarité académique** : le responsable, José Deulofeu, demande une caution morale. Le projet, dans le 14^e arrondissement de Marseille, repose sur l'aide apportée à des élèves fragiles par des étudiants également fragilisés. Ils sont rémunérés 15 € de l'heure. Commencé avec 15 élèves, le projet en est actuellement à 330. Des vacances studieuses sont planifiées.
Ils ne souhaitent pas d'argent, mais une aide au recrutement. Julien Cassaigne la propose pour les mathématiques et la physique. Jeanne Parmentier propose d'en parler sur le groupe Facebook ENSsecondaire.

- Un ancien élève (2007 I) doit subir une opération au Brésil pour une tumeur au cerveau. Il a lancé une cagnotte pour lever les 15 000 € nécessaires. Le Conseil décide de compléter le montant manquant à l'expiration de la cagnotte le 22 juin.

8. CA du deuxième semestre et divers

Les prochains conseils auront lieu le 3 octobre et le 12 décembre.

Pour rappel, la date de l'Assemblée générale est fixée au 14 novembre.

Victor Gysembergh a soulevé la question de la fermeture de la bibliothèque et demande qu'elle soit à nouveau accessible aux anciens élèves. Mireille Gérard appuie cette demande.

Le Conseil souhaite que ses membres soient informés des dates de la rentrée de l'École et des différentes réunions afin d'organiser la présence de l'a-Ulm.

Le prochain Conseil aura lieu le 3 octobre 2020.

La conférence téléphonique est levée à 12 h.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

3 OCTOBRE 2020

Présents : Violaine Anger ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Antoine Danchin ; Victor Demiaux ; Victor Gysembergh ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Louis Manaranche ; Agnès Mannoorettonil ; Jean-Thomas Nordmann ; Nicolas Obtel ; Jeanne Parmentier ; Rémi Sentis.

Invités permanents : Mireille Gérard.

Invités : Jan Borrego et Amélie de Priester.

Excusés : Nicolas Couchoud ; Marie Pittet ; Thanh-Vân Ton-That.

En raison de l'épidémie de coronavirus le CA se déroule sous la forme d'une visio-conférence (Zoom).

1. Approbation du PV du CA du 13 juin 2020

Le PV du CA du 13 juin 2020 reçu par courriel est approuvé.

2. Événements passés et à venir.

- **Rentrée de l'École :**

Nicolas Obtel rend compte de la préparation de la rentrée pour laquelle il a actualisé une plaquette d'information qui a été déposée en 300/350 exemplaires dans le sac de rentrée des conscrits. Un projet vidéo est en cours ; la première comporte les contributions de Marianne Laigneau et de Christel Lavigne. Deux réunions de rentrée une pour les littéraires et une pour les scientifiques, ont eu lieu. Laurence Levasseur a participé à une réunion virtuelle où Claire Omri a présenté le service carrières.

Marianne Laigneau a rencontré Marc Mézard fin juillet. Ont été évoqués : la rentrée, le dîner, l'AG. Le directeur a remercié l'a-Ulm pour le soutien apporté aux élèves. Au sujet des « points boursiers » le ministère a mis sur pied un comité stratégique présidé par le directeur de l'AP-HP. Le projet global sera présenté à la réunion du CA du 16 octobre (reporté depuis au 2 décembre). Des simulations ont été faites. Le directeur a également présenté son souhait de mieux faire connaître l'École à l'extérieur.

Jeanne Parmentier qui a rencontré le directeur intervient dans les actions à mener au sein de l'École. Il faut identifier des talents, en s'appuyant sur d'anciens élèves, mener des actions pour favoriser la diversité avec l'aide de chercheurs de l'École, et envisager une formation des personnels sous la forme de conférences ou de groupes de discussion. Il sera nécessaire d'élaborer des indicateurs de suivi. Ces points doivent être évoqués au conseil scientifique de fin novembre.

Christel Lavigne fait part de sa rentrée qui s'est passée correctement, malgré 5 cas de COVID à Louis-le-Grand.

À une question sur le débat sur les points boursiers, la présidente répond qu'on est sur la mise en œuvre, pas sur le principe. La question d'un concours sans oral soulèvera également un

problème. La possibilité d'un contentieux est également mentionnée par certains mais aucune décision n'est prise en ce sens.

- **Adhésions** : Il y a actuellement 1100 adhérents, c-à-d 250 de plus que l'an dernier à la même époque. La dynamique est donc bonne.
- **Événements à venir** : le 11 novembre est le jour de l'entrée au Panthéon de Maurice Genevoix. Le cercueil sera apporté à l'École le 10 pour une veillée en Salle des Actes et le transfert au Panthéon aura lieu après la cérémonie au monument aux morts de l'École. Il y a aura probablement une forte demande de participation ; Victor Demiaux va se renseigner pour savoir si une retransmission à l'extérieur est envisagée et trouver un intervenant spécialiste de cet auteur.
- **L'Archicube** : Violaine Anger signale que le numéro de l'*Archicube* sur « L'image » suit son cours. Véronique Caron est aidée par Stéphane Gompertz, Étienne Guyon et Wladimir Mercouroff. Le sujet suivant sera « La main » ou « Le chat ».

3. Candidatures au CA et préparation de l'Assemblée générale du 14 novembre

- **Élections** : Il y a sept candidats dont deux nouveaux : Antonin Macé et Laure Pelbois. Les élections se déroulent du 16 septembre au 31 octobre. 80 votes électroniques ont déjà été enregistrés. Le dépouillement aura lieu le 5 novembre à 11 h 30 et sera effectué par Violaine Anger et Louis Manaranche.
- **AG et dîner** : l'AG commencera à 17 h 30. Antonin Baudry a confirmé sa présence au dîner qui devrait se tenir au Pot plutôt que dans les salons du directeur. L'AG est impérative, mais le cocktail sera supprimé. Étienne Chantrel se charge de contacter les traiteurs et d'obtenir des devis avec de solides garanties d'options d'annulation. Si les circonstances l'imposent, l'AG aura lieu et le dîner sera repoussé au printemps 2021.

4. PSL et PSL Alumni

Violaine Anger rappelle que PSL a changé ses statuts en écartant des écoles associées, et que PSLA doit donc changer les siens. Mais la situation se révèle très complexe et clivante. PSLA souhaite un siège au CA de PSL ; un premier entretien avec le président Alain Fuchs avait semblé positif, mais est resté sans suite. Un nouveau bureau de PSLA doit avoir lieu prochainement.

Rémi Sentis ajoute que pour changer les statuts il faut la majorité des voix, ce qui est loin d'être acquis. Violaine Anger pense qu'il serait sage d'attendre que PSLUA, c'est-à-dire l'association des élèves qui ne font pas partie d'une école, les mastériens de PSL par exemple, fonctionne réellement.

5. Aides et secours. Demande d'aide exceptionnelle de l'ENS

- **Demandes d'amis** : Violaine Anger fait part des 4 demandes qui ont été reçues :
Christine Grossetête : elle est fille de normaliens. L'avis du bureau est favorable. Le CA confirme.
Siméon Montrose : Avis favorable, mais le CA souhaite qu'il ait un parrain membre cotisant de l'association.
Pierre Bacuvier : Avis favorable malgré l'absence de parrain.
Clément Topuz : spécialiste de droit comparé. La décision est reportée.
- **Aides et secours** : 2 projets :
Groupe d'études géopolitiques : il publie la revue « le Grand Continent ». Pierre Ramon demande à l'a- UIm de payer pour 6 mois la rémunération d'un stagiaire normalien en césure. Cela n'entre pas dans les objectifs des aides et secours et la demande est refusée.

Projet antarctique présenté par Margot Legal : expédition avec 6 membres de l'ENS de septembre 2020 à janvier 2021. La demande est de 2 000 € pour les voiles. Après un débat, le CA conclut qu'il approuvera la demande à condition d'avoir les preuves de l'engagement des autres associations impliquées.

Secours : Sandra Nevers a demandé un prêt de 6 500 € dont 4 500€ en urgence. Le bureau a accepté l'urgence, versé les 4 500€ et soumet les 2 000€ restants au CA qui valide la demande car elle correspond aux missions de l'a-Ulm.

6. Divers

- **Rendez-Vous Carrières** : Laurence Levasseur annonce deux RV le 18 novembre sur zoom sur les métiers de l'environnement dans la fonction publique et le 16 décembre sur le même sujet dans les entreprises et les ONG. Elle souligne que les intervenants sont satisfaits des échanges sur zoom qui touchent plus de monde.
- **Comptes du CA** : Nicolas Couchoud sortant du bureau, Laurence Levasseur a demandé l'état des comptes pour le 15 octobre. Un CA exceptionnel se tiendra le 15 au soir par téléphone pour l'approbation des comptes. Si un délai est nécessaire le CA aura lieu au début de novembre.
- **Supplément historique 2025** : Mireille Gérard rappelle qu'elle est favorable à la réalisation d'un supplément en 2020. Julien Cassaigne dit qu'on a les bases, mais des difficultés de mise à jour et à constituer une équipe en charge. Jean Hartweg va rechercher les listes des enseignants de philosophie.

7. Création d'une association des juristes de l'ENS

Le CA accueille Jan Borrego, co-président de JurisprudENS. Il rappelle que le droit à l'ENS est une discipline assez jeune, qu'une tentative d'amicale des juristes créée en 2006-2007 a fonctionné quelques années, mais qu'il y a une mauvaise connaissance des juristes, à la fois par l'École et entre eux. Le besoin de reconnaissance se fait sentir à la fois à l'École et à l'extérieur. L'association qui a été créée offrira également une « clinique juridique » pour les normaliens.

Amélie de Priester, coprésidente, rejoint le groupe et exprime son souhait d'une mise à jour de l'annuaire qui permette d'élargir les contacts.

La présidente de l'a-Ulm félicite les coprésidents de JurisprudENS de la création de leur association. Elle note le potentiel d'adhésion, qui est de 40 environ à l'École, sans les anciens. Julien Cassaigne ajoute que le site est en construction, mais qu'une recherche par mots-clés sera possible et qu'il souhaite un échange de données. Marianne Laigneau suggère la signature d'une convention entre nos deux associations.

Julien Cassaigne note également que le fichier des élèves en scolarité a été transmis par l'École sans adresses.

Le prochain conseil aura lieu le 12 décembre 2020.

L'AG le 14 novembre et le CA téléphonique destiné à approuver les comptes mi-octobre ou début novembre.

La visioconférence est levée à 11 h 30.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

30 OCTOBRE 2020

Présents (par téléphone) : Violaine Anger ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Marianne Laigneau ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Nicolas Obtel.

Invités permanents : Mireille Gérard.

L'ordre du jour comporte deux points :

- Approbation des comptes 2019-2020 et du budget prévisionnel 2020-2021
- Préparation de l'assemblée générale

1. Comptes et budget

La Présidente remercie Laurence Levasseur qui, suite à la démission du trésorier, a préparé tous les documents et les présente au Conseil.

- **Bilan actif :** les logiciels, matériels et mobiliers sont en fin d'amortissement.
Les prêts : 9 600 € ont été mis de côté comme provision en cas de défauts de remboursement. Les titres immobiliers sont des obligations. Il y a peu de mouvement du côté des placements. Marianne Laigneau rappelle que des optimisations sont possibles et demande à Jacques Le Pape et à Marie Pittet qui acceptent de s'en occuper. Quant aux disponibilités, 15 000 € ont été pris sur le compte sur livret. Le total de l'actif est en légère baisse.
- **Bilan passif :** Le report au 30 juin est moins important qu'en 2019. Le montant relativement élevé des dettes fiscales et sociales découle du fait que le chèque-emploi-association n'a pas prélevé les charges sociales pendant les mois de confinement.
Le total du passif s'élève à 1.751.000 €.
- **Compte de résultat :** le nombre de ventes de la revue *l'Archicube* a nettement augmenté.
En revanche, les recettes du théâtre ont beaucoup diminué en raison de la situation sanitaire.
Les cotisations s'élèvent à 6 000 € de moins que l'an dernier.
Les charges ont baissé et *l'Archicube* a coûté 1 000 € de moins. Il en est de même pour les documents de l'Assemblée générale car ils ont été envoyés en grand nombre par mél.
Les dépenses de personnel sont en légère baisse, les aides et secours en augmentation.
Le résultat s'élève donc à -12 000 €.
La Présidente se félicite de l'augmentation de la vente des *Archicubes*.
- Le budget : 5 000 € pour le théâtre dans l'espoir que les représentations puissent reprendre au printemps. Les 120.000 € pour les cotisations ont été repris car l'année a bien démarré et il y a une bonne dynamique des adhésions ainsi que des dons ; Julien Cassaigne informe le Conseil du nombre des adhérents à ce jour, à savoir 1 414 et des adhésions d'octobre : 368. Cible 2020 : entre 1 800 et 2 000.
Dans les charges du budget, les montants prévus pour les frais administratifs et *l'Archicube* sont identiques à ceux du budget 2019-2020. En raison du report du supplément historique, 2 000 € en ont été retirés. Pour les produits financiers, 4 000 € sont prévus, car le résultat attendu est plus faible. Un excédent de 2 200 € apparaît comme une prévision possible. Il est convenu de demander à l'expert-comptable des éclaircissements sur certains points.

2. Préparation de l'Assemblée générale

- La Présidente rappelle qu'au Conseil du 3 octobre, plusieurs options avaient été envisagées.

L'évolution de la situation impose de retenir l'option la plus radicale, c'est à dire le report du dîner au printemps prochain, l'annulation du cocktail, la tenue de l'AG par zoom.

Nous devons prendre en compte les pouvoirs reçus et les votes en séance.

- S'agissant des élections au Conseil d'administration, 122 votes électroniques ont déjà été reçus et 3 sur papier, ce qui devrait permettre un dépouillement rapide.
- La Présidente va demander à P.H. d'envoyer deux fois la convocation à l'AG, une première fois le 3 novembre, et un rappel la veille, le 13 novembre.

Nicolas Obtel fait part au Conseil de l'achat d'un disque dur destiné à permettre à P.H. de télétravailler plus facilement sur le disque dur externe.

Julien Cassaigne relève qu'il y a encore des questions à régler en informatique, concernant notamment l'ordinateur de bureau de Pascale et le problème posé par le CRI qui coupe internet : il faut donc le réinstaller à chaque fois. Il ajoute qu'il attend toujours de l'École les données des élèves destinées à l'annuaire.

- 11 novembre : Panthéonisation de Maurice Genevoix. La cérémonie à l'École est prévue avec l'intervention de Geneviève Darrieussecq, ministre des anciens combattants. La Présidente a demandé au directeur de l'École les dernières informations et attend sa réponse.

La date du prochain Conseil est fixée au 12 décembre 2020.

La séance est levée à 19 h 15.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

POUR MAURICE GENEVOIX

P our honorer la mémoire d'un illustre Archicube et d'un grand citoyen, deux cérémonies ont été organisées ce 11 novembre 2020 en respectant les prescriptions sanitaires. La plus spectaculaire eut lieu à la tombée de la nuit, au Panthéon où les restes de notre camarade rejoignirent ceux des grands hommes méritant la reconnaissance de la Patrie. Elle avait été précédée, le matin, par un hommage plus restreint devant le monument aux morts de l'École, en présence des descendants de l'auteur de *Raboliot* et de *Ceux de quatorze*, de madame la secrétaire d'État aux Anciens combattants, Geneviève Darrieussecq, et du directeur de l'École Marc Mézard ; à cette occasion Marianne Laigneau, présidente de l'a-Ulm, a prononcé les paroles suivantes devant le cercueil de Maurice Genevoix :



*Madame la Ministre,
Monsieur le Directeur de l'École normale supérieure, cher Marc,
Monsieur le Président et Madame le secrétaire de l'association « Je me souviens de ceux
de 14, pour Genevoix » accompagnés de membres de votre famille,
Mesdames et Messieurs, Chers Camarades,*

Chaque année le 11 novembre à 11h00, heure d'entrée en vigueur du cessez-le-feu, la direction de l'École représentée par son directeur et l'Association des élèves, anciens élèves et amis de l'ENS, dite A-Ulm, créée en 1846 et que j'ai l'honneur de présider, se réunissent en présence de camarades et d'élèves, pour rendre hommage aux normaliens tombés pendant la première guerre mondiale.

Comme vous pouvez le lire sur ce monument aux morts, l'École normale supérieure a payé un lourd tribut à la Grande Guerre. La moitié des élèves entrés à l'ENS entre 1910 et 1914 soit 109 d'entre eux ont été tués pendant le premier conflit mondial ; cette hécatombe ne touche pas seulement les conscrits âgés d'une vingtaine d'années mais aussi 30% des 830 élèves mobilisés parmi les classes 1886-1917 soit 250 anciens élèves.

Cette proportion particulièrement élevée correspond à celle des officiers saint-cyriens morts pour la France durant la Grande Guerre. Alors qu'elle n'est pas une école militaire à la différence de Polytechnique et de Saint-Cyr, l'ENS incarne dans notre mémoire collective l'engagement des intellectuels au combat.

Leur sens du devoir et de ce qu'ils doivent à la République qui les a choisis et formés mais aussi la préparation militaire donnée par l'École à tous ses élèves dès 1905 et plus encore leur incorporation systématique dès le début du conflit dans l'infanterie, où les taux de perte chez les officiers mobilisés s'élèveront à 30%, expliquent cette hécatombe.

Ces disparitions interviennent en majorité durant les premiers mois du conflit. Près de 4 normaliens sur 10 décèdent en 1914.

Alors que la bataille de la Marne fait rage, Paul Painlevé (1883 s), mathématicien et normalien, alors ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Inventions, s'écrie dans son discours du 4 mars 1916 : « Aujourd'hui, comment parler de l'École normale supérieure sans évoquer avec une tendresse particulière, avec une piété profonde, tous ces jeunes gens qu'elle a formés pour penser et qui ont su si bien combattre ? Comment ne pas voir se dresser devant soi cette élite de chercheurs, de savants, d'écrivains qui, si vite, se sont révélés des chefs sous la mitraille ? ».

Nous honorons aujourd'hui la mémoire de Maurice Genevoix, mobilisé, envoyé au front à 24 ans mais nous pensons aussi en ce moment à nos camarades peu souvent cités car moins illustres dont les noms figurent sur ce monument aux morts à côté de ceux, connus de tous comme celui de Charles Péguy, ancien élève du lycée Pothier d'Orléans comme Maurice Genevoix, lieutenant de réserve, tué en septembre 1914 à 41 ans, à la veille de la première bataille de la Marne. Il avait écrit « Je pars, soldat de la République, pour le désarmement général et la dernière des guerres ».



Nous pensons aussi à ces normaliens qui avaient dépassé l'âge de la mobilisation et qui se sont réengagés comme le philosophe Alain parti combattre à 46 ans comme simple brigadier dans l'infanterie ou comme Charles Bayet alors directeur de l'enseignement supérieur, né en 1849 ; ancien soldat de 1870, à l'âge de 65 ans, il s'est réengagé comme sous-lieutenant et meurt de maladie en 1918.

L'École et ses élèves ont cherché dès le sortir de la guerre à bâtir par l'histoire et la littérature un mémorial du souvenir en hommage aux normaliens tués.

Ce tombeau littéraire s'est d'abord appuyé sur les témoignages, les milliers de lettres envoyées par les normaliens au front à leur École et à leur famille, Marc Mézard en parlera dans un instant.

Il s'est nourri ensuite des notices nécrologiques publiées dans l'Annuaire des anciens élèves par notre association dont l'un des buts est de faire œuvre de mémoire, en publiant pour chacun de nos camarades décédés une notice nécrologique écrite par un archicube qui l'a particulièrement connu et aimé.

Cette œuvre de publication de notices continue encore en 2020 ; après 1918 ce récit de quelques pages raconte la courte vie de nos camarades décédés au combat mais aussi leur mort au combat et le sens de cette mort.

La littérature, la grande, a donné ensuite une autre dimension à cette œuvre de mémoire.

Au-delà du rituel, 11 novembre, appel aux morts, des monuments et de la célébration du soldat inconnu, cet effort de mémoire a eu une traduction littéraire dont l'œuvre de Maurice Genevoix, par le génie de la langue, est l'une des expressions les plus achevées et qui commence dès 1916 avec son premier ouvrage *Sous Verdun*.

Avec Maurice Genevoix, c'est l'écrivain du souvenir et de la mémoire de la Grande Guerre, sans cesse retravaillée dans ses ouvrages successifs, qui est honoré mais c'est aussi le rôle des lettres, de l'écriture dans nos sociétés frappées par les chocs et les traumatismes pour tenter de donner un sens à ce traumatisme, à cette « farce démente » selon

ses propres mots mais qui révèle aussi « l'invincible espérance des Hommes », espérance dans la liberté, le savoir, la camaraderie qui sont cultivés plus que tout à l'ENS.

Le Maurice Genevoix qui entre au Panthéon, c'est aussi l'un de ces jeunes normaliens, officier subalterne, tué au combat et resté inconnu, que nous honorons chaque année ici le 11 novembre et qui entre en même temps que lui au Panthéon.

Je vous remercie pour votre attention.

Marianne LAIGNEAU (1984 L)

L'association a cru devoir y joindre la notice que son confrère académicien Thierry Maulnier lui avait consacrée dans l'annuaire 1983 (p. 29) ; à cette page de l'éblouissant critique salué par Alain Peyrefitte (1945 l) dans l'annuaire 1989, succédaient les dernières pages de *Trente mille jours*, narrant la rencontre du vieil homme et d'un jeune écureuil, puis (pp. 32 à 34) un résumé de son parcours universitaire, puis militaire et enfin littéraire, avec l'immense bibliographie de celui que tous les enfants de France apprennent à connaître, par des dictées qui leur font aimer la langue, et dont, devenus adultes, ils comprennent la mission : ne jamais oublier tous ces anonymes tombés au front, et qui sont entrés avec lui au Panthéon ce soir-là.

Par ailleurs Pierre Brunel (1958 l) et Étienne Crosnier ont publié *Genevoix, de près...* (la guèpine éditions à Loches, 2020) et en ont offert un exemplaire à la bibliothèque des Lettres.

Un colloque sur le thème Genevoix écrivain est prévu à la fin de l'année 2021.

GENEVOIX (Maurice, Charles, Louis), né à Decize (Nièvre) le 29 novembre 1890, décédé à Alsudia-Cansades (province d'Alicante, Espagne) le 8 septembre 1980. – Promotion de 1909 l.

Les hommes de ma génération, ceux qui ont vécu leur enfance et leur adolescence dans le premier quart de ce siècle, ont eu le privilège de connaître une des époques les plus riches de la littérature française, époque qui avec le recul paraîtra sans doute aussi éclatante que la Renaissance de la Pléiade ou l'apogée de l'âge classique. Parmi les grands écrivains de cette époque que nous avons vu disparaître les uns après les autres, Proust, Bergson (1878 l), Giraudoux (1903 l), Valéry, Bernanos, Gide, Maurras, Colette, Claudel, Camus, Cocteau, Mauriac, Romains (1906 l), Montherlant, Malraux, puis Sartre (1924 l) et quelques autres, il y a eu des philosophes, des maîtres à penser, des chefs d'école, des militants de l'action politique, des moralistes, des révoltés. Maurice Genevoix a été seulement un écrivain, mais il l'a été dans toute la plénitude et la noblesse du terme, avec tout ce que ce terme implique nécessairement de conscience professionnelle, de sensibilité au monde et à la vie, de respect des règles de l'écriture, mais aussi avec ce qu'il n'implique pas nécessairement : une discrétion, une décence, un refus de se contempler dans son œuvre comme Narcisse dans son miroir, une distinction naturelle qui s'accommodait mal des tentations du scandale et de la publicité.



Autoportrait de Maurice Genevoix en 1972, utilisé en frontispice du tome I de ses oeuvres complètes sur un exemplaire de la bibliothèque de l'Ulm.

J'avoue ne pas savoir si parmi les romanciers qui l'on précédé dans l'histoire de la littérature, il en est qu'il considéra comme ses maîtres. Les principales influences qu'il subit, à mon sens, furent celles de son terroir natal, de cette France centrale, celle du Val de Loire dont il ne nourrit tout au long de ses « trente mille jours » ; celle de l'École normale ; celle de la guerre. Son œuvre est immense : des dizaines et des dizaines de titres répartis sur les deux-tiers de siècle que lui accorda une longévité exceptionnelle, et la grâce qui lui fut donnée de conserver dans son intégrité absolue son merveilleux don d'écrire, jusqu'à tout près de quatre-vingt-dix ans. On peut dire qu'il mourut en plein travail et qu'au cours de ses quatre ou cinq dernières années, il étendit encore son audience, non seulement en devenant une vedette de la télévision, mais encore en produisant coup sur coup, à raison d'un par an, ces livres où ne se manifeste aucun des signes du déclin : *Un jour*, *Lorelei*, *Trente mille jours*, *La maison du Mesnil*.

Pour la perfection du style, la richesse et la justesse de son vocabulaire au service de toutes les subtilités de la sensation et de toute la richesse vivante de la nature, il a été comparé à Colette. Il a été avec elle, dans notre siècle de béton, le peintre inégalé de la vie animale. Il me plaît que l'auteur de *Ceux de quatorze*, de *Raboliot* ait été

celui des *Bestiaires*, de *Rrou* et de *La dernière harde*, et que les deux pages finales de cet avant-dernier livre, qui est en quelque sorte le bilan d'une vie et qui s'intitule *Trente mille jours*, nous content la rencontre délicate et fugitive, l'appropriation réciproque de Maurice Genevoix et d'un petit écureuil roux.

Thierry MAULNIER (1928 l)

Voici les dernières lignes de *Trente mille jours*. Maurice Genevoix renvoie à la vie sauvage « un enfant d'écureuil en rupture de famille et de nid » qui l'avait suivi jusqu'à sa maison, les Vernelles.

« Qu'était devenu l'écureuil ? Je n'avais pas perçu l'instant où il avait gagné les hautes branches, retrouvé les siens et son nid, je me détachai de l'arbre, repris la sente vers les Vernelles. Mais l'homme que j'étais, ce même jour, lorsque je les avais quittées, le reconnaîtrais-je tout entier ? Comme Florie, la jeune chasseresse de *La Forêt perdue*, il m'avait été donné de voir s'entrouvrir sous mes yeux un monde vrai, où les symboles et les correspondances sont la seule réalité, où la création est Dieu même, et Dieu sa propre création. »

Il convient de rappeler la conclusion (ulmienne évidemment) de l'hommage rendu le 11 novembre 2012 par Jean-Thomas Nordmann (1966 l ; alors vice-président de l'Association) pour montrer que c'est par Paul Dupuy (1876 l) que Genevoix est devenu ce qu'il promettait d'être :

« Pour conclure, les écrits de guerre de Genevoix sont à plus d'un titre une publication normalienne : leur auteur lui-même a insisté sur ce caractère en montrant, dans leur préparation et leur mise au point, le rôle déterminant de Paul Dupuy, surveillant général, puis secrétaire général de l'École, à une époque où ce poste correspondait moins à une fonction administrative qu'à la gestion de relations conviviales entre élèves et maîtres. Dupuy le loge à nouveau à l'École après son départ de l'hôpital ; Dupuy le pousse à mettre au net ses notes et à les publier. Dupuy accompagne ainsi l'accomplissement d'une vocation d'écrivain.

« Car on voit combien le romancier perce sous le mémorialiste. L'école des armes est pour lui une école des lettres. Après sa convalescence et à la fin des hostilités, Genevoix est atteint par la grippe espagnole ; il reçoit des médecins le conseil de retourner vivre dans son Val-de-Loire pour s'y refaire une santé. Il dédaigne alors les facilités accordées aux anciens combattants, renonce à passer la session d'agrégation spéciale prévue pour les combattants, pour faire choix non d'une carrière universitaire, mais d'une vie rurale et d'une carrière purement littéraire qui lui vaudra les distinctions les plus prestigieuses. »

NOTICES

À PROPOS DE LA RÉDACTION DES NOTICES NÉCROLOGIQUES

La publication de « notices nécrologiques » dans nos recueils est une tradition qui remonte aux débuts de l'Association : elle répondait alors au vœu qu'aucun camarade « ne nous quittât sans que nous lui eussions consacré quelques lignes » (voir *le Supplément historique 1994-1995*). La longueur admise pour ces notices a beaucoup varié au cours des ans, et il a été précisé dans les précédents recueils qu'il convenait actuellement de limiter cette longueur à 3 pages du recueil – sauf cas très exceptionnels !

Cette publication a parfois été contestée par des archicubes qui n'y ont vu qu'une manifestation d'auto-admiration collective. Pour la justifier autant que pour éviter des malentendus avec les auteurs, il est donc nécessaire de cerner ce que la communauté normalienne attend de ces notices. Sans écarter la possibilité d'un débat sur ce sujet, la lecture des textes reçus au cours des dernières années nous amène à préciser ici les recommandations qui figuraient déjà dans les précédents recueils.

Rappelons donc que le but d'une notice est, à l'heure actuelle, de retracer la vie et la carrière du défunt, de donner, s'il y a lieu, un aperçu de son œuvre, voire, lorsque c'est possible, de le faire revivre en évoquant quelques souvenirs personnels. Ce n'est donc pas seulement un hommage au disparu, même si l'amitié ou l'admiration peuvent s'y exprimer avec sobriété : c'est par le simple exposé des faits, sans emphase, que l'on établit le mieux les mérites du défunt, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des effets oratoires et encore moins à des comparaisons désobligeantes pour d'autres personnes comme cela s'est malheureusement déjà vu.

Certes, la rédaction d'une notice n'est pas une chose facile et peut demander beaucoup de travail, surtout si le défunt laisse une œuvre importante : comment donner un aperçu de cette œuvre, souvent très spécialisée, qui soit accessible à tous, littéraires et scientifiques, sans se réduire à des considérations générales et de vagues éloges ? Remercions d'autant plus les nombreux auteurs qui ont réussi à le faire et qui ont ainsi enrichi notre patrimoine culturel.

Il faut aussi savoir que ces notices sont souvent utilisées par des chercheurs en histoire contemporaine ou en histoire des sciences, et même par des parents éloignés du défunt, en quête de leur généalogie. Le contenu, la qualité et l'exactitude des informations contenues dans ces textes ont donc une grande importance, et c'est en général la famille du défunt qui peut apporter à l'auteur les précisions et les dates utiles – en particulier **les lieux et dates de sa naissance et de son décès**, qui doivent impérativement figurer en tête de la notice. Ces textes qui ont et garderont un intérêt historique doivent être d'une correction matérielle impeccable : merci de faire relire au besoin vos textes par un tiers !

Dans tous les cas, le texte de la notice sera présenté à la famille avant publication. Les auteurs sont priés de nous donner le nom et l'adresse du représentant de la famille auquel nous ferons expédier, par l'imprimeur, deux exemplaires du fascicule contenant la notice.

Si la famille a des réserves à exprimer sur la manière dont sont évoqués les aspects privés de la vie de l'archicube, tous les efforts seront faits pour en tenir compte. Afin de faciliter, avant la date limite, une conciliation des points de vue, un membre du Bureau pourrait arbitrer le débat en proposant une formulation de nature à satisfaire les deux parties. En cas de désaccord persistant, la décision finale reviendra au Bureau.

La collecte des notices est désormais assurée par Patrice Cauderlier (1965 I) et Michel Rapoport (PE 1965 I) pour les littéraires et Renée Vallette Veysseyre (1955 S) pour les scientifiques.

Nous remercions très vivement tous les auteurs de nous adresser leur texte en fichier **.doc** (environ **10 000** caractères, espaces compris, police Time New Roman taille 12, interligne simple, avec des paragraphes) par courrier électronique ou sur tout autre support **si possible bien avant le 30 octobre** pour une publication en février de l'année suivante.

Il est conseillé d'insérer une photo en tête de la notice (photo d'identité au format « .jpg » de 100 ko minimum et en haute définition [190×190 dpi]).

La simple lecture du sommaire montre la désolation des responsables des notices : ils n'ont pas réussi à récolter plus de quatre notices de nos camarades sévriennes contre quarante de leurs homologues d'Ulm.

Même si la longévité des femmes dépasse largement celle des hommes, cet écart est pour le moins fâcheux. Ils lancent donc un pressant appel pour que, dès le prochain *Archicube bis*, les proportions soient rétablies.

Les responsables des notices

NOTICES

DESJARDINS (Paul), né le 22 novembre 1859 à Paris, décédé le 10 mars 1940 à Pontigny (Yonne). – Promotion de 1878 I



Henri Bergson et Jean Jaurès étaient ses camarades de promotion. Il aurait mérité de ne pas attendre quatre-vingts années une notice. Les difficultés de l'Occupation ne peuvent à elles seules justifier le retard pris par notre association à honorer sa mémoire : de ces trois illustres archicubes, c'est bien lui qui entretenait les liens les plus étroits avec nos deux Écoles, Ulm et Sèvres¹.

Son père Ernest Desjardins inaugura la chaire d'épigraphie latine aux Hautes-Études, passa au Collège de France et fut élu à l'Académie des Inscriptions en 1875. Il enseigna vingt-cinq ans cette discipline rue d'Ulm. Il fut aussi le précepteur du Prince Impérial : Napoléon III et Eugénie furent parrain et marraine de sa fille Louise, la cadette de Paul. De leur maison fleurie de glycine de Passy (hameau de Boulainvilliers), il pouvait voir passer Lamartine. Son frère Abel étudia la médecine avec Robert Proust, le frère de Marcel (qui fit toujours grand cas de ses articles). Louise Desjardins épousa Lucien Fontaine, le frère d'Arthur qui l'épaula financièrement. Les Desjardins allaient dîner chez Victor Hugo, recevaient Gustave Flaubert et Guy de Maupassant, Alphonse Daudet et Paul Bourget, accueillait Ivan Tourgueniev ou le comte Tolstoï. Leur admiration pour Sully-Prudhomme était égale à leur vénération de Victor Hugo. Lui-même eut pour tapir le duc d'Orléans. Il fut reçu à l'École dès sa première tentative, s'orienta vers les études grecques (il publia une traduction de Théocrite en 1910). Il épousa en 1896 Marie-Amélie (« Lily ») Savary, fille d'un député de la Manche et belle-fille du célèbre médiéviste Gaston Paris, lui-même fils du non moins célèbre Paulin Paris,

professeurs tous deux au Collège de France et académiciens (Gaston Pâris prononça l'éloge funèbre de son père quai Conti).

Dès l'agrégation (1881), il fut nommé au lycée d'Alençon, où il ne resta qu'un mois, il passa au Mans et l'année suivante au Prytanée militaire de La Flèche (Sarthe). Il publia cette année 1883 une plaquette de vers : *Celui qu'on oublie*, en hommage à Lamartine. Il revint à Paris (collège Stanislas) où il eut deux ans de suite Paul Mazon pour élève : il passa avec lui de la seconde à la rhétorique. Ensuite il fut nommé au lycée de Vanves, juste à temps pour connaître Jules Lagneau (1872 l) son collègue de philosophie. Ce fut le premier grand moment de sa vie « une bénédiction » : il apprit de lui « la justesse de la pensée pour la justice de l'action ». Il publia d'ailleurs en 1925 les notes de cours de Lagneau sur *Dieu*, collaborant avec Alain (Émile Chartier, 1889 l). Parallèlement il débuta une carrière de journaliste, de la *Revue bleue* au *Temps* et au *Figaro*. À 25 ans il était déjà plus que notoire : célèbre. Son livre d'art sur *Poussin* (1903) sembla un chef-d'œuvre. Son *Théâtre choisi de Corneille* (1898) était déjà un classique. Pourtant l'année suivante (1904) le Collège de France ne le recruta point.

Il fonda en 1891 l'association L'École de Liberté. Lui qui apparaissait déjà comme un « idéaliste humaniste » s'engagea tout naturellement aux côtés de Lucien Herr (1883 l) pour défendre l'honneur d'Alfred Dreyfus. En 1901 il inaugurait sa maîtrise de conférences à Sèvres. Il y prépara les agrégatives littéraires jusqu'en 1926. Il y laissa un souvenir inoubliable et de profondes amitiés avec ses anciennes élèves. Il enseigna aussi à Saint-Cloud de 1906 à 1919. En 1905 il fut nommé en khâgne à Louis-le-Grand, et l'année suivante passa à Condorcet où il resta jusqu'en 1921.

Quatre enfants lui naquirent : Michel (1898), Anne (1899), Jean (1900), et Blaise (1902). Il eut la douleur de voir disparaître Jean, en 1908, Michel sous les drapeaux en juillet 1918 ; Blaise mourut aussi pour défendre la France en mai 1940.

Si 1906 est la seconde date capitale de son parcours, ce n'est pas tant pour sa nomination dans l'ex-lycée Bonaparte que pour l'acquisition de l'abbaye de Pontigny, dans l'Yonne, vendue aux enchères publiques, suite aux lois de séparation des Églises et de l'État et au départ des moines cisterciens qui l'occupaient depuis le XI^e siècle (1113). Il écrivait alors à Alfred Loisy (récemment excommunié) son intention d'en faire *un asile d'intellectuels* et il y réussit pleinement, même si son fils Jean se noya à huit ans dans le bief du moulin². Ce superbe bâtiment, situé à la croisée des voies menant d'Auxerre à Saint-Florentin et de Laroche-Migennes à Chablis (et à L'Isle-sur-Serein) était facilement accessible de la capitale et offrait le calme de la campagne bourguignonne ainsi qu'une bibliothèque fournie. Mais les problèmes financiers furent récurrents (son épouse monta même un atelier de tricot en 1928 pour se procurer des liquidités). Un industriel havrais, Georges Raverat, président de la chambre de commerce, fut le grand argentier de l'association gérant l'établissement ; Desjardins et lui voulurent y monter un atelier de production de livres pour

bibliophiles. Pontigny fut très vite un foyer de culture dont la réputation dépassa les frontières de l'hexagone.

Dès le 31 juillet 1910, Paul Desjardins inaugurait la première décade, quatre suivirent jusqu'au 19 septembre³. L'idée de telles rencontres avait germé au comité directeur de la *Nouvelle Revue Française* (NRF, Gaston Gallimard n'avait pas encore fondé sa maison d'édition à laquelle ces initiales sont liées) ; André Gide, Jean Schlumberger, Charles du Bos, Ramon Fernandez en étaient les piliers. Leur but était d'abriter pour dix jours philosophes, intellectuels, syndicalistes, politiques et étudiants de tout pays et d'affinités progressistes, en proposant des sujets très divers mais avec le même cadre : liberté absolue le matin, conférences suivies de débats de 14 h 30 à 17 h 30, totale liberté ensuite : promenades dans le parc, jeux de société... tel était l'immuable déroulement de ce nouveau Thélème, avec ses rites comme l'arrivée depuis la gare du tortillard départemental des invités, précédés par le maître des lieux ouvrant solennellement le vaste portail...

En 1915, Pontigny devint hôpital militaire (comme le 45, rue d'Ulm), il fallut attendre 1922 pour sa réouverture, foyer de rapprochement national et international : Desjardins avait ouvert ses décades aux plus grands intellectuels allemands et autrichiens (il serait plus commode d'indiquer parmi les penseurs et les écrivains les plus en vue de l'entre-deux-guerres ceux qui n'y séjournèrent pas).

Parallèlement, Desjardins fondait successivement l'École de commune culture (1913), la Ligue de l'amitié civique (durant la guerre), la Petite université du 21, rue Visconti (1926) où venaient autour d'un thé Albert Schweitzer et Paul Valéry, et surtout l'Anti-Babel (1927) : autant d'utopies généreuses, d'impulsions novatrices résumant les multiples activités de ce visionnaire pacifiste, que Marcel Proust comparait à un frère prêcheur, André Billy à un éveilleur de consciences, Roger Martin du Gard (hôte assidu des décades où il ne prenait jamais la parole, sinon lors des débats) au Grand Prieur⁴. En 1918, il fut officiellement chargé de rédiger un *Manuel de l'action universitaire hors de France* et il prit pour collaborateurs Joseph Bédier (1883 l), Gustave Lanson (1876 l), Henri Bergson, Fernand Baldensperger et son voisin bourguignon Jacques Copeau.

« Loin de la dispersion des villes, appliquer discrètement, librement, le régime cénobitique éprouvé efficace à l'entretien de la plus pure et de la plus vivace liberté d'esprit », tel était le programme de cette abbaye laïque, en fait bien plus proche de cette communauté que décrit Philon le juif aux portes de la grouillante Alexandrie, réunissant des Juifs éclairés pour commenter le Livre, que des abbayes médiévales à l'horaire imposé d'une quotidienne minutie. Paul Desjardins organisa 72 décades de son vivant, confiant l'animation (ou la modération) à des amis chers comme Charles du Bos (de 1922 à 1934) dont la voix imposante n'avait pas besoin d'attendre l'invention du microphone. Raymond Aron (1924 l) dirigea celle de 1934 sur le thème *La*

volonté de justice mène-t-elle nécessairement à l'action révolutionnaire ? Les dernières années, vieilli et fatigué, il confia l'organisation à un personnage équivoque, Jean Coutrot (promotion 1913 de Polytechnique mais il n'acheva pas ses études ; on le décrivait comme « fumeux et mégalomane » et proche, sinon animateur, de la Synarchie). Paul Desjardins mourut juste avant le Blitzkrieg et fut enterré au cimetière du village. Deux mois après, l'armée allemande envahissait l'abbaye, et en 1941 après la mort mystérieuse de Coutrot, la SiPo (*Sicherheitspolizei*, cousine de la Gestapo) envahissait l'abbaye et emportait les archives à Berlin. Peut-être ont-elles échoué avec d'autres montagnes de documents quelque part en Union soviétique après avril 1945 ? Peut-être une circonstance favorable fera-t-elle émerger de l'oubli ces discussions auxquelles seize prix Nobel avaient participé entre les deux guerres ?

Car, « aussi incroyable que cela puisse paraître, les décades de Pontigny n'ont pas été sténographiées ni enregistrées de quelque manière que ce soit. Elles ne semblent pas avoir été notées systématiquement par le secrétaire de décade ou par une petite Sévrienne dévouée », écrit Claire Paulhan (*op.cit.* en note 3, p. 89). Et c'est là le point sur lequel cette notice voudrait insister. Car au public choisi des intervenants et de leurs épouses s'ajoutait la jeunesse des normaliennes, puis des normaliens. André Berge écrit en 1975 dans ses *Réminiscences* à propos des sévriennes : « Elles formaient un fond de tableau, timide et le plus souvent silencieux. » Une photographie de 1923 montre un groupe de normaliennes autour d'Herbert George Wells, l'auteur de *La Guerre des Mondes*, venu animer la décade *Les humanités sont-elles irremplaçables pour former une élite ?*

Trois sévriennes figurent parmi les auditrices avant 1914 : Paule Crespin (1909 L), Marthe Bossavy (1913 L) qui traversa l'Atlantique et entra dans les ordres, et entre les deux, Marcelle Pardé (1911 L) dont le nom figure dans la stèle des *Mortes pour la France* qui accueillait jadis au 48, boulevard Jourdan et a été judicieusement placée devant le monument aux morts d'Ulm : elle dirigeait le lycée de filles de Dijon avant de partir à Buchenwald, son nom a été donné à cet établissement, devenu collège, près de Saint-Bénigne. Après la réouverture de 1922, dix sévriennes sont répertoriées : Liliane Chomette (1920 L), qui enseigna à Victor-Duruy : d'abord épouse de Ramon Fernandez, elle épousa Italo Tasca. Il faut citer de la promotion 1922 L Marguerite Guillou et Léonie Morel parties toutes deux au lycée d'Alger, Madeleine Zanetto, la fille du professeur niçois qui mena Antoine Bonifacio (1930 L) à ses succès du Concours général, devenue M^{me} Dhaleine ; Clémence Ramnoux (1927 L) ; les sœurs Tuzet, Yvette et Hélène (1921 et 1924 L), fidèles auxiliaires de leur maître ; Colette Audry (1925 L) ; Marie-Louise Bouterige (1923 L) ; Éva Thoré et Jeanne Mellot (1924 L) dont les souvenirs flamboient au fil des pages du livremontument *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, coordonné par sa fille Anne (PUF, 1964).

Puis, quand Desjardins cesse de préparer les agrégatives sévriennes, les jeunes gens d'Ulm les remplacent : d'abord Jean Prévost (1919 l) ; Vladimir Jankélévitch (1922 l) ; de la promotion suivante Henri Guillemin et Pierre-Henri Simon ; puis Raymond Aron et Jean-Paul Sartre (1924 l) et Maurice Patronnier de Gandillac (1925 l). Puis de la promotion 1935, Pierre Boutang et Marie-Claire Canque, qui devint son épouse⁵. Cette dernière a également contribué au volume cité plus haut.

Très vite la renommée de Pontigny devint européenne, puis traversa l'Atlantique. Le fondateur se préoccupa de pérenniser l'œuvre ; sa succession revint à sa fille Anne, qui épousa Jacques Heurgon (1923 l). C'est elle qui vendit Pontigny au lendemain de la guerre, mais deux surgeons avaient émergé, l'un aux États-Unis (Mount Holyoke College, à South Hadley, Massachusetts, une université féminine) avec Pierre-Henri Simon, Jacques Maritain et Henri Focillon de 1942 à 1944 ; et l'autre à Royaumont, de 1947 à 1952 selon la formule éprouvée. Une grande partie de la bibliothèque de Pontigny y fut transférée. Puis les décades reprirent, au château de Cerisy-la-Salle en Normandie, acquis dès 1925 par Lily Desjardins, de son frère Pierre Savary. Plus de 500 colloques y furent organisés en un demi-siècle, par Anne Heurgon puis, après sa tragique disparition, par ses filles Édith et Catherine Heurgon-Peyrou.

Il ne fallait pas compter sur Paul Desjardins, *humaniste paradoxal, grand pédagogue mais écrivain rare, timide de la page écrite* pour passer à la rédaction de ces décades, autant pour des raisons financières d'ailleurs. Il comptait sur le prestige de l'oralité.

L'abbaye et ses trente chambres individuelles se transformaient avant les décades en Foyer international d'étude et de repos, et accueillait des jeunes gens recommandés pour des séjours d'au moins une semaine, pouvant se prolonger à la journée. Le tarif était fixé selon deux classes, et la semaine coûtait 350 ou 250 francs, soit bien moins que les semaines de décades (tarif 600 et 400 francs). Le premier normalien à y avoir séjourné est René Brouillet (1930 l) ; mais dans le courrier le concernant, figure un post-scriptum sollicitant la présence de Normaliens lors des décades (consacrées, cet été-là, au baroque, à la colonisation et aux conversions dont nous fûmes témoins, dont celle de Paul Claudel). Desjardins écrit ainsi le 8 mai 1931 au directeur Ernest Vessiot (1884 s) : « Notre foyer de Pontigny a été fondé exprès pour parer aux besoins que vous m'exposez. Notre camarade Brouillet est attendu dès demain. Vous pouvez l'assurer qu'il sera bien accueilli... Je vous adresse la brève notice. Voyez si la Société des Amis peut s'en accommoder, sinon on s'accommodera ici de celles que vous nous ferez. Très heureux de ce rapprochement de Pontigny avec l'École... » Roger Dion, le géographe-secrétaire général (1919* l), était en fait le correspondant du prieur, la formule finale est « amitiés à Jeanne, mes respects à M^{me} Bouglé, votre vieux fidèle Paul Desjardins ».

Comme Jean Jaurès, Paul Desjardins ne put obtenir le prix Nobel de la paix, pour lequel son nom fut proposé en 1933 : le parrain de cette initiative était Henri Bergson, récent Nobel de littérature, comme le Bourguignon de Clamecy, Romain Rolland (1886 l), douze ans avant lui⁶. Il n'obtint jamais non plus les honneurs officiels. Il fut pour Jeanne Mellot (devenue M^{me} Poirier) *l'écrivain qui renonce à la célébrité*, pour Pierre Hamp *zéro pointé pour les honneurs, ex-aequo avec Arthur Fontaine*, son alter ego et l'un des animateurs de l'abbaye. C'était suivre l'exemple des cisterciens et le laïciser.

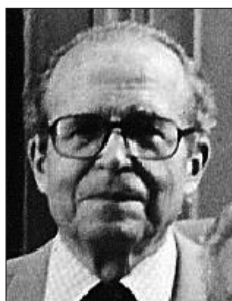
Son cercueil fut porté au cimetière du village par les artisans locaux qui avaient, à leur manière, fait vivre l'abbaye de Pontigny, désormais inséparable de son nom.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Henri Bergson n'a pas encore ici de notice, pas plus que, dans cette promotion 1878, Aimé Puech, le grand helléniste, traducteur de Pindare.
2. Cette irréparable perte fut suivie de deux accidents personnels : en 1911 il fut renversé par une automobile et en 1928 il chuta dans le Métropolitain. Faut-il y voir les motifs de son rapprochement final avec l'Église ? Le testament qu'il rédigea en 1911 montre ainsi une évolution de sa libre pensée des années 1890.
3. La liste complète des 72 décades tenues à Pontigny de 1910 à 1939 figure dans l'ouvrage de Claire Paulhan, *De Pontigny à Cerisy, un siècle de rencontres intellectuelles* (2002, IMEC), pages 57 à 60. Elle a été établie par Sylvaine Drouillac.
4. Si le chantre de l'Action Française l'affublait du sobriquet de *Prince des Nuées*, il était facile de gager que c'était par référence au Socrate caricaturé par Aristophane et non à l'albatros baudelairien. Qu'eût dit le *Grand Prieur* s'il avait pris connaissance des lettres adressées par André Gide à Jean Schlumberger depuis ses bureaux de la NRF où il écrivait que seules les décades réunissant des auteurs de cette revue méritaient l'attention ?
5. Ces listes sont empruntées à l'ouvrage collectif : *De Pontigny à Cerisy, 1910-2010, des lieux pour « penser avec ensemble »* (p. 50-51), Paris, Hermann, 2011. François Chaubet y écrit : *un public sursélectionné de normaliens et de khâgneux*.
6. Walter Berger, l'organisateur des *Colloques de l'Altenburg* dans *Les Noyers de l'Altenburg* (repris dans les *Antimémoires*) d'André Malraux, ressemble trait pour trait à Paul Desjardins, qui invita plusieurs fois Malraux à Pontigny (c'est là qu'il connut Raymond Aron). D'où le choix de la photographie initiale de cette notice, prise en 1929, conservée aux archives de Pontigny-Cerisy et publiée dans l'ouvrage cité note précédente, après la page 30.

NAVRATIL (Michel Marcel), né le 12 juin 1908 à Nice (Alpes-Maritimes), décédé le 30 janvier 2001 à Montpellier (Hérault). – Promotion de 1928 I.



Il existe des archicubes qui, au moins une fois par mois, lisent l'Annuaire d'un bout à l'autre, et le treizième mois, se jettent sur la nouvelle édition. Le signataire de ces lignes en fait partie depuis 1972 ; arrivé à la lettre N, il ne manquait jamais de remarquer l'homonymie de Michel Navratil avec un des plus jeunes survivants du naufrage du Titanic dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, événement majeur dans ses souvenirs familiaux. Il a fallu qu'un archicube retraité, Jacques Dautrevaux (1944 s), adresse à notre secrétariat un article de Nice-Matin paru le 24 septembre 2018 sous la signature d'André Peyrègne, où cet excellent musicologue retraçait une énième fois cette catastrophe qui marqua durablement l'humanité, pour que la communauté normalienne constate que Michel Navratil était bien un passager du majestueux steamer, qui sombra après avoir heurté un iceberg. Notre correspondant regrettait l'absence de notice dans l'Annuaire.

Je venais de me joindre (février 2014) à l'équipe des notices, suite à un accident (qui fit exactement 1 500 morts de moins que le naufrage, mais j'aurais dû en être...) et, en ma qualité de « resquilleur de vie », j'ai cru pouvoir remédier à ce manque, en rappelant quelques circonstances de cette nuit tragique. Mais je me hâterai de passer la plume à M^{me} Michèle Verdelhan, déjà rédactrice pour l'Archicube de notices fort appréciées (Jeanne Galzy [1907 L] et Xavier Mignot [1951 l]), qui avec sa compétence et sa bonne grâce habituelle, a pu recueillir dans l'université Paul-Valéry où elle exerça longtemps, comme Michel Navratil, les témoignages qui vont suivre.

* *
* *

Michel (*Michael*) Navratil était un jeune tailleur né en 1880 d'une famille morave, parti de Sered' (graphie actuelle de sa ville natale de Slovaquie, alors *Szered*, intégrée à la Transleithanie, partie hongroise de la double monarchie des Habsbourg) à pied jusqu'à Nice pour y exercer un métier où il excellait. Très vite, la clientèle huppée du Negresco et de la Promenade des Anglais remarqua sa boutique, au 26, rue de France, et il épousa Marcellina Caretto, une Italienne fille d'un ébéniste et dotée d'une voix d'or. Ils eurent deux fils, Michel, l'aîné, puis Edmond, son cadet de deux ans. Mais très vite des disputes séparèrent le ménage : le père souhaitait un métier manuel pour les garçons, la mère les destinait à de plus longues études. Or Isidor Straus, le magnat du commerce américain, de passage à Nice, proposa à Michel Navratil de venir s'installer à Chicago et, de là, d'organiser une industrie de prêt-à-porter, rayonnant sur tous les États-Unis et toutes les succursales de la chaîne

Straus. Le père accepta, Marcelle refusa de le suivre, et le divorce était imminent. Un dimanche d'avril 1912, le père, empruntant le passeport de son meilleur ami, Michel Hoffmann, prit à Nice le train de Calais, avec ses deux fils. De là ils brouillèrent les pistes, passant par Londres pour rejoindre Southampton, d'où le *Titanic*, le paquebot de la White Star, allait affronter l'Océan pour son voyage inaugural : il devait conquérir le ruban bleu tant convoité.

La suite n'est que trop connue : dans l'ultime nuit, le navire fonçait par la route droite parsemée d'icebergs, quand peu avant minuit la vigie en signala un ; l'officier de quart, ayant confondu bâbord et tribord, ne put détourner à temps le navire, qui racla la montagne de glace. Cinq compartiments (présentés comme étanches) furent déchirés et, au bout de deux heures quarante minutes, l'orgueilleux steamer, représentant le nec plus ultra de la civilisation, disparaissait, emportant dans les flots glacés 1 502 passagers et membres d'équipage. Les passagers n'avaient pu embarquer qu'en petit nombre dans les canots de sauvetage (prévus pour 1 178 personnes alors que le navire emportait 847 membres d'équipage pour 1 461 passagers), avec priorité aux premières classes. Le principe *Les femmes et les enfants d'abord* fut appliqué aux classes inférieures, et c'est ainsi que les deux garçons prirent place sur l'avant-dernier canot ; leur père, resté à bord, fut emporté dans les tourbillons, lors du naufrage. Mais il était enregistré sous le nom de Hoffmann (donc son corps, récupéré à cause de la bouée de sauvetage, fut inhumé à Halifax, d'abord dans un carré juif) et les garçons n'avaient sur eux aucun document d'identité à leur arrivée à New York, sur le *Carpathia*, le navire qui arriva le premier sur les lieux du naufrage (alors que, à douze milles de là, stationnait le courrier *Californian*, appartenant à la Cunard comme le *Titanic*, qui, lui, ne bougea pas durant toute la nuit...).

Cette histoire déjà incroyable se continue par des épisodes devant lesquels l'imagination des plus fertiles romanciers ou scénaristes aurait reculé : ceux que toute la presse à sensation désignait comme les orphelins de l'abîme, *Orphans of the Deep*, sont pris en charge à leur arrivée par la présidente de la Ligue de protection de l'enfance, *Children's Aid Society*. Elle les conduit, après une semaine new-yorkaise où les enfants reçoivent des montagnes de jouets, dans sa résidence de campagne, dont l'intendante n'est autre que... leur cousine Rose qui les reconnaît immédiatement. Son père est en effet l'oncle de Marcelle Navratil. Pendant ce temps-là cette dernière, à Nice, après dix jours d'angoisse, a pu reconnaître, par une photographie en deuxième page du *Figaro*, ses enfants, appelés alors Hoffmann... La *Cunard* lui offrit un passage pour New York, où elle récupéra ses garçons, qui purent poursuivre des études ; c'est ainsi que l'aîné entra à l'École, et laisse une trace littéraire aussi bien par sa thèse *Les tendances constitutives de la pensée vivante* (Paris

PUF, 1954) que par son avant-propos aux *Poèmes* de Gabriel de Retz, préfacés par François Mauriac.

La fille de Michel Navratil, Élisabeth Bouillon-Navratil, écrivain et metteur en scène d'opéras, a beaucoup publié sur la tragédie dont son père fut marqué à jamais, notamment *Les enfants du Titanic* (Paris, 2012, réédité en 2017 en *Livre de poche jeunesse*), un récit romancé assorti de nombreuses photographies et documents familiaux. La note 106, page 343, vaut d'être reproduite intégralement : « Des citations indûment attribuées à mon père circulent sur le web et dans les médias du monde entier – à commencer par *Nice-Matin* [n.d.l.r.] – en particulier celle-ci, en totale contradiction avec son caractère : “Je n'ai vécu que jusqu'à quatre ans. Depuis, je suis un resquilleur de vie, un grappilleur de temps, et je me laisse aller sur cet océan.” » Les lignes qui vont suivre démontrent que M^{me} Bouillon-Navratil est bien fondée dans sa lutte inégale contre la version moderne de la déesse aux cent bouches.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

* *
* *

Étudiante en Lettres classiques à la faculté des Lettres de Montpellier dans les années soixante, je ne pouvais ignorer que Michel Navratil était un des grands savants de cette faculté, qui n'en manquait d'ailleurs pas : Pierre Jourda en littérature, Louis Michel en phonétique et dialectologie, Charles Champroux en occitan, Xavier Mignot (1951 l) en linguistique, en étaient quelques exemples. Et qui disait « psychologie » était aussitôt renvoyé à l'œuvre maîtresse de Navratil, le « patron » du domaine : *Les tendances constitutives de la pensée vivante*.

N'ayant toutefois pas eu l'occasion de suivre moi-même des cours de Michel Navratil, c'est par le biais d'autres sources que sa vie à Montpellier sera évoquée ici. La première, et la principale, est le bel éloge qu'a fait de lui sa collègue et consœur Huguette Courtès (malheureusement décédée en 2020), lors de sa propre admission à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 2003. Le texte ci-après doit beaucoup à sa présentation fine et documentée. Quelques témoignages d'anciens étudiants viendront apporter au portrait académique de petites touches vécues.

Entre le *Titanic* (15 avril 1912) et Montpellier où il arrive pour la rentrée 1952, que s'est-il donc passé ? Revenus un temps à Nice auprès de Marcelle, leur mère, les deux enfants vont finalement passer leur enfance à Toulon, élevés par leurs grands-parents maternels. Michel Navratil fait de brillantes études au lycée Dumont d'Urville et, après le baccalauréat obtenu en 1925 et la préparation à Louis-le-Grand, il est admis rue d'Ulm. Sa scolarité est interrompue quelques mois par un séjour en sanatorium, à Leysin. De 1933 à 1943, vie professionnelle enseignante et vie familiale se poursuivent en parallèle : il épouse en 1933 Charlotte Lebaudy (qui décédera en

1970) ; trois enfants naissent : Michèle en 1934, Henri en 1936 et Élisabeth en 1943, tandis que leur père enseigne à Tonnerre, à Épernay et, après l'agrégation (1936), à Alès puis à Gap. Ayant entamé une thèse en philosophie sous la direction d'Étienne Souriau (1912 l), et après un bref passage au lycée Saint-Louis à Paris, il devient chargé d'enseignement en 1952 à la faculté des Lettres de Montpellier : il y remplace Ferdinand Alquié, parti à la Sorbonne, selon le circuit classique de l'époque. Mais, comme Xavier Mignot, Michel Navratil va rester montpelliérain ; sa thèse, soutenue en 1953, sera publiée l'année suivante et il sera nommé professeur en 1956. Il occupera ce poste jusqu'à son départ (anticipé) à la retraite en 1969. Élu à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, sur le 15^e fauteuil de la section des Lettres, il s'y montrera très assidu et y donnera plusieurs conférences.

Que retiennent de lui collègues, confrères et étudiants ? Pour la connaissance de sa pensée et de son œuvre, on renverra à la brillante présentation faite par Huguette Courtès¹ ou au discours de réception à l'Académie prononcé par le président Claude Romieu en 1974². Tous deux soulignent l'originalité de la pensée, dans l'analyse de la perception et de l'imagination, et de leur rapport au temps. Tous deux soulignent également la profonde empathie de Michel Navratil envers la personne humaine, tant dans ses analyses intellectuelles de la psychologie de l'enfant que dans sa vie d'enseignant. Huguette Courtès rappelle ainsi les longues heures passées en jury d'examen à étudier non seulement la copie de chaque étudiant mais aussi le dossier de chacun, sa vie, ses difficultés, ses objectifs... Certes les bancs de la faculté étaient moins chargés à l'époque que de nos jours ! Le souci de l'étudiant n'en demeure pas moins tout à l'honneur du professeur.

L'attention aux étudiants s'accompagnait cependant de beaucoup d'exigence. Une exigence que Michel Navratil s'appliquait à lui-même : une étudiante se souvient de moments de cours où le professeur s'interrogeait longuement sur la pertinence du choix de tel ou tel mot, ou même de la place d'une virgule, qui aurait pu modifier l'interprétation de la phrase. Souvent ce cheminement de la « pensée vivante » était fascinant, car un cours de Navratil révélait une pensée en action à chaque instant. Autre fascination pour l'assistance : la vue de cet homme, grand et mince, debout au bord de l'estrade, les jambes entortillées, « à se demander comment il tenait en équilibre³ ».

Or de l'équilibre, il en avait fallu beaucoup à cet homme, pour surmonter la tragédie de ses quatre ans, la perte de son père dans le naufrage du siècle, et devenir ce grand penseur ! Du *Titanic*, il en parlait souvent à ses étudiants et leur racontait – entre deux cours – son histoire (il en a fait d'ailleurs avec sa fille un livre pour enfants), sans jamais toutefois tomber dans le mélodrame. Sa grande culture, philosophique certes, mais aussi littéraire et musicale, associée à de profondes convictions chrétiennes, lui évitait ce genre de faiblesses. Et son amour de la poésie, nourri de

l'amitié qui s'était nouée avec le poète Gabriel de Retz au sanatorium de Leysin, avait contribué à affiner un esprit déjà bien subtil.

Du *Titanic* à Montpellier, du naufrage à la vie, de la vie à la pensée et à l'étude de la pensée vivante : quelle remarquable trajectoire !

Michèle VERDELHAN

Professeur émérite de sciences du langage à l'université Paul-Valéry
Membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Notes

1. https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie_edition/fichiers_conf/Courtes2003.pdf
2. Réponse de M. Claude Romieu, président de l'Académie
https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie_edition/fichiers_conf/NAVRATIL-ELOGE-SEGAUT-REP-ROMIEU-1974.pdf
3. Témoignage d'une autre ancienne étudiante.

BONIFACIO (Antoine, André, Hubert), né le 18 juillet 1911 à Bastia (Corse), décédé le 20 octobre 2008 à Paris. – Promotion de 1930 I.



Son nom est inmanquablement le symbole de la réussite universitaire : premier prix d'histoire aux Concours généraux de 1927 et de 1928 (avec la publication de ses copies dans les *Annales Vuibert*), cacique à l'École deux ans plus tard, et cacique à l'agrégation d'histoire et géographie en 1934 : ce palmarès est quasiment unique dans les annales. Il lui valut une bourse pour un tour du monde, qu'il effectua en 280 jours après s'être libéré de ses obligations militaires à Saint-Maixent-l'École, et dont il laissa un journal de voyage manuscrit, qu'il n'emporta pas lors de la mobilisation de 1939 depuis Téhéran où il enseignait à l'université. C'est ce journal, récupéré avec quelques autres documents personnels par l'ambassade de France, et parvenu au quai d'Orsay en 1994, pour être restauré par le Centre des archives diplomatiques de Nantes et mis à la disposition du public en septembre 2020, qui a permis la rédaction de cette notice. L'auteur se doit de mentionner sa dette envers le conservateur en chef de ce centre, M^{me} Bérengère Fourquaux, sans qui rien n'aurait été possible.

Son père, aussi prénommé Antoine, enseignait l'italien au lycée de Bastia. Il avait eu d'un premier mariage un fils, Joseph (né en 1901), puis contracté un second mariage avec Victoire Pietrantonio, veuve avec six enfants ; Antoine leur naquit, à Bastia, en 1911. Vint, très vite, une mutation à Nice, où lors du recensement de 1926,

Antoine Bonifacio réside 2, rue du Lycée (l'actuel lycée Masséna) avec ses deux fils et une domestique. À partir de 1922, il rédigea une revue en langue corse, *L'Annu Corsu*, revue du cyrnéisme (du nom de la Corse chez Strabon) ; ce mensuel qu'il avait fondé avec Paul Arrighi fut un précurseur dans le mouvement restituant à la Corse son identité culturelle ; il prenait modèle sur l'*Armanà Prouvençau* de Frédéric Mistral et Théodore Aubanel aussi bien que sur *La Lauseta*, son équivalent de l'autre côté du Rhône animée par Louis-Xavier de Ricard et Lydie, sa première épouse. Il signait *Tiziu* ses contributions à cette revue.

Antoine (« Tony ») entra en onzième en 1916 au lycée de Nice, et y monopolisa les récompenses. Les sujets du Concours général de 1927 et de 1928 furent respectivement : « Les Empires coloniaux jusqu'en 1715 » et « Les Français en Algérie de 1830 à 1870 » ; il est juste d'ajouter à ces succès le nom de l'enseignant, monsieur Zanetto.

Ces succès firent les gros titres de *L'Éclairneur de Nice* (d'où est tirée la photographie ci-dessus, le représentant à 19 ans). Il prépara la rue d'Ulm au lycée du Parc à Lyon, en compagnie de Pierre Gioan (de Roquebrune Cap-Martin), et tous deux furent reçus en 1930.

Il perdit son père en 1933 et ne put cette année se présenter à l'agrégation, dont il fut cacique en 1934. Il effectua une année de service à la caserne Canclaux de Saint-Maixent, lieu d'affectation des littéraires pour le Bonvoust (les scientifiques partaient à Metz pour la DCA : défense contre avions ou aéronefs genre Zeppelin) et il s'y lia d'amitié avec Georges Pompidou (1931 l). Puis il s'embarqua à Marseille le 15 novembre 1935 pour ce tour du monde, dont le journal manuscrit conservé désormais à Nantes comporte 126 feuillets. Après le canal de Suez, Djibouti, Colombo et la découverte de Ceylan, le temps que le navire remplisse ses soutes de charbon, il s'arrêta longuement dans l'Indochine française, qu'il parcourut en tous sens, poussant jusqu'au Siam et au Yun-Nan chinois alors zone d'influence économique française (il utilisa l'acrobatique voie ferrée jusqu'à Yun-nan-Fou [actuelle Kunming]), passa cinq jours à Angkor (pas plus, à cause de la modicité de sa bourse, écrit-il), déjà pillé par des commerçants sans scrupules, étudia les plantations, caoutchouc, thé... introduites par les colons. Il s'attacha tout particulièrement au pays moï. Les journaux locaux annonçaient les rares visites des compatriotes aux Français, administrateurs, militaires ou colons. La moitié de ceux-ci étaient corses, il était donc brillamment invité partout où il passait, souvent au champagne (de la veuve Amiot, note-t-il le soir du réveillon : déception, il pensait que c'était de la veuve Clicquot...). Il eut la surprise, un soir, de constater que trois natifs du village d'Ersa, dans le Cap Corse, origine de sa famille paternelle, se trouvaient réunis à vingt mille kilomètres de distance...

Le chemin de fer transindochinois n'étant pas encore achevé jusqu'au Tonkin, il quitta Saïgon pour Tourane, son terminus provisoire : le chef de gare (un compatriote,

nommé Franceschi) lui avait réservé un compartiment-couchettes de première classe pour son usage exclusif ; mais il était situé au-dessus du bogie, et il écrit qu'il n'était *pas possible d'être aussi secoué* : preuve qu'il n'avait jamais emprunté le *Trinighellu*, ce train qui traverse la Corse, à voie étroite lui aussi (il écrit pour qualifier la voie indochinoise : *réduite*) : un siècle après, les insulaires le nomment affectueusement leur TGV, Train à Grandes Vibrations...

Il utilisa une seule fois l'avion d'Air France (de Hanoï à Bangkok). Il raconte son émotion dans la capitale du royaume du Siam lorsqu'un compatriote lui rappela le souvenir de son père au lycée de Bastia. C'était le 16 mars, laissons-le parler : « Je suis arrivé dès 9 heures ce matin à la Légation de France où un secrétaire m'a reçu, montrant qu'il se rappelait qu'on avait écrit de Paris pour moi. Le ministre [faisant fonction d'ambassadeur de France] est un archicube agrégé d'allemand [Marcel Ray, 1899 I], chez qui je dois déjeuner mercredi. L'ingénieur en chef de la ville [de Bangkok], M. Bona, a demandé au consulat qu'on l'avertisse de mon passage. Il est corse, ancien élève de mon père à Bastia. Le soir à 9 heures nous sommes allés chez lui, M. Plion [le secrétaire de la légation] et moi, et il m'a parlé de mon père en des termes qui m'ont ému. C'est peut-être là ce qui me touche le plus dans le voyage que j'ai fait, jusqu'à présent. Par-delà les recommandations officielles ou privées, existe pour moi la recommandation tacite de mon nom. À Saïgon, à Hanoï, à Yun-nan-fou, à Bangkok, des hommes qui connurent mon père quand ils étaient enfants montrent par l'empressement qu'ils manifestent envers moi le souvenir qu'ils gardent de leur ancien maître. Et je me dis par instants que le métier de professeur qui laisse une telle marque est un beau métier ... mais je dois faire mon métier de touriste. » (folio 113).

Il quitta Saïgon (où il était arrivé le 10 décembre 1935, par le *Président-Doumer* des Messageries maritimes) le 1^{er} avril 1936, sur le *Maréchal-Joffre*, de la même compagnie, pour Hong-Kong. Ce grandiose *temple de l'or* abritant déjà 900.000 habitants lui laisse une impression très mitigée : *pauvreté de l'être dans une ville où on ne sait que faire de lui*. Puis ce fut une incursion en Chine continentale : Canton, Macao. Les circonstances obligeant, il passa par Manille le jour de Pâques (où il vit la statue d'un de ses ancêtres Bonifacio), il ne manqua pas d'y visiter son compatriote Santelli ; puis il remonta vers Shanghai, Tien-Tsin et Pékin (atteint le 8 mai par le train). Le 20 mai il était à Moukden (en Mandchoukouo alors, cet état fantoche) ; il passa au Japon six semaines de Kyoto à l'Île du Nord (Hokkaido) et s'embarqua le 17 juillet sur le *President Coolidge* vers Honolulu. De San Francisco, atteint le 29 juillet, il prit le train transcontinental et fut à New York le 4 août ; un crochet par Montréal et Québec fut sa dernière étape avant de traverser l'Atlantique et de voir, le 21 août 1936 à 23 heures 15, les lumières des côtes irlandaises. « L'EUROPE ! » est le dernier mot de son journal, rédigé souvent sur des feuilles aux armes des navires ou des hôtels qui l'accueillaient.

Il n'a pas publié ce journal qu'il avait gardé avec lui. Dès son retour il enseigna au lycée de Chartres. Il se maria (à Paris) fin juillet 1937 avec Lucette Monjoin, originaire de l'Indre (La Châtre) de dix mois sa cadette. Le couple partit s'installer à Téhéran, où naquit leur fils José (17 mai 1938). Il y enseigna deux ans à l'université.

Une recommandation particulièrement élogieuse a été rédigée par Célestin Bouglé (1890 l) le 24 décembre 1936. Il reproduit les termes qui avaient conduit à l'attribution de la bourse autour du monde deux années auparavant. *Monsieur Bonifacio est un des meilleurs esprits qu'il nous ait été donné de rencontrer... À l'École il a su réaliser ce que laissaient espérer ses études antérieures... Son mémoire (La Censure des lettres sous le règne de Louis XIV) lui valut la mention Très Honorable... Il avait reçu, apprend-on ainsi, une bourse de séjour à Genève auprès du Bureau d'Études Internationales et avait commencé des études juridiques. Il était attiré par des études sur les relations économiques entre les colonies et leurs métropoles ; il est préparé à embrasser dans leur ampleur les problèmes internationaux contemporains.* Le rapport insiste sur ses qualités de composition, d'exposition et aussi de caractère : *c'est une des personnalités les plus sympathiques que nous ayons rencontrées à l'École. Il fera excellente figure, conclut-il, dans tous les postes qu'on voudra bien lui confier.* Sans nul doute, le souvenir d'une excursion en Touraine en mars 1932 (avec entre autres de sa promotion Marc Santoni son co-thurne, Louis Poirier [qui n'était pas encore Julien Gracq], Maurice Le Lannou, René Maillard...) avait contribué à cette unanimité envers le cacique général.

Survint la déclaration de guerre et Antoine Bonifacio fut rappelé pour mobilisation, au titre d'interprète d'italien à Nice. Il quitta Téhéran avec son épouse et leur bébé, par l'autochenille Rolls-Royce qui rejoignait alors, au bout de deux journées de voyage, le Taurus-Express (Istanbul-Bagdad) dont la voie venait d'être achevée ; il ne put emporter toutes ses archives personnelles et c'est ainsi que l'ambassade de France à Téhéran rapatria en 1994 quelques documents : le journal de voyage déjà cité, des lettres de sa belle-mère alors à Verdun lui faisant passer de la layette pour le petit José (sur l'enveloppe, il est mentionné : *via la Russie*) et un exemplaire du journal manuscrit *La « Boîte aux Lettres » du Vieux Pressoir* mentionnant la naissance de José à Téhéran¹. Une série de photographies montre le couple Bonifacio en compagnie d'autres personnes de leur âge, devant la basilique Saint-Marc, mais faute d'indications, elles ne permettent pas d'identifier à coup sûr Antoine Bonifacio. Un lot de six cartes y est joint, l'une d'elles permet en particulier de le suivre en pays moi, dont la topographie venait d'être relevée.

Visiblement l'armée se rendit rapidement compte qu'elle avait confondu les compétences de Tiziu le père et celles de Tony le fils, et ses obligations militaires le conduisirent au Prytanée de La Flèche, qualifié alors de *National*. Puis Antoine Bonifacio s'installa à Paris où l'attendait une chaire au lycée Louis-le-Grand. Dès l'année suivante (1942) il donnait des conférences de géographie à l'École libre des

sciences politiques où il laissa un souvenir inoubliable à ses auditeurs². L'année 1950 voit son installation de l'autre côté de la Seine, au lycée Charlemagne. Il cessa ces deux enseignements à la fin de la décennie 1970.

Ses qualités d'enseignant furent mises à profit pour la rédaction de manuels d'histoire destinés chez Hachette à prendre la relève du fameux « Malet-Isaac³ ». Ils couvraient l'enseignement de l'histoire du cours élémentaire aux terminales, toujours en collaboration : pour les premiers, avec Jean Marchal, pour les seconds avec Charles Pouthas et André Alba (1913 l). Il préparait même des diapositives pédagogiques pour illustrer les cours, par lots de 50... Et c'est ainsi qu'il resta parisien, se partageant entre ces deux activités et la rédaction de ses manuels (il ne voulut jamais devenir inspecteur général). En 1959, les circonstances politiques aidant, il fut un habitué des rencontres informelles organisées par son cadet d'Ulm, Georges Pompidou, qu'il n'avait jamais perdu de vue depuis Saint-Maixent, aux célèbres « pots Maillard⁴ ». L'Institut Georges-Pompidou conserve dans ses archives orales un entretien de plus d'une heure avec lui ; il lui a consacré, dans son *Bulletin* de mai 2016, trois pages, auxquelles ces lignes sont redevables.

Antoine Bonifacio eut la douleur de perdre son fils en 2006, après le décès de son épouse. Il décéda deux ans plus tard.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Ce journal dont il existe dix levées de 1930 à 1939 comportait de 50 à 60 pages entièrement manuscrites, sur le modèle du *Bulletin* de la société des amis de l'ENS avec des contributions fort importantes (ainsi dans le numéro 10 en possession de Bonifacio, un article de Jean Stoetzel [1932 l] de retour des États-Unis d'Amérique, où il avait vu fonctionner l'institut Gallup, et les premiers sondages d'opinion). Il servait de liaison entre les invités de cette fondation due à Jean Lazard, qui mettait *Le Vieux Pressoir*, sa grande propriété de Saint-Nicol, près d'Honfleur (Calvados), à la disposition de jeunes gens brillants et prometteurs pour des séjours d'une semaine voire plus : l'École y envoyait, avant l'écrit des agrégations, entre l'écrit et l'oral ou durant les vacances de Pâques, et aussi pour des convalescences de moyenne durée, des dizaines de normaliens qui tissaient ensuite des liens, grâce à cette *Boîte aux Lettres*, sur le modèle du *Bulletin de la Société des Amis* (qui d'ailleurs contribuait à leur séjour).

M^{me} Béragère Fourquaux, citée en tête de cette notice, a sollicité, depuis le Centre des Archives diplomatiques de Nantes, le secrétariat de l'a-Ulm, à propos de ce journal tombé visiblement dans l'oubli. Cette initiative est à l'origine de recherches dont j'espère voir l'aboutissement, en reconstituant les dix levées, dont des exemplaires sont sporadiquement consultables dans diverses bibliothèques parisiennes. Qu'elle en soit chaleureusement remerciée.

2. Les informations de ce paragraphe ont pu être précisées grâce à la courtoisie et à l'empressement de M^{me} Marjorie Ruffin, archiviste de l'École libre des sciences politiques, que nous assurons de notre gratitude.

- Immédiatement après lui, Sciences Po avait recruté Lucien Genêt, cacique de l'agrégation d'histoire en 1938, qui laisse d'inoubliables souvenirs à tant de générations de khâgneux.
3. Jules Isaac avait réussi à survivre durant l'Occupation, et avait rédigé, dans le grenier où il était caché par des amis sûrs, un opuscule intitulé *Les Oligarques* : il y traitait des Athéniens favorables à Sparte (les « laconophiles ») lors de la Guerre du Péloponnèse, en utilisant l'Histoire de Thucydide, que visiblement il savait par cœur. Et il représentait les « collaborateurs » qui tenaient alors le haut du pavé, sous le masque de leurs homologues des coteries (hétairies) de Léogoras ou de Teucros... Il le signa Junius.
 4. Pierre Maillard (1937 I), ambassadeur de France, notamment au Canada, avant de la représenter à l'Unesco, n'a toujours pas sa notice ici. Elle s'attarderait sur l'amitié qui réunissait grâce à lui autour de Georges Pompidou et de René Brouillet (1930 I) – collègue de Bonifacio à Sciences Po d'ailleurs – tant d'archicubes de ces promotions, dont le nom se retrouve souvent parmi les habitués du *Vieux Pressoir*.

MARTIN (Roland), né le 15 avril 1912 à Chaux-la-Lotière (Haute-Saône), décédé le 14 janvier 1997 à Fixin (Côte-d'Or). – Promotion de 1934 I.



Tout a été dit sur lui, tant son œuvre est majeure. Cette notice ne vise qu'à ajouter quelques omissions locales, sinon provinciales, en revenant sur les hommages publiés dès 1997 dans la *Revue des études grecques* (sous la plume du président Gilbert Dagron [1953 I]) et de la *Revue archéologique*.

Il était fils d'un couple d'instituteurs dans un village franc-comtois, il partit interne et boursier au lycée de Vesoul dès la sixième. Au moment du baccalauréat, il hésita à s'inscrire en série littéraire ou scientifique : la série A' de la première partie lui laissa une année de répit avant l'option définitive : ce fut la philosophie, mais il avait déjà acquis de solides connaissances en mathématiques et tout particulièrement en géométrie.

Il devint parisien dans l'internat d'Henri-IV, suivit la khâgne d'Alain et fut reçu au concours de 1934, avec d'autres futurs hellénistes, Jacques Tréheux et François Chamoux. Henri-IV comptait seize reçus sur trente de cette promotion, qui réunissait entre autres Roger Ikor, Stéphane Piobetta, Jacques Kosciusko-Morizet et Jean Bailhache. Il fut reçu brillamment à la solide agrégation de grammaire, et, avant le concours de l'École française d'Athènes, fit un premier service militaire à Saint-Maixent. En 1939, il devint athénien.

Un article du *Bulletin de correspondance hellénique* (n°120-1, pages 101 à 126) signé de son épouse Marguerite, intitulé *Souvenirs d'une femme de membre (1939-1945)* fourmille de détails sur cette période ; on imagine la jeune M^{me} Martin

franchissant pour la première fois la frontière pour se rendre trois mois à Rome (l'École française étant dirigée par Jacques Ibert) avant de franchir la mer et d'arriver au Pirée en mai 1939 ; après la visite des sites (Delphes sous la conduite de Pierre de La Coste-Messelière et de Pierre Amandry (1933 l) qui venait de découvrir le trésor caché sous une dalle de la Voie Sacrée ; Thasos avec la gazoline pour franchir le bras de mer et quatre heures de mulet depuis la plage de marbre...), il lui fallut compléter ses obligations militaires dans les « États du Levant sous mandat » et une photographie le montre devant les ruines de Baalbek en compagnie de Pierre Amandry, Henri Metzger (1932 l), Henri Seyrig et Ernest Will (1933 l) tous les cinq en un impeccable uniforme orné de plus ou moins de galons. Puis ce furent des semblants de fouilles en Arcadie l'été 1941, avant l'hiver 41-42 et l'horrible famine qui décima les familles de la capitale de la Grèce. Marguerite Martin évoque les souvenirs de cet hiver athénien, dépassant le légendaire siège de Paris l'hiver 1870-1871 : le repas de pois chiches, en entrée, en bifteck et en dessert..., ces enfants morts de faim que l'on inhumait par paquets, et d'autres détails illustrant le mot de Thucydide : « la guerre, maître de violence ». Puis les mois d'inflation, le citron à soixante milliards de drachmes, et enfin le Noël 1944 à Delphes avec le ménage Amandry, puis la guerre civile déchirant la Grèce exsangue entre les factions pro-soviétique et pro-occidentale, dès que l'échec du Reich est patent. Il faut ajouter à ce récit vivant et remarquablement illustré la partie asiatique, sa campagne de fouilles à Claros, sous la direction de Louis Robert (1924 l) alors en charge de l'Institut français d'Istanbul. Il y aura également une part sicilienne aux activités de fouilleur de Roland Martin, à Sélinonte.

En 1946, Roland Martin revient en France occuper une maîtrise de conférences à la faculté des Lettres de Dijon, partageant son service entre l'antiquité et la philologie classiques. Cette dualité dure jusqu'à la soutenance de sa thèse *Recherches sur l'agora grecque* : en 1952 il est titulaire de la chaire d'archéologie, laissant la partie linguistique à Pierre Monteil (1948 l). Il l'occupe jusqu'à sa nomination à l'université de Panthéon-Sorbonne (Paris 1) en 1970 ; mais depuis 1962 il dispose d'une chaire à l'École Pratique des Hautes Études et se partage ainsi entre la Bourgogne et la capitale.

De 1960 à 1966, il est doyen de la faculté des Lettres de Dijon, et, en liaison avec le recteur Marcel Bouchard (1917 l), il organise le transfert de la faculté du vieil hôtel particulier de la rue Chabot-Charny : c'est la montée vers le nouveau campus de Montmuzard, donnant à l'université les moyens d'accueillir massivement les bacheliers, et de les retenir en Bourgogne. C'est un rare exemple de clairvoyance et de lucidité : le nouveau quartier des quatre Facultés, excentré de l'enceinte du castrum, est désormais un centre commode et rationnel pour une université qui cesse d'être confidentielle et rayonne bien au-delà des quatre départements de la

région administrative. En 1966, Roland Martin passe le flambeau à Jean Richard, déjà le grand spécialiste des croisades, qui présida alors à l'éclatement de l'ensemble littéraire en trois Unités d'enseignement et de recherche (alors qu'en 1965 la totalité des cours hebdomadaires, en lettres, philosophie, histoire, géographie, langues vivantes... tenait sur une seule feuille de format A4).

En 1970, Roland Martin enseigne à l'université de Paris 1, Panthéon-Sorbonne, jusqu'à 1978.

De 1956 à 1969 il dirige la circonscription des antiquités historiques de Bourgogne. Il en était le vice-président dès son installation à Dijon, le président en exercice étant Pierre Quarré, l'inoubliable conservateur en chef du musée des Beaux-Arts. Les *Mémoires* de la CACO (lire Commission des antiquités de la Côte-d'Or) associent son nom à plusieurs découvertes exceptionnelles : le si fameux cratère de Vix (14 janvier 1953), qui grâce à lui resta en Bourgogne (à Châtillon-sur-Seine dont il est l'argument touristique majeur), et les fouilles rationnelles aux sources de la Seine, qui avaient débuté en 1948 et permirent de découvrir un ensemble unique de 170 sculptures sur bois (trouvaille à laquelle le nom de Simone Deyts doit être associé, voir *Revue archéologique de l'Est* XIV-1963). Mais sur les sites d'Alésia, de Gisély (dans la vallée de l'Ouche) et des Bolards (près de Nuits-Saint-Georges), Roland Martin donna l'impulsion à des reprises ou à de nouveaux chantiers aboutissant à des résultats particulièrement impressionnants. En parlant des trois ex-voto qu'il avait trouvés aux Bolards (dont l'un émane d'un malade guéri de son ophtalmie par la divinité) il écrivait en mars 1968 : « ces fouilles ressuscitent un passé qui parle au cœur et à l'esprit, et ne peut laisser personne indifférent ». C'est le temps des discussions autour du site de la bataille d'Alésia, et l'on voit Eugène de Saint-Denis le titulaire de la chaire de latin et Roland Martin l'archéologue unir leurs efforts pour emporter la conviction contre les tenants du site de La Chaux-des-Crotenay : leur cours public du 20 février 1957 marque une date, l'extinction de cette polémique.

C'est bien cette force de conviction, mettant en valeur des trouvailles déjà exceptionnelles, qui lui firent confier des responsabilités au niveau national. Dans le centre historique de Dijon, au temps du chanoine Kir, il savait se battre pour sauvegarder telle échauguette, telle tourelle de ces hôtels particuliers tant convoités par les promoteurs...

Le Centre national de la recherche scientifique en fit très vite (1957) le directeur du service d'Architecture Antique. Puis il devint le vice-président du Conseil supérieur de la recherche archéologique. Il trouva le temps de collaborer avec son collègue des Hautes-Études le R.P. André-Jean Festugière (1918 I) pour un riche commentaire archéologique à l'*Antiochikos* de Libanios.

En 1975, il devint membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et sur le pommeau de son épée il tint à faire figurer le clocheton de la bibliothèque municipale de Dijon. En 1978, il est titulaire de la grande médaille (vermeil) de l'Académie d'Architecture et en 1981, sur la suggestion de Jean Pouilloux (1939 l), il reçoit la médaille d'or du CNRS. L'année précédente, il avait été la cheville ouvrière du Colloque international d'archéologie urbaine, tenu à Tours du 17 au 20 novembre 1980, qui marqua le début de l'obligation de faire précéder tout chantier d'un examen par les services archéologiques régionaux ou départementaux. Le ministère de la Culture et de la Communication (confié alors à Jean-Philippe Lecat, député de Beaune) en fit procéder immédiatement à la publication, à travers laquelle le rôle de Roland Martin apparaît à chaque page. Il faudrait citer son discours d'ouverture (repris pages 15 à 17) qui définit l'archéologie urbaine, montre que l'archiviste et l'archéologue ne peuvent s'ignorer, qu'« une zone archéologique est un prolongement du musée de la ville et son nécessaire complément. La sauvegarde du patrimoine est une conséquence nécessaire de la recherche scientifique. Pourquoi ces préoccupations seraient-elles en contradiction avec le développement contemporain de nos villes et les exigences de leur avenir économique ? » Ces propos, tenus dans la ville de Jean Royer, maire exemplaire entre tous, sont assurément précurseurs des Journées du Patrimoine permettant de sensibiliser les habitants des grandes villes déshumanisées à l'histoire sous-jacente. C'est l'aboutissement des recherches sur l'agora grecque. À ce colloque participaient entre autres François Salviat (1949 l) et Yves de Kisch (1961 l).

1982 est la date douloureuse de l'attaque d'hémiplégie qui l'oblige à se retirer dans la propriété de Fixin, au sud de Dijon, célèbre par le bas-relief de François Rude *Napoléon s'éveillant à l'immortalité*. C'est l'apprentissage d'un fragile retour à un semblant de vie, avec un courage qui force l'admiration (il faut avoir vu dans les archives du musée de Dijon la signature de la lettre de remerciements au député-maire Robert Poujade (1948 l), après l'inauguration de la donation Roland Martin au musée des Beaux-Arts de la ville, pour comprendre l'effort que lui coûta chaque trait de plume, pour un paraphe qu'il voulait intégralement semblable aux années « d'avant »).

Roland Martin survit à la fois par son œuvre et par sa collection. De l'œuvre tout a été dit, tout survit, et est facilement consultable, puisque dans le recueil paru en 1987 sous les auspices conjoints des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, sous le titre *Architecture et Urbanisme : aspects historiques et fonctionnels*, figurent ses principaux articles en même temps que la liste méthodique de ses travaux, à commencer par *L'Urbanisme dans la Grèce Antique* (Picard 1956, réédité en 1974). Ce travail a été mené à bien par Jean Pouilloux et Georges Vallet (1943 l).

Comment ne pas mentionner l'indispensable *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine* que Roland Martin commença à publier en 1985 (collection de l'École de Rome) ? René Ginouvès (1945 l) écrit dès octobre 1994 de ceux qui l'impulsèrent : « Puisque dès les débuts Roland Martin et Jean Pouilloux ont été écartés par de cruelles maladies de la réalisation de l'ouvrage, il faut souhaiter qu'ils y trouvent un témoignage de reconnaissance, d'admiration et d'amitié » (pour le troisième volume publié en 1998). Martin avait tenu à dicter ces lignes émouvantes : « des circonstances malheureuses, en m'obligeant à réduire mes activités, m'ont empêché de participer à la préparation du volume. »

Dès les années de guerre, Roland Martin avait constitué une petite collection d'antiquités grecques, qu'il légua à la Ville de Dijon. Des précisions parfois amusantes sont fournies dans l'article déjà cité du *Bulletin de correspondance hellénique* : Marguerite Roland-Martin écrit par exemple page 114 qu'un beau vase à figures géométriques fut échangé contre une paire de chaussures (d'homme) et deux pantalons (un d'homme et un autre de femme). En tout 24 pièces, toutes plus exceptionnelles les unes que les autres, ornaient son *Ermitage* dans sa campagne dijonnaise, vases à figures géométriques, statuettes de Tanagra, biges, lécythes, aryballes... en provenance aussi bien des Cyclades que du Péloponnèse, de Thèbes comme d'Athènes. Elles avaient été inventoriées avec soin par le couple Martin, qui se décida en fin juillet 1991 à ce legs. Le maire Robert Pujade en comprit évidemment l'intérêt : la petite collection renforçait puissamment les vases grecs parvenus à Dijon au siècle précédent lors de la dispersion des vases Campana. L'année 1992 se passa en tergiversations administratives (là encore, il fallait éviter que ces pièces partent ailleurs qu'en Bourgogne). Le conservateur de l'époque, Emmanuel Starcky, finit par obtenir l'accord de la Réunion des musées nationaux à la séance du 20 octobre 1992, et l'inauguration de la donation Roland Martin put avoir lieu le 15 janvier 1993. Les pièces étaient alors présentées dans l'escalier d'honneur du musée des Beaux-Arts ; actuellement elles sont présentées en mélange avec les pièces Campana. Il faut également citer, pour l'aboutissement de ce projet, les efforts de Catherine Gras, conservateur au musée, et de Claude Rolley (1953 l), successeur de Roland Martin à la chaire d'Archéologie de l'université de Bourgogne, après y avoir, comme lui, longtemps partagé son service entre littérature et archéologie grecques. Celui-ci réalisa une série de photographies mettant en valeur chacune des pièces, et apporta son érudition à la précision des descriptions. Depuis 1993, diverses campagnes de restauration ont permis aux pièces de la collection Martin de briller d'un éclat encore plus digne de leur donateur.

Roland Martin repose au cimetière de Breurey-lès-Faverney, en Haute-Saône.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

OZENDA (Paul), né le 30 juin 1920 à Nice (Alpes-Maritimes), décédé le 24 août 2019 à Grenoble (Isère). – Promotion de 1940 s.



L'auteur de cette notice n'est pas botaniste, ni même naturaliste. Il ose présenter la vie et l'œuvre d'un maître qu'il admire ; certes, quelqu'un de plus compétent serait mieux adapté à cette tâche, mais les hasards de l'existence ont fait que ce maître m'a fait confiance en me transmettant des textes qui résument la matière de cette notice et en m'offrant son ouvrage sur la géobiologie des montagnes : il a dû penser que, au mieux, je serais capable de ne pas décevoir sa mémoire.

Paul Ozenda est issu d'une famille originaire de l'arrière-pays niçois. Son père était ingénieur à la Compagnie des eaux de la ville ; il emmenait son jeune fils en randonnée dans le massif du Mercantour ; et ce fils observait la nature, les plantes et les insectes. Cet apprenti naturaliste était encouragé par sa sœur aînée, qui préparait les concours d'entrée aux grandes écoles et possédait un exemplaire du *Cours de botanique et de biologie végétale* de Lucien Plantefol (1912 I). C'était une occasion de compléter une formation scolaire par l'observation végétale en particulier. Le jeune Paul était toujours intéressé, mais il restait – qu'on me pardonne l'expression ! – un naturaliste en herbe.

Cet amateur deviendra professionnel en intégrant l'École en 1940. L'histoire de cette transition mérite d'être contée. Il semble que Paul Ozenda avait été remarqué par les autorités académiques locales dès ses études primaires ; c'est assuré pour le secondaire. Il existait alors au lycée Saint-Louis une classe préparatoire aux études de *sciences naturelles* et je pense qu'elle était unique. De toute façon, la compétition entre les hypotaupes existait et nul ne s'en plaignait : tous les élèves avaient le droit de se présenter à tous les concours, une sorte d'équilibre formel était atteint.

Dans le cas de Paul Ozenda, c'était son intérêt de postuler pour cette préparation de Saint-Louis, même si certains jugeaient cette spécialisation hâtive. De toute manière, ses parents étaient si fiers de voir leur fils admis au lycée Saint-Louis de la capitale... et il intégra l'École en 1940, année qui ne devait se révéler faste pour personne, et surtout pas pour les autorités qui n'avaient pas la moindre idée des problèmes qui allaient se poser aux élèves. Dès 1942 le Service du Travail Obligatoire dans le Reich menace ainsi les normaliens qui doivent naviguer à vue (pilotes par Georges Bruhat [1906 s]).

Agrégé en 1943, Ozenda part occuper un poste de géologue dans le Sud-Ouest de la France et il peut prendre contact à Toulouse avec le professeur Henri Gaussin, le père de la cartographie végétale de la France. En plus, il va visiter la région pétrolière

dont la société ELF-Erap prendra son essor : il s'intéressera aux boues de forages. Il dira ultérieurement qu'il aurait pu choisir une carrière de « pétrolier », avec les avantages financiers et l'excitation d'une autre forme de vie. Mais, à la Libération, il revint à Paris, il resta rue d'Ulm de 1946 à 1949 comme caïman de botanique, précisément dirigé alors par Lucien Plantefol. Il acheva sa thèse en quatre ans sur les *Dicotylédones apocarpiques*. Il ne se limita pas à ce sujet : il profita de sa connaissance de la langue allemande pour s'intéresser aux lichens, car c'est un botaniste de Suisse alémanique qui a compris à la fin du XIX^e siècle leur caractère hybride à la fois algues et champignons. Il s'intéressait dès son enfance, on l'aura deviné, à ces « peintres des rochers » si fréquents et si spectaculaires dans le Mercantour. Pendant les vacances qu'il va passer à Nice, il ébaucha une cartographie de la végétation des Alpes-Maritimes.

Après la soutenance de sa thèse, il fut nommé à la faculté des sciences d'Alger. maître de conférences, il devint professeur sans chaire un an plus tard (1950). Naturellement, avec ses assistants d'enseignement et étudiants de recherche, il alla étudier les lichens d'Afrique du Nord et spécialement ceux d'Algérie. C'est ainsi qu'il s'affirma en 1970 avec Georges Clauzade comme le spécialiste des lichens (*Les Lichens, Étude biologique et flore illustrée*). Mais une recherche plus surprenante l'attire : l'étude botanique du désert du Sahara. Il publia la seule « Flore du Sahara » existante, rééditée quatre fois par le CNRS. Il y eut jadis là une mer intérieure, peut-être même un océan, et il en reste des traces : c'est là la difficulté du problème et donc sa beauté. Et Paul Ozenda aura, dans sa carrière, la tentation de ne pas quitter le problème, de le généraliser, disons de savoir relier la nature de la végétation à l'histoire géologique des terrains qui la portent.

Revenons à son histoire personnelle. C'est en 1951, durant son « séjour » à Alger, qu'il se marie. Un vieux proverbe dit qu'on se marie dans son village. Mais pour un chercheur, le village, c'est le milieu professionnel. Denise Seguinand est chef d'un laboratoire des établissements Vilmorin et s'occupe du traitement des semences. Elle va quitter son activité professionnelle mais permettra à son époux de ne pas sortir de son milieu intellectuel.

En 1954, une chaire de biologie végétale se libère à l'université de Grenoble. Paul Ozenda n'a que 34 ans, n'est encore que professeur sans chaire, dans une université qui compte – encore – quelques professeurs prestigieux. Sa motivation se comprend facilement : revenir en métropole, s'installer dans les Alpes (pas seulement Maritimes, il n'y a pas alors d'université à Nice). L'explication du choix de Grenoble mérite d'être soulignée.

Pendant la « drôle de guerre », Louis Néel (1924 s) spécialiste du magnétisme, avait eu à désaimanter les navires, souvent militaires, pour les défendre contre les mines magnétiques. Cela l'avait mis en relation, certes, avec les officiers du Génie maritime, mais aussi avec les milieux industriels. Quand, sous l'Occupation, il

s'est retrouvé à Grenoble (avant-guerre il était professeur à Strasbourg), il a gardé le contact avec les milieux industriels et après la Libération, sans doute pour cela, il était devenu l'un des principaux personnages de la ville. Il a voulu alors en faire un important pôle scientifique. La nomination d'un professeur est l'affaire du doyen ; mais Louis Néel avait son mot à dire.

On n'avait à offrir au nouveau professeur qui allait remplacer le professeur de Litardière, un botaniste connu à cette époque, qu'un laboratoire qui ne semblait guère glorieux. Certes, il était jumelé avec le jardin alpin du Lautaret mais pour faire vivre le musée tout en faisant progresser la carte botanique des Alpes, il fallait deux personnes dont un chef de travaux... qui désertaient le laboratoire à la belle saison. Mais tous savaient que la taille d'un laboratoire est un paramètre ajustable, augmentant avec le nombre des problèmes à étudier et le désir des responsables d'en faire toujours plus.

Les autorités universitaires de Grenoble avaient plus ou moins l'impression que ce recrutement sur un poste « avec chaire » d'un jeune homme de 35 ans allait lui faciliter sa carrière. En plus, il venait de l'université d'Alger où l'atmosphère politique se préparait à devenir irrespirable. À cette époque, c'était une belle promotion et un passage plus ou moins obligé pour terminer sa carrière à Paris, où statutairement on était mieux payé. Cette différence (indemnité de résidence) a disparu à cette époque où la demande sociale d'un enseignement supérieur visant la quantité est arrivée avec la modernisation du pays pendant les « Trente glorieuses ».

L'homme jeune que l'on recrutait avait établi sa réputation professionnelle en étudiant la botanique du désert... alors, dès que Paul Ozenda prit la direction de la chaire et du laboratoire, celui-ci se mit à croître ; pour trois raisons : l'augmentation du nombre d'étudiants et de thésards, l'accroissement de l'espace réservé aux études expérimentales des cultures, l'augmentation de l'amplitude d'ouverture. Les locaux primitifs devinrent vite insuffisants et le laboratoire déménagea plusieurs fois jusqu'à ce que son installation dans le grand campus de Saint-Martin-d'Hères le fixe « définitivement ».

Il est clair qu'il n'était plus question pour Paul Ozenda de quitter Grenoble devenu un centre scientifique important. Et c'est en 1988 qu'il prit sa retraite administrative de l'université de Grenoble (devenue Joseph-Fourier) et du laboratoire CNRS de biologie végétale qu'il dirigeait. Quant à une retraite de chercheur... il n'en a jamais été question ! Même après son décès, il recevait encore nombre de courriels professionnels. Ainsi 174 titres de livres, d'articles ou de cartes botaniques portent son nom, seul ou en collaboration pour ces dernières.

Comme Paul Ozenda n'était pas seulement un brillant chercheur, mais aussi un enseignant de premier plan, désireux de partager sa science, et qu'il a beaucoup

écrit en direction du grand public, ma tâche est rendue possible. Mais, pour chaque donnée d'observation qu'il faisait, ou qu'on lui communiquait, il s'interrogeait sur l'origine de ce résultat ; et comme il était un travailleur qui semblait infatigable et qu'en plus il était doué d'imagination, je serai obligé de résumer.

Pour caractériser un paysage de montagne, il faut déjà comparer avec les paysages « plats » et faire de la biologie générale ; et, au passage, trouver même des applications, dont une, spectaculaire, est la démonstration. Mais revenant à la montagne, Paul Ozenda va analyser les différences avec, bien sûr, l'altitude, la forme du relief, les types de végétation, la trace des anciennes glaciations... Il ne s'est pas contenté d'informations de seconde main, il est lui-même allé voir la réalité, voyageant jusqu'au Népal sur les pentes himalayennes, ainsi que dans tant d'autres massifs montagneux.

Ces recherches ne furent pas sa seule activité professionnelle. Louis Néel avait conçu et réalisé le projet d'établir à Grenoble un centre d'études nucléaires ; son activité débuta en 1956. Néel s'en réservait la direction scientifique, mais non administrative. Les savants américains avaient déjà utilisé des marqueurs radioactifs pour étudier des problèmes biologiques, mais le principal intérêt du CENG (Centre d'Études Nucléaires de Grenoble) dépendant du CEA (Commissariat à l'Énergie Atomique) était ailleurs. Cet organisme avait son personnel propre ; en plus, nombre de professeurs, de cadres universitaires, de chercheurs du CNRS y travaillaient à temps partiel, comme conseillers scientifiques. Ils y trouvaient des moyens de recherche que l'Université ou le CNRS ne pouvaient pas leur fournir.

Paul Ozenda devint l'un d'eux, choisissant d'analyser des études faites par rayonnement ou à l'aide de particules chargées ; plus d'une vingtaine de cadres de ces laboratoires purent ainsi devenir biologistes et beaucoup, même, passèrent des thèses de biologie.

L'ensemble des travaux scientifiques de Paul Ozenda ne pouvait passer inaperçu, les honneurs et les fonctions honorifiques, comportant des responsabilités importantes, forment une liste impressionnante ; sans tout mentionner :

1963-1976	membre du comité directeur du CNRS
1970-1980	membre du Comité consultatif des Universités
1972	correspondant de l'Académie des sciences
1978	docteur <i>honoris causa</i> de l'université d'Innsbruck
1981	membre de l'Académie des sciences
1982	membre associé de l'Académie royale de Belgique
1985	membre de l'Académie des sciences forestières d'Italie.

Il était aussi officier de la légion d'honneur et commandeur de l'ordre des palmes académiques.

De 1988 à 1991, il présida la Société française d'Écologie, une science qu'il pratiquait sur la base de ses études de botanique, loin de toute idéologie.

Je terminerai par un souvenir personnel. Paul Ozenda était profondément tala et souhaitait chrétiennement le bonheur de son prochain. Aux obsèques d'un professeur juif, pensant que cela lui aurait fait plaisir et qu'on était en présence de ses enfants, le juif incroyant que je suis mit une kippa et s'installa à proximité du rabbin. Paul Ozenda me fit comprendre son approbation.

Pierre AVERBUCH (1951 s)

DUFONT (Suzanne), épouse Dixmier, née le 12 avril 1923 à Paris, décédée le 20 février 2019 à Paris. – Promotion de 1942 S.



Les parents de Suzanne étaient instituteurs, et ont terminé leur carrière comme directeurs d'écoles primaires. Suzanne a fait l'essentiel de sa scolarité secondaire au lycée Fénelon à Paris.

Reçue à Sèvres dès sa première tentative à l'été 1942, elle a passé quatre années à l'École comme mathématicienne. Les conditions matérielles, souvent décrites, étaient assez pénibles. Bien entendu, l'occupation allemande, jusqu'à l'été 1944, créait une atmosphère déprimante, aggravée dans le cas de Suzanne par un drame familial : un de ses cousins germains, Marcel Legendre, qu'elle aimait beaucoup, et qui avait rejoint un maquis corrézien, a été arrêté, torturé et fusillé par la milice de Vichy en 1943.

On ne s'étonnera pas qu'elle ait rejoint alors une organisation de résistance. Bien plus tard, elle a adhéré au parti communiste et lui est restée fidèle jusqu'à la fin.

Revenons en 1942. Les deux promotions scientifiques de Sèvres et Ulm, peu nombreuses, suivaient à peu près les mêmes cours. Nous avons vite fait connaissance et une solide camaraderie nous a beaucoup aidés dans nos vies et nos études. En juillet 1945, Suzanne a été reçue première à l'agrégation féminine de mathématiques.

Nous nous sommes mariés en août 1945. Nous avons eu trois enfants : un fils, ingénieur ; une fille, médecin gynécologue ; une autre fille, professeur de mathématiques dans les lycées. Cinq petits-enfants, trois arrière-petits-enfants ont joué un grand rôle dans la vie de Suzanne. Suzanne a généralement joui d'une bonne santé. C'est une maladie assez brève qui l'a terrassée à 95 ans passés.

Après sa sortie de l'École en 1946, Suzanne a été professeur dans les lycées de Bourges, de Chartres, de Dijon, et au lycée Victor-Hugo à Paris. De 1948 à

1952, elle a été attachée de recherches au CNRS ; son directeur de recherches était Albert Châtelet (1905 s), alors doyen de la faculté des sciences de Paris). En 1959, détachée de l'enseignement secondaire, elle a été nommée chef de travaux puis maître-assistant à l'université de Lille. En 1965, elle a rejoint l'université d'Amiens, récemment créée, où elle a été rapidement promue maître de conférences puis professeur. C'est là qu'elle a pris sa retraite en 1989.

Suzanne a soutenu, en 1969, une thèse d'État sur la théorie des p-groupes. Le jury était composé de Pierre Samuel (1940 s), Michel Lazard et Paul Malliavin. Le directeur scientifique était Michel Lazard. Cette thèse est parue sous la forme d'un mémoire de la Société mathématique de France. Elle avait été résumée dans une note aux *Comptes Rendus de l'Académie des sciences* en 1964. Par ailleurs, Georges Poitou (1945 s), qui a dirigé la rédaction d'un ouvrage collectif important sur la cohomologie des groupes, a confié l'écriture d'un des chapitres à Suzanne. Suzanne a aussi écrit, en collaboration avec François Zara, une note sur « certains graphes liés aux groupes classiques » (1976). Presque jusqu'à la fin, Suzanne a travaillé sur les groupes, notamment sur les groupes simples et les géométries combinatoires qui leur sont liées.

Suzanne s'est intéressée toute sa vie aux littératures française et étrangères, classiques et contemporaines. Au cinéma. À la musique. Elle fréquentait assidûment les musées parisiens, notamment le musée Cernuschi. Elle avait un attachement particulier pour la peinture qu'elle pratiquait chez elle dans un petit atelier. Pièce intime et pleine de secrets, presque un sanctuaire. Entourée des auteurs et des références picturales qu'elle aimait, tels Proust et Bonnard, elle y peignait des natures mortes et des portraits, au pastel ou à l'huile. Suzanne a transmis cet amour des arts à sa famille et certains de ses petits-enfants y ont trouvé leur vocation. Leur vie aurait certainement pris un tout autre chemin sans elle.

Nous avons voyagé ensemble au Canada, aux États-Unis, au Mexique, en Inde, en Tunisie, et dans la plupart des pays européens.

Nous avons gardé le contact avec plusieurs camarades de promotion. Aujourd'hui, presque plus personne n'est là pour partager avec moi ces souvenirs normaliens.

Jacques DIXMIER (1942 s)

PECKER (Jean-Claude), né le 10 mai 1923 à Reims (Marne), décédé le 20 février 2020 à Port-Joinville (Île d'Yeu, Vendée). – Promotion de 1942 s.



La version intégrale de cette Notice, ici abrégée, est disponible sur le site de l'Association : www.archicubes.ens.fr

En 2017, à 94 ans, Jean-Claude Pecker, après de longues hésitations et très inquiet de ce qu'il ressent à l'occasion de l'élection présidentielle comme la montée des extrémismes de funeste mémoire, décide de publier *Lamento, 1944-1994*, un recueil de poèmes écrits tout au long d'une période de 50 ans ayant suivi la rafle de ses parents, le jour même de son 21^e anniversaire, le 10 mai 1944, suivie de leur déportation fatale à Auschwitz.

Un de ces poèmes replace lucidement sa carrière d'astronome dans ce contexte tragique, et montre le traumatisme profond qui le minait, contrastant avec le contact généreux, enthousiaste, brillant et surtout universaliste qu'il affichait en public.

Pourtant, la vie s'annonçait sous les meilleurs auspices pour Jean-Claude. Il naît le 10 mai 1923 chez ses grands-parents maternels à Reims, dont Joseph Herrmann, son grand-père, était le rabbin. Son père, Victor Pecker, est ingénieur, spécialiste des rayons X médicaux ; il dirige une filiale de Thomson. Sa mère, Nelly Herrmann, est professeure de lettres et de philosophie. Quand elle est nommée au lycée de jeunes filles de Bordeaux (aujourd'hui lycée Camille-Jullian [1877 l]), peu après la naissance de Jean-Claude (qui restera fils unique), la famille part s'y installer. Ce seront des années heureuses.

Mais la guerre arrive et, avec elle, la débâcle et les lois anti-juives décidées par le maréchal Pétain lui-même. Nelly est sans travail, et la famille se replie sur Paris durant l'été 1941, où le couple, grâce à des aides, réussit à survivre. Jean-Claude a maintenant 18 ans, il entre en taupe et réussit, portant l'étoile jaune, le concours d'entrée à l'ENS l'année suivante. C'est en 1942 : année charnière de la guerre dont l'issue commence à basculer, mais celle aussi où l'étau se resserre inexorablement sur les Juifs.

C'est le début d'une longue cavale : dans leur notice sur Henri Cabannes (1942 s), voir l'Archicube 21bis p. 96, Renée Flandrin Gatignol (1959 S) et Jean-Baptiste Leblond (1976 s) rapportent qu'il accompagna Jean-Claude lorsque celui-ci partit se cacher dans la forêt de Saint-Germain du 15 au 23 juillet, échappant ainsi de justesse à la rafle du Vél' d'Hiv'. Alors que Cabannes put rejoindre Londres, Jean-Claude se retrouva à Grenoble, foyer de résistance depuis août 1940. Les troupes italiennes occupèrent la ville à partir du 12 novembre, offrant un certain répit aux Juifs, car les

Italiens refusaient de les déporter. Mais ce répit fut de courte durée, les Allemands réinvestissant le secteur après la chute de Mussolini le 23 juillet 1943.

Jean-Claude put s'inscrire à l'université de Grenoble. D'autres sources mentionnent qu'il travailla en usine pour subsister. Mais le 10 mai 1944, l'insoutenable se produit : il apprend que Victor Pecker a été raflé dans le métro parisien, et que la Gestapo a surpris Nelly dans leur appartement. Ses parents sont envoyés à Drancy, puis le « train noir » les emmène à Auschwitz d'où ils ne reviendront pas. Par miracle, Anna Herrmann, la mère de Nelly, âgée de 80 ans, est recueillie et cachée jusqu'à la fin de la guerre par Ida Petit, une ancienne élève de Nelly, qui sera, pour cet acte de dévouement et d'héroïsme, nommée en 2004 « Juste parmi les Nations » par l'Institut Yad Vashem.

Jean-Claude est désormais orphelin, avec juste sa grand-mère pour toute famille proche, sauve mais cachée. Grenoble une fois libérée, il fut mobilisé et fit partie d'une unité constituée uniquement de scientifiques autour du thème des communications par radio, domaine qui lui offrit l'occasion de rencontrer d'autres physiciens, dont Yves Rocard (1922 s), spécialiste des radars auprès de la Marine, qui remplacera Georges Bruhat (1906 s), mort en déportation, comme responsable de la chaire de physique de l'ENS à partir du 1^{er} novembre 1945.

Jean-Claude peut enfin intégrer l'ENS, trois ans après avoir réussi le concours, et il passe l'agrégation de physique en 1946. Alfred Kastler, qui y est alors maître de conférences en physique quantique lui suggère de s'orienter vers l'astrophysique théorique « atomique » – notamment l'interprétation des spectres solaire et stellaires, qui révèlent la composition et les conditions physiques de leurs atmosphères. En France, il n'existe alors qu'un seul astrophysicien théoricien, de seulement trois ans son aîné, Evry Schatzman (1939 s), qui vient de soutenir sa thèse (mars 1946) devant un jury présidé par Louis de Broglie, et qui est aujourd'hui encore considéré comme « le père de l'astrophysique française ».

C'est donc sous sa direction formelle que Jean-Claude conduira ses premiers travaux de recherche sur les atmosphères stellaires, mais il y avait un hic : Evry était spécialiste de la structure interne des étoiles et il ne pouvait prendre la direction réelle de sa thèse ! Jean-Claude le raconte : « Mon mentor (devenu mon ami pendant toute sa vie) Evry Schatzman, m'avait dit clairement que, spécialiste des intérieurs stellaires, il ne saurait pas diriger mes recherches, et qu'il fallait donc apprendre mon métier à l'étranger. C'était, selon lui, à Utrecht qu'il fallait aller. Mais à l'époque, le contrôle des changes était extrêmement dur et l'on ne pouvait pas voyager facilement, car on ne pourrait pas, aux Pays-Bas, être payé en francs ; trouver à se loger était aussi une impossibilité. C'est grâce à l'aide de l'Union astronomique internationale [UAI] que ces problèmes ont pu être résolus. À l'époque, le lieutenant-colonel Stratton, qui avait été secrétaire général de l'UAI, était président de la commission

qu'il avait fait créer, la Commission 38, des « Échanges d'astronomes ». L'échange eut donc lieu [en 1948] entre Jakob Houtgast, qui désirait travailler en France, et moi ; nous avons échangé salaire et appartement. Un appartement que j'ai d'ailleurs partagé avec Kees de Jager, qui travaillait aussi pour sa thèse. »

Jean-Claude obtiendra donc son diplôme de doctorat tout seul, quoique « sous la direction » (au sens académique) d'Evry Schatzman. Une amitié indéfectible se nouera entre lui et Evry. Ces deux hommes d'âges si proches partageaient entre autres les mêmes drames personnels (Benjamin Schatzman, le père d'Evry, fut rafflé en décembre 1941 et mourut en septembre 1942 sur le chemin de la déportation ; Evry lui-même fut sauvé par Georges Bruhat qui l'enverra avec de faux papiers se cacher à l'Observatoire de Haute-Provence de 1943 jusqu'à fin 1944). Pour les étudiants astronomes de la génération de 1968, comme moi, cette amitié est peut-être le mieux symbolisée professionnellement par cette « Bible » qu'était le traité *Astrophysique générale* qu'ils avaient co-écrit et publié chez Masson en 1959.

Son diplôme en poche, Jean-Claude entre pour de bon dans le système. Les différentes étapes de sa carrière et de ses engagements sont de notoriété publique ; je me concentrerai de façon plus personnelle sur les épisodes peut-être les moins connus de sa vie (et donc « en exclusivité » pour *l'Archicube*).

En 1952, Jean-Claude fait véritablement ses premiers pas d'astronome professionnel. Cette année-là, le 25 février, une éclipse totale de Soleil a lieu à Khartoum, au confluent du Nil blanc et du Nil bleu. D'une durée de trois minutes seulement, elle est attentivement suivie par une équipe franco-égyptienne dirigée par Bernard Lyot, et dont Jean-Claude, déjà, fait partie. C'est lui que sera chargé d'en présenter les résultats à la Commission 13 de l'UAI (« Éclipses solaires »), lors la première Assemblée générale à laquelle il assistera, à Rome, l'été suivant. Ce fut, selon ses propres termes « l'ouverture vers le grand monde de l'astronomie mondiale ». Il y fut « repéré » par Donald Menzel, alors directeur de l'Observatoire de Harvard, qui lui proposa une bourse Fulbright lui permettant de passer un an à Boulder (Colorado), au High Altitude Observatory, afin d'approfondir ses recherches sur les couches externes du Soleil... Le ministère dut s'arracher les cheveux, car 1952 est aussi l'année où il venait d'obtenir un poste de maître de conférences à Clermont-Ferrand ; mais en fait ceci ne fut qu'une parenthèse puisqu'il devint astronome à l'Observatoire de Paris dès 1955. À noter qu'entre 1952 et 1954, il publiera (avec d'autres auteurs) pas moins de huit articles... tous en français ! Ce n'est qu'à la suite de son séjour à Boulder qu'il commencera à publier en anglais (cinq articles cette année-là...), mais nous verrons plus loin qu'il ne ratera pas une occasion (fût-elle un peu baroque) de continuer à utiliser le français dans son métier. Côté méconnu mais important de la personnalité parfois non conventionnelle de Jean-Claude...

Puis sa carrière s'accélère de façon boulimique. C'est la « décennie prodigieuse », au cours de laquelle il deviendra successivement, en 1961, secrétaire général-adjoint (le premier « statutaire », et premier Français à ce poste) de l'UAI ; en 1962, directeur de l'Observatoire de Nice : c'est le début de la « renaissance » de cet établissement célèbre construit par Garnier et Eiffel ; en 1963, c'est son élection comme professeur au Collège de France (chaire intitulée « Astrophysique théorique ») : Et ce n'est pas fini : en 1964, il est élu secrétaire général de l'UAI par l'Assemblée générale réunie à Hambourg, et en 1969 il sera élu correspondant de l'Académie des sciences (prélude à son élection comme membre en 1977).

Il poursuit non seulement ses recherches sur le Soleil et les étoiles à partir des méthodes spectroscopiques, mais s'intéresse aussi à d'autres sujets comme la cosmologie, et y joue la mouche du coche. Un exemple : avec son collègue et ami indien Jayant Narlikar, il développera une interprétation non orthodoxe du décalage vers le rouge des galaxies, visant à remettre en cause l'expansion de l'univers – autrement dit le socle du « Big Bang ». Même si cette théorie dut être abandonnée par la suite, le simple fait de remettre en cause les idées reçues est un aspect fondamental de la démarche scientifique, et en ce sens le rôle de Jean-Claude aura été très utile.

De même, sa démarche pour faire vivre la langue française dans un environnement scientifique (ou du moins essayer) était bien connu à l'UAI, notamment dans les congrès ou certaines publications. Il a même poussé l'audace jusqu'à rédiger *en français* son premier compte-rendu de réunion du comité exécutif. C'était en 1964, lors de sa prise de fonction de secrétaire général à la fin de l'Assemblée générale de Hambourg : du jamais vu !

Hambourg, donc. Jean-Claude écrit : « C'était mon premier contact avec l'Allemagne depuis la guerre ; un contact en demi-teinte. J'avais beaucoup souffert en 1944... Le président du comité d'organisation était Otto Heckmann, un homme calme, sage et efficace. Ce fut un bon congrès. » Pendant son mandat, un épisode particulièrement émouvant et significatif eut lieu à Liège. Otto Heckmann à qui on propose d'être le prochain président de l'UAI hésite car, dit-il, il a été jadis membre du parti national-socialiste. Jean-Claude prend le téléphone : « Professeur Heckmann, j'ai entendu votre conversation avec Pol [Swings, président en titre de l'UAI]. Je veux vous dire que mon père et ma mère sont morts, déportés dans le camp d'Auschwitz. Eh bien, je vous demande d'accepter de devenir président de l'UAI. » Quel courage, et quelle leçon d'humanité !

Jean-Claude ne cessa de se manifester à l'UAI, comme président et comme participant très actif de toutes les Assemblées générales, jusqu'à celle qui se déroula à Pékin en 2012, où il reçut un hommage improvisé de l'assistance lors de la cérémonie de clôture. À son grand regret, son état de santé l'empêcha d'assister aux deux suivantes, mais il trouva l'énergie de présenter sa communication au symposium

célébrant (avec un an d'avance) le centenaire de l'UAI (créée en 1919) sous la forme d'une vidéo ayant pour titre : « With the IAU and inside the IAU since 1946 ». Ultime pirouette : l'introduction est en français... Et Jean-Claude fit en décembre 2019 cette confidence à la secrétaire générale actuelle de l'UAI, portugaise, Teresa Lago : « J'ai aimé l'UAI, presque, dirais-je, d'un amour charnel ! » L'UAI le lui rendit bien, en donnant son nom à un astéroïde : (1629) Pecker.

Dans un registre plus personnel, on ne peut évoquer la mémoire de Jean-Claude sans faire référence à l'île d'Yeu (où il décédera), et aux dons artistiques et littéraires qu'il y fit s'épanouir. En 1963, la famille Pecker y prend une location. Un endroit, peut-être le plus isolé de l'île, l'attire : la Pointe des Corbeaux, à son extrémité sud-est, avec son phare, son port microscopique pour les barques de pêche, et ses quelques maisons et cabanes d'Islais. À l'époque, le lieu est desservi seulement par un chemin de terre sur le dernier kilomètre – et surtout sans eau courante, ni électricité..., et *a fortiori* sans téléphone ; mais avec un double horizon, splendide, les rochers de la Côte sauvage vers le large, et des dunes de sable paraissant infinies du côté du continent, à 17 km de là et le plus souvent invisible... Jean-Claude décide d'y installer sa résidence secondaire. Le terrain n'est pas cher, son architecte n'est autre que son oncle Jacques Carlu (architecte du Palais de Chaillot), et sa décision est prise. En 1968 la vaste maison est construite. Pendant quelques années, via une canalisation sur le toit, seule la pluie l'alimentera en eau...

Ce lieu devient en fait doublement magique : d'une part il porte le nom d'une des légendes les plus connues de l'île (la « légende des deux corbeaux blancs » qui rendent la justice), et d'autre part Jean-Claude, l'astronome, y apportera une touche personnelle en forme de clin d'œil, puisqu'il trouvera pour sa maison un nom issu lui aussi d'une légende d'un pays lointain, la Malaisie, revisitée par Rudyard Kipling dans *Just So Stories*. Ce nom, c'est « Pusat Tasek », le « nombril de la mer » en malais, le domicile profond et inconnu d'un crabe géant qui avale et rejette successivement la mer pour se nourrir de ses poissons. Autrement dit, qui est à l'origine des marées...

Mais bien qu'aucun panneau n'ait jamais indiqué ce nom, il connut pourtant son heure de gloire lorsque Jean-Claude invita le Comité exécutif de l'UAI à tenir sa réunion annuelle en septembre 1971 dans sa maison : le compte-rendu, rédigé par le secrétaire général d'alors, indique bel et bien comme lieu de la réunion : « Pusat-Tasek, Île d'Yeu, France ». L'eau courante avait dû arriver entre-temps...

La Pointe des Corbeaux deviendra une inépuisable source d'inspiration pour Jean-Claude, que ce soit pour sa peinture, ses aquarelles, voire ses eaux-fortes, ou même ses poèmes. Retraite dans la retraite, la maison comprendra, en plus du bureau, un atelier d'artiste. Il sortira aussi régulièrement en mer, à la barre de son petit voilier habitable, *La Petite Ourse*.

Très fier d'avoir été lauréat du Concours général de dessin en 1939, Jean-Claude a incontestablement la fibre artistique - peut-être des gènes familiaux, car sa tante Anne (Natacha : « Nath ») Carlu (sœur de son père, et épouse de Jacques Carlu) était une artiste peintre reconnue internationalement. À cinq ans, le petit « Bim » se disait déjà peintre, comme sa tante. Après son décès, nous avons retrouvé dans son atelier un nombre impressionnant de tableaux qui nous ont paru inachevés pour la plupart. Parmi eux se trouvaient plusieurs lots, soigneusement emballés, donc conservés « à part ». Nous savions que quelques œuvres avaient été données, à des amis ou encore au Collège de France, la majorité de ces tableaux avaient fait l'objet d'une exposition au FIAP de Paris en 1988, à l'occasion d'un colloque donné en son honneur par l'Institut d'astrophysique de Paris et le Collège de France, dont il devenait professeur honoraire.

Dans la plaquette qu'il réalisera à cette occasion *Plage d'encre*, avec le concours du peintre André Verdet, Jean-Claude nous livre quelques clés de sa démarche artistique et de sa relation avec son métier : « Si je vois un intérêt à rapprocher ma démarche de peintre et ma démarche d'astronome, ce n'est pas dans la beauté du ciel que je situe le contact, mais dans une méthodologie réductionniste qui ramène la complexité du réel à un modèle simple. Et le modèle ne vise qu'à dégager les structures essentielles du monde réel, celui du peintre, celui du physicien, celui de l'astronome. » Interrogé par la philosophe et écrivaine Françoise Armengaud (1961 L), il complète : « Je suis toujours en état d'insatisfaction scientifique ! En revanche, j'ai été dans des états de satisfaction picturale. Cela dit, ce n'est pas le sentiment de bien-être qui déclenche la peinture mais l'inverse. Peindre me met parfaitement bien dans ma peau. Et lors des périodes où je n'ai pas le temps... alors je suis malheureux. »

Jean-Claude ne cessera pas de peindre, dans le désordre de son atelier islais. Il est frappant de constater que la plupart des tableaux ne sont ni datés, ni signés, comme s'il avait hésité à s'engager et à les ordonner dans le temps (ce sera la même chose pour ses poèmes, par exemple), et il ne cherchera pas à les montrer – ces tableaux resteront emballés à Pusat Tasek pendant plus de quarante ans... En revanche, il peindra en parallèle de superbes aquarelles de l'île d'Yeu, mais aussi de ses nombreux voyages (vous et moi emportons un appareil photo, lui n'utilisait qu'un carnet de croquis) et il les publiera (*En voyage, de quelque part à ailleurs – 1001 aquarelles*, 2014).

Dans un autre registre, c'est souvent l'île d'Yeu qu'il convoquera pour écrire des poèmes, certains rappelant les haïkus japonais et eux aussi non datés, avec une certaine fascination pour les galets et leur polissage par la mer au fil de millions d'années, tous identiques et tous différents, métaphores poétiques du monde et des hommes :

*Galet
pour moi le monde
nu dur épais cruel
d'un regard confisqué*

Mais si Jean-Claude, âgé déjà de presque 95 ans, semblait soudain pressé de transmettre ses messages personnels au monde, l'astronomie et les astronomes le faisaient toujours vibrer. Et c'est à Jérôme Lalande (1732-1807), pour lui l'astronome le plus influent du siècle des Lumières, qu'il consacrera, avec la collaboration de sa compagne des derniers jours, Simone Dumont, une somme de cinq volumes, *Lalandiana*, parus de 2007 à 2020, et ce, avec un courage et une énergie incroyables (sans parler de sa prodigieuse mémoire), face à une insuffisance rénale qui le minait.

Une dernière citation de Jean-Claude, à laquelle tous les astronomes ne peuvent qu'adhérer : « L'astronomie offre un modèle de comportement, une leçon d'humanité, une ouverture sur les "vraies richesses". Pour détachés qu'ils soient des applications pratiques, les astronomes partagent les inquiétudes de tous pour notre planète. »

Et la fin venue, les cendres du crabe de Pusat Tasek ont rejoint le fond de l'océan à la Pointe des Corbeaux...

Thierry MONTMERLE (1965 s)

Ancien secrétaire général de l'Union astronomique internationale

* *
*

Jean-Claude Pecker et l'émergence de l'astrophysique en France

À la Libération, se dessine en France une renaissance de la recherche que l'enseignement universitaire prend lentement en compte : création du CEA, du campus d'Orsay initialement lié à la Sorbonne, rôles essentiels joués par l'École de physique théorique des Houches et par le Laboratoire de physique de l'ENS. L'astronomie souffre du manque d'instruments : alors que les États-Unis ouvrent en 1949 le télescope optique de 5 m du Mont Palomar, que les Britanniques disposent des radio-télescopes de Cambridge dont les résultats conduisent rapidement au prix Nobel (1974) d'Antony Hewish et Martin Ryle, la France ne disposera de son premier grand télescope optique (1,93 m) à Saint-Michel-l'Observatoire (Alpes-de-Haute-Provence) qu'en 1958, bien que la décision en ait été prise en 1936 dès la création du CNRS. Sous l'impulsion d'André Danjon (1910 s.), alors directeur de l'Observatoire de Paris, Yves Rocard (1922 s.), directeur du laboratoire de physique de l'ENS et Jean-François Denisse (1936 s.) créent la station de radioastronomie de Nançay où le grand télescope est inauguré en 1965. Evry Schatzman (1939 s.) soutient un doctorat d'astrophysique théorique portant sur la structure interne des étoiles denses appelées naines blanches, discipline largement absente dans la France d'avant-guerre. Il occupe en 1954 la première chaire d'astrophysique, créée à la Sorbonne.

C'est dans ce contexte que Jean-Claude Pecker fait ses premiers pas de chercheur sous la direction d'Évry Schatzman et soutient en 1950 un doctorat d'État, portant

sur la théorie des atmosphères stellaires et en particulier celle du Soleil. Il s'ouvre à l'astronomie observationnelle, participant en 1952 à l'observation de l'éclipse solaire totale à Khartoum, et à sa dimension internationale avec un séjour d'un an au High Altitude Observatory (Boulder, Colorado), haut-lieu de l'observation du Soleil et de la théorie de son atmosphère. Ce séjour le conduira en 1954 à publier avec Walter Roberts un article prémonitoire sur ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui « météorologie spatiale » et sur le rôle des particules émanant du Soleil dans le déclenchement des perturbations géomagnétiques. Il s'enorgueillira d'avoir découvert des « cônes d'évitement » qu'il comparera aux « trous coronaux », ces structures moins denses de la couronne solaire, sources du vent solaire ultra-rapide mises en évidence dix-sept ans plus tard par les observatoires solaires spatiaux sur les images de la couronne dans l'ultraviolet.

Ses publications en français, puis en anglais traitent de la formation des raies spectrales, dont l'observation est la principale source d'information sur l'atmosphère du Soleil puis des étoiles. Il y étudie les écarts à l'équilibre thermodynamique local, là où les inhomogénéités et intenses gradients de température rendent difficile une interprétation correcte des spectres observés. Les développements de ses analyses et leur mise à l'épreuve par l'observation donnent lieu aux travaux de toute une génération de ses élèves, à partir de la fin de la décennie : entre autres Jean-Paul Zahn (1955 s), Roger Bonnet, Philippe Delache (1956 s), Françoise Eugène-Praderie (1956 S), Pierre Léna (1956 s), François Roddier (1956 s) à Paris, puis à l'Observatoire de Nice dont il devient directeur en 1962.

L'entrée de la France dans le domaine spatial, voulue par de Gaulle à partir de 1958 et conduisant à la création du Centre national d'études spatiales en 1961 (CNES), se traduit par des perspectives entièrement nouvelles d'observation de rayonnements électromagnétiques jusqu'ici inaccessibles à l'observation terrestre (ultraviolet, infrarouge). En 1958, André Danjon (1910 s) charge Jacques Blamont (1948 s) et Jean-Claude Pecker, de projeter les découvertes d'astronomie et de géophysique qu'un accès à l'espace (fusées-sondes, puis satellites d'observation) permettra. Le Programme de Versailles est ainsi élaboré et contribuera fortement à la feuille de route de ces sciences, lors de la décennie suivante et au-delà.

L'accès à l'espace avec Spoutnik, puis le programme Apollo stimulent la création de laboratoires par le CNRS appuyé sur le CNES, une intense coopération scientifique internationale avec les États-Unis et surtout l'URSS, comme voulu par de Gaulle, et à une lente émergence d'une Europe de la science, avec en 1952 la création du CERN et dix ans plus tard celle de l'Observatoire européen austral (ESO), qui dotera les pays membres de leur premier grand télescope optique (3,6 m) installé au Chili en 1979.

Ces développements attirent nombre de jeunes chercheurs. En 1959, Evry Schatzman et Jean-Claude Pecker publient *Astrophysique générale*, un ouvrage didac-

tique majeur en français, qui va contribuer à la formation théorique de cette génération. De nouveaux élèves et collaborateurs rejoignent alors Jean-Claude, bénéficiant de ses conseils toujours amicaux et de son inspiration, à Nice, à l'Institut d'astrophysique de Paris et au Collège de France, où il est nommé professeur en 1963 : Yvette Cuny, Suzanne Débarbat, Simone Dumont (auprès de laquelle il terminera sa vie à l'île d'Yeu), Jean Lefèvre, Christian Magnan (1960 s), François Roddier.

Limitant ici le propos au rôle directement scientifique de Jean-Claude Pecker, puisque la richesse de sa personnalité est évoquée par ailleurs, il faut mentionner son intérêt pour la cosmologie et les débats auxquels donne lieu pendant la seconde moitié du siècle le modèle du Big Bang. Le considérant comme d'inspiration « créationniste », Jean-Claude Pecker accompagne d'autres astrophysiciens, tels Fred Hoyle et Jayant Narlikar, dans sa mise en question et la recherche d'une alternative (univers sans expansion par exemple). Il poursuivra cette critique jusqu'à la fin de sa vie, mais finira par reconnaître la valeur du modèle cosmologique standard, notamment après les observations de la mission européenne Planck (2009-2013).

La recherche spatiale l'attirait par l'abondance des découvertes scientifiques qu'elle offrait. Il participait lui-même à certaines expériences, assistant ses élèves tant par ses connaissances théoriques qu'en se confrontant avec eux aux délicates manœuvres des instruments en orbite, se soumettant toujours en bon élève, avec discipline, à leurs instructions respectueuses. Entre eux et lui, pas de hiérarchie ! Il partageait leur jeunesse, leur enthousiasme et leur savoir-faire.

Pourtant l'exploration spatiale, avec ses composantes politiques et militaires, l'inquiétait aussi. Opposant la finitude de la sphère terrestre aux limites observables de l'Univers, toujours plus repoussées par les grands télescopes terrestres et spatiaux, il s'interrogea jusqu'à ses derniers moments sur le futur de l'humanité.

Pierre LÉNA (1956 s)

Roger-Maurice BONNET

Ancien directeur du programme scientifique de l'Agence spatiale européenne)

* *
*

Jean-Claude Pecker et l'Unesco

Assis dans la pénombre de la plus grande salle de l'Unesco qui accueille la conférence générale, deux délégués écoutent sagement les interventions des chefs de délégation dont ils tenteront de tirer plus tard la substantifique moelle : moi-même, une novice qui vient de débarquer dans le monde « unesquien », et le très expérimenté président du comité sciences de la commission française pour l'Unesco, Jean-Claude Pecker.

La litanie des discours et les « récréations » nous permettent de faire connaissance et d'échanger nos commentaires, souvent ironiques, parfois admiratifs, et c'est le début d'une belle et longue amitié, toujours renouvelée. L'idéal de l'Unesco – construire la paix dans l'esprit des hommes – après la chute du nazisme, dont il avait tellement souffert, correspondait aux valeurs de Jean-Claude ; il y voyait un grand espoir, comme il l'explique dans un entretien publié dans *l'Archicube* n° 2, non tant pour les progrès de la science en eux-mêmes que pour les échanges que suscite l'organisation, l'éducation qu'elle favorise, notamment l'éducation scientifique des filles, les colloques, et les prix qu'elle peut attribuer aux chercheurs. Il était aussi très investi dans la défense des droits de l'homme, où l'Unesco travaille dans l'ombre pour aider les victimes emprisonnées ou maltraitées qui relèvent de ses missions : savants, artistes, journalistes, etc. S'il a pu comme tant d'autres, être parfois irrité par les chemins que prenait l'Unesco, par la lenteur de ses délibérations, il n'a jamais perdu sa confiance dans son avenir, dans le soutien au développement d'échanges internationaux constructifs.

Nous avons perdu un jeune homme de 97 ans – il n'a jamais été vieux à mes yeux – enthousiaste, passionné, toujours prêt à débattre, plein d'humour, toujours courtois, quel que soit son interlocuteur, prêt à écrire pour *l'Archicube* un article, une notice, jusqu'à ses derniers mois. Sa rencontre avec les lauréats du Concours général, sur le thème du Big Bang et des controverses qui l'entourent, suscita de nombreuses questions : les plus jeunes oubliant que le conférencier avait presque 70 ans de plus qu'eux ! Son état de santé défaillant ne l'avait pas empêché ces dernières années de nous retrouver à l'École le 11 novembre pour un hommage aux normaliens disparus et même d'y intervenir en 2016, son oncle Léon Herrmann (1909 l), latiniste, ayant combattu pendant la Grande Guerre. Nous perdons un grand scientifique, mais aussi un esprit universel, d'une immense culture, un poète et un peintre.

Anne LEWIS LOUBIGNAC (1965 L)

PINGAUD (Bernard), né le 12 octobre 1923 à Paris, décédé le 25 février 2020 à Uzès (Gard). – Promotion de 1943 l.



Avec notre camarade disparaît du paysage normalien une dynastie inaugurée par Léonce Pingaud, son grand-père (1862 l) [1841-1923] professeur d'histoire à la faculté de Besançon, auquel le musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de cette ville est redevable de nombreuses acquisitions majeures, et continuée par Albert Pingaud, son oncle (1890 l) [1870-1942], historien et diplomate, auteur d'une Histoire diplomatique de la France pendant la Grande Guerre. Il reprit la tradition, en une période difficile entre toutes, et il laisse, comme ses aînés,

une trace élégante et humaniste que ces lignes, élaborées à partir des hommages prononcés le 29 février lors de ses obsèques, voudraient fixer. Ses Mémoires, intitulés Une tâche sans fin (Seuil, 2009) complèteront évidemment ces extraits. [P.C.]

Il était né le deuxième d'une fratrie de trois enfants, entre Jean-Louis, l'aîné, et Françoise, la petite sœur tant aimée ; il était convenu que ce serait lui le normalien, comme le grand-père (qu'il ne put connaître) et l'oncle. Au lycée Pasteur (Neuilly-sur-Seine) il eut pour condisciple le futur cinéaste Chris Marker. Ils participèrent ensemble, en 1941, à *La Revue française*, aux *Cahiers de la Table ronde*. Ses sympathies vichyssoises d'alors lui vaudront bien des remords : il s'en expliquera longuement, dans son livre autobiographique *Une tâche sans fin* (Seuil, 2009) mais ses erreurs de jeune homme le poursuivront toute sa vie.

Il prépara le concours au Lycée Henri-IV en cette dure année 1943. Classé premier à l'écrit, il perdit trois places à l'oral, ce dont il garda un profond sentiment d'injustice. Sa rencontre et son amitié pour Jean Pouillon le menèrent à l'Assemblée nationale où il réussit le concours de secrétaire des débats, profession qu'il exerça jusqu'en 1974. Il se maria le 20 mars 1945 avec Marie-Claude Montigny ; trois garçons naquirent : François, polytechnicien (promotion 1966), mort d'une leucémie en 1999 ; Antoine, russisant, mort du sida en 1990 et Denis, né en 1953, énarque. Sept petits-enfants naquirent.

Dès 1946, il publia un premier roman, *Mon beau navire* (La Table ronde). En 1950, il faisait la une de l'actualité littéraire, car il avait frôlé le prix Goncourt, finalement attribué à un trentenaire comme lui, Paul Colin, pour *Les jeux sauvages*, un roman terne à côté de *L'amour triste*. Bernard Pingaud raconte en détail dans ses *Mémoires* la désillusion de l'éditeur et la sienne lorsque, du salon Drouant, sortit la fumée du verdict, et que les petits fours eurent un goût amer⁽¹⁾ : 4 voix contre 5 pour Colin (Colette, souffrante, ne vota pas). Cet échec le marqua durablement.

Durant la guerre d'Algérie, il milita au sein du Comité d'action des Intellectuels contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord. Avec des personnalités de gauche, il apposa, en 1960, sa signature au bas du Manifeste des 121, réclamant le *droit à l'insoumission* pour la jeunesse qui ne voulait pas avoir vingt ans dans les Aurès. Ce qui était alors considéré comme un manquement au devoir de réserve lui valut une suspension de traitement de six mois ; puis il retrouva sa fonction. Son fils Denis évoque avec émotion l'odeur de l'encre chaude des stencils qui arrivaient du Palais-Bourbon au petit matin dans l'appartement rue du Val-de-Grâce avec les comptes-rendus analytiques des débats et des joutes oratoires, la robe de chambre en tweed, luxe écossais, et l'odeur entêtante de la pipe : le grand fumeur qu'il était ne manquait pas de ranger son tabac dans un grand pot en cuivre hérité du grand-père Léonce (le professeur bisontin).

Il anime alors la rédaction de la revue *L'Arc*, bientôt rejoint par Catherine Clément (1959 L). Chaque numéro était consacré à une grande figure culturelle, de la littérature à la philosophie en passant par la peinture, la musique et le cinéma. Appelé par Jean-Paul Sartre (1924 l) pour lequel il éprouve admiration et amitié, il collabore aux *Temps modernes* (jusqu'en 1970).

En 1968, il fonde l'Union des écrivains, avec notamment Jean-Pierre Faye et Michel Butor. Après avoir animé ce collectif jusqu'en 1973, il dirige le groupe d'études du Secrétariat à l'action culturelle du Parti socialiste jusqu'en 1979.

Dans le même temps, se réunit, à l'occasion du festival d'Avignon, une sorte de fratrie, composée des intellectuels socialistes les plus engagés. Parmi eux, Catherine Tasca, Didier Béraud, Jérôme Clément, Henri Cuéco, Jean Digne, Bernard Faivre d'Arcier, Bernard Gilman, Cyril Guitard et Baptiste Marey, l'*Atelier*, du nom du restaurant de Villeneuve-lès-Avignon où ils se réunirent la première fois. Cette « bande de copains » se retrouva régulièrement pour élaborer le programme d'une culture de gauche, jusqu'à l'élection de François Mitterrand.

En 1981, Jack Lang le choisit pour présider la Commission de réflexion sur la politique du livre et de la lecture, qui aboutit, l'année suivante, à la publication du rapport « Pingaud-Barreau ». Son engagement et sa ténacité permirent l'adoption de la loi sur le prix unique du livre, loi qui a sauvé bon nombre de librairies (1982).

En 1983, il est nommé conseiller culturel auprès de l'ambassade de France au Caire, une expérience qu'il conduira avec ténacité et passion jusqu'en 1987. Il se remaria avec Françoise Salaün à Alexandrie (21 janvier 1987).

De retour en France, il rédige à la demande de Jean Gattégno (1956 l), directeur du livre, un nouveau rapport sur le développement de la lecture « Le droit de lire » (mai 1989). Puis de 1990 à 1993, il préside la nouvelle Maison des écrivains et de la littérature, à Paris.

En 1993 il rencontre le chorégraphe François Raffinot et préside le Centre national chorégraphique du Havre jusqu'en 1998.

En 1997, Françoise et lui s'installent définitivement à Collias dans le Gard. Il y repose dans le petit cimetière.

Laissons parler notre camarade par sa voix, dans ces lignes, exorde puis conclusion d'un récit volontairement inachevé, daté de la Saint-Sylvestre 2019 :

« Je suis vieux, très vieux. Il n'y a pas plus vieux que moi. La plupart de mes amis ou anciens collègues sont morts. Quelques-uns doivent bien subsister encore ; mais, comme je n'en ai aucune nouvelle, j'ignore où ils se trouvent. J'imagine qu'ils ont pris leur retraite en province, passant leurs journées, comme moi, à somnoler dans le jardin quand il fait beau, ou devant le feu quand il gèle. Me souvenir d'eux, des bons ou des mauvais moments que nous avons connus ensemble, est une précieuse distraction pour moi qui n'en ai pas beaucoup. J'essaie de me rappeler

leur habillement, le son de leurs voix, leurs expressions favorites, et de quoi ils parlaient à nos rencontres. Quand j'y parviens, le souvenir, hélas, ne les rapproche pas de moi : au contraire, il les éloigne, comme si je ne les avais jamais connus. Je suppose que ça doit être la même chose pour tout le monde. On vivrait mieux si on ne se souvenait pas.

(...)

« J'ai voulu traiter Bernard Pingaud comme un autre, même quand je parle de moi. Cela ne se sent pas toujours. Il peut m'arriver de laisser transparaître l'étroite complicité qui nous lie, la fierté que j'éprouve devant certains passages, voire une certaine tendresse pour l'obstination avec laquelle il poursuit la ligne qu'il s'était fixée au départ de cette aventure. Au total, j'espère avoir su rester modeste là, où et quand il le fallait. Ce dernier livre ne sera donc pas achevé, sinon par une faiblesse coupable de ma part. Il restera donc ouvert à tous les vents comme je l'avais promis... »

La cérémonie des adieux s'acheva par l'air *Where You're Smiling* (Louis Armstrong) dansé, selon son ultime choix, par ses petits-enfants Ada et Robin, en costumes d'époque.

Son épouse Françoise PINGAUD

Note

1. C'est à cette occasion que Gaston Gallimard, l'éditeur du lauréat, manda trois huissiers de justice chez les imprimeurs, pour faire constater que le tirage total était bien de 112.500 exemplaires. Mais la critique défavorable n'incita certainement pas autant de lecteurs à faire l'acquisition de l'ouvrage de Colin, jusque et y compris dans sa ville natale de Sens. [P.C.]

Bibliographie de Bernard Pingaud

Romans et récits

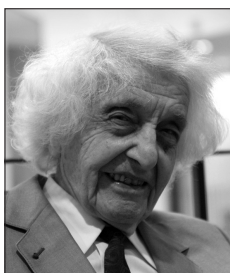
- 1946 *Mon beau navire*, La Table ronde
 1950 *L'Amour triste*, La Table ronde
 1958 *Le Prisonnier*, La Table ronde ; réédité par Gallimard, 1979
 1965 *La Scène primitive*, Gallimard
 1973 *La voix de son maître*, Gallimard
 1973 *L'Imparfait*, Gallimard
 1989 *Adieu Kafka*, Gallimard
 1996 *Bartoldi le comédien*, Seuil
 1998 *Tu n'es plus là*, Seuil
 2002 *Au nom du frère*, Seuil
 2003 *L'Andante inconnu*, Joëlle Losfeld
 2003 *Mon roman et moi*, Joëlle Losfeld

- 2011 *L'horloge de verre*, Actes Sud
 2015 *Vous*, Seuil
 2018 *Piété filiale*, Le Temps qu'il fait
 2020 *C'est-à-dire*, Le Temps qu'il fait.

Essais

- 1954 *Hollande*, Seuil, coll. « Petite planète »
 1956 *François Muselier*, in *Regards neufs sur le Parlement*, Seuil
 1959 *Madame de la Fayette*, Seuil, coll. « Écrivains de toujours »
 1965 *Inventaire, essais*, Gallimard
 1966 *Entretiens avec Brice Parain*, Gallimard
 1974 *Mitterrand, l'homme, les idées*, Flammarion
 1975 *L'avortement, histoire d'un débat*, Flammarion
 1979 *Comme un chemin en automne*, *Inventaire II*, Gallimard
 1983 *Le livre a son prix*, Seuil
 1983 *L'expérience romanesque*, Gallimard, coll. « Idées »
 1992 *Les infortunes de la raison* (avec Robert Mantero), Hatier, coll. « Brèves Littéraires »
 1992 *L'Étranger d'Albert Camus : essai et dossier*, Folio
 1995 *Gloses à la sorcière* (avec André Frénaud), Gallimard
 2000 *Écrire, jour et nuit*, Gallimard
 2007 *La Bonne Aventure*, Seuil
 2009 *Une tâche sans fin (1940-2008)*, Seuil
 2013 *L'Occupation des oisifs*, Classiques Garnier.

CAUSSE (Maurice), né le 24 avril 1924 au Havre (Seine-Inférieure), décédé le 26 février 2020 à Saintes (Charente-Maritime). – Promotion de 1943 s.



Texte pour la cérémonie d'enterrement de Maurice Causse à Saintes, Lormont, le jeudi 5 mars 2020, commenté et complété.

Ceci est un texte sur nos 72 années de vie commune, avec quelques précisions biographiques d'ordre mathématique, dans la mesure de ma mémoire de 96 ans. En effet, nous n'avions plus de lien avec la promotion 1943, sauf une rencontre à Bures-sur-Yvette, à l'invitation de René Thom.

Avant les 58 ans passés auprès d'une Charente paisible, la vie de Maurice Causse n'a pas été un long fleuve tranquille.

Il est admis au concours en 1943. Au cours de l'année 43-44 il participe à une opération ratée de vol de carte d'identité en banlieue parisienne et part dans le Vercors après avoir réussi le certificat de calcul différentiel. Là encore opération ratée, les maquisards attendaient un parachutage d'armes et ils se sont laissé surprendre par l'arrivée des planeurs allemands. Massacre pour les uns, fuite éperdue pour les autres. Ensuite il traverse la Drôme pour rejoindre un autre groupe de maquisards dans une région qu'il connaît bien et il peut enfin intégrer la division « De Gaulle ». Il est alors envoyé à Cherchell (Algérie) comme élève-officier et profite de la proximité d'Alger pour aller y passer le certificat de « mécanique rationnelle ». Il y rencontrera sur les bancs de l'Université le « fameux » et malheureux Maurice Audin, victime des paras en 1957.

La France libérée, il revient à Paris l'année scolaire 45-46, passe l'agrégation en 1947 et se marie. Il obtient une bourse CNRS, et présente une thèse sous la présidence de Louis de Broglie, travail où il reprend les travaux de l'astrophysicien britannique Edward Arthur Milne sur « La relativité restreinte », avec Jean-Louis Destouches comme maître de thèse.

En même temps il suit quelques cours à la faculté de Théologie protestante de Paris (hébreu, grec...), car fils, petit-fils, neveu, cousin de pasteurs, la théologie l'intéresse, et dès 1943 il entame avec son père, pasteur à Lyon (et docteur ès lettres), une correspondance hebdomadaire qui durera 20 ans.

Bien que docteur ès sciences, il renonce à une carrière dans la recherche scientifique et demande pour nous deux un poste à Madagascar, pays à majorité protestante à l'époque. Son arrivée permettra la création du MPC [Certificat d'études supérieures de mathématique, physique, chimie] complétant le PCB [Certificat d'études physiques, chimiques et biologiques] d'une université naissante. Nous donnerons bénévolement quelques heures de cours au collège protestant où nous aurons le plaisir de rencontrer un élève exceptionnel, Albert Zafy, qui sera quelque temps président de Madagascar, élu grâce à sa réputation de médecin intègre, mais sans parti politique organisé pour soutenir son action.

La demande de nomination de notre couple à Madagascar avait suscité une vive inquiétude dans les milieux officiels. Pourquoi un couple de normaliens aussi diplômés demandait-il à enseigner à Madagascar ? Maurice Causse à peine arrivé avait appris très rapidement la langue malgache. Il put donc lire les journaux locaux. Nous fréquentions des missionnaires protestants et des amis malgaches, mais pas du tout la société européenne, mis à part nos collègues enseignants.

Au bout des trois ans de contrat, le gouverneur nous fait savoir que nous ne pourrions pas revenir après nos congés en métropole. « Ce ne sont pas des communistes,

mais des chrétiens progressistes, c'est bien pire », a-t-il été dit à un collègue qui s'était renseigné au ministère.

Nous étions partis à Madagascar avec un enfant, et nous en revenons avec trois, Francine, Philippe et Susanne.

Le soleil, un frère et un beau-frère médecins militaires, l'un à Alger, l'autre dans le Sahara à Adrar, nous amènent à demander Alger. « Il n'y a pas de problème en Algérie », nous avait dit un inspecteur muté d'Alger à Tananarive (...). Nous arrivons en octobre 1953 à Alger. La « rébellion » démarre le 1^{er} novembre 1954. Mais, pour nous, indubitablement, c'est déjà le premier pas vers une guerre d'indépendance. Éclairé en effet par les événements de Madagascar de 1947, Maurice Causse a prédit très tôt « qu'il y en aurait pour des années ».

Après un an pénible au lycée Bugeaud - lycée avec internat où règnent en maîtres des enfants de colons - il peut être nommé au lycée franco-musulman, la Médersa, où viennent les boursiers algériens, souvent très pauvres. Les élèves sont logés, nourris et chauffés et se trouvent alors dans un véritable paradis, comme leurs enseignants. Ils étudient le programme français allégé, mais également l'arabe parlé, l'arabe littéraire, et aussi le droit musulman qui s'applique dans certains domaines. Maurice Causse complète ses cours d'arabe de la faculté avec son collègue et ami Cheikh Aouissi Mécheri, professeur de droit musulman, qui l'initie à la lecture du Coran. Cet ami lui permettra d'augmenter ses connaissances sur les origines arabes de données mathématiques. Par la suite il émaillera toujours ses cours d'éléments d'histoire des sciences.

En 1961, on admettait des européens en terminale S dans ce lycée très particulier ; l'un d'eux est rentré chez lui en disant à son père, professeur de philosophie : « On a encore eu un cours de philosophie des sciences... » Il était visiblement très intéressé. Un de ses anciens élèves algériens deviendra spécialiste des documents scientifiques de Tombouctou et professeur émérite de la faculté de Lille.

Après avoir hébergé en 1957 une jeune femme algérienne, à la demande d'amis qui savaient que « les Causse ne font pas de politique », Maurice Causse est arrêté par les parachutistes, et conduit à la « villa des tortures » (villa Sésini). Il reçoit, dans ses bras, dans la cellule de la cave, un communiste d'origine juive qui avait été torturé : il le console en lui chantant des psaumes. Lui-même sera respecté, impressionnant l'officier parachutiste qui l'interroge par son attitude digne et respectueuse. Il y a abandon de l'accusation qui le visait au procès dit des « ultras chrétiens » de juillet 1957. Mais, à partir de ce moment-là, Maurice Causse reçoit des informations venues de ses amis arabes et européens sur les actes terribles commis sur une population opprimée ; en particulier des informations venant de l'archevêché ou du président des Églises protestantes françaises en Algérie.

Vers 1958, à l'occasion d'une période de formation militaire pour les officiers de réserve à Chréa, il propose d'améliorer la table de tir d'artillerie en l'adaptant au relief local, à la grande surprise des instructeurs qui surveillaient cet officier professeur qui s'était fait remarquer à Alger en 1957. Il a la confirmation de la méfiance à son égard quand, envoyant à sa famille à Saintes un télégramme en latin, il entend dire que la Poste a envoyé un message codé !

Ce passage par la Médersa se termine en février 1962 après l'assassinat par l'OAS des maîtres d'internat algériens alors qu'ils se rendent à leurs cours à l'Université. Le recteur ferme le lycée après la manifestation des élèves indignés ; l'émeute est calmée par Maurice Causse et son ami Mécheri à la demande du proviseur, frappé d'une crise cardiaque. On craint alors aussi pour lui, et le rectorat l'autorise à rentrer en France légalement, ce sera le 18 février 1962, laissant en un premier temps femme et enfants. Ce départ est d'autant plus urgent que son frère magistrat, vice-président du tribunal de grande instance d'Alger, vient d'être assassiné par l'OAS le 6 janvier 1962. Toute la famille rentrera en France fin juin comme de « faux pieds-noirs » juste avant l'indépendance.

Ces années de 1953 à 1962 nous auront laissés de grands souvenirs. Nous sommes retournés en 2001 à Tananarive où mon mari a donné des cours à la faculté de Théologie. En 2012, nous avons été invités à Alger par quatre anciens élèves de la Médersa, à l'occasion de l'Assemblée générale annuelle de l'Association des Médersiens, pour un hommage vibrant à celui qui fut leur professeur... 50 ans plus tôt !

Désormais avec sa femme et six enfants (les trois premiers, plus Bernard, Éveline et David – né à Alger en avril 1962 !), Maurice Causse rejoint ses parents à Saintes. La première année est rude - en particulier pour la mère de famille enseignante que j'étais, dans une maison très agréable en été, mais pas du tout en hiver... Je pris par la suite un an de congé sans solde qui se transforma en retraite. Et nous avons eu un septième enfant, Olivier.

Avant même notre arrivée à Saintes, le directeur de l'École d'agriculture avait proposé à Maurice Causse pour la rentrée un poste dans une classe nouvelle, la troisième du genre en France, ayant pour but d'amener les élèves à un niveau qui leur permette d'entrer sans le bachot dans la préparation à l'Agro. Dans le cycle agricole, les élèves non bacheliers ne pouvaient en effet passer que le concours de l'ENITA (École nationale d'ingénieurs en techniques agricoles), mais ils étaient payés dès la première année.

Maurice Causse décide de commencer son enseignement par la philo pour leur donner des bases utiles de raisonnement et de réflexion, puis de leur donner les outils mathématiques leur permettant de terminer très rapidement par la physique. Il va assumer cette tâche de la rentrée 1962 à 1969. Mais, à l'occasion d'un remplacement,

précisément dans la classe de préparation à l'ENITA, il y découvre des élèves bien meilleurs et plus motivés que ceux de sa classe « spéciale » (ce choix étant souvent dû à un besoin financier). Comme il a été question de fermer une des trois classes, il propose de supprimer la dernière créée, celle de Saintes. Et il prend alors un poste au lycée classique de 1970 à 1983.

Très rapidement il va s'adapter aux nouveaux langages et méthodes mathématiques, et participera à des séminaires de l'IREM de Poitiers, qui lui prêtera en 1974 un ordinateur HP, sans écran vidéo, mais avec matrice LEDs et table traçante, pour imprimer courbes et programmes. Avec cet outil il formera son fils de 11 ans à programmer des fonctions affines par morceaux pour dessiner cheval, maison, ... Cette expérience lui permet quelque temps après d'enseigner à ses élèves de terminale S les principes de la programmation et les premiers algorithmes – se référant à Al-Khwârizmî (IX^e siècle) – avec l'exemple de l'algorithme d'extraction des racines carrées. Par la suite il présentera une étude sur le boulier chinois. Étude qui sera publiée à son insu, ...et sans le nommer !

À l'époque, Maurice Causse pense qu'il était plus important de former les jeunes des niveaux clés : 4^e, 2nde, terminale ; de fait il aura le plaisir, une année, d'obtenir qu'un tiers de sa classe de terminale S soit admis au lycée Montaigne de Bordeaux, en hypotaupe.

Par ailleurs, la directrice du lycée, de formation littéraire, lui ayant confié son désarroi devant la terminologie des « maths modernes », il fera des cours à ses collègues littéraires : élèves volontaires et appliqués.

Il prend sa retraite en janvier 1984 et ne fera plus de maths qu'avec ses nombreux neveux qui viennent l'été à Saintes pour des cours « privés », entrecoupés de parties de ping-pong ou de jeu de boules avec « l'oncle ». Son dernier succès sera de faire comprendre à sa petite-fille, professeur de design, les formules mathématiques de « l'hyperboloïde de révolution », forme utilisée par les architectes, notamment pour la construction des châteaux d'eau, lorsqu'après 1948 on installa l'eau potable partout en France. Cette petite-fille proposera aux inspecteurs généraux de mathématiques et de design un travail interdisciplinaire sur ce sujet, travail qui recevra un accueil enthousiaste et donnera lieu à une publication EDUSCOL : *Surfaces gauches, développement en design*.

C'est à Saintes que Maurice Causse, chercheur infatigable, a travaillé et publié sur le passé protestant de la Saintonge, puis de façon inattendue, a repris le travail du pasteur Paul Sabatier sur la vie de saint François d'Assise. Ce travail aboutit en 1993 à une nouvelle thèse, en théologie, sur « la question franciscaine ».

Puis, la question de l'islam – déjà travaillée en Algérie avec son grand ami, chartiste, François Hauchecorne – reprend une place importante dans sa vie et le conduit

à faire des synopses sur 120 hadiths – établissant des comparaisons entre des textes anciens et le Coran, pour en établir la chronologie – afin de mieux comprendre les origines, en partie chrétiennes, de l’islam.

Maurice Causse a eu la satisfaction de constater – deux mois avant sa mort – que ses travaux étaient en correspondance avec les derniers travaux de chercheurs actuels de plusieurs nationalités.

Ceux qui l’ont côtoyé évoquent les qualités profondes du père, du grand-père, de l’arrière-grand-père, de l’oncle et du grand-oncle, de l’ami, de l’enseignant « exigeant mais juste », du bénévole à la « halte d’urgence » et du service « banque alimentaire ».

Ils parlent aussi de son amour de la musique, de sa belle voix grave bien appréciée dans les chœurs auxquels nous avons participé, depuis la chorale de l’Oratoire du Louvre lorsque nous étions jeunes fiancés, jusqu’au chœur symphonique Polifonia – dirigé par sa belle-fille – finissant sa carrière de choriste avec le *Paulus* de Mendelssohn dans sa 90^e année, en passant par les chorales de Saintes et le CoRéAM de Poitou-Charentes dirigé par Jean-Yves Gaudin. En 1951, il avait conduit l’*Alleluia* de Haendel en langue malgache pour l’accueil à Tananarive du président de l’Église réformée de France, Marc Boegner.

Sa mémoire stupéfiante lui permettait à tout moment – à table en particulier – de chanter une très vieille chanson ou de réciter une fable de La Fontaine, ou encore de faire un cours sur l’histoire des découvertes en astronomie.

L’an dernier et après la reconnaissance par le Président de la République de l’assassinat de Maurice Audin, Maurice Causse put lui apporter son témoignage sur cette « affaire », et en fut remercié.

Fatigué de toute part, considérant qu’il n’avait plus à chercher, affaibli par un cancer, il a attendu la fin avec sérénité.

Sa famille et ses amis lui ont dit adieu le 5 mars avec le chœur final de la *Passion selon saint Jean* de J.-S. Bach. Le chœur et l’orchestre étaient composés par ses enfants, ses petits-enfants, tous leurs conjoints, ses neveux et quelques amis très proches.

Il est maintenant à Mornac-sur-Seudre, pour sa dernière demeure. Pourquoi Mornac ? Parce qu’il n’y avait plus de place au cimetière de la famille Des Mesnards de Saintes, protestants depuis la Réforme, et que ce charmant village où il y a une demeure familiale depuis 1764 est celui de mes ancêtres maritimes.

Yvonne CAUSSE-BOITEUX (1944 S)

PONSONNET (Paul), né le 26 février 1924 à Saint-Étienne (Loire), décédé le 10 juin 2019 à Lyon (Rhône). – Promotion de 1943 s.



Paul Ponsonnet a accompli une très longue carrière au lycée du Parc où il a enseigné la physique-chimie dans une des deux classes de Mathématiques spéciales A' (ancêtre des M' puis MP*), pendant quarante ans, de 1947 à 1987. Son père était directeur du personnel d'un grand atelier d'une usine textile stéphanoise.

Second d'une famille de quatre enfants, Paul Ponsonnet a commencé ses études au petit séminaire de Montbrison, puis au lycée technique Sainte-Barbe à Saint-Étienne.

Élève en classes préparatoires au lycée Claude-Fauriel à Saint-Étienne, il est reçu à « la rue d'Ulm » pendant la guerre, en 1943. Titulaire de l'agrégation de physique-chimie en 1947, il est nommé au lycée Ampère de Lyon où il ne reste que quelques mois. En effet, il est appelé en cours d'année dans la classe de Mathématiques spéciales A' du lycée du Parc, succédant à André Moussa lui-même nommé à l'université (la faculté des Sciences, comme on disait à l'époque). Dans cette classe, Paul Ponsonnet formera des générations de taupins. Parmi eux, une ancienne élève, Marie-Françoise Marmonier (1979 S) et son mari Patrick qui m'ont adressé ce témoignage :

« Monsieur Ponsonnet était un professeur qui a marqué des générations d'élèves, et en particulier la nôtre, par ses qualités de pédagogue et par sa grande humanité. Il restera dans nos souvenirs un professeur de physique investi dans la recherche de réussite pour tous ses élèves. Grâce à lui, la physique devenait accessible au plus grand nombre. Il s'investissait aussi dans l'accompagnement de ses étudiants, notamment pendant les colles, où il profitait de la proximité avec les élèves pour leur distiller des conseils avisés et faire passer des messages personnalisés.

« Nous avons aussi le plaisir de le rencontrer à la sortie des écrits des concours ; il remontait le moral des candidats qui avaient des moments de faiblesse. Il restera donc pour nous un modèle de professeur. »

Nommée elle-même en 1989 professeur de physique-chimie au lycée du Parc, Marie-Françoise Marmonier aura ainsi l'occasion de retrouver son ancien professeur :

« Plus tard, nous avons le grand plaisir de le revoir au traditionnel « pot » de fin d'année du labo de physique, moment pendant lequel il prenait toujours des nouvelles de ses anciens étudiants. »

L'année de la nomination de Paul Ponsonnet au lycée du Parc, 1947, est aussi celle de son mariage avec Josette Fulchiron. De cette union sont nés trois enfants : une fille, Dominique, et deux garçons : Bernard et Roland. Paul Ponsonnet et son épouse ont pu célébrer leurs 70 ans de mariage en septembre 2017.

Pour les anciens taupins, le nom de Paul Ponsonnet est étroitement lié à celui d'André Moussa, non pas à cause du « passage de témoin » de l'un à l'autre, mais à cause de la grande quantité d'ouvrages destinés aux élèves des classes préparatoires que tous deux ont signés. Ces ouvrages, connus dans la France entière, ont tous été publiés chez l'éditeur lyonnais Desvigne, et le site de la BNF en recense 21 !

C'est avec ces ouvrages que j'ai moi-même travaillé en taupe à Paris à la fin des années 1960. J'étais conscient de la qualité de ces livres, de leur « solidité », mais je ne me doutais pas que j'allais, moins de dix ans plus tard, connaître Paul Ponsonnet ; je me doutais encore moins que j'allais être amené à travailler « en parallèle » avec lui pendant 13 ans (1974-1987). J'ai été très bien placé pour admirer sa rapidité intellectuelle et sa puissance de travail.

Paul Ponsonnet restait très simple, il n'y avait en lui aucune trace d'ostentation.

Ceci dit, nous n'avons jamais pu vraiment travailler « ensemble » ; je n'avais pas sa rapidité intellectuelle et il n'avait pas mon goût pour les questions « fondamentales » ressassées sans fin, ni ma manie de rédiger chaque étape d'un calcul en en mentionnant le fil conducteur. Au début de nos « vies parallèles », nous avons essayé d'échanger des solutions de problèmes, mais cela n'a pas duré. Paul Ponsonnet perdait moins de temps à résoudre lui-même le problème qu'à lire mon long bavardage. Ces différences ne nous empêchaient pas de très bien nous entendre. Dans le cadre de notre métier, nous échangeons nos élèves pour les « colles ». Plus important encore, nous avons été reçus, de nombreuses fois mon épouse et moi, chez lui à Lyon, ou dans la maison de Saint-Genest-Malifaux que Paul Ponsonnet et sa femme avaient fait construire et où ils passaient l'essentiel de leurs vacances. Paul Ponsonnet, sa femme et leurs deux fils nous ont fait la surprise de venir nous rendre visite, un été, en Bretagne dans notre maison de famille, et nous en conservons un souvenir ému.

Après son départ en retraite, nous avons collaboré une fois, en 1998. J'avais préparé un problème pour un prix lyonnais, le « Prix Ampère », destiné aux élèves commençant leurs études supérieures. Le thème conducteur en était « les marées » sur la Terre et dans le système solaire. Paul Ponsonnet a bien voulu tester le problème – je ne lui en avait évidemment pas donné la solution. Il a fourni une solution impeccable, bien entendu, mais, ce qui m'a le plus touché, c'est l'avis accompagnant son envoi : « un joli problème ». Je ne l'avais jamais entendu faire un compliment aussi marqué. Bien sûr, j'ai conservé ce témoignage.

Son rôle au lycée du Parc ne se limita pas à l'enseignement. En 1974, et jusqu'à sa retraite, Paul Ponsonnet a assumé la charge de responsable des laboratoires de physique-chimie. Dans cette fonction délicate, il a été uniformément apprécié par les professeurs et par l'ensemble des personnels techniques, tant pour ses capacités professionnelles que pour ses qualités humaines.

L'exemple de son père et les valeurs dans lesquelles il a vécu y ont été certainement pour beaucoup.

Un autre aspect de cette carrière si riche, est le rôle de Paul Ponsonnet au sein de l'entreprise Solyvent, devenue Howden Solyvent-Ventec, spécialisée dans la conception de ventilateurs industriels. Un de ses anciens condisciples du lycée Claude Fauriel de Saint-Étienne, Robert Molle, polytechnicien et directeur de Solyvent-Ventec, lui avait demandé de devenir conseiller scientifique de cette entreprise, dans le centre de Chalon-sur-Saône. Paul Ponsonnet a poursuivi cette activité jusqu'en 2001.

Mener de front une carrière d'enseignant et une collaboration au sein d'une entreprise industrielle est assez rare ; c'est pourquoi il est intéressant d'insister un peu sur ce point.

Un ancien ingénieur de Solyvent-Ventec, Alain Godichon a bien voulu me donner quelques détails :

« J'ai commencé ma carrière d'ingénieur en septembre 1972. Je me souviens que lors de l'entretien de recrutement pour le poste d'ingénieur Recherche et Développement, nous étions une douzaine de candidats pour l'entretien final et le président de Solyvent-Ventec, monsieur Molle avait demandé durant la réunion si l'un d'entre nous avait été l'élève de monsieur Ponsonnet. Ce fait a-t-il facilité mon recrutement, puisque j'étais le seul ?

« À cette époque Paul Ponsonnet était déjà conseiller scientifique pour la société Solyvent-Ventec.

« Il avait déjà écrit un cours sur les ventilateurs (lois de fonctionnement, lois de similitude..) destiné aux ingénieurs. Ce cours est resté un document interne à la société (cours Ponsonnet).

« Paul Ponsonnet venait passer une journée par semaine (le lundi) chez Solyvent-Ventec pour prodiguer ses conseils dans l'équipe Recherche et Développement, notamment pour l'amélioration des performances et le développement de nouvelles gammes de ventilateurs. En dehors du temps passé le lundi, il réfléchissait beaucoup et travaillait sur les problèmes que nous lui soumettions. Souvent le mardi matin à la première heure, je recevais son appel téléphonique : il avait réfléchi durant la nuit. Il savait aussi poser les équations d'un modèle sur un problème technique particulier, en mécanique vibratoire par exemple.

« Paul Ponsonnet a publié chez Dunod en 1974 pour Solyvent-Ventec un livre unique : *Bruit des ventilateurs et calcul acoustique des installations aérauliques*. Il a beaucoup écrit et je conserve ses documents manuscrits avec le souhait de pouvoir compiler un jour ses écrits pour constituer un ouvrage spécifique en hommage à cet homme remarquable.

« Un peu plus tard, il sera également conseil pour la société REP dont monsieur Molle était le président à cette époque. Cette société concevait et fabriquait des presses à injecter le caoutchouc. Elle existe toujours, basée à Corbas.

« Outre le fait que nous ayons travaillé de longues années ensemble, nous sommes devenus amis. Nous déjeunions ensemble au restaurant Saint-Régis lors de ses visites hebdomadaires à Chalon-sur-Saône. Il affectionnait particulièrement ce lieu très calme (il n'aimait pas en changer et me le faisait comprendre par une petite remarque lorsque je choisissais un autre lieu). Durant le repas, nous échangeons sur tous les sujets : il s'intéressait à ma vie familiale et nous commentions aussi les sujets d'actualité de la semaine. Mais les questions techniques sur lesquelles nous réfléchissions ensemble reprenaient bien vite le dessus. Nous avons eu ensuite l'occasion de nous rencontrer régulièrement avec son épouse et la mienne, et nous avons maintenu ces contacts après son départ de Solyvent-Ventec. Notre relation avec sa famille dure toujours. » Un souvenir anecdotique : l'un des ingénieurs m'a dit, comme en passant, que Paul Ponsonnet avait amusé ses enfants, à un repas en famille, en leur chantant la « Chanson des Canuts ». Les lyonnais apprécieront.

Paul Ponsonnet a vécu une longue retraite au milieu des siens. Il a conservé presque jusqu'au bout une grande vivacité intellectuelle. Il s'est éteint le 10 juin 2019, à 95 ans.

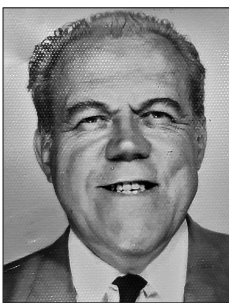
Ses obsèques ont eu lieu dans sa paroisse, en l'église Notre-Dame Saint-Louis, dans le 7^e arrondissement. Outre son épouse, ses enfants, sa famille et des amis fidèles, plusieurs anciens collègues du lycée du Parc étaient présents. Et, parmi eux, des représentants des personnels techniques du laboratoire. C'était un bel hommage, 31 ans après son départ à la retraite.

De telles personnalités ne s'oublient pas.

Je tiens à remercier M. Alain Godichon pour les renseignements qu'il m'a fournis sur l'activité de Paul Ponsonnet au sein de Solyvent-Ventec. Je tiens aussi à exprimer ma gratitude à M^{me} Ponsonnet et à ses enfants pour la confiance qu'ils m'ont témoignée en me confiant la rédaction de cette notice.

Jacques RENAULT (1967 s)

BÈS (Jean), né le 11 juillet 1924 à Montpellier (Hérault), décédé le 17 février 2020 à Bures-sur-Yvette (Essonne). – Promotion de 1946 I.



Cette notice est rédigée par sa famille et des proches qui l'ont connu au lycée Saint-Louis, elle s'appuie sur les souvenirs familiaux pour évoquer les années d'École de notre camarade, qui avait tenu à conserver l'« esprit de la rue d'Ulm » ; c'est en raison de cette fidélité que les siens ont accepté de rédiger ces lignes, et ce portrait forcément subjectif.

* *
*

Sa mère, cévenole, était institutrice ; son père, né à Castres dans une famille ouvrière, était devenu contrôleur fiscal grâce à « l'école de la République », qui lui avait permis de s'extraire de la dure condition de ses parents. Leur couple tint donc à donner aux trois enfants les meilleures conditions d'éducation. Lorsque Jean, leur aîné, eut dix ans, ils demandèrent et obtinrent leur mutation à Sète, pour qu'il puisse entrer au collège sans être pensionnaire.

Jean Bès garda un souvenir ébloui de ce collège (qui devint le lycée Paul-Valéry) étagé le long du mont Saint-Clair. Il avait comme camarades Colpi (le futur cinéaste), Varda (le frère d'Agnès) et dans la salle d'étude Brassens (Georges). Excellant dans toutes les disciplines, il choisit le baccalauréat Philosophie grâce aux cours *enthousiasmants* de M. Bonnafé (qui marqua aussi Georges Brassens). La mention Bien lui ouvrit les portes de l'hypokhâgne de Montpellier.

Il y entra en octobre 1942 ; il conserve la photo de classe, jeunes gens et professeur hâves et mal vêtus ; mais l'aura des maîtres (Aristide Bocognano [1906 I], en lettres, Olivier Clément [1922 I] en histoire, Roland Picot en allemand) ouvrait les esprits et soutenait une camaraderie jamais démentie en dépit des rigueurs du temps. L'année suivante fut perdue : Jean n'échappa au STO que grâce à un garagiste lié à la Résistance qui le déclara *apprenti mécanicien* : il vécut caché sous des bâches ou entre deux camions, avec ses Budé. En octobre 1944, il réintégra la khâgne et passa trois certificats de licence ès lettres. En juin 1946, il monta par l'unique train de nuit à Paris, débuta l'oral, et découvrit la capitale.

L'admission ouvrit alors une période de détente, sinon d'euphorie : théâtres, concerts, musées, expositions... ces pluriels dépassant le maigre pécule du normalien de l'après-guerre, il le compléta par des cours dans une « boîte à bachot ». Les soirées dans les thurnes avec des condisciples aussi divers que passionnants (Jacques Le Goff, Pierre Garrigue, Alain Touraine [1945 I], Michel Foucault, Paul Viallaneix [1946 I], Roger Fauroux [1947 I], Emmanuel Le Roy Ladurie [1949 I]), laissaient peu de temps pour achever la licence et présenter le diplôme (sur Arthur Rimbaud).

Mais affronter le programme de l'agrégation des Lettres, au nombre de postes alors très réduit, était une autre affaire. Sur les conseils d'un caïman, il *remit les billes dans son chapeau* et s'orienta vers l'agrégation d'allemand, semblant plus accessible. Pour mieux affronter l'oral, il séjourna plusieurs fois en Allemagne (dans la zone d'occupation française : Fribourg ou la Forêt-Noire), revenant engranger les certificats, nouant des contacts, non sans ambiguïté toutefois, avec la jeunesse mal remise du traumatisme.

La licence obtenue, hésitant à poursuivre des études purement livresques, il accepta la proposition de Claude Taha-Hussein (P.E. 1949 I), fils du ministre du roi Farouk 1^{er}, pour enseigner le français au Caire. Il partit avec Henry Bouillier (1945 I), les jumeaux Bernand (1946 I), et Albert Kerrinckx (1947 I) ; les liens d'amitié tissés

alors durèrent jusqu'à la mort. Les paysages somptueux, la mystérieuse civilisation pharaonique le conquièrent ; la compétence des égyptologues de l'IFAO (Institut français d'archéologie orientale) et le contact avec un peuple *solaire* (dont il apprit la langue) le fascinèrent : il se lia avec des musulmans cairotes, puis une communauté copte de Haute-Égypte, et trouva un début de réponse à ses questionnements métaphysiques : au point qu'il songea à se faire sinon anachorète, du moins cénobite. Son peu de goût pour l'ascèse, et le désir de ne pas se couper de son père (anticléric) l'écartèrent de cette vocation.

Il fut victime de la crise de Suez, comme les frères Bernand ; malgré les précautions pour son retour en Europe, il fut gardé dans son domicile, quasiment en otage, avant d'être théâtralement expulsé par voie aérienne fin octobre 1956. Un poste de lecteur lui fut trouvé à Tübingen et il passa sans transition du soleil du Nil aux brumes du Neckar gelé. C'était une autre ambiance qu'en 1948 : la garnison française était parfaitement acceptée et les contacts culturels fort riches (à l'Université, il monta un ciné-club et fit inviter entre autres Alain Robbe-Grillet et Paul Cazin). Après trois ans à Tübingen il passa au Centre culturel français de Brême. Devant un auditoire composé autant d'étudiants que de travailleurs et de retraités francophiles, il présenta les nouvelles tendances de la production littéraire : il proposa avec deux étudiantes une *lecture vivante* de *La Leçon* d'Eugène Ionesco qui médusa le public...

Le climat de l'Allemagne du Nord portait à la mélancolie le méridional qu'il restait : en 1962 il prit une année sabbatique, présenta l'agrégation de Lettres modernes et malgré des problèmes de santé fut admis 5^e (juillet 1963). Affecté au lycée Pasteur (Neuilly-sur-Seine) il y fit deux découvertes marquantes : sa première classe de Math spé' et ...Marie-Germaine sa future femme, enseignante d'histoire, qu'il épousa en 1965.

Ils passèrent deux ans à Antony, le temps de la construction du pavillon à Bures, puis Jean enseigna à Saint-Louis en 1967, jusqu'à sa retraite (1989). Il y resta en connaissance de cause : après quelques cours complémentaires à Nanterre, un poste à l'Université lui fut proposé, mais le programme et le public des préparations scientifiques et commerciales lui convenaient davantage. Les thèmes et la variété des auteurs le séduisaient : les vacances lui permettaient de (re)découvrir Sophocle, Pascal ou Shakespeare, autant que Kafka, Giono, Buzzati, Borges, ou Mishima. Les thèmes transversaux nécessitaient l'apport de la philosophie, de l'histoire, voire de la sociologie : autant d'occasions de briser les frontières enclavant hermétiquement la littérature.

L'un de ses élèves du lycée Saint-Louis raconte comment la stature physique du nouveau professeur l'avait impressionné : c'était le sosie d'Orson Welles qu'il venait de découvrir au cinéma voisin. Mais très vite, sa stature intellectuelle le marqua durablement – lui puis ses deux frères, aucun des trois ne l'a oublié. Jean Bès l'avait

émerveillé par la précision de ses paroles, la pertinence de ses commentaires et l'immense étendue de sa culture : un vrai humaniste. Ses cours passaient de l'emportement contre ses Béotiens d'élèves, quand il dénonçait leur ignorance ou leur manque de curiosité par ce qualificatif, à la jubilation intérieure quand une heureuse formule traversait son esprit : le visage s'éclairait. Il relatait le mot de Voltaire, ancien élève du collège d'Harcourt devenu Saint-Louis : voyant un âne attaché devant la porte, l'élève Arouet avait déclaré sur un ton solennel : « Il reviendra parmi les siens et les siens ne le reconnaîtront pas. » Il concluait : « Je garderai le souvenir d'un homme très intelligent, courageux, soucieux des autres, ayant une grande foi en Dieu : il aura perpétué l'excellence de l'enseignement français. » (Louis Descorps).

Après la retraite, il resta cinq ans correcteur aux jurys d'entrée à Sup' de Co' et à l'INSEE. Pour cet oral, il avait créé une épreuve de culture générale fort originale : le candidat devait en trois heures découvrir, résumer et discuter un bref ouvrage (sur des sujets très variés) : il voulait stimuler intelligence et curiosité, instruire au moment même de l'évaluation. L'échange fécond s'établissait entre ces jeunes gens à l'aube de carrières des plus variées et l'exemple du maître : le jugement droit du correcteur allié à la culture littéraire et philosophique du préparateur. Que de scrupules de conscience, que de relectures, pour être sûr de la note finale !

Ce bonheur se continuait dans le jardin de sa demeure, à relire poètes et philosophes : Rilke, Valéry cher à son cœur de Sétois, Claudel (après un projet inabouti de thèse). Les essais à portée métaphysique le passionnaient, ceux de René Girard, de Jean-Luc Marion notamment, et pour la religion, il avait retrouvé ceux de son maître de khâgne, Olivier Clément, devenu théologien de l'Église orthodoxe de France. Il noircissait des pages d'annotations et de réflexions que seul il eût pu classer. Entre 2008 et 2010 il se consacra avec son frère et sa sœur aux carnets de guerre que leur père avait écrits dans les tranchées de 1915 à 1918 : ces manuscrits d'une force et d'une sincérité exceptionnelles marqués d'un humanisme laïque (du pays de Jean Jaurès [1878 l]) ont été publiés en novembre 2010 par la Société culturelle du pays castrais.

Et parallèlement, il continuait à enseigner à des élèves assez réceptifs : après ses cinq filles, ses douze petits-enfants. Ils ont beaucoup appris par lui, en *a parte* ou lors des agapes familiales joyeusement arrosées (il appréciait aussi les nourritures terrestres) et s'achevant par des discussions serrées voire houleuses (le langage diplomatique n'était pas son fort...). Ses souvenirs cocasses, ses plaisanteries et ses imitations (Michel Simon déclamant Bossuet) éblouissaient autant que sa culture jamais prise en défaut.

Les dernières années furent assombries par la disparition des amis, des camarades de sa génération. Il eut la joie de retrouver, un été à Sète, Paulette Gabaudan (M^{me} De Cortès, 1945 L) qui avait comme lui été formée au collège par le lumineux

M. Bonnafé, puis enseigna longtemps à Salamanque. Sa vue déjà défaillante lui fit défaut, au moment de la publication de l'encyclique *Laudato si'* dont la dénonciation du saccage de la nature le remplit de joie. Ce fut le dernier texte qu'il put péniblement déchiffrer.

Un cancer récidiva fin 2019 ; mais il refusa les calmants, voulant voir la Mort en face. La camarade le prit chez lui, en pleine lucidité, juste avant le premier confinement. Tous ses enfants et petits-enfants, certains venus de très loin, purent accompagner ses obsèques religieuses, participer au rite de l'entrée dans la Lumière, celle qu'il avait cherchée toute sa vie.

Marie-Anne ROLLAND-BÈS
sa fille, au nom de son épouse Marie-Germaine et de tous les siens

KAHANE (Jean-Pierre), né le 11 décembre 1926 à Paris, décédé le 21 juin 2017 à Paris. – Promotion de 1946 s.



Fils d'Ernest Kahane, professeur, et de Marcelle Wurtz, chimiste, frère d'André Kahane (1950 s) et de Roger Kahane, Jean-Pierre Kahane, élève de première au lycée Henri-IV fut arrêté, le 11 décembre 1941 comme juif, à la place de son père, lors d'une rafle à leur domicile. Il fut interné à Compiègne, au camp de Royallieu où étaient réunis juifs et communistes séparés par des barbelés ; violant l'interdiction, il prit contact avec les communistes et en retint le « courage politique » (témoignage du 7 juin 2011). Il fut relâché le 18 décembre, sans doute en raison de son jeune âge.

Jean-Pierre Kahane entra en 1946 à l'École normale supérieure dans la section Sciences. La même année, au dernier trimestre, il adhéra à la cellule de l'ENS du Parti communiste français, puis en 1946 à l'UJRF. Il se rendit en Bulgarie en 1947 à l'occasion du premier Festival mondial de la jeunesse. En 1949, il fut reçu premier à l'agrégation de mathématiques. Il adhéra successivement au SNES comme futur enseignant de 1947 à 1949, puis comme chercheur au CNRS de 1949 à 1954 et ensuite comme universitaire au Syndicat national de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique qui devait donner naissance au SNCS et enfin au SNESup. Il était trésorier de la section SNESRS des mathématiciens de l'Institut Henri Poincaré en 1949-1950.

Le 11 juillet 1951, il épousa Agnès Kaczander, fille d'un ingénieur d'origine hongroise, étudiante communiste. Ils se virent refuser les visas pour leur voyage de noces en Hongrie. Le couple eut trois filles.

Attaché de recherche au CNRS, Jean-Pierre Kahane prépara une thèse de mathématiques pures qu'il passa en 1954 avec la thèse complémentaire. Il fut alors nommé maître de conférences à la faculté de Montpellier. En 1958, il était professeur titulaire. Sa nomination fut saluée par *La Marseillaise* du 14 février 1958 : « La science ne peut se développer librement que dans un monde socialiste », écrivit Manuel Bernabeu, alors secrétaire fédéral de l'Hérault. En 1957, Jean-Pierre Kahane fut chargé de cours au Collège de France.

En allant à Montpellier, il accompagna son père Ernest Kahane qui devait créer l'enseignement de la chimie biologique à la faculté des sciences de Montpellier. La famille habita à Montpellier, rue Mareschal, un appartement qui lui avait été cédé par la veuve du directeur du *Midi Libre*, Jacques Bellon, qui était d'origine roumaine comme Ernest Kahane. Père et fils eurent des engagements communs : adhérents du PCF, ils fréquentaient tous deux la rue des Étuves de Montpellier. Ils étaient aussi membres des « Amitiés franco-chinoises » et de l'Union rationaliste de Montpellier que présidait Ernest Kahane.

Jean-Pierre Kahane voyagea pendant cette période de guerre froide en Europe de l'Est : en Yougoslavie, en Hongrie, en Roumanie. Il fut aussi convié à donner des cours au Tata Institute de Bombay, en 1957, et au centre Unesco de Buenos-Aires en 1959. Malgré la crise entraînée par les événements de Hongrie, il demeurait fidèle à son parti. Cependant, le 18 juin 1958, avec le socialiste Pierre Antonini, le militant de la Nouvelle gauche Camille Canonge et le communiste Henri Pupponi, il signa une lettre adressée au président Kádár, non rendue publique, qui affirmait : « Nous pensons que ce n'est pas servir la cause antifasciste, la cause populaire que de laisser passer sans protester ce qui nous paraît être une nouvelle et lourde faute des autorités hongroises. Ennemis en principe de la peine de mort, soucieux de voir sauvegarder les règles élémentaires de la justice – et en particulier le droit de défendre des accusés, nous ne pouvons admettre l'exécution d'Imré Nagy et de ses compagnons, dans les conditions où elle nous est annoncée : huis-clos avant l'ouverture des débats, exécution immédiate de la sentence sans possibilité d'appel ni de grâce. Nous sommes convaincus qu'une démocratie socialiste peut s'imposer sans recourir à de telles méthodes. » Cette initiative fut critiquée par le bureau de section qui considéra que « les camarades étaient d'autant plus blâmables que cela est la deuxième initiative erronée » (les mêmes éléments ayant déjà pris la même initiative à l'égard de Gomulka).

La guerre d'Algérie constituait l'enjeu politique principal de la période, avec la formation parmi les universitaires des comités Maurice Audin. Jean-Pierre Kahane avait assisté à la soutenance *in absentia* de la thèse d'Audin à la Sorbonne. Le 6 février 1958, la « Tribune libre » du *Midi Libre*, signée par René Saive, évoquait la formation de ces comités. Elle était titrée : « L'exemple des maîtres », le journaliste s'interrogeait : « La faculté des sciences jouit-elle de toute sa lucidité ? Dans l'affirmative, elle a peut-

être des comptes à rendre au Tribunal militaire. Sinon, elle doit s'en remettre à l'avis des psychiatres. » Jean-Pierre Kahane riposta dans un article qui parut le 8 février. Il y évoquait « les crimes commis sous le couvert de la guerre d'Algérie » et ajoutait : « On n'imposera pas le silence aux universitaires en les traitant de traîtres et de crétins. »

En mars 1958, le préfet de l'Hérault adressa un rapport à la direction des renseignements généraux à Paris sur « la pénétration de l'idéologie communiste dans les milieux enseignants ». En 1961, la Fédération communiste de l'Hérault créait à Montpellier une « Université nouvelle », logée rue des Étuves, présidée par Jacques Roux, et qui compta à ses débuts 110 militants. Son secrétaire était Henri Pupponi. À cette date, Jean-Pierre Kahane venait d'être nommé au centre d'Orsay de l'université de Paris Sud où sa carrière se poursuivit jusqu'en 1994 et qu'il présida par la suite de 1975 à 1978. Professeur émérite, très présent à Orsay, il intervenait dans des séminaires.

Appelé au bureau du SNESup par son secrétaire général Michel Chaillou, il fut secrétaire général du SNESup en 1962-1963 et en 1964-1965 à une époque de forte croissance universitaire. Il comptait dans son bureau national le physicien Pierre Lehman, trésorier, le chimiste Guy Odent et l'historienne Madeleine Reberieux (1941 L). Ses activités internationales étaient particulièrement intenses dans le cadre de l'Unesco et de l'Union mathématique internationale. Il entretenait des relations amicales avec des mathématiciens communistes comme Massera (Uruguay) et Lee Lorch (Canada).

Ainsi qu'il le déclara plus de quarante ans après avoir quitté l'Hérault : « Je suis communiste depuis l'âge de vingt ans. J'ai été militant de base, membre de cellule, de section, sans jamais avoir de responsabilité notable, jusqu'au moment où on m'a « bombardé » membre du Comité central. C'était en 1979. Sur la base de ma bonne mine et de mes performances comme président d'Université, j'imagine. Mais en fait il y avait quelque chose à faire au Parti communiste. Le Parti communiste a des traditions solides en matière de relations à la science, avec des personnalités qui l'ont marqué fortement comme Paul Langevin (1894 s), comme Frédéric Joliot-Curie, auparavant comme Marcel Prenant (1911 s). Or, il y a besoin de réactiver sans cesse, que ce soit au Parti communiste ou ailleurs, cet intérêt pour la science. » Son passage au Comité central de 1979 à 1994 valut à Jean-Pierre Kahane d'être candidat aux élections européennes de 1979 et surtout d'élargir son horizon social et politique. De 1987 à 1997, il siégea au comité fédéral communiste de l'Essonne. Entre 1985 et 1994, il eut, auprès du comité central du PCF, la responsabilité des questions relevant de la science, de la recherche et des nouvelles technologies.

Dans le courant de sa carrière universitaire, le CNRS a joué un rôle fondamental. Il a toujours été attaché à l'idée de la diffusion de la culture scientifique et technique et rendu hommage à l'action du service audiovisuel du CNRS. La mission interministérielle de l'information scientifique et technique (Midist), était un organisme qui fonctionna de 1979 à 1985. Appelé par Jean-Pierre Chevènement, Jean-Pierre Kahane

en devint le président en 1982. Il participa à la préparation du Colloque national de la recherche et de la technologie et fut en particulier chargé de la préparation du rapport sur les institutions avec Claude Pair (1953 s) et Jean-Jacques Salomon. Il fut de ceux qui luttèrent pour conserver le Palais de la Découverte menacé à l'époque où on mettait en place La Villette. Il se montra aussi préoccupé, dans le domaine de l'édition, de la publication d'ouvrages de vulgarisation scientifique. Sans excès d'optimisme, il estime qu'il y a eu des réussites : « Concernant les réalisations en province, celle-ci a changé de visage. J'ai connu la province il y a cinquante ans, quand j'étais à Montpellier. La province était vide. Maintenant, vous avez à Montpellier la musique, mais vous avez également la science. On voit maintenant des enfants venir dans les labos. »

Pour Jean-Pierre Kahane, l'information scientifique et technique, la diffusion des publications, et le rapport à l'enseignement doivent être une préoccupation importante pour les mathématiciens, tout autant qu'elle l'est pour les astronomes et les physiciens. Leur responsabilité dans la crise financière mondiale a été évoquée par Michel Rocard dans un article du *Monde* du 2 novembre 2008 : « Des professeurs de maths enseignent à leurs étudiants comment faire des coups boursiers. Ce qu'ils font relève, sans qu'ils le sachent, du crime contre l'humanité. » La formation d'étudiants bien qualifiés parmi lesquels sont recrutés les traders engagerait-elle à un tel niveau la responsabilité des enseignants ?

Tout en jugeant le propos inadmissible, Jean-Pierre Kahane, en scientifique, analysa les rapports entre les mécanismes de la crise financière et l'étude mathématique des probabilités. Il conclut : « Les bouleversements, depuis une trentaine d'années, du système financier mondial, auraient dû attirer notre attention comme citoyens. » Une parole-clé qui résume la volonté d'engagement du chercheur et ses devoirs dans la société. Jean-Pierre Kahane voit que « des pauvres gens sont jetés à la rue et que des fortunes gigantesques s'établissent sur des décombres ». À l'épreuve de cette crise révélatrice de désordres et dont les causes lui sont connues, il a défini sa conception du rôle des mathématiciens qui doivent, en collaboration avec les économistes, créer de nouveaux modèles destinés à satisfaire des besoins fondamentaux et non à générer des profits pour une minorité.

Les engagements que Jean-Pierre Kahane a maintenus durant toute sa vie l'ont amené à voir le rapport entre mathématiques pures et problèmes de société et à garder « le souci de lier la science à la vie ».

Membre correspondant de l'Académie des sciences en 1982, il en devint membre en 1998. Spécialiste de l'analyse harmonique (branche importante des mathématiques comprenant notamment l'étude des séries de Fourier), des séries de fonctions aléatoires, de la théorie du chaos gaussien et du mouvement brownien, il reçut diverses distinctions et présida la Société mathématique de France dans les années

1970. En outre, président pendant huit ans de la Commission internationale de l'enseignement mathématique, il fut chargé par le ministère en 1999 de la présidence de la Commission de réflexion sur l'enseignement des mathématiques. Il était commandeur de la légion d'honneur et officier des palmes académiques. Membre actif de l'Union rationaliste, Jean-Pierre Kahane en fut le président de 2001 à 2004. Toujours membre du PCF, il était un des animateurs de la revue *Progressistes* depuis 2013.

Ses obsèques se déroulèrent, le 30 juin 2017, au cimetière du Père Lachaise et furent l'objet d'un important rassemblement.

Références :

Jean-Pierre Kahane, *Some Random series of functions*, in *Cambridge studies in advanced Mathematics*, éd. Cambridge University, janvier 1994.

Jean-Pierre Kahane et Pierre Gilles Lemarie-Rieusset, *Séries de Fourier*, éd. Cassini, nouvelle bibliothèque scolaire/universitaire, 877 p., janvier 2001.

Jean-Pierre Kahane et collectif, *Enseigner les mathématiques*, éd. Odile Jacob, 240 p., mars 2002.

Collectif, *L'Université de tous les savoirs, les Mathématiques*, T.13, éd. Odile Jacob, avril 2002. *Révolution* n°641, 12 juin 1992, entretien avec Jean-Pierre Kahane, « Mathématiques. Pas un jeu, un enjeu ! ». SOURCES : Arch. Nat., F60/ 1554.

Arch. Dép. Hérault, 511W37, Cabinet du préfet, rapports individuels des RG, 1956-1964. Arch. comité national du PCF.

Who's Who in France, biographie mise à jour le 11 avril 2005.

Henri Ostrowiecki et Virginie Durand, « Entretien avec Jean-Pierre Kahane », le 18 juin 2004, in *La Revue pour l'histoire du CNRS*, décembre 2005, mis en ligne le 3 mai 2007.

Jean-Pierre Kahane, « La science, les lumières et les ombres, le cas des mathématiques financières », in *Bulletin de l'APMEP* (Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public), n° 486, 25 janvier 2010.

Le Monde, 4 juillet 2017.

Le SNESup, septembre 2017.

Notes de Jacques Girault, de Jean-François Le Gall et de Michel Pinault.

Notice nécrologique par Jean-François Le Gall et Cédric Villani.

<http://www.academie-sciences.fr/fr/In-memoriam/jean-pierre-kahane.html>

Hélène CHAUBIN,
chercheur au CNRS en histoire contemporaine

* *
*

Michèle Artigue nous a autorisés à reproduire son intervention aux journées en l'honneur de Jean-Pierre Kahane, à Orsay, du 3 au 7 juillet 2016.

Jean-Pierre Kahane : un mathématicien engagé dans la réflexion et l'action au service de l'enseignement des mathématiques

Jean-Pierre Kahane est, depuis des décennies, un mathématicien engagé dans l'action et la réflexion sur l'enseignement des mathématiques. C'est cette dimension de son activité professionnelle que j'évoquerai dans cet exposé, à travers notamment son action au sein de l'ICMI (*International Commission on Mathematical Instruction*)¹ qu'il a présidée de 1983 à 1990 et au sein de la CREM dont il a piloté le travail de 1999 à 2002.

C'est un honneur pour moi que de prendre la parole à ce colloque en l'honneur de Jean-Pierre Kahane, à qui je voue une profonde admiration, pour évoquer son engagement au service de l'enseignement des mathématiques. C'est peut-être une dimension de son activité scientifique qui est moins familière à beaucoup des participants à ce colloque que son œuvre mathématique, mais elle n'en est pas pour autant secondaire.

Comme il me l'avait confié, en 2008, lors d'un entretien réalisé à l'occasion du centenaire de l'ICMI qu'il a présidée de 1983 à 1990, lorsque je l'interrogeai sur les relations entre son activité d'enseignant et son activité de chercheur :

« Je dois tout à mon activité d'enseignement. Au départ, j'ai enseigné des choses que je savais mais, presque immédiatement, j'ai enseigné des choses que je ne savais pas, donc j'ai appris. »

Comprendre à quel point l'enseignement est une occasion d'apprendre, c'est une expérience, me disait-il, qu'il avait vécue très tôt. En effet, dès sa seconde année d'études à l'ENS, il s'était retrouvé président – déjà oui ! – d'un groupe d'études de calcul différentiel et intégral. C'est autour de la fédération de tels groupes, proposant une organisation collective du travail des étudiants en l'absence de travaux dirigés, que s'était forgée l'UNEF à l'époque. Et c'est en jouant ce rôle de président-moniteur, disait-il, qu'il avait vraiment compris le contenu de ce certificat de licence qu'il avait obtenu l'année précédente. Je n'ai pas eu la chance d'avoir Jean-Pierre Kahane comme enseignant. Si je me souviens bien, nous nous sommes d'abord brièvement croisés au congrès ICME de Budapest en 1988, alors qu'il était président de l'ICMI, mais ce n'est que dix ans plus tard que nous avons eu vraiment l'occasion de travailler ensemble au sein de la Commission de réflexion sur l'enseignement des mathématiques qu'il présidait et qui est toujours connue comme la commission Kahane.

La présidence de l'ICMI

Je commencerai par évoquer son rôle au sein de l'ICMI. J'ai voulu dans le titre associer dans son engagement au service de l'enseignement des mathématiques, la

pensée et l'action. Son engagement au sein de l'ICMI illustre parfaitement bien cette capacité extraordinaire que Jean-Pierre Kahane a à mettre en symbiose pensée et action. Comme il me l'a raconté, c'est Lennart Carleson qu'il connaissait bien et qui était alors président de l'Union mathématique internationale qui lui a proposé de prendre la présidence de l'ICMI. Après la présidence de Hassler Whitney qui n'était pas exactement un homme d'action, l'ICMI avait besoin de se réveiller. Lennart Carleson pensait que Jean-Pierre Kahane était l'homme approprié et ce fut effectivement le cas. Jean-Pierre Kahane avait une expérience et une vision de l'enseignement des mathématiques, mais il ne connaissait pas l'ICMI, ni particulièrement le milieu de l'éducation mathématique ; mais, comme il le dit souvent, l'ignorance n'est pas forcément une mauvaise chose. Elle oblige à apprendre, à écouter, à s'appuyer sur les autres. C'est ce qu'il a fait, avec une efficacité redoutable. En décembre 1982, juste avant sa prise de fonction, il a donc invité à Orsay Geoffrey Howson, Bent Christiansen, un éducateur danois déjà vice-président de l'ICMI et qui allait le rester, et Ed Jacobsen, spécialiste des mathématiques à l'Unesco ; l'ICMI avait en effet depuis les années soixante des relations étroites avec l'Unesco et Ed Jacobsen en était la cheville ouvrière. Après le déjeuner, Geoffrey, Bent et Jean-Pierre se sont retrouvés à l'université pour discuter de façon plus approfondie l'action du prochain exécutif de l'ICMI. Selon Geoffrey, Bent et lui avaient déjà réfléchi à l'idée de relancer l'activité de l'ICMI à travers une série d'études mais, c'est grâce à Jean-Pierre Kahane qu'en l'espace d'une demi-journée seulement, cette idée prit réellement forme, que la structure, les premiers thèmes furent fixés. Ils portent d'ailleurs sa marque, au moins pour trois d'entre eux :

- Influence de l'informatique et des ordinateurs sur les mathématiques et leur enseignement (un titre où chaque mot était pensé)
- School Mathematics in the 1990s
- Mathématiques comme discipline de service (un thème provocateur à l'époque mais qui lui était particulièrement cher)
- Mathematics and Cognition
- Popularization of Mathematics¹

En quelques heures, un projet avait été élaboré pour les quatre ans à venir au moins ! Avec ces études, il s'agissait, je le cite (entretien déjà cité) : de repérer des sujets qui soient sinon brûlants, tout au moins en attente d'un examen international, et que nous procédions à cet examen, à un recensement des problèmes, que nous propositions des éléments de solutions, mais non des recommandations, des solutions estampillées ICMI. Le modèle des études ICMI élaboré à l'époque est encore celui suivi aujourd'hui, plus de 30 ans plus tard, alors que nous en sommes à la 24^e étude. La CREM, comme je l'ai dit, c'est dans son cadre que j'ai eu réellement

l'occasion de travailler avec Jean-Pierre Kahane. Claude Allègre était alors ministre de l'Éducation nationale et ses déclarations péremptoires sur les mathématiques et leur enseignement alarmaient la communauté mathématique. Les associations de professeurs et sociétés savantes demandèrent la création d'une commission qui aurait en charge une réflexion approfondie sur l'enseignement des mathématiques, et en particulier sur les relations entre mathématiques et informatique, vu les positions radicales prises sur ce sujet par Claude Allègre. Michel Broué, qui était membre du CNP, joua un rôle clef dans sa mise en place et en proposa la présidence à Jean-Pierre Kahane. Jean-Pierre, comme il me l'a également expliqué, posa d'abord des conditions, notamment concernant les moyens alloués à cette commission, mais finalement accepta car il y avait là un enjeu politique certain. Nous nous retrouvâmes à 18 finalement à travailler dans une commission mise en place en 1999 auprès du CNP, officielle mais installée de façon quasi clandestine. Son président en effet ne parvint jamais à rencontrer Claude Allègre, personne au ministère ne semblait s'intéresser vraiment à nos travaux. Jack Lang, qui succéda à Claude Allègre, nous invita finalement à présenter le résultat de ces travaux ; c'était entre les deux tours de l'élection présidentielle de 2002, alors qu'il faisait ses bagages ! Mais comme se plaît à l'expliquer Jean-Pierre, ce statut si particulier laissa à la commission une liberté d'action totale dont elle sut profiter pour développer la réflexion approfondie que l'enseignement des mathématiques réclamait. Diriger le travail de cette commission n'avait rien d'évident. Elle était aussi diverse que riche, et comportait des personnalités fortes. Il y avait des tensions évidentes entre les membres de la commission qui faisaient partie des groupes d'experts en charge de la rédaction des nouveaux programmes du lycée de 2000 et la doyenne de l'inspection générale de mathématiques ; il y avait des oppositions fortes qui traversaient les disciplines, puisque nous n'étions pas seulement entre mathématiciens, sur la vision des rapports entre informatique et mathématiques. Il fallait néanmoins arriver à travailler ensemble et à mettre au point des rapports qui feraient l'unanimité : sur la géométrie, sur le calcul, sur statistique et probabilités, sur l'informatique, sur la formation initiale et continue des enseignants, nous y sommes parvenus, mais pour ce qui est de l'informatique, les débats se sont poursuivis pendant de nombreuses séances avant que le rapport final ne soit finalement adopté. Jean-Pierre Kahane, par son intelligence, son écoute et son sens du dialogue et de la synthèse, alliés à une détermination sans faille, a rendu ceci possible. Daniel Perrin l'exprime bien dans le texte qu'il m'a envoyé. Rétrospectivement, je pense qu'il a mené cette tâche difficile, où il fallait gérer les personnalités des uns et des autres, fortes et diverses, avec à la fois subtilité et fermeté. Subtilité, parce qu'il sentait très vite les gens dans leur complexité, ce qui lui permettait d'anticiper les conflits et d'en résoudre quelques-uns avant même qu'ils éclatent. Fermeté car il savait mettre le holà lorsque les dérapages s'amorçaient. En tous cas, et

j'ai précisément ce souvenir à propos de l'élaboration du rapport sur la géométrie, il savait à la fois faire confiance aux gens en leur confiant un vrai travail, les aider de sa grande culture en étant à leur côté pour le réaliser, et les soutenir moralement en les encourageant en permanence. Ce fut pour moi une très belle expérience. C'est tout à fait ce que j'ai vécu en pilotant le rapport sur le calcul. Jean-Claude Duperret, qu'il avait rencontré quand il présidait le comité scientifique des IREM et avait invité à être membre de la CREM en lui disant : « Jean-Claude, vous serez mes yeux dans l'enseignement secondaire », ce qui l'avait profondément touché, et auquel il avait demandé d'être secrétaire de la CREM, l'exprime aussi très bien dans le témoignage qu'il m'a envoyé : « Pour moi, il était un peu comme un chef d'orchestre : faisant intervenir des spécialistes ; laissant chaque participant exprimer son point de vue, sa sensibilité, sa différence ; harmonisant ces différentes pensées ; prenant en charge l'accord final ; renvoyant ensuite chacun à sa partition pour produire des documents de synthèse. » Jean-Pierre a tenu à préciser sa vision des mathématiques. Le travail de la CREM a été bien sûr porté par sa vision des mathématiques, ou plutôt dirais-je des sciences mathématiques. Sciences mathématiques parce que cela s'est avéré le moyen de penser de façon non réductrice les relations et interactions entre les mathématiques et les autres disciplines, des interactions auxquelles il accorde une extrême importance. Le travail de la CREM a aussi été porté par sa vision de l'enseignement. À la question : « Pourquoi faut-il enseigner les mathématiques ? », il répondait le plus souvent : « Parce qu'elles sont belles et utiles » mais aussitôt après tenait à préciser, comme il le fait dans la préface de l'ouvrage issu des quatre premiers rapports, que leur première utilité est : « qu'elles concourent à la formation de l'esprit. Elles forcent à expliciter les évidences, à décomposer les difficultés, à enchaîner les résultats, à dénombrer tous les cas possibles : elles sont la logique cartésienne en action », et que le plus grand danger est l'utilitarisme qui : « consiste à donner des recettes au lieu de contribuer à la formation de l'esprit, à renoncer à l'universalité des mathématiques, à les diviser selon la nature actuelle de leurs applications, sans souci des interactions possibles ». Comme me le rappelait aussi Daniel Perrin, il insistait sur le fait que : « pour l'élève, le raisonnement mathématique peut être un moyen d'égaliser ou de dépasser le professeur : c'est une expérience humaine qui n'est pas banale, mais qui a été maintes fois relatée. La force de la raison peut-être plus forte que tous les arguments d'autorité... » C'est bien ce que nous osons tous espérer faire vivre à nos élèves et étudiants ! Jean-Pierre Kahane savait aussi s'insurger. Dans l'entretien que j'ai déjà mentionné, dans la partie relative à la CREM, tout d'un coup, il s'emballa : « J'ai appris à honnir le terme de maîtriser. Dans le socle commun, il faut maîtriser ci, il faut maîtriser ça... Moi je ne maîtrise jamais rien. J'ai passé ma vie à étudier ce qui se passe sur le cercle... Et, pour moi, le cercle est toujours un objet d'émerveillement. J'apprends sans cesse sur le cercle. Je ne maîtrise pas le cercle ! » Chaque fois

que j'entends le mot « maîtrise » dans un discours éducatif, je ne peux m'empêcher de penser à cette tirade, et c'est salutaire !

Le Comité Scientifique des IREM (CS)

Je pourrais continuer longtemps encore, mais je vais juste brièvement évoquer son travail à la présidence du comité scientifique des IREM où il a succédé à Michel Henry, sur la proposition de Régine Douady, en 1997. Jean-Pierre connaissait bien sûr le réseau des IREM et l'avait soutenu à maintes occasions, mais contrairement à Michel Henry qui était depuis longtemps un des piliers de l'IREM de Besançon, il n'avait jamais participé au travail d'un groupe IREM. Encore une fois, il sut pourtant utiliser productivement cette distance. Pour mieux connaître le réseau, il lança le CS dans un recensement et une étude systématique des productions des IREM pour les deux années 1996 et 1997, un type de travail qui n'avait jamais encore été entrepris et se révéla particulièrement utile. Sa présidence coïncide également avec une période de turbulence pour les IREM :

- la circulaire « Boissinot », du nom du directeur des lycées et collèges de l'époque qui s'opposait à l'attribution aux IREM par les MAFPEN, structures académiques en charge de la formation continue des enseignants, des moyens nécessaires pour que les collègues du second degré puissent travailler au sein des groupes de recherche IREM, comme c'était le cas depuis la création des MAFPEN en 1982, et qui déniait aux animateurs IREM le droit de se réclamer de leur IREM dans les formations continues où ils étaient appelés à intervenir ;
- le débat sur la place des IREM dans un paysage de la formation des enseignants transformé par la création des IUFM, le souhait de certains de voir les IREM migrer vers les IUFM, ce qui aurait coupé leurs liens historiques avec les UFR de mathématiques ; l'ADIREM y était opposée. Dans ce contexte difficile, Jean-Pierre sut mobiliser la communauté mathématique, nationalement et internationalement, et, accompagnant le président de l'ADIREM, André Antibi, ou des délégations du réseau dans des rencontres avec des responsables ministériels, il sut faire valoir avec l'autorité qui le caractérise les forces des IREM et plaider leur cause. Dans les messages qu'ils m'ont envoyés, Jean-Pierre Raoult et Michel Henry le soulignent tous deux. Par ailleurs, à un moment où s'imposait une réflexion de fond sur les missions des IREM et la façon de les remplir efficacement dans un paysage de la formation profondément renouvelé, il fit du CS un lieu de débat et de réflexion ouvert sur l'extérieur, en consacrant à chaque séance une demi-journée à un thème spécifique et en faisant appel à des intervenants extérieurs au réseau des IREM. Cette structure des réunions s'est en fait maintenue jusqu'à aujourd'hui et contribue à faire du CS une instance particulièrement utile au réseau.

Je m'arrêterai là pour les IREM, laissant le dernier mot à Michel Henry qui m'écrivait, il y a quelques jours : « Mon témoignage est le plaisir constant que j'ai eu de travailler avec Jean-Pierre, toujours impressionné par son ouverture d'esprit dans les débats et ses qualités de synthèse quand il fallait les clore. »

Sa contribution à la vie des IREM a été déterminante à cette époque, elle s'est prolongée par la suite sans fléchir jusqu'à maintenant. Il est temps de conclure. Je n'ai fait qu'évoquer ici très partiellement l'engagement de Jean-Pierre Kahane au service de l'enseignement des mathématiques. Cet engagement a bien d'autres facettes et ma dernière diapositive sera cette photo qui unit les générations prise à un congrès récent de MATH.en.JEANS où il s'entretient avec une équipe bordelaise, car il est aussi membre actif du comité scientifique de cette association. À près de 90 ans, Jean-Pierre Kahane me surprend toujours par sa combativité qui semble intacte comme nous avons pu en faire l'expérience à la dernière réunion de la CFEM dont il est président d'honneur et où il représente l'Académie des sciences, la force de ses idées, sa curiosité intellectuelle insatiable, sans oublier, comme me l'écrivait Catherine Combelles (1970 S) la malice amusée et bienveillante de son regard. » J'espère, Jean-Pierre, que vous me surprendrez encore longtemps et vous remercie profondément pour tout ce que vous nous avez apporté à travers votre engagement au service de l'enseignement.

Note

1. Les publications correspondantes, numérisées par Cambridge University Press sont accessibles sur le site de l'ICMI : <https://www.mathunion.org/icmi/digital-library/icmi-studies/icmi-study-volumes>

Michèle ARTIGUE (1965 S)

POUJADE (Robert), né le 6 mai 1928 à Moulins (Allier), décédé le 8 avril 2020 à Paris. – Promotion de 1948 I.



Trop souvent – même à l'École – il est confondu avec son homonyme, Pierre de son prénom, le cafetier de Saint-Céré à l'injure facile et au verbiage haut, pour qui fut créé le néologisme *poujadisme* encombrant les lexiques, comme en son temps le personnage faisait ombre à la démocratie. C'était juste son antithèse¹.

Il naquit à Moulins, premier poste (et le plus septentrional) de son père, Henri, agrégé des Lettres. Il se définit comme « mi-languedocien mi-dauphinois ». Il avait douze ans lors

de l'*étrange défaite* et, sans avoir entendu l'appel du 18 juin, ses parents ne pouvaient admettre l'écrasement de la patrie. Mais grâce à sa mère, angliciste et formée à Oxford, ils écoutèrent vite Radio Londres. Le jeune Robert vit de suite où étaient l'honneur et la patrie, suivit avec passion la progression des armées des Alliés, et dès le baccalauréat militait pour un embryon languedocien du Rassemblement du Peuple Français (il fut ainsi appelé, de Nîmes, pour aller remplacer, au pied levé, l'orateur prévu pour une réunion à Millau, par un télégramme : *orateur muet* ... et Ionesco n'avait pas encore écrit *Les Chaises*).

Il fut un brillant élève d'Aristide Bocognano (1916 l) à la khâgne de Montpellier, obtenant les meilleures notes en grec au concours 1948 (erreur fâcheuse du bulletin de la Société des Amis de 1949, où il faut lire : liste des admis à la promotion 1948, et non 1947...), d'où l'invitation de Fernand Chapouthier (1918 l) à se présenter à l'École française d'Athènes, qu'il déclina (celle de Rome lui aurait convenu, mais elle ne lui fut pas proposée).

À l'École, à la fin de la décennie 1940, il fallait un certain courage, voire une témérité affirmée, pour ne pas prendre sa carte au Parti ; et encore plus pour se déclarer ouvertement gaulliste à un moment où le général était taxé de fasciste et d'apprenti dictateur par le courant marxiste-stalinien qui donnait le *la* 45, rue d'Ulm. Quand sa longue silhouette facilement reconnaissable avec « l'immense blouse blanche qui le faisait ressembler à un garçon de laboratoire » (selon Jean Charbonnel, in *Rue d'Ulm* IV (1994), p. 343) était repérée dans un escalier, c'était les huées : « la montée du fascisme ». C'est avec le recul du temps un élément incontournable du folklore normalien, au même titre que le télégramme de condoléances pour Joseph Staline, mais il suffira de renvoyer à la belle notice que R.P. consacra à son aîné d'une promotion Jean Charbonnel (voir *L'Archicube 15bis*, spécialement la page 172). Il y rappelle la célèbre citation d'Emmanuel Leroy-Ladurie (1949 l), dans son *Paris-Montpellier*, qui résume fort bien cet état d'esprit et témoigne de la lucidité que donne, parfois, l'avancée en âge. Voir *Rue d'Ulm* IV (1994), p. 377 : « Nous les considérons [Poujade et Charbonnel] comme deux fous. Rétrospectivement, je me demande si ce n'était pas nous qui étions fous et eux qui étaient sensés. »

Jeune secrétaire de l'union des étudiants gaullistes, affiliés au RPF, il rencontra dans un couloir rue de Solférino (siège de ce mouvement) le Général qui, visiblement impressionné (lui aussi...) lui répéta deux fois : « Ah ! vous êtes normalien. » Il retrouvait Malraux et Claude Mauriac chez Fernande Olivier, ex-égérie de Pablo Picasso. Une revue fut lancée, *Liberté de l'Esprit* (ce qui valait de sonores appels : « Poujade ! Mauriac au téléphone ! », lancés, depuis la loge de l'Aquarium, vers le bassin aux Ernest par le gardien-standardiste, désigné alors sous le nom générique d'Anatole).

Pour le Diplôme d'études supérieures, il choisit, à la surprise générale, un auteur contemporain : *L'humanisme de Malraux* sous la direction de Pierre Moreau.

Ce fut l'année de la rencontre avec Marie-Thérèse Monier, sévrienne de la même promotion, la préparation et la réussite à l'agrégation, le mariage, et le refus d'un assistantat à Bordeaux pour ne pas la laisser dans l'établissement rémois où elle était affectée. Cela se termina par une nomination sur un poste double dans un lycée *d'une charmante sous-préfecture du Maine-et-Loire où l'on n'avait jamais vu un norman*. Mais très vite (à 25 ans), Robert se vit proposer une classe préparatoire : ce fut le lycée Carnot qui l'accueillit à Dijon, pour l'hypokhâgne et, très vite, les concours scientifiques. Marie-Thérèse le suivit et prépara, quant à elle, les futurs Chartistes. L'enseignement à des élèves qui avaient pratiquement son âge était d'autant plus prenant qu'il se doubla très vite de cours complémentaires à la Faculté : il y enseigna longtemps le thème grec pour la licence à des promotions alors très étoffées.

Parallèlement, de Gaulle entamait, dans le département voisin, sa traversée du désert ; le RPF était en veilleuse, et R.P. était pris par son enseignement. Mais il fut rattrapé après 1958 par la tentation d'une vie publique : les gaullistes se comptaient sur les doigts de la main à Dijon (le folklorique chanoine Kir, maire sans interruption depuis la Libération, disputait au général de Gaulle le titre de Premier Résistant de France, faisant remonter son choix au 17 juin 1940, et le général André Giraud était côte-d'orien, il est facile de comprendre pourquoi). À Paris, les instances du mouvement gaulliste reconstitué se souvinrent de lui comme d'une personnalité forte, capable d'incarner le mouvement. Il explique dans *Avec de Gaulle et Pompidou* (L'Archipel, 2011) les péripéties de ce retour en politique. Il lui était proposé un poste facile dans une ville des Hauts-de-Seine : il refusa ce parachutage et s'en tint à aider une candidature bourguignonne (le colonel Prat) lors des premières législatives de la V^e République (1958) : celui-ci fut battu, mais un gaulliste fut élu dans une circonscription voisine, le docteur Berger dont il restera très proche. Pour être élu à Dijon, il fallait évincer le populaire chanoine, qui allait inaugurer le lac de retenue de l'Ouche à l'entrée de Dijon, et dont le nom allait enjambrer les pages roses du Petit Larousse pour désigner un apéritif (variante du *blanc-cassis* cher aux personnages de Queneau), destiné à l'origine à pallier la mévente du cépage aligoté. Ce n'était pas une mince affaire, et le combat peut, à dix mois près, être qualifié d'homérique, car il fallut plus de neuf années à R.P. pour s'imposer.

- a) En 1962, il se présente aux élections législatives et il est battu ; de même en 1965 aux municipales. Le Parti communiste avait fait voter Kir au second tour.
- b) En 1967, il élimine aux législatives, dès le premier tour, le chanoine Kir, qui perd son siège et le titre de doyen du Palais-Bourbon (dans une circonscription mi-urbaine mi-rurale : avec Genlis, Auxonne, et la ville cheminote de Gevrey-Chambertin). Poujade est élu au second tour contre le candidat du PCF à une large majorité (ce qui est particulièrement apprécié à Paris lors d'un scrutin calamiteux au niveau national).

Il est également élu conseiller cantonal cette année-là, contre le chanoine. Tout le désigne pour être à nouveau candidat aux prochaines municipales ; mais Kir lui fait savoir son opposition : « Vous m'avez pris mon siège de député, vous m'avez pris mon siège de conseiller général ; mais la mairie, moi vivant, vous ne l'aurez jamais ! », lui assène-t-il, nonagénaire, devant le Préfet médusé... et il désigne ses adjoints : « mais, ces c...-là, ensuite, vous les aurez sur les bretelles ! » ;

- c) Félix Kir décède en avril 1968 (à 92 ans) ce qui provoque une élection partielle au conseil municipal : R.P. est élu (au milieu des événements, orchestrés à Dijon par Jacques Sauvageot) ; mais les partisans du feu chanoine ne votent pas pour lui au fauteuil de maire : c'est le docteur Jean Veillet qui s'était présenté contre Kir à la députation qui devient maire (mais tout un chacun le prend alors pour un maire de transition).
- d) Aux élections municipales de 1971 : la liste *Ensemble pour Dijon* brillamment élue, incorporait de nombreux adjoints de la municipalité précédente, et la transition se fit sans anicroches.

Selon plusieurs témoignages, discordants quant à l'année de cet épisode, Kir prit les électeurs à témoin de son animosité envers R.P. par voie d'affiches : « Vous n'allez quand même pas confier des responsabilités à un blanc-bec qui n'a même pas fait de résistance ! » et le lendemain les panneaux adverses affichaient sa réponse : « Monsieur le chanoine, il faut vous y faire : il y aura chaque année de moins en moins d'hommes et de femmes pour avoir connu Napoléon. »

R.P. quitte alors le lycée Carnot et, sous la deuxième présidence intérimaire d'Alain Poher (1974), il est nommé inspecteur général de l'Éducation nationale, poste dont il sera toujours détaché. C'était une promesse que Georges Pompidou n'avait pas eu le temps de tenir. Mais il n'exerça pas : il conserva brillamment ses mandats de député, de conseiller général, de président de ce conseil et de maire jusqu'en 2001 où il se retira de la vie publique. Lui-même et sa liste obtenaient la confiance de deux Dijonnais sur trois (proportion tenant compte des abstentions) : l'adhésion rencontrée dépassait très largement les frontières partisans. Parmi les piliers de l'équipe Poujade, il faut citer, même dans le cadre de cette notice, Jean Royer (un homonyme du maire de Tours), François Japiot (X 1931) le financier, Maurice Lombard l'urbaniste, Yves Bruneau le directeur de cabinet... sans oublier Christian Baron (1949 s) professeur de chimie à l'Université et son adjoint à l'éducation, la première des tâches dans la cité depuis Platon. Son *Passage du siècle* publié et imprimé en Côte-d'Or (2016) est l'indispensable et lucide témoignage de celui qui disait de la ville, où les hasards de la carrière l'avaient conduit, devenue sa ville : « c'est elle qui m'a choisi ».

Les responsabilités nationales vinrent à lui après la victoire spectaculaire de 1967 : c'est Malraux qui l'accueille au Palais-Bourbon (et dès lors, ils reprirent leurs rela-

tions). Il devint alors un des secrétaires nationaux du mouvement gaulliste (« piano à cinq mains rue de Lille », écrit-il). Fin mai 1968, député, il prononce à l'Assemblée un discours qui suscite l'admiration éloquente de François Mauriac dans son *Bloc-notes* du *Figaro*, à la stupéfaction de Georges Pompidou (1931 I). Après le retour du général de Gaulle de Baden-Baden, il est facile de noter, parfois mot à mot, la parenté entre le discours télévisé de ce dernier le 30 mai, qui acheva le mouvement de contestation, ruina pour un temps les ambitions des *politiciens au rancart* et provoqua la manifestation des Champs-Élysées, et les paroles de R.P. à la tribune du Palais-Bourbon la semaine précédente. R.P. resta à la tête du mouvement soutenant le Général, jusqu'à l'échec, l'année suivante, du référendum sur la suppression du Sénat et la réforme territoriale.

Il fut ensuite (à partir de janvier 1971) le premier titulaire du ministère de l'Environnement et du Cadre de vie (créé après le décès du général de Gaulle, qui l'a particulièrement affecté). Tout était à créer, dans les salons désuets du ministère de la Marine (rue Royale), et ses collègues, avec Albin Chalandon, le définissaient *préposé à embêter tout le monde*. C'était le gouvernement de Jacques Chaban-Delmas et l'illustration du slogan de *La nouvelle société* cher au maire de Bordeaux. Mais R.P. montre dans *Avec de Gaulle et Pompidou* l'incompatibilité grandissante entre le président et le locataire de Matignon : dès le discours d'investiture de ce dernier, le président notait l'ambiguïté de la traduction du latin *res nova* : la nouveauté, ou la révolution ? À ce ministère participait aussi Jean-Baptiste de Vilmorin, le frère de Louise, car R.P. déjeunait à Verrières-le-Buisson avec André Malraux une fois par mois jusqu'à la fin de l'auteur *des Chênes qu'on abat*. R.P. représenta la France au premier congrès international sur l'environnement, tenu à Stockholm en 1972. C'était la prise de conscience, trois ans avant le premier choc pétrolier, et deux avant la candidature de René Dumont, que la croissance n'était pas indéfinie et que les générations futures devaient être prises en compte par une société qui accordait priorité à l'automobile et aux grands ensembles. Y réintégrer l'homme fut la mission, sinon le devoir, de cet humaniste. Le Conservatoire du Littoral et les parcs nationaux sont à mettre à son crédit, ainsi que son action à la présidence du Conseil national des secteurs sauvegardés. Mais il mesura les résistances et les chausse-trapes venant de sa propre famille politique, au point d'intituler *Le ministère de l'impossible* (Calmann-Lévy, 1975) le livre de souvenirs qu'il consacra à cette partie de sa vie, qui s'arrêta un peu avant le décès de Georges Pompidou, à la dissolution du second cabinet Messmer, en février 1974, pour permuter Jacques Chirac² et Raymond Marcellin (en fait il apprit par la radio que son ministère de l'Environnement était supprimé purement et simplement et rattaché à la Culture : avec le recul, il était condamné pour sa proximité avec le maire de Bordeaux).

Ce fut son seul portefeuille (alors qu'après le départ de Chaban-Delmas, beaucoup le voyaient à Matignon). Il aura été, avant et après, l'homme des refus : le

portefeuille de l'Éducation nationale en juillet 1968 (ministère Couve de Murville), celui de la Culture à Raymond Barre en 1976.

Son ministère fut recréé, sous l'étiquette de la Qualité de la vie : il faut citer une anecdote sur le choix de son titulaire par le nouveau président Valéry Giscard d'Estaing. Celui-ci, dans sa tournée de candidat, avait apprécié la réception au Creusot par André Jarrot, maire et député de Saône-et-Loire : une fois élu, il lui confia ce portefeuille (Jarrot était surtout connu à l'époque comme un fervent usager de la motocyclette). En fait, avant le passage du candidat, Jarrot s'était précipité à Dijon pour s'entretenir avec Poujade, qui lui avait, sinon rédigé, du moins indiqué les grandes lignes d'un discours de bienvenue...

Emmanuel Leroy-Ladurie, déjà cité, écrivait : « Modeste, quand on n'a plus voulu de lui, il est reparti dans sa province pour planter ses choux, tel Cincinnatus. J'apprends qu'(à Dijon) il fait revivre les quartier anciens et y envisage la circulation d'autobus électriques : ils éviteront la pollution de l'air... » Ces paroles lucides datent de quarante ans. Il sut gérer durant cinq mandats en recueillant le plus large consensus, tant chacun, au bas de son immeuble ou au centre-ville, pouvait constater les résultats de l'action municipale.

Les anecdotes concernant la vie publique sont moins truculentes que lorsque Félix Kir descendait de son bureau, sifflet à la bouche, pour dissiper les embouteillages de la place d'Armes en face du palais des Ducs (c'était à la fin des années 1950...) et pourtant un classique de la littérature locale s'intitule *Le chanoine Kir a-t-il existé ?* Il faut au moins citer l'impair lors de la réception du couple royal du Népal au château du Clos-Vougeot, où fut servie à ces végétariens notoires une blanquette de veau : voyant l'œil courroucé de la Reine, d'un geste impérieux, le député-maire fit ôter le plat controversé et le fit remplacer par la volaille, que ses instructions avaient pourtant assignée à la table qu'il partageait avec les Majestés. À la fin 1995, il fut invité à l'Élysée pour l'un des tout derniers déjeuners offerts par François Mitterrand, déjà fort malade, qui à la stupéfaction générale (et notamment du premier ministre Édouard Balladur) bouscula le plan de table pour placer Robert Poujade à sa droite, et ils parlèrent littérature tout le long du repas...

Il faut aussi évoquer les jumelages (qui lui donnèrent l'occasion d'apprendre l'italien, avant, souligne-t-il, que son fils n'épouse une Italienne) hérités de son prédécesseur, et la grande fête annuelle du vin, deux occasions de faire venir d'au-delà du rideau de fer des jeunes, Tchèques et Roumains, surtout : à la fois pour les vendanges et pour les études. Un personnage aussi folklorique que (pour certains) sulfureux, nommé Robert Levavasseur, réussissait en pleine guerre froide ce tour de magie, toujours soutenu par le député-maire. Plus d'une étudiante de la faculté devenait ainsi Tchèque par le mariage... Michel Grivelet, angliciste à la faculté et brillant traducteur de Shakespeare, accompagnait ainsi la délégation à York et le protocole

exigeait une réception par la reine Elizabeth : un serveur avait taché le costume de gala de Grivelet qui (on s'en doute) n'avait pas de rechange. R.P. lui suggéra de cacher ce dommage par ses décorations ; mais il ignorait le protocole anglais qui réserve dans ce genre de cérémonies le port de médailles aux officiers de bouche, et Grivelet fut sans ménagement conduit aux cuisines...

La qualité de vie dijonnaise était alors reconnue par tous les médias et toutes les enquêtes d'opinion, *Le Point* classa ainsi Dijon au premier rang des villes vertes, où l'on respire et apprécie l'environnement. Le seul bémol : suivant l'exemple bordelais, R.P. ne voulut pas revenir au tramway, et laissa la principale artère historique du centre (la rue de la Liberté) aux piétons et aux autobus. Il croyait à la modélisation de la circulation automobile pour résoudre le problème de l'encombrement de la ville, tout comme Chaban-Delmas avec son ordinateur poétiquement baptisé Gertrude. À Bordeaux comme à Dijon, les édiles du XXI^e siècle ont réinstallé rails et sites propres pour permettre le fonctionnement efficace d'un service de transport urbain (voire suburbain). Ce qui n'a pas empêché, au bout de la ligne 1 à Quetigny, la fermeture de l'imprimerie Darantière, une des gloires de Dijon (comme la rose de ce nom). R.P. reconnaît dans *Passage du siècle* que c'était la raison du 19/20 que décernait à l'urbanisme dijonnais *Le Point*, certes très en avance sur les autres métropoles régionales, mais ce n'était pas 20/20. Comme dans les copies de ses hypokhâgneux.

En 1985, il fit paraître dans la *Revue des Causes et des Cévennes* un article concernant la Bête du Gévaudan, dont il réduisait la part de légende ; il ne pouvait se douter que cet animal mythique, qu'il avait en somme puissamment remis dans le cadre des classifications de son voisin Buffon, et devenu le symbole touristique de la région qui s'ouvre à Marvejols, serait lié deux décennies plus tard aux désastres financiers de cette charmante sous-préfecture, pour laquelle l'édile son collègue avait voulu des travaux pharaoniques. Ces déboires propulsèrent Marvejols sur le devant de la scène médiatique, alors que la gestion particulièrement sobre et efficace des finances publiques dijonnaises mettait la cité des grands ducs d'Occident à l'autre extrémité de l'échelle de la pression fiscale par foyer...

R.P. a toujours pris très au sérieux son rôle de protecteur de l'Académie locale, celle qui avait « lancé » Jean-Jacques Rousseau en 1750 ; de même il ne cessa d'œuvrer pour le rayonnement de l'université, que le recteur Marcel Bouchard (1917 l) venait de transférer hors de l'hôtel de la rue Chabot-Charny sur le coteau de Montmuzard. Il note son regret de n'avoir pu empêcher la disgrâce du recteur mal vu du ministère de tutelle et contraint à une retraite prématurée. Le nombre et la qualité des préfaces qu'il rédigea pour des publications de catalogues du musée des Beaux-Arts témoignent de son intérêt pour la culture et les arts³. De même il ne faut pas oublier la résurrection du poussiéreux musée de la Vie bourguignonne, ni la métamorphose

du vieux Pavillon de l'Arquebuse en un ultra-moderne Jardin des Sciences où de nombreux archicubes scientifiques vinrent donner des conférences.

Aucune ville de province n'a célébré davantage que Dijon le bicentenaire de notre École, tout le long de 1994 : Pujade se chargea personnellement des littéraires bourguignons, et son adjoint Baron des scientifiques.

Le nom de Robert Pujade subsistera à Dijon : son successeur François Rebsamen vient de faire approuver en Conseil municipal le baptême à son nom de l'auditorium (que lui-même aurait voulu baptiser Sir Yehudi Menuhin, du vivant du grand violoniste et humaniste).

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Cette malencontreuse homonymie lui valut d'être décoré d'un ordre de la Centrafrique par le président Jean-Bedel Bokassa (pas encore empereur) qui, le rencontrant à l'improviste muni d'une douzaine de médailles, lui en épingla une d'autorité sur son veston, avec cette considération : « Ah ! Pujade ! Vous la méritez bien ! On ne parlait que de vous à Saïgon ! ! »
2. Il faut citer cette anecdote édifiante : de retour à Paris après un congrès du mouvement gaulliste à Lille, le conseiller Pierre Juillet, le jeune député Jacques Chirac et Pujade se retrouvent au wagon-restaurant. Juillet se penche à l'oreille de son voisin : « Voulez-vous que je vous montre qui est Chirac ? », et discrètement, il fait passer le verre (de listrac) de P. devant l'assiette du député de la Corrèze. Celui-ci, sans hésiter, vide le verre.
3. Voir ici même, dans la notice de Roland Martin, l'intérêt qu'il prit personnellement pour que la donation du grand archéologue reste au musée des Beaux-Arts. Il faudrait aussi insister sur l'entrée spectaculaire dans ce musée de l'art moderne, avec la donation des époux Granville.

BERGER (Marcel), né le 14 avril 1927 à Clamart (Seine), décédé le 15 octobre 2016 à Paris. – Promotion de 1948 s.



Aîné d'une fratrie de quatre garçons, il grandit auprès de ses parents qui ont créé une maison d'édition, « l'Olivier » ; celle-ci conçoit des images pédagogiques et des bons points qui sont distribués dans un grand nombre d'écoles en France. C'est dans cet environnement qu'il développe son goût pour les livres, le papier, son odeur, son toucher ; et l'on retrouve cette exigence pour la parution de ses livres.

Marcel fait preuve d'originalité dès son plus jeune âge. Fort d'une certaine assurance, c'est un collégien qui répond à

ses professeurs, ce qui lui vaut plusieurs renvois d'établissements. Son amour pour le sport commence quand il est un jeune universitaire, avec des compétitions de ping-pong. Grâce à ses séjours américains, il est conforté dans sa certitude que l'activité sportive est une donnée essentielle pour une vie intellectuelle équilibrée. Sa curiosité lui fait découvrir et pratiquer à haut niveau de nombreux sports allant de la course à pied à la natation en passant par le ski, le tennis, le vélo, avec la particularité de se passer de cours pour progresser grâce aux livres. Sa ténacité lui fait surmonter les nombreux challenges qu'il se fixe.

Sa rencontre avec Odile, qui reste à ses côtés toute sa vie (65 ans de mariage), est un coup de foudre. Après son mariage, ses trois enfants lui permettent de développer certaines idées sur l'éducation, comme l'accompagnement personnel de chacun, avec la conviction que l'on ne freine pas une passion... même si c'est celle de sa fille de quatre ans qui veut être chirurgienne !

Cette approche qui consiste à « croire en l'enfant », au jeune qui grandit, l'amène à fournir à ses enfants et à sa famille les aides et le matériel nécessaires pour tendre vers les objectifs rêvés ou désirés. Avec toujours du papier et un crayon en poche, son œuvre témoigne de sa passion pour l'écriture.

Il rentre à l'École normale supérieure en 1948 et achève une thèse de géométrie sur les groupes d'holonomies des variétés riemanniennes et des variétés affines sans torsion en 1954, sous la direction d'André Lichnerowicz (1933 s).

Chez Marcel, la transversalité est constante ; ainsi dans les discussions au cours de repas, les invités le prennent pour un être original, très particulier et déroutant car en quelques minutes, il théorise sur le geste technique du bras dans la nage du crawl, un roman de Musil et les articles de *Science et Vie* sur le cerveau.

Sa carrière le conduit à faire de nombreux voyages, sources d'un grand enrichissement, d'ouverture d'esprit et de tolérance. Il fait preuve d'un grand éclectisme, à la fois dans l'amitié et la culture.

C'est sa découverte sur la détermination des variétés riemanniennes complètes de dimension paire à courbure $1/4$ -pincée, en 1960, qui entretient ses projets de recherche. Il prolonge ce foisonnement d'idées par la création d'un séminaire dit Arthur Besse en 1975 avec ses élèves – dont J.-P. Bourguignon, J. Lafontaine (1962 s), L. Bérard Bergery (1965 s), J.-L. Kazan, P. Gauduchon, R. Michel, J.-L. Besson, D. Meyer, P. Bérard (1970 s), Y. Colin de Verdière (1964 s). Beaucoup de publications ont accompagné ce séminaire.

À tous ses postes, en tant que maître de conférences et maître de recherche (Strasbourg, Boston, Nice, Berkeley), on y ajoutera sa passion pour le Japon : il y effectue de nombreux séjours à partir de 1970 où il se lie d'amitié avec le professeur Murakami.

Il a contribué à faire connaître les travaux de Mikhaïl Gromov.

Marcel reste avant tout un excellent « vulgarisateur pour la géométrie » avec la publication d'un grand nombre de livres d'enseignement, le plus important étant *A Panoramic View of Riemannian Geometry*.

Marcel reste pour sa famille et notamment ses onze petits-enfants, un exemple d'une belle harmonie entre le corps et l'esprit, fondée sur des valeurs humanistes.

Isabelle Berger Wagon, sa fille.

BERNARD (Daniel), né le 10 mars 1928 à Paris, décédé le 24 janvier 2019 à Strasbourg (Bas-Rhin). – Promotion de 1948 s.



Daniel Bernard est boursier national au lycée Lakanal à Sceaux, puis élève de mathématiques supérieures et spéciales au lycée Saint-Louis où, selon son professeur de physique il faut, avec sa forme d'esprit, qu'il prépare l'École. Tâche accomplie en 1948. L'accueil par le personnel de l'École est bienveillant et chaleureux. Quant au bizutage, cette promotion a vu un de ses conscrits croire bon d'expliquer son succès par l'usage de l'hélice à calcul Lafay « joint à ses mérites personnels », et en être récompensé par un voyage confiné en pyjama dans un train de nuit pour le Sud-Ouest.

La vie normalienne de Daniel comporte les certificats à passer en Sorbonne, les contacts avec les caïmans, le « Cours aux carrés », une forte dose journalière de piano et le mariage avec Ginette Disgand en juillet 1950.

La préparation à l'agrégation de mathématiques, encadrée par Henri Cartan (1923 s), Gustave Choquet (1934 s) et le futur directeur de thèse André Lichnerowicz (1933 s), est en ce temps une obligation et prise par Daniel comme un investissement. De fait les quatre premiers normaliens reçus se voient attribuer la nouveauté qu'est la quatrième année d'École, début du travail scientifique. Elle est suivie, de novembre 1952 à octobre 1953 par le service militaire dont la première phase est interrompue par la question : « Que foutez-vous ici ? » d'un gradé inspecteur. Suit donc une opportune promotion comme scientifique du contingent au Laboratoire central de l'armement, service des trajectoires des fusées.

Le caporal-chef Daniel Bernard se trouve envoyé « en mission » au Colloque international de géométrie différentielle du CNRS (Strasbourg 26 mai-1er juin 1953), un des derniers dont les actes seront publiés en français, a-t-il pu déplorer plus tard. Il y rencontre le gratin mondial de la discipline et, avec son maître André Lichnerowicz,

il y pioche son sujet de thèse *Sur la Géométrie Différentielle des G-structures*. Plusieurs de ses notes aux *Comptes Rendus de l'Académie des sciences* sont analysées dans les *Mathematical Reviews* par Shiing-Shen Chern et Michael Atiyah. La thèse est soutenue à la Sorbonne en mai 1960 avec pour jury Charles Ehresmann (1924 s), président, André Lichnerowicz et Laurent Schwartz (1934 s). Elle est publiée aux *Annales de l'Institut Fourier*. En octobre 1959, les prémices alsaciennes en furent une délégation de maîtrise de conférences à la faculté des Sciences de Strasbourg avec service au Collège universitaire de Mulhouse. Suivirent la titularisation en octobre 1960 et le professorat à titre personnel à Strasbourg, en 1963. Il participe à la préparation à l'agrégation et assure le cours de service : Techniques mathématiques de la Physique, qu'il diffuse en ouvrage dont les cinq cents pages d'épreuves apprennent à ses assistants à bien relire un texte.

Mai 1968 le met sur la brèche du matin au soir pour maintenir le flambant neuf Institut de mathématiques à l'abri des anarcho-situationistes, discuter avec les étudiants, à la suite de quoi il est élu à la quasi-unanimité directeur de l'Institut par un collectif comprenant tout le corps enseignant et les étudiants assidus, environ 200 votants, vote confirmé par les organes statutaires... et un arrêté du doyen en date du 10 juillet 1968. Il représente donc le département de Mathématiques et Informatique dans les instances réunies par le recteur Maurice Bayen d'où sortent trois universités soit Louis-Pasteur-Strasbourg I (sciences et santé, sciences économiques, géographie, psychologie, IUT), Strasbourg II (lettres, sciences humaines, théologies, Éducation physique), Strasbourg III (droit, IUT). Cette structure cédera la place, après regroupement en 2009, à l'université de Strasbourg.

Élu à la section permanente du conseil d'administration de l'université Louis-Pasteur il en assiste le président dans une période d'adaptation riche en conflits. Il soutient entre autres le développement des méthodes quantitatives en sciences économiques et gestion.

Il a dirigé les thèses de Jean Setondji et de Farba Faye et organisé en complicité avec Robert Lutz et Théodor Hangan les trois Colloques de géométrie du Schnepfenried soutenus par la Société mathématique de France et affichant un succès international. Il est en contact avec Shiing-Shen Chern à Berkeley et avec Donald Spencer à Princeton.

En juin 1986, il est l'initiateur et la cheville ouvrière du Colloque de géométrie et physique patronné par le CNRS, en l'honneur d'André Lichnerowicz, avec le soutien de plusieurs universités, du Collège de France, du CEA et de la Société mathématique de France. Ce Colloque réunit 250 participants dans les anciens locaux de l'École polytechnique où il a été de 1963 à 1971 examinateur d'admission et de 1971 à 1983 maître de conférences chargé de petites classes ou d'épreuves d'examen. Il prit soin de demander à la direction des Études de lui éviter toute interaction avec son élève de fils durant ses trois années d'École.

Trois autres enfants exerceront comme médecin, avocate, et metteur en scène lyrique.

Son implication locale, de 1987 à 1992, est à la vice-présidence de l'université Louis-Pasteur. Dans une première phase il est chargé de la recherche et des personnels, ensuite de la documentation et comme Premier vice-président, de l'intérim du président Gilbert Laustriat. Il est en particulier acteur dans l'élaboration des fédérations de recherche.

Il crée le Service commun de documentation rendant à l'université la maîtrise de sa documentation hors tutelle de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Apprécié comme vice-président Personnels attentif et vice-président Recherche rigoureux, il tient à écouter chacun avant de décider. Par délégation permanente du président il dirige le Conseil scientifique et par exemple signe pour l'ULP, à côté du préfet et du ministre de l'environnement de l'État de Bade-Wurtemberg, la convention créant l'Institut franco-allemand de recherche sur l'environnement (IFARE). Il participe de 1990 à 2000 au conseil de perfectionnement de la formation d'actuares de Strasbourg présidé par Hans Bühlmann, ancien président du Polytechnikum de Zürich et de l'Association suisse des actuares.

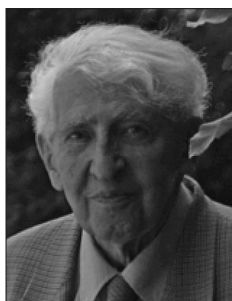
Les contacts nombreux acquis à la vice-présidence et à l'IFARE le conduisent à un nouvel engagement : le Secrétariat permanent pour la prévention des pollutions industrielles (S3PI) de l'agglomération de Strasbourg. Celui-ci réunit, sur la base du volontariat, plus de 400 personnes : les associations représentant les populations, les industriels, les scientifiques, les médecins, l'État et ses services, les collectivités territoriales. C'est un melting pot adapté à la réflexion commune pour la recherche de solutions proposées aux décideurs.

À la différence des autres S3PI (sauf Toulouse) le président n'en est pas le préfet mais Daniel Bernard, choisi pour sa connaissance des milieux scientifiques, son abord ouvert, son autorité naturelle, son souci d'éviter la « réunionite » et d'obtenir des résultats concrets. Lors de la remise de la légion d'honneur au titre du ministère de l'Environnement par son ami Guy Ourisson (1946 s) président de l'Académie des sciences, il souligne que les atteintes à l'environnement étaient souvent des conséquences néfastes de progrès technologiques suivant l'avancement de la science mais que par ailleurs les scientifiques possèdent bien souvent les clés permettant d'y porter remède, d'où résulte une double responsabilité.

S'agissant de conclure à propos de la vie de Daniel Bernard, le mot *harmonie* vient à l'esprit, celle-ci résultant d'équilibres entre enseignement et recherche, vie scientifique et vie familiale, responsabilités dans l'université et dans la cité.

Philippe ARTZNER (1957 s)

BLAMONT (Jacques), né le 13 octobre 1926 à Paris 16^e, décédé le 13 avril 2020 à Châtillon (Hauts-de-Seine) – Promotion de 1948 s.



Jacques Blamont, un des pères de la recherche spatiale, est décédé à 94 ans probablement de la Covid-19 due au coronavirus (SARS-CoV-2) qui l'avait coupé de ses contacts quasi-journaliers. Il était resté actif jusqu'à ses derniers jours, gardant intactes son intelligence et son infaillible mémoire.

« *Onze ans rue Lhomond avec Kastler et Brossel...* »

Tel est le début du titre d'un article que Jacques Blamont (1948 s) publia dans le Bulletin n°225/226 de la Société des amis de l'École normale supérieure en décembre 2002, dans lequel il rend hommage à ses maîtres Alfred Kastler (1921 s.) et Jean Brossel (1938 s.), particulièrement à A. Kastler auquel il a voué une immense admiration durant toute sa vie. C'est donc sans surprise qu'on lit dans un texte sur la création de l'Espace européen intitulé « Uchronie la création de l'Espace en France », et rédigé en 2018 : « L'Espace européen est donc l'enfant du sodium crépusculaire de Kastler. »

En effet le sujet de diplôme proposé à J. Blamont en 1950 par Kastler ne portait pas sur les sujets de prédilection du futur groupe LKB (Laboratoire Kastler Brossel), mais sur une passion que Kastler avait développée avec son ami Jean Bricard, l'étude du sodium crépusculaire. Et le fait que ce travail se déroulerait à l'observatoire de Haute Provence, qui était pour lui un lieu mythique, avait attiré le jeune Blamont. À son tour le sodium devint la passion de Blamont à laquelle il doit ses premiers succès dans l'Espace. Il m'est d'autant plus facile d'en parler que mon sujet de thèse a été le prolongement des travaux de Kastler et Bricard qui dataient des années 40 et dont le principe a contribué 20 ans plus tard aux données qui ont permis d'obtenir grâce aux nuages de sodium créés par fusées, le premier modèle de température de la haute atmosphère.

Mais l'arrivée au labo Kastler de Jean Brossel en 1954, qui arrivait du MIT auréolé de gloire, a ramené Blamont à des sujets plus typiques de la future équipe Kastler-Brossel et sa thèse porta sur l'effet Stark du mercure par double résonance optique et magnétique, qui fut en fait la seconde thèse de l'équipe après celle de Jacques Winter (1949 s.). L'observation des transitions à plusieurs photons de l'atome de sodium (thèse de Bernard Cagnac, 1950 s.) qui devait ouvrir plus tard à l'exploitation du pompage optique aurait pu séduire Blamont et le conduire à poursuivre ses recherches dans l'équipe. D'autant plus que l'ambiance de cette équipe et l'atmosphère de joie créatrice qui régnait dans ce laboratoire avaient totalement capté le jeune chercheur séduit par *la beauté et la noblesse de la science pure* d'après ses propres mots, si au moment critique du choix, Jean Coulomb, André Danjon et Alfred Kastler

lui-même ne lui avaient demandé de prendre en main l'utilisation scientifique des fusées Véronique et la contribution de la France à l'Année géophysique internationale. Un autre destin s'ouvrait alors.

« ...des caves de la rue Lhomond aux fusées spatiales du CNES. »

(Suite et fin du titre de l'article signalé ci-dessus)

Nommé chargé de recherche au CNRS après avoir soutenu sa thèse, Jacques Blamont part pour les États-Unis à l'université de Wisconsin. Il va y découvrir les expériences au sodium menées dans la haute atmosphère à l'aide de fusées-sondes. Revenu en France, il est élu professeur à la faculté des Sciences de Paris en 1957. L'année suivante, il fonde le premier laboratoire français de l'Espace, le Service d'aéronomie. Alfred Kastler puis Pierre Auger en seront les premiers directeurs avant que Blamont ait l'âge de le devenir et il en restera le directeur jusqu'en 1985. Il constitue sa première équipe avec quatre normaliens, Philippe Delache (1956 s), Pierre-Yvan Gal (1956 s), Pierre Léna (1956 s) et François Roddier (1956 s), il demande et obtient l'affectation de Claude Cohen-Tannoudji (1953 s) alors sous-lieutenant des Forces terrestres aériennes à Nîmes et pour ma part j'ai la chance que Jean Brossel me recommande à Blamont pour compléter l'équipe.

Alfred Kastler met gracieusement à la disposition de Blamont quelques mètres carrés au premier étage de son labo où la jeune équipe prépare les instruments qui participeront à la première campagne de tirs au Sahara en mars 1959. Les fusées Véronique sont équipées de pots de sodium destinés à créer des atomes de sodium dans la haute atmosphère.

Le succès de ces tirs permet à J. Blamont de proposer au général de Gaulle la création d'une Agence spatiale française. De Gaulle accepte et en 1961 le CNES (Centre national d'études spatiales est créé, J. Blamont en fut le premier directeur scientifique et technique puis le conseiller scientifique des directeurs successifs jusqu'à la fin de sa vie. On lui doit, entre autres succès, la mise au point des premiers satellites français (FR1 et Tournesol), et le choix de Kourou en Guyane comme base européenne de lancement de fusées.

À la tête de son équipe de jeunes chercheurs et ingénieurs au Service d'aéronomie avec les moyens développés au CNES, il contribue à de nombreuses découvertes en géophysique et en astrophysique. Il met en évidence la *turbopause* (limite supérieure de la turbulence dans l'atmosphère) en utilisant l'interaction de la lumière avec les atomes de sodium, il réalise les premières mesures du vent et de la température de la haute atmosphère, il développe les ballons stratosphériques pour observer l'environnement terrestre et planétaire, et il introduit le LIDAR, technique de sondage de l'atmosphère par laser (autre héritage du laboratoire Kastler) pour mesurer température, ondes et concentration en ozone.

Avec les satellites OGO-5 (NASA 1968) et Tournesol (CNES 1971), il étudie la géocouronne, partie la plus extérieure de l'atmosphère terrestre, composée d'atomes d'hydrogène éclairés par le soleil en ultra-violet (rayonnement Lyman-alpha) seulement observable depuis l'espace. Il découvre le flot d'hydrogène interstellaire qui traverse le système solaire (vent interstellaire) et l'enveloppe d'hydrogène des comètes. Il développe la mission internationale VEGA d'exploration combinée de la planète Vénus et de la comète de Halley (1985-1986). Il participe à l'exploration de Mars et de ses lunes (Phobos en 1988), et à l'étude des planètes géantes (Voyager 1977-1989).

Les observations par satellite devaient passer par une coopération avec les États-Unis et /ou l'URSS, le CNES, seul, n'en ayant pas les moyens techniques et financiers. C'est une des réussites de Jacques Blamont d'avoir, en pleine guerre froide, pu collaborer à la fois avec les soviétiques et les américains efficacement et sans conflit. Il entretint toute sa vie d'excellentes relations avec ces deux pays : professeur invité au Jet Propulsion Laboratory de la NASA et collaborateur permanent du Centre spatial soviétique puis russe (IKI, dirigé par Roald Sagdeev). Il a reçu la plus haute distinction accordée par l'URSS à des non-Soviétiques, l'Ordre de l'Amitié des peuples.

En 1964 il entreprend de développer des relations scientifiques avec l'Inde et contribue à la création en 1969 du programme spatial indien avec le Dr. Vikram Sarabhai, premier président de l'ISRO (Indian Space Research Organisation). En 2015, les insignes du Padma Shri (ordre civil indien le plus élevé) lui sont remis à New Delhi par le président de la République de l'Inde, décoration qui s'ajoute aux nombreuses distinctions obtenues d'autres pays.

L'humaniste et ses inquiétudes sur le sort de la planète Terre

Jacques Blamont était avant tout un universitaire, il a enseigné avec passion la physique pendant toute sa carrière. Il avait l'optimisme de croire au rôle de l'éducation pour contribuer à l'amélioration des conditions de vie et pour corriger les aspects négatifs du développement productiviste de nos sociétés. D'où le développement en Inde de satellites destinés à la diffusion de programmes d'éducation, le combat qu'il a mené en Haïti, pour recréer l'Université et reconstruire l'école primaire après le tremblement de terre de 2010, et ses efforts pour implanter en Guyane une université et une Maison pour la Science destinée aux enseignants.

Dans cette même perspective, il s'est intéressé aux évolutions du numérique comme vecteur sociétal, voir « *Réseaux ! Le pari de l'intelligence collective* » (CNRS Éditions, 2018). Il a suscité la création de la plateforme *Fédération* du CNES qui utilise la créativité des jeunes hackers et makers dans les fablabs...

Mais convaincu que l'humanité courait à sa perte, l'enthousiasme pour la recherche a laissé place à l'inquiétude et au pessimisme exprimés dans son livre, *Introduction au siècle des menaces* (Odile Jacob, 2004). Il pensait que quatre redou-

tables menaces pesaient sur le XXI^e siècle : les conflits armés (conventionnels et asymétriques), l'épuisement des ressources, le réchauffement climatique... et l'expansion des épidémies : « Le XXI^e siècle sera l'ère des épidémies », prédiction qui prend en 2020 un sens bien particulier. Son livre, co-écrit avec le théologien Jacques Arnould, « *Lève-toi et marche* », *Propositions pour un futur de l'humanité* (Odile Jacob, 2009), puis une adresse au pape François, sont le signe d'un peu d'optimisme à trouver un relais efficace et amplificateur de ses messages d'alerte auprès de hautes autorités morales.

Peu de personnes ont des passions aussi multiples, Jacques Blamont avait aussi une passion pour la littérature. Il avait hésité entre lettres et sciences à son entrée à l'École. Il avait le goût d'écrire, il a publié une douzaine de livres tels que :

Vénus dévoilée : voyage autour d'une planète (Odile Jacob, 1987),

Le chiffre et le songe : histoire politique de la découverte (Odile Jacob, 1993),

Le lion et le moucheron : histoire des Marranes de Toulouse (Odile Jacob, 2000),

un ouvrage de souvenirs :

L'action, sœur du rêve. Souvenirs de voyage (E-Dite, 2012),

et un ouvrage intimiste :

Jacques-Émile Blamont. Ma vie, mes proches, mes paysages (2 volumes, Blurp, 2017).

Il avait aussi un jardin secret, la peinture, il laisse une série de tableaux inconnus de la plupart de ses collègues.

Marie-Lise CHANIN

Dr. émérite à l'IPSL/LATMOS (Institut Pierre-Simon-Laplace)

GONTARD (Jean-Claude), né le 13 août 1929 à Marseille (Bouches-du-Rhône), décédé le 3 août 2019 à Marseille (Bouches-du-Rhône). – Promotion de 1948 s.



L'association a reçu deux contributions pour cette notice, la première, de Jacques des Cloizeaux (1948 s) évoque les années d'École, la seconde, de Jacques Renault (1967 s) évoque l'enseignant au travers de ses souvenirs personnels et de divers témoignages.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois, lors des oraux pour l'entrée à l'École normale supérieure (1948) et nous avons tout de suite sympathisé. Il était mathématicien et moi physicien. À l'École il a rencontré Norbert Roby, lui

aussi mathématicien. Norbert Roby venait, comme moi, du Prytanée militaire de la Flèche. Nous y avons préparé le concours d'entrée à l'ENS ; nous étions de bons amis, Jean-Claude et Norbert sont devenus coturnes et c'est ainsi que nous nous réunissions ensemble dans sa turne. Plus tard, en quatrième année, à mon tour, je suis devenu le coturne de Jean-Claude. À cette époque il avait déjà passé l'agrégation de mathématiques et il s'essayait, sans grande conviction, à préparer une thèse sous la direction du Pr Jean Favard (1921 s). Puis nos chemins ont divergé, lui retournant dans le midi (à Marseille), dont il était issu, moi restant à Paris.

Jean-Claude était un expert en géométrie. Quand j'étais à l'ENS j'avais un tapis auquel je donnais des répétitions. Un jour, je lui ai proposé un exercice que je n'avais pas fait. J'ai séché et, revenu dans ma turne, j'ai encore séché et mon coturne de même. Me trouvant auprès de Jean-Claude au repas suivant, je lui ai proposé mon exercice. Il m'a répondu en donnant deux réponses positives à ma question, ajoutant qu'il m'en donnerait une autre après le repas, dans sa turne, où il pouvait disposer d'un tableau noir pour la démonstration, ce qu'il fit.

Nous ne nous étions pas oubliés malgré l'éloignement. Aussi ne fus-je que modérément surpris quand, beaucoup plus tard, il me contacta pour reprendre une correspondance qui ne s'est éteinte qu'avec l'annonce de sa mort.

Jacques des CLOIZEAUX (1948 s)

* * *

Le retour de Jean-Claude Gontard de Paris à Marseille, le passage de la rue d'Ulm au lycée Thiers de Marseille où il a fini sa carrière, n'a pas été instantané ; il a suivi un itinéraire qui est loin de la ligne droite : Tournon, l'Algérie, Rouen, Lyon, Poitiers, Lyon de nouveau en sont les étapes. Dans la capitale des Gaules, au lycée du Parc, il sera resté au total 25 ans, y laissant une trace longtemps vivace.

C'est à Lyon que je l'ai connu : à la rentrée 1974, je suis devenu son collègue direct, enseignant la physique et la chimie dans « sa classe » de mathématiques spéciales, et ceci jusqu'à son départ à Marseille.

En premier lieu je dois dire que j'ai été bien accueilli par Jean-Claude Gontard. Ceci était méritoire de sa part, car je n'avais que 25 ans et seulement trois ans d'enseignement en « spéciales » à mon actif. J'ai travaillé avec lui huit ans, pratiquement toujours en bonne intelligence.

Ces huit années ont été des années marquantes : auprès d'un collègue à la personnalité très affirmée, très dévoué à sa classe, mais qui pouvait transformer une séance d'exercices en drame, et qui vivait toutes les contraintes matérielles et administratives comme des offenses personnelles. Près de quarante ans plus tard, certaines

scènes, où la frontière entre le théâtre et la véritable colère était parfois incontrôlée, sont toujours présentes dans ma mémoire.

Qu'on me pardonne d'évoquer l'une d'entre elles : elle est assez typique de la façon d'agir de mon collègue. Nous sommes au début d'un conseil de classe. Tous les professeurs sont là, ainsi que le proviseur de l'époque, M. Laroche. Seul manque le professeur principal, Jean-Claude Gontard. Au bout d'une vingtaine de minutes, celui-ci arrive, avec un air contrit de circonstance, avançant, sans trop y croire, l'explication suivante : « Veuillez m'excuser, j'étais avec les élèves. » « Non, Monsieur Gontard », répond le proviseur, « vous n'étiez pas avec les élèves, vous étiez avec les mathématiques ». Je ne pense pas que le proviseur, au-delà du mot d'esprit, ait compris que « Monsieur Gontard » ait pu prendre cette flèche pour un éloge.

Dans les lignes qui suivent, je voudrais d'une part retracer les étapes de la carrière de mon collègue, carrière entièrement consacrée à l'enseignement en classes préparatoires, d'autre part cerner quelques traits d'une personnalité complexe et hors normes.

Né à Marseille le 13 août 1929, Jean-Claude Gontard avait une sœur aînée, Colette, née en 1928, et un frère nettement plus jeune, Alain, né en 1943. À la naissance d'Alain, leur père dirigeait une usine à Sfax en Tunisie.

Dès son enfance, Jean-Claude Gontard a manifesté une capacité certaine à s'abstraire de ce qui, dans le monde extérieur, pouvait déranger le cours de ses pensées. Sa nièce évoque ainsi cette faculté :

« Jean-Claude était passionné dans son enfance par les romans de Jules Verne. Pour ne pas perdre un seul moment de lecture, il s'accrochait à la robe de sa mère et partait avec elle faire les courses en lisant dans la rue pour continuer non-stop sa lecture. Ma mère, à côté, papillonnait, regardait les étals, bien plus intéressée par les activités extérieures que mon frère. « Jean-Claude a fait sa scolarité, école primaire et lycée (qui couvrait à l'époque les études collège/lycée), dans le public à Sfax. Il a passé le bac maths en juin à Sfax puis est rentré sur Marseille définitivement et a passé (comme cela se faisait souvent) le bac lettres en septembre à Marseille. Ce fut ensuite les classes préparatoires à Thiers. Il m'avait dit avoir brièvement hésité à aller en préparatoire lettres ; je pense que mon grand-père a pesé dans la balance du choix vers les mathématiques ! »

Jean-Claude Gontard a fait ses classes préparatoires au lycée Thiers, à Marseille et a été reçu à l'École en 1948.

Reçu à l'agrégation de mathématiques en 1951, il est resté encore un an rue d'Ulm où il a commencé à préparer une thèse sous la direction de Jean Favard (1921 s), ceci « sans grande conviction » comme le dit Jacques des Cloizeaux dans la première partie de cette notice.

Il a été nommé provisoirement au lycée Gabriel Faure de Tournon avant de partir au service militaire en Algérie. Il en reviendra lieutenant de réserve (2^e réserve).

De retour d'Algérie, il fut nommé au lycée Pierre Corneille de Rouen (d'octobre 1953 à septembre 1954), puis au lycée du Parc de Lyon de septembre 1954 à septembre 1957. Suivent trois années au lycée de Poitiers en classe de mathématiques spéciales.

Il fut à nouveau nommé à Lyon au lycée du Parc en septembre 1960, en classe de mathématiques supérieures tout d'abord, puis, à partir de septembre 1963 en mathématiques spéciales en remplacement de Georges Morel (1914 s). Il resta dans ce poste jusqu'en 1982, date à laquelle il demanda sa mutation pour Marseille afin de s'occuper de ses parents. Il y enseignera au lycée Thiers jusqu'en septembre 1986.

Il est difficile de parler du travail d'un professeur de classes préparatoires. Avoir une seule classe, où l'on enseigne une quinzaine d'heures chaque semaine – sans parler des colles – impose une relation très particulière, très forte, avec les élèves. Le professeur vit littéralement au sein de sa classe et, pour les classes de seconde année, avec cette épée de Damoclès que sont les résultats. Que reste-t-il en fin d'année de tant d'efforts partagés ? Pour l'extérieur, peu de choses : les fameux « résultats » justement, qu'une simple feuille de papier suffit à résumer. Pour l'enseignant, il reste une satisfaction très difficile à décrire, où se partagent le plaisir d'ouvrir des horizons intellectuels étendus à de très jeunes étudiants, et celui de les accompagner dans le chemin aride de la préparation aux concours.

C'est ce qui aboutit, pour les enseignants bien adaptés à ce métier, à l'envie de recommencer l'année d'après.

Jean-Claude Gontard était, je crois, très angoissé par les résultats des élèves et leurs erreurs le faisaient littéralement souffrir. « Cela me fait mal aux mathématiques », me disait-il souvent.

Pour ce célibataire, les mathématiques étaient une passion, à peine tempérée par une autre passion : le bridge. Cette dernière était assez vive pour le conduire à participer à des tournois un peu partout (à Genève, en Italie) ; mais je doute que ces tournois aient pu le guérir de son « mal aux mathématiques ».

Une « douleur » assez particulière qui pouvait être la source de colères homériques.

Un ancien élève, Pierre-Yves Madignier, apprenant le décès de son professeur, rappelle (plus de 40 ans après !) : « ... tout le folklore qui tournait autour de sa personnalité volcanique » et d'ajouter : « pourtant je n'avais [en première année] qu'un désir : l'avoir comme professeur ».

Il faut le dire, certains élèves avaient du mal à supporter cette « personnalité volcanique ».

Pouvant être agressif dans sa classe, Jean-Claude Gontard défendait ses élèves bec et ongles contre l'extérieur. Le même Pierre-Yves Madignier le rappelle à travers une anecdote :

« Il ne voulait pas qu'on touche à ses élèves. Lors d'une des dernières colles de l'année un colleur me pose une fraction à réduire, ce que nous qualifions de « calcul bestial. » Je me plante et le colleur me dit que ma prestation est indigne d'un élève de XM'1 et qu'il va le signaler à Gontard. Je suis assez marri sur le fond et je m'en ouvre à un 5/2 de mon équipe de colle qui me dit de ne pas m'en faire car le colleur est nul.

« Le lundi suivant, Gontard – à qui cela n'arrive jamais – me convoque après le cours pour me dire qu'il a dit à M. N. qu'un colleur qui propose des exercices aussi dépourvus d'intérêt n'est pas digne de coller dans sa classe, et qu'il l'a renvoyé. »

Un autre témoignage m'est parvenu, qui va dans le même sens :

« De tous les élèves qu'il a eus, je crois qu'il était particulièrement sensible à la réussite de l'un d'entre eux qui avait perdu son père entre les écrits et les oraux des concours... Il avait épaulé ce jeune pour qu'il ne lâche pas prise si proche du but et le professeur de physique l'avait accompagné également pour la préparation aux oraux à Paris. Il nous a raconté ce fait à de nombreuses reprises avec la voix qui tremblait d'émotion d'être arrivé à amener ce jeune à bon port à Polytechnique, malgré le choc du décès familial. »

Jean-Claude Gontard a contribué à former l'intelligence non seulement des élèves qui lui étaient confiés, mais aussi de celui qui écrit ces lignes. Il me reste le souvenir d'aphorismes bien sentis qu'il distillait dans sa classe, qui me reviennent précédés de la formule incantatoire : « M. Gontard dit que... »

Il y avait, je l'ai dit, une part de théâtre dans l'attitude de Gontard. Au cours des huit années de notre collaboration, j'ai été progressivement de plus en plus sensible au côté très attachant de sa personnalité. Je m'en étais rendu compte en particulier lorsqu'il a quitté Lyon pour pouvoir s'occuper de ses deux parents.

Ceci m'a été confirmé par une nièce dont il était très proche :

« Il aimait vraiment beaucoup ses parents au point de lâcher le lycée du Parc qu'il aimait tant, et demander une mutation pour Marseille pour éviter à mes grands-parents de partir en maison de retraite (ma mère travaillait avec mon père et n'aurait pas pu faire face à cette charge). Ce fut certainement un grand sacrifice pour lui que de passer au lycée Thiers, mais il le décida de lui-même sans se poser la moindre question. La charge pour lui était lourde avant de partir le matin au lycée, et le soir en rentrant ; aussi finit-il par demander de cesser son activité. Il obtint un départ anticipé (deux ans je crois sans traitement avant l'âge légal de la retraite), mais mes grands-parents sont morts à trois mois d'intervalle juste au

moment de ce départ. Ce fut une épreuve que de se retrouver sans élèves, et sans ses parents à soigner. »

Des années après son départ de Lyon, nous avons repris contact par courrier électronique, heureux l'un et l'autre de nous retrouver ainsi. Il m'a parlé de sa passion pour l'histoire, a résolu par retour du courrier un problème de géométrie sur lequel j'avais séché ... tout comme un jeune collègue de mathématiques. Il a qualifié le livre dont j'avais tiré ce problème de « mal-bouquin », car il demandait la démonstration d'une certaine propriété dans le seul cas des ellipses alors « qu'évidemment » cette propriété appartient aux trois classes de coniques.

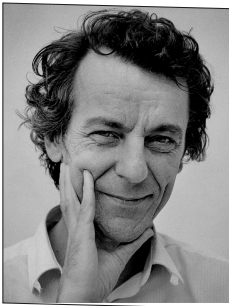
Jean-Claude Gontard a terminé son existence dans une maison de retraite de Marseille, toute proche du domicile de sa nièce dont il recevait ainsi de nombreuses visites.

Profondément croyant, il aura été heureux, je pense, qu'un de nos anciens élèves, devenu prêtre, dise quelques jours après son décès, une messe à son intention.

Pour finir, je voudrais exprimer ma reconnaissance à M^{me} Marie-Cécile Pennaneac'h de m'avoir fourni de nombreux renseignements sur son oncle, et de m'avoir permis de contribuer à cette notice.

Jacques RENAULT (1967 s)

VERLET (Loup), né le 24 mai 1931 à Paris, décédé le 13 juin 2019 à Gometz-le-Châtel (Essonne). – Promotion de 1949 s.



Dès son admission à l'École normale supérieure en 1949, Loup Verlet s'intéresse à la recherche en physique en participant aux sessions fondatrices de l'École de Physique des Houches et, à cette occasion, devient l'un des premiers membres du groupe de physique théorique dirigé par Maurice Lévy. Loup Verlet commence ses travaux scientifiques dans les domaines de la physique des particules et de la physique nucléaire lors d'un séjour dans le groupe du professeur Victor Weisskopf au département de physique du MIT. À son retour des États-Unis, en juin 1957, Loup soutient sa thèse de doctorat : *Contribution à l'étude du modèle optique*, complétée, comme de règle à l'époque, par une deuxième thèse, dite Proposition donnée par la Faculté, intitulée : *Propriétés d'un gaz de sphères dures*. On peut s'étonner de cette proposition, mais peut-être était-elle l'écho de la Conférence de Bruxelles de 1956 où fut présentée la première étude par simulation numérique d'un tel système.

À la fin des années cinquante, devenu le Laboratoire de physique théorique et hautes Énergies (LPTHE), le groupe de physique théorique de Maurice Lévy quitte l'École normale pour la nouvelle faculté des Sciences créée à Orsay. Pendant cette période Loup Verlet s'oriente vers la physique statistique et publie un article où il établit une équation pour le calcul des propriétés thermodynamiques et structurales des fluides. L'équation sera connue comme *Hyper Netted Chain* (HNC), selon un jargon typique des approximations perturbatives diagrammatiques alors en vogue en physique théorique. Dérivée simultanément et indépendamment par d'autres auteurs, elle rendait compte avec une bonne précision des propriétés des gaz de densité faible et modérée. L'enjeu devint alors d'estimer si ce résultat satisfaisant s'étendait aux phases fluides de densité élevée comme les liquides. Ces vérifications reposaient sur la résolution numérique de l'équation HNC, sa non-linéarité excluant une solution analytique. Celle-ci fut réalisée en utilisant les ordinateurs du centre de calcul de la faculté d'Orsay que Maurice Lévy et Loup Verlet avaient contribué à créer et dont Loup Verlet assura la direction durant quelques années.

C'est en ce début des années soixante que se développe en physique statistique la possibilité d'établir la validité d'approximations théoriques en comparant leurs prédictions aux résultats de simulations de systèmes atomiques modèles. Utilisant les résultats publiés pour un système de sphères dures par Berni Alder et ses collaborateurs, Loup Verlet et ses étudiants en thèse quantifièrent l'écart entre l'équation d'état du système de sphères dures et son estimation obtenue de l'équation HNC. Pour pallier les divergences constatées, Loup proposa un schéma de corrections systématiques à HNC et à une équation similaire dite de Percus et Yevick (PY).

Lors de la décennie soixante, la puissance des ordinateurs progresse rapidement ainsi que leurs facilités d'utilisation ; leur accessibilité à la recherche civile et universitaire conduira à un saut qualitatif dans l'apport novateur des simulations numériques à la physique statistique. En 1966-67, Loup est invité par Joël Lebowitz à la Belfer Graduate School of Science de l'université Yeshiva à New York ; il publie deux articles qui constituent une contribution majeure à cette évolution scientifique. Ces articles présentent les résultats de la simulation numérique d'un système de particules en interaction effectuée par la méthode de dynamique moléculaire, c'est à dire par l'intégration des équations du mouvement des particules. L'une des originalités et pertinences de ces articles tient à la proposition d'effectuer cette intégration avec un algorithme qui assure une excellente stabilité des grandeurs conservées (énergie, impulsion totale, ...), en particulier grâce à sa réversibilité en temps. Aujourd'hui cette contribution est toujours reconnue et associée au nom de Loup ; l'algorithme de Verlet (*Verlet algorithm*) est sans ambiguïté identifié par tout physicien du domaine des simulations numériques. À son retour de New York, Loup Verlet anime le groupe de physique statistique du LPTHE. Créant une dynamique, productive et amicale

collaboration avec et entre les membres du groupe, Loup les fait bénéficier au quotidien de son intuition de ce qu'il est bon et favorable d'entreprendre, développant ainsi avec plein succès la voie nouvelle en physique statistique dont il est l'un des initiateurs. Tous ces travaux à Orsay s'effectuent en relation avec la communauté internationale des physiciens qui se crée en contribuant activement aux progrès des simulations numériques.

Les années soixante-cinq soixante-quinze sont pour beaucoup de physiciens, en particulier des théoriciens, une période de grand progrès, mais aussi un temps où des scientifiques s'interrogent sur les conséquences d'une croissance économique exponentielle, clairement insoutenable indéfiniment. Il apparaît à Loup Verlet, comme à d'autres scientifiques, qu'il devient essentiel de contribuer à la réflexion sur les problèmes sociologiques et écologiques qui ne peuvent manquer d'advenir si cette croissance n'est pas infléchie. Loup Verlet ne consacre dorénavant qu'une part de son activité à la recherche en physique ; il réunit un groupe d'amis et collègues dans l'association Adret qui publie deux ouvrages : *Travailler deux heures par jour* et *Résister*, analysant concrètement les conséquences néfastes d'une société soucieuse de la seule croissance de la consommation. Adret sous l'impulsion de Loup participe au mouvement suscité par des scientifiques du climat afin de convaincre les opinions publiques et instances politiques de l'urgence à contrôler le changement climatique induit par les développements industriels et économiques. Adret publiera sur cette thématique : *Le changement climatique : aubaine ou désastre ?* et *La révolution des métiers verts*.

Tout en s'impliquant dans les débats de société et écologiques, Loup Verlet s'investit dans des séminaires, articles et publications dans la recherche en épistémologie. Sa compétence de physicien théoricien et sa pratique de la psychanalyse lui permettent de faire une étude approfondie de la création du savoir scientifique. Dans son livre *La malle de Newton*, Loup examine l'élaboration par Newton de la théorie fondatrice de la physique. Il montre de manière très documentée que la rigueur logique mathématique et l'accord revendiqué de la théorie avec les faits observables de *Philosophiae naturalis principia mathematica* ne doivent pas masquer l'extraordinaire changement, impliqué par l'œuvre de Newton dans les conceptions philosophiques et religieuses de l'époque. Cette analyse, Loup la développera dans *Chimères et paradoxes*, dont le sous-titre : *Comment penser le monde où nous vivons ?* et cette citation (pages 15 et 16) caractérisent la thématique et le projet : « Le développement des théories-cadres [de la physique] fournit un modèle du développement du psychisme humain : telle est la thèse que je soutiendrai ici. [...] je ne viserai donc pas à faire une théorie générale du psychisme humain, mais seulement à dégager par transposition un certain nombre de traits saillants [...] grâce à l'approche psychanalytique qui m'est familière. »

Les contributions de Loup Verlet à la physique statistique sont de premier plan et reconnues comme telles, ses recherches en épistémologie constituent une contribution originale et argumentée et ses publications avec le groupe Adret une participation à la prise de conscience de l'urgence de confronter les enjeux sociaux, écologiques et climatiques actuels. Loup a ainsi activement œuvré dans des domaines variés tant celui de la recherche fondamentale que celui très concret des problèmes de la société de notre temps. Tous ces travaux, pour bien de ceux qui y ont participé, ont été le moment où ils se sont créé de grandes amitiés avec Loup.

Dominique LÉVESQUE, Jean-Pierre HANSEN, Jean-Jacques WEIS

* *
*

J'ai rencontré Loup aux Houches en 1951. En 1952, ma sœur, Cécile Morette-Dewitt, fondatrice de l'École d'été de physique théorique des Houches, m'avait demandé de venir l'aider et c'est là que j'ai mieux connu Loup qui a suivi les cours pendant deux étés de suite. Ayant des goûts communs pour la montagne et l'attention aux autres, nous avons décidé de nous marier.

Ici, je voudrais simplement parler de Loup jusqu'à son entrée à l'École normale, car la période de l'École normale est couverte par André Martin. Loup découvre sa passion des sciences, lors de vacances d'été où un ami de son père, Édouard Noetzelin, lui fit découvrir le monde scientifique qu'il soutenait. Cette découverte donna à Loup l'envie de devenir physicien pour comprendre le monde. Cette envie et ce projet seront le fil conducteur de sa carrière de physicien, psychanalyste et auteur d'ouvrages en histoire des sciences et d'écrits humanistes et écologiques.

Né dans une famille de conservateurs de musées, Loup Verlet fut obligé de suivre des études de lettres classiques. Pour s'en libérer, il décida de passer les deux sessions du baccalauréat de l'époque dès les classes de seconde et première. Lorsque Loup annonça à son père son désir de passer un baccalauréat scientifique, Pierre Verlet n'accepta qu'à la condition qu'il fasse sa terminale au lycée français de Londres pour perfectionner son anglais.

Rentrant en France, toujours motivé pour devenir physicien et chercheur, Loup souhaite intégrer l'École normale supérieure et s'inscrit aux classes préparatoires du lycée Louis-le-Grand. Loup le disait toujours : son passé de lycéen littéraire faisait qu'il était vraiment le plus nul de la classe. Il fit le choix de présenter le concours de l'École normale supérieure dans la section biologique moins demandée que celle de physique. Il passa le concours dès la première année de classe préparatoire et le réussit grâce à toutes les connaissances acquises personnellement hors programme du concours.

Marianne VERLET

* *
*

Mon ami Loup Verlet

J'ai rencontré Loup à l'automne 1949 lorsque nous avons été admis à l'École normale. On nous avait attribué des « thurnes » dans le « Palais » et rapidement nous avons formé un groupe très solidaire. Nous nous appelions « le gang du Palais ». Il y avait Loup Verlet, Michel Gourdin, Lucien Godefroy, Jean-Claude Pebay-Peyroula, Bernard Jancovici (« Janco »), Jacques Winter et, accessoirement, Joseph Cohen.

Nous nous faisons des cours pour compléter l'enseignement déficient de la Sorbonne. Nous avons fait aussi quelques canulars comme, par exemple, faire découvrir par le général commandant l'École polytechnique que les élèves de l'X avaient organisé un bal clandestin le jour de la Sainte-Barbe.

Nous sortions beaucoup ensemble, allions au concert, guidés par les plus doués en musique, Gourdin et Verlet pour la musique classique et Winter pour le jazz. Nous faisons du rocher à Fontainebleau guidés par Janco qui avait été éduqué au GUMS (une organisation paracommuniste). Peu avant Noël, Loup découvrit un chalet très primitif à Saint-Jean-de-Sixt près de La Clusaz, nous y avons fait du ski, et cela resserra les liens entre nous.

Loup et moi devînmes très amis. Nous étions invités chez nos parents respectifs. Il y avait des surprises-parties. Mais surtout, Loup et moi, réussîmes à aller à la première École d'été des Houches en 1951.

Nous travaillions très dur ensemble mais partions faire des courses en montagne les week-ends. Loup et moi avons osé poser notre candidature pour retourner à l'École des Houches l'été 1952 et, je ne sais pas pourquoi, nous avons été pris. Je pense que Cécile Dewitt a trouvé que nous avions une bonne tête.

Nous étions tous les deux fascinés par la physique des particules, et voilà qu'un dimanche, alors que nous remontions de la messe au village avec Maurice Lévy, celui-ci nous dit qu'Yves Rocard (1922 s) lui avait demandé de fonder un groupe de physique théorique au labo de l'École normale. Il nous a proposé d'en faire partie et nous avons accepté. Loup et moi sommes ainsi les deux premiers membres du groupe théorique dirigé par Lévy. Pour Loup ce fut aussi la rencontre avec Marianne, la sœur de Cécile.

Nous avons commencé à faire des calculs pour Lévy avec une monstrueuse machine Marchand (moins bien qu'un vulgaire calculateur de poche de nos jours). Après diverses péripéties nous avons fait notre diplôme au laboratoire de rayons cosmiques de Pierre Auger, bien décidés à retourner chez Lévy ensuite. Pendant une partie du temps où je préparais ma thèse, Loup est parti au MIT où il a travaillé avec Sid Drell. Lorsque je suis parti au CERN, en mars 1959, Loup était encore dans la physique des particules qu'il a quittée pour faire ces merveilleux travaux dont d'autres que moi ont parlé. Moi, au contraire, je suis resté toute ma vie dans ce

domaine et je ne le regrette pas car j'ai assisté à des développements expérimentaux et théoriques fantastiques.

Mais nous sommes restés très amis, Marianne, Loup, Schu – ma regrettée épouse que j'ai rencontrée au CERN – et moi. Nous avons multiplié les occasions de revoir les Verlet. Pour moi, les dernières fois furent aux Houches, à l'occasion d'une commémoration à la mémoire de Cécile, et chez Odette Jancovici, que je remercie pour son invitation.

Je suis très reconnaissant à Loup pour tout ce qu'il m'a apporté.

André MARTIN (1949 s)

LAFON (Guy), né le 5 novembre 1930 à Paris, décédé le 16 avril 2020 à Paris.
– Promotion de 1952 I.



La vie de Guy Lafon a été intimement liée à celle de notre École, puisqu'après y avoir été élève, de 1952 à 1955, il y est revenu, dix ans plus tard (en 1965), comme aumônier catholique du « groupe tala », après avoir occupé, dès son ordination sacerdotale en 1961, le poste d'aumônier des khâgnes parisiennes. C'est dire qu'il aura vu passer plusieurs générations de khâgneux, de normaliens et de normaliennes : en 1968, le groupe tala de la rue d'Ulm fusionne avec celui de Sèvres, et Guy accompagnera l'aumônerie commune aux deux écoles jusqu'en 1979.

Pour ceux de ma génération, qui ont connu Guy Lafon dès les années soixante du siècle dernier, sa personne n'est pas séparable de celle de sa mère, Sarah Catherine Lafon, décédée en 1979. Cette dernière, qui n'avait guère fait d'études mais était pétillante de malice et d'humour, était venue très jeune à Paris depuis sa vallée du Lot natale, et toute l'enfance du jeune Guy s'est passée au pied de la montagne Sainte-Genève, dans l'immeuble de la rue des Bernardins où il habitait avec sa mère, sa seule famille, qui n'avait guère de ressources. Guy n'était pas un « héritier », et c'est certainement, pour une grande part, de sa mère qu'il tenait le goût de remettre à leur place les grandeurs d'établissement, goût cultivé ensuite par une fréquentation assidue de l'œuvre de Pascal.

Très tôt, Guy manifeste de grandes capacités pour l'étude, et en même temps la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet est, pour ainsi dire, sa seconde famille. C'est ainsi qu'il accomplit son parcours de l'enseignement secondaire au petit séminaire de Paris, à Conflans (faubourg de Charenton). Sur le conseil avisé de ses

professeurs, une fois le baccalauréat obtenu brillamment, il s'inscrit à la khâgne d'Henri-IV, toute proche de son domicile. Il aimait à raconter que sa formation au petit séminaire avait tôt fait de lui un latiniste accompli : alors qu'à cette époque les notes de thème latin en hypokhâgne s'échelonnaient d'ordinaire, en début d'année, de 05/20 pour les meilleurs jusqu'à – 10 pour d'autres (je force le trait à dessein, mais à peine), il obtient un 13/20 à son premier thème.

Dans sa promotion de l'École (1952), on relève notamment les noms de Jackie Derrida (1930-2014) et de Michel Serres (1930-2019). Guy restera en relations constantes avec ce dernier, et c'est peut-être au contact du premier qu'il a perçu la nécessité de déconstruire un certain type de discours théologique enraciné dans la métaphysique. Pendant sa scolarité à l'École, il est président de la Fédération française des étudiants catholiques, à cette époque de renouveau dans le monde catholique (en France particulièrement) qui devait aboutir, quelques années plus tard, au concile Vatican II (1962-1965). Après l'agrégation de lettres classiques (1955), un bref passage au lycée d'Amiens et le service militaire, il entre au séminaire des Carmes de l'Institut catholique de Paris – que certains appelaient « l'ÉNA de l'Église de France ». Il est ordonné prêtre en mars 1961 par monseigneur Pierre Vuillot, avec lequel il entretenait depuis longtemps une relation d'affection filiale : M^{gr} Vuillot, que Guy avait eu comme professeur de philosophie à Conflans, était alors évêque d'Angers et devait être nommé, aussitôt après, évêque coadjuteur de Paris, avant de succéder au cardinal Feltin comme archevêque (1966) et cardinal (1967). Pendant ses années d'aumônier des khâgnes (1961-1965), Guy était aussi secrétaire de M^{gr} Vuillot, ce qui lui permettait d'être logé à l'archevêché (rue Barbet-de-Jouy), et il est l'un de ceux qui l'ont accompagné lors de la maladie (une leucémie foudroyante) qui devait l'emporter en février 1968. Je me souviens que lorsque Guy a soutenu sa thèse de théologie à « la Catho », il a commencé son exposé de soutenance en rappelant la mémoire de Pierre Vuillot. Nous avons là un beau témoignage d'un trait qui caractérisait Guy, et que tous ses amis ont pu apprécier, à savoir la fidélité.

Le mouvement de 1968 a eu sur le monde chrétien des incidences aussi importantes que sur l'ensemble de la société. Bien avant les « événements », nombreux déjà étaient ceux qui avaient pris conscience du fait qu'un discours théologique assénant des vérités d'une manière dogmatique était devenu inaudible. C'était, bien sûr, le cas de Guy, aussi bien dans son expérience d'aumônier que dans son enseignement au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux, à partir de 1965. En 1968, à l'instigation des responsables de la faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris (Jean Daniélou, puis Pierre-André Liégé), il est chargé dans cet établissement d'un cours intitulé « Introduction au mystère chrétien », puis « Anthropologie théologique ». L'ambition en est de confronter la réflexion théologique aux outils conceptuels et aux courants de pensée de notre époque (linguistique, psychanalyse, structuralisme, etc.). Tel est

aussi l'esprit qui anime la thèse de théologie de Guy Lafon, préparée à « la Catho » sous la direction d'Henri Bouillard et soutenue en 1969 sous le titre *Le Temps, le Christ et Dieu. Introduction à une christologie réflexive*. Pour lui, comme pour plusieurs autres (je pense notamment à Michel de Certeau, et à Antoine Delzant (1955 s), ami très cher de Guy), l'essentiel est moins le contenu des croyances que les relations dans lesquelles les croyants sont impliqués. De là l'importance accordée à la « communication », et notamment à cette forme de communication qu'il a appelée l'« entretien ».

D'une vaste culture et d'une grande curiosité, Guy Lafon savait trouver son miel partout pour la réflexion théologique, et notamment chez les fameux « maîtres du soupçon », pourtant réputés généralement pour n'être pas des piliers de sacristie. Cela entraîne quelques révisions déchirantes : « la révélation, liée à la religion dans notre tradition occidentale, cesse d'être un bloc compact de vérités », et le problème de Dieu se trouve « libéré de toute logique nécessitante, dégagé de tout scepticisme comme de tout dogmatisme ». Telle est la démarche qui a sous-tendu l'activité de Guy tout au long de son travail de théologien. Ses nombreuses publications sont reprises dans une série d'ouvrages : ainsi *Esquisses pour un christianisme* (1979), livre où l'article *un* que comporte le titre est à lui seul tout un programme, et où l'auteur « propose une parole chrétienne à l'intérieur de la communauté intellectuelle que la modernité a instituée parmi nous », avec l'ambition d'offrir « des outils de travail plus que des thèses » ; *Le Dieu commun* (1982) ; *Croire, espérer, aimer* (1983) ; *L'Autre-Roi ou la religion fraternelle* (1987) ; *Il n'y a pas deux amours* (1994) ; *Abraham ou l'invention de la foi* (1996) ; *Le Temps de croire* (2004) ; *Foi et vérité* (2010). Guy Lafon était, par ailleurs, un poète apprécié, auteur notamment de *Saxifrages* (1999) et de *Hommage à l'exil* (2002).

Sans être à proprement parler un exégète, Guy Lafon s'est attaché, tout au long de sa vie, à pratiquer et à donner à d'autres le goût de pratiquer la *lecture* de l'Écriture, en entendant par là une approche des textes qui ne se confond pas avec l'interprétation, toujours un peu réductrice. Il n'a cessé d'animer des groupes de lecture, qui ont fortement marqué tous ceux qui y ont participé. L'ensemble de ce travail est rassemblé dans *La Table de l'Évangile*, série de 300 lectures bibliques disponible sur CD-Rom (et aussi sur le site <http://lafon.guy.free.fr>), ainsi que dans plusieurs livres : *Pour lire l'Évangile de Matthieu* (1998) ; *L'Esprit de la lettre, Lectures de l'Évangile selon saint Luc* (2001) ; *La Parole et la Vie, Lectures de l'Évangile selon saint Jean* (2005).

Une telle approche de l'Écriture et de la tradition chrétienne ne se conçoit que dans un esprit de liberté, en dépit des obstacles élevés par les institutions. Lorsqu'en 1980 Antoine Delzant, collègue de Guy Lafon à l'Institut catholique de Paris et pour lui (je l'ai rappelé plus haut) ami très cher, a été l'objet de rumeurs à Rome, une Association libre d'études théologiques (ALETHE) a été créée à l'initiative de Guy Lafon, Antoine

Delzant et Jean Lavergnat, avec l'appui d'un groupe d'amis soucieux de promouvoir la liberté : la théologie est, décidément, une chose trop sérieuse pour qu'on en laisse le soin aux seuls théologiens de métier. Ce n'est pas pour rien que le beau volume de *Mélanges en l'honneur de Guy Lafon*, ouvrage collectif publié en 2011 à l'initiative de plusieurs de ses amis (notamment Guy Basset et François Weiser), s'intitule *Chemins de liberté* (Éditions de la Nouvelle Alliance, Clamart).

L'une des grandes intuitions de Guy Lafon est que ce qui est constitutif de l'humanité, c'est le lien. Ce ne sont pas seulement des mots, mais aussi une manière de vivre, et Guy a conçu son rôle de prêtre comme celui de l'animateur d'une communauté, d'une personne qui instaure des liens. Telle a été son action à la paroisse Saint-Marcel (près de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière), d'abord comme vicaire (1981-1994), puis comme curé (1998-2004), et à la chapelle Saint-Bernard-de-Montparnasse (1994-1997). Depuis 2004, il était lié à la paroisse Saint-Jean-des-Deux-Moulins, près de la place d'Italie. Et il était loin d'être un homme d'appareil : bien au contraire, il cultivait l'amitié dans les milieux les plus divers. Plusieurs se souviennent, notamment, de l'aide qu'il leur a apportée lors des ravages qu'a faits le sida dans la société française voici quelques décennies. Et pour beaucoup de ses amis (c'est mon cas), il n'est pas d'événement de la vie familiale auquel il ne soit associé.

Pour la plupart de ceux qui l'ont connu, Guy Lafon était de longue date associé à sa maison si accueillante de Clamart, qu'il avait habitée d'abord avec sa mère. En 2019, plusieurs accidents de santé ont fait qu'il ne pouvait plus y vivre seul. Il a pu alors être accueilli à la Maison Marie-Thérèse, maison de retraite pour les prêtres du diocèse de Paris (près de Denfert-Rochereau). En ce lieu central, il pouvait ainsi rester en relations avec tous ses amis. Puis est venu, au printemps dernier, ce terrible Covid-19 : plus de visites ni de possibilité de le recevoir, la communication n'étant désormais possible que par le téléphone, et cela jusqu'au moment où la détresse respiratoire a exigé qu'il soit hospitalisé. Enfin, ce fut un enterrement au cimetière de Clamart, avec, par nécessité, presque personne en présentiel, pour lui qui avait accompagné tant d'autres personnes lors de cérémonies d'obsèques. Heureusement, le courrier électronique a permis le maintien du lien avec et entre ses amis. En septembre 2020, nous avons été nombreux – quoique moins nombreux que nous l'aurions désiré, règles sanitaires obligent – à nous rassembler autour de Guy Lafon à Saint-Marcel, dans cette église dont il avait été le curé. Les organisateurs de la liturgie avaient choisi comme texte d'Évangile la parabole du semeur dans la version de Matthieu (13, 1-9). La conclusion en est bien connue : « Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! » Vaste programme, et bien dans l'esprit de notre ami !

Charles de LAMBERTERIE (1965 l)

* *
*

Nous faisons partie des nombreux amis de Guy Lafon, et je souhaite ici témoigner de son humanité et de son rayonnement, en compagnie d'Agnès Fontaine, l'indispensable cheville ouvrière de l'a-Ulm durant 20 ans.

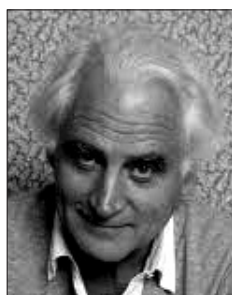
Nous avons fait connaissance de Guy en 1980, quand, jeune couple nouvellement arrivé dans la paroisse Saint-Marcel à Paris 13^e, nous avons été enrôlés dans la catéchèse avec lui. Guy savait adapter son langage à son public et animait divers groupes de réflexion. Dans ces réunions est née notre amitié, qui incluait aussi d'autres participants à ces groupes car Guy favorisait les échanges dans l'entretien, plus que sa prise de parole personnelle. Les bons repas partagés, Guy étant aussi un bon vivant, ont permis à ces liens de se développer.

Guy a baptisé chacun de nos enfants ; il se déplaçait volontiers même aux quatre coins de la France pour être présent à nos fêtes familiales, venant quelques jours en vacances chez nous, s'associant à nos joies et à nos peines. Ainsi il suivait les générations, s'inquiétant de la santé, des études, de l'installation dans la vie des uns et des autres. Un jour, il a invité à déjeuner l'un de nos fils, âgé de huit ans, qui se remettait d'une grosse opération chirurgicale, pour lui proposer de raconter par écrit son expérience. Plus tard, Guy a marié deux de nos enfants, dont Romain avec Bénédicte Fontaine : il aimait susciter des discussions, au cours desquelles il accueillait de façon très ouverte les différents points de vue, non sans humour, et nous faisait découvrir un horizon élargi. Notre participation à son groupe de lecture a été un chemin de liberté, un enrichissement et un enseignement qui nous éclaire encore.

Son amitié fidèle nous a toujours accompagnés, nous invitant à la joie d'être vivants et à nous tourner avec confiance vers l'avenir. Ainsi il pratiquait sa théologie de l'Entretien.

Françoise CABANE et Agnès FONTAINE

SERRES (Michel), né le 1^{er} septembre 1930 à Agen (Lot-et-Garonne), décédé le 1^{er} juin 2019 à Paris. – Promotion de 1952 I.



Cinquante signatures, réunies dans un ouvrage collectif et issues de tous les prismes de la connaissance comme de tous les horizons de la planète, ont à peine suffi à rappeler aux citoyens du monde le passage et l'apport de Michel Serres (M.S.). Le philosophe, l'écrivain, le personnage public, tout en lui faisait exploser les normes, il réalisait l'idéal stoïcien du *citoyen du monde* autant qu'il continuait envers son créateur, le démiurge platonicien, la démarche de Leibniz et de Proclus ; il ne cessait de produire, essai sur essai, des

matériaux pour inscrire l'esprit dans le siècle nouveau et avant de tirer sa révérence, il tordait le cou aux nostalgiques du bon vieux temps de la marine à voile par l'essai intitulé au second degré *C'était mieux avant*.

La marine à voile, oui certes : car qui d'autre a franchi le seuil du 45 rue d'Ulm en provenance de Brest et de l'École navale, où il avait été reçu en 1949 ? La promotion 1952 réunissait Lucien Bianco, Jackie Derrida, Guy Lafon, Marcel Lamy, Charles Piétri, Robert Turcan... ; eux venaient de khâgnes (Lamy y retourna), autant de voies dans la recherche philosophique et la quête spirituelle. M.S. avait, lui, tâté d'un autre concours, et se remettait en question – déjà. Sept années plus tard, boulevard Jourdan, la préparation à l'agrégation de philosophie était bousculée par le train d'enfer qu'y menait M.S. *tout jeune, bouillant, brillant* selon les souvenirs de Catherine Clément (1959 L) et de ses camarades subjuguées par le rythme de celui que l'administration avait choisi, aux côtés de Ferdinand Alquié et de Jules Vuillemin (de treize promotions son aîné). Entre-temps M.S. avait achevé sa thèse sur Leibniz (*Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*). Il reprenait l'idée de la pluralité des mondes, rendait accessible la traditionnelle théodicée, la justification de la création, dans la pensée de l'auteur de *La Monadologie*, qui imaginait le demiurge modélisant une infinité de mondes virtuels, les soupesant et les comparant, pour enfin créer le monde unique – le nôtre, l'actuel ; la formule tant raillée depuis *Candide, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles*, dans la bouche du bon docteur Pangloss, devenait compréhensible. Comme le personnage de Voltaire, M.S. a parcouru les océans et les fleuves, mais il a aussi gravi les montagnes et couru les chemins – et bien entendu a profité de plusieurs haltes au Carnaval de Venise et à San Giorgio degli Schiavoni (comment voir les Carpaccio sans lui, depuis ses *Esthétiques* de 1978 ?). Il est le philosophe du voyage et le philosophe en voyage, à la fois à Stanford, à Tokyo et à Paris, à l'égal des cuisiniers étoilés par les guides des cinq continents – lui qui aimait la comparaison platonicienne de l'art politique et de la confection de la prestigieuse sauce cachant la triste réalité de la viande. Il faut l'entendre évoquer ses parents, son père marinier sur la Garonne, sa mère tenant une boutique de village, pour voir en lui plus qu'un produit de l'ascenseur social, une illustration de l'axiome par lequel Aristote ouvre sa *Métaphysique* : *Tous les hommes désirent naturellement savoir*, et la personnification de la science étymologique ; nul mieux que lui n'a su tirer parti de la généalogie des mots, comme Brillat-Savarin le faisait des mets.

Comme d'autres archicubes n'avaient qu'à paraître sur le petit écran pour que le Français moyen transforme son terne intérieur en un éblouissant salon littéraire, M.S. avait rendez-vous avec des millions d'auditeurs qui, le samedi ou le dimanche durant quatorze années, n'auraient pour rien au monde manqué son hebdomadaire *Sens de l'info* (émis par une chaîne publique dont le nom est une apocope tout aussi provocatrice, *France Info*) où, avec son faire-valoir, son Sancho Pança ou son docteur

Watson, le spécialiste maison de l'aéronautique, l'autre Michel (Polacco) dont le nom n'était pas un palindrome, il décortiquait les mots de l'actualité, parlant grec et latin à partir de l'étymologie et brossant en cinq minutes un panorama de tout ce que pouvait, à l'insu de l'auditeur et le plus souvent du locuteur, véhiculer un substantif, une locution ou un qualificatif. Il familiarisait son auditeur aux concepts, dans une langue brillante, inattendue, et d'une simplicité, d'une évidence, qui n'avait d'égal que le diamant rêvé par Alfred de Vigny. Comment ne pouvait-il pas voir les portes de l'Académie s'ouvrir devant lui (dès 1990) ?

Ses auditeurs devenaient ses lecteurs et chaque année les vitrines affichaient un ou deux de ses essais aux titres toujours inattendus, au contenu toujours bouillonnant : de la lave en fusion, des *Propos* qui ne se limitaient pas à la demi-colonne du journal ou aux quatre minutes radiophoniques, dans un style inimitable autant que captivant, le choc des concepts, la construction du monde (M.S. est sans nul doute celui qui aura le mieux compris le *Timée* platonicien). Ouvrons pour le situer *L'Incandescent* page 140 (éditions Le Pommier), c'est l'hommage à ses parents : « Déjà mon père, né en Gascogne, sur le fleuve Garonne, non loin du confluent du Gers, entre deux crues à catastrophes, s'opposait souvent à ma mère, issue du Quercy, par des collines à vignes caillouteuses et sèches, comme un étranger à une femme exotique, distincts l'un de l'autre de trente kilomètres, ce qui équivalait à un écart d'astronome. Comme ils s'aimaient, ils s'adaptèrent ; comme ils s'adaptaient, ils s'aimaient. » Et après une page où sont balayés particularismes locaux et chocs des civilisations : « Ma mère, quercynoise et vigneronne, épousa mon père, gascon et marinier, eau et vin, comme Sabine à Rome et Camille avec un Albain » (pp. 140 et 141). Et de cette union naît le petit M.S. qui passe les monts bornant cet État, en Guyenne, en Armagnac, au pays andalou ; plus âgé, il part en Allemagne, a rendez-vous à Hanovre avec Leibniz, puis va en Irlande, il découvre au printemps du Japon des vallées quasi aquitaines, puis Alice Springs, l'australienne à la faune aussi surprenante que sa flore, saute l'Océan et atterrit à Pretoria que l'automne jonche de feuilles bleues... et voici son bilan : « à chaque escale, j'ai pris, peu à peu, ce que je trouvais meilleur que chez moi. Je fais mon lit à la mode germanique, je me débarbouille à la façon des Québécois, ma religion s'enracine chez les prophètes écrivains d'Israël, si éloignés de mes ancêtres les Celtes, je ne connais rien de plus délicieux que l'artisanat brésilien et de plus intelligent que les musiques populaires bulgare et malienne, ni de mieux gravé que certaines peintures pariétales des Aborigènes de l'Outback. J'ai seulement prolongé les traces de pas déposées par mon père odysseé, quand il partait se fiancer en des terres inconnues où les paysans ignoraient les rivières. » Toujours et d'abord le grec... comme le disait Alain.

C'est dans le même ouvrage que se lit l'analyse par M.S. de la grandeur des Romains : habitant près des insalubres Marais Pontins, les descendants de Romulus

étaient auto-immunisés contre les fièvres et autres malarías, et dès qu'ils se mettaient à franchir les frontières, ils communiquaient les virus à leurs adversaires, terrassés avant même d'avoir livré combat... salubre conclusion de celui qui publia chez Grasset *Rome, le livre des fondations* (1983). *L'Incandescent*, en guise d'envoi, propose un essai de programme commun pour la première année des Universités de la planète, à faire adopter par l'Unesco : en sus de la spécialité choisie par le nouveau bachelier, il lui faudra assimiler des éléments de physique et d'astrophysique, de géophysique et de biologie, d'anthropologie générale, d'agronomie, de médecine pour le rapport des hommes à la Terre et à la vie ; cela pour le domaine scientifique ; et pour les lettres, des éléments de linguistique générale, l'histoire des religions, les éléments de science politique, d'économie (le partage des richesses) et pour terminer, le patrimoine mondial de l'humanité tel que l'a défini cette organisation. Le lecteur aura reconnu sans peine la transposition au XXI^e siècle du programme d'éducation souhaité par Gargantua pour Pantagruel, et il se sera rappelé que Leibniz, comme Descartes, et comme M.S., pouvait encore posséder le savoir universel, dont Aristote était le modèle (pour ceux qui n'avaient pas compris qu'il était en recherche permanente sur tous les sujets et non qu'il en proposait une exposition indépassable).

Comment ne pas évoquer son attirance pour le visionnaire Jules Verne (*Jouvences*, 1974), sa complicité avec un autre démiurge (*Hergé mon ami*, 2000), ou encore son édition d'Auguste Comte (*Leçons de philosophie positive*, 1975) ? Cette juxtaposition de titres, qui paraîtrait déconcertante chez tout autre que lui, semble un effet de la magique baguette de l'Hermès homérique, sous l'invocation duquel parurent cinq essais aux Éditions de Minuit. C'est un don miraculeux d'une fontaine de science renouvelée et d'éternelle jouvence, c'est l'acquisition du savoir au bénéfice de la *Petite Poucette*. Ce titre de 2012, partant du conte de Perrault et le féminisant, intègre à l'épistémologie les outils des nouvelles technologies, et décrit avec deux générations d'avance ce que deviendra la transmission du savoir révolutionnée par les didactiques numériques. Certainement, après avoir lancé cette bouteille à la mer pour les générations futures, M.S. se sera rappelé le mythe de Theùth qui clôt le *Phèdre* de Platon. Le dieu inventeur de l'écriture se voit rabroué par son commanditaire le Pharaon, qui pointe du doigt l'inconvénient majeur à ses yeux de la révolution dans l'apprentissage des savoirs que le dieu (équivalent de l'Hermès grec et du Mercure latin) vient de lui soumettre : les hommes n'auront plus à apprendre par cœur ce qu'il leur suffira de lire, ils donneront l'apparence de savoir et ne mériteront plus le nom de savants. Socrate sera donc rabroué cinq ans plus tard dans cette fabuleuse leçon d'optimisme qu'est *C'était mieux avant*, ouvrage qu'il faut obliger à lire (aussi officiellement que par le programme cité plus haut) pour éradiquer des établissements d'enseignement, et plus généralement de la surface de cette planète, les grincheux, jeunes ou vieux, qui s'imaginent insurpassables, croient avoir tout dit et se figurent que la génération

à venir n'est qu'un ramassis d'incapables. Immense leçon d'optimisme, indépassable hymne à la jeunesse et à l'innovation, l'œuvre de M.S. se clôt par des *Morales espiègles* qu'il eut le temps de voir paraître. « Qu'est-ce donc que la culture ? Ce qui permet à l'homme de culture de n'écraser personne sous le poids de sa culture. Oui, je le confesse : j'ai chahuté toute ma vie, par dérision envers les hiérarchies lourdes ou sottes, et pour honorer la pensée vive et libre. (...) Obéir consiste à se soumettre aux lois des choses comme telles, alors que tricher consiste à se soumettre aux lois conventionnelles des hommes en les contournant. Tout, mais pas cela, dis-je. Mieux vaut perdre que tricher. » N'est-ce pas l'incarnation de l'esprit normalien ?

Pour continuer entre les murs de notre École – comme si M.S. ne les avait pas, avec d'autres, dilatés *ulmi et orbi* – il faut évoquer le professeur de Stanford, et citer son jugement sur les jeunes générations de Normaliens frais émoulus, venus en Californie représenter la culture française : « Depuis plus d'une décennie je puis par eux vérifier sans faute la qualité de la stabilité normalienne : ces migrants saisonniers se ressemblent en cela qu'ils sont tous différents et originaux. On dirait qu'ils ont reçu du ciel un don qu'ils donnent envie de partager... à la culture et à la langue française, ils assurent chaque année la saison et l'âge du rayonnement et du printemps perpétuels. J'habite et enseigne depuis assez longtemps sur place pour savoir quasi d'instinct comment réagissent les Américains : jaloux restent les méchants, comme partout ailleurs, ou ils deviennent bons par éblouissement » (texte écrit pour la quatrième édition du classique *Rue d'Ulm*, page 142. Impossible également de ne pas recommander dans ce recueil le superbe texte sur *sainte Simone Weil* (1928 I), page 410).

Il semble impossible ici de ne pas rappeler les jurys d'Ulm dans les années 1963 et suivantes, où là encore M.S. bousculait les conventions et insufflait un vent nouveau. Il faut, pour la petite histoire locale ulmienne, évoquer deux canulars dont M.S. fut victime ou témoin. Il y eut le « Rapport-bis » du concours 1963, qui au creux de l'hiver 1963-1964 avait suivi à quelques jours d'intervalle le traditionnel « Rapport » émanant des examinateurs des concours lettres et sciences. Estampillé du cachet de l'École et revêtu de toutes les caractéristiques extérieures de l'authenticité, il informait les enseignants-préparateurs (et, à travers eux, les candidats) de la liste des 104 sujets que l'examineur d'oral – en l'occurrence M. S. – avait proposés (évidemment, il fallait lire *aurait* proposés) en juin 1963, pour sa première participation au jury. Le champ était très vaste : les futurs historiens de la philosophie *auraient* tiré le sujet *Descartes était-il cartésien ?* ; les futurs musicologues (ou futurs auteurs d'une thèse sur Françoise Sagan) *Aimez-vous Brahms ? Pourquoi ?* La classique question sur l'impératif catégorique kantien devenait *Faut-il cracher sur les tombes ?* et le candidat qui devait parler de la culture *aurait* été interrogé sur l'envie collatérale de dégainer un revolver... Les futurs traducteurs, voire herméneutes, devaient parler sur *Le sens, le contre-sens, le non-sens*, et l'on reconnaissait le goût, déjà prononcé, de M.S. pour

l'étymologie dans des sujets comme *Tendance et intendance*, *Sympathie, antipathie, télépathie* ou bien *Urgence et résurgence*. Quant à la question *Deux et deux font-ils quatre* ? peut-on parier qu'elle avait jailli du cerveau d'un grammairien qui, abordant l'étude du sanskrit, s'était aperçu que dans cette langue les mots désignant 2 et 8 sont des duels (donc allant par paires), tandis que 4 est – comme en grec – visiblement un pluriel ?

Ce rapport-bis revenait sur l'écrit, ajoutait l'intérêt du correcteur pour un candidat qui avait (là encore, lire : qui *aurait*) traité le sujet *Vérité et perception* par un exposé sur le dressage des rats musqués et *aurait* été gratifié par l'examineur de la meilleure note. Bien des khâgneux de l'hiver 1964-1965 ont ainsi subi, en « colles », ces sujets pris au sérieux par leur enseignant, que ce soit à Paris ou en province, et en découvrant le sujet d'écrit de mai 1965, intitulé *L'idée. L'idéal*, ils se sentirent soulagés. Plus tard, après un oral abordé avec la même inquiétude, ils comprirent la tradition « canularique » de l'École, et méditèrent l'hésiodique παθὼν δὲ τε νήπιος ἔγνω¹. Leurs maîtres aussi...

Un correctif, officiellement paraphé, voulut mettre un terme à l'angoisse quasi-métaphysique de certains professeurs de philosophie préparant aux épreuves orales du Concours. Mais tous ne le reçurent pas, et certains ne le crurent pas...

M.S. fut le témoin privilégié du premier canular infligé à Georges Pompidou (1931 l) lors de son installation à l'hôtel Matignon. L'entendre raconter son invitation à déjeuner chez le directeur Robert Flacelière (1922 l), l'année suivante, où il fut choisi comme examinateur d'oral, était un régal. Au moment de l'apéritif, le directeur fut dérangé par un coup de téléphone ; M.S. voulut se retirer mais Flacelière lui tendit l'écouteur : c'était Georges Pompidou, le nouveau Premier ministre, qui appelait. Son premier invité avait été Léopold Sédar Senghor, et deux facétieux normaliens scientifiques avaient rejoint le cortège officiel sur les quais de Seine vers le pont d'Austerlitz, à bord d'une camionnette à toit ouvrant dans laquelle ils avaient installé la girafe subtilisée aux gardiens du Jardin des Plantes. Ils dirent aux portiers de Matignon qu'ils escortaient le cadeau offert au Premier ministre par son vieux camarade de khâgne... Claude Pompidou avait découvert le lendemain matin la présence incongrue dans le jardin de Matignon de l'animal, qui, en grec, est désigné comme un composé de panthère et de chameau. Son époux appela le concierge... qui avait inscrit les deux convoyeurs comme MM. Pompignon et Matidou, en recopiant leurs cartes d'identité, et il décela de suite l'origine de la plaisanterie. D'où l'appel à l'autorité suprême du 45, rue d'Ulm... qui retrouva d'instinct le mot καμηλοπάρδαλις désignant la girafe en grec... et M.S. entendit les deux archicubes s'esclaffer ; comme quoi l'acquis de la khâgne est un κτήμα ἐς αἰεὶ (« un trésor valable pour toujours », Thucydide 1.22).

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Note

1. Cet hémistiche des *Travaux* (218) signifie « le sot s'instruit par la souffrance » et il est très vite devenu modèle de l'aoriste gnomique. Il faut ajouter que Roger Rémondon (1942 l), le papyrologue trop tôt disparu, qui interrogeait en histoire ancienne, était lui aussi « visé » par ce canular, qui lui prêtait des libellés de sujets aussi saugrenus qu'anachroniques, mêlant le *peplum* cinématographique et les facéties d'Offenbach.

BEYSSADE (Jean-Marie), né le 1^{er} mai 1936 à Alger (Algérie), décédé le 1^{er} octobre 2016 à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). – Promotion de 1953 l.



En Jean-Marie Beyssade, décédé à l'âge de quatre-vingts ans, les études françaises d'histoire de la philosophie moderne ont perdu leur dernier grand maître. Auteur d'un chef-d'œuvre sans concession, *La philosophie première de Descartes* (Flammarion, 1979), d'un grand nombre d'études sur Descartes, Spinoza, Rousseau et Kant, et de précieuses éditions et traductions de Descartes ou de Berkeley, Beyssade, qui côtoya et tutoya du côté de l'École Foucault (1946 l), Derrida (1952 l), d'autres encore, fut un professeur prestigieux, et un interprète des philosophies de l'âge classique que son acuité de regard et de plume place d'emblée dans la lignée des plus éminents, tels Martial Gueroult (1913 l), Ferdinand Alquié ou Henri Gouhier (1919* l). À l'annonce de sa disparition, des messages de toutes les parties du monde sont venus témoigner de ce prestige et de cette autorité.

Il était le premier des trois enfants d'une famille installée en Algérie depuis deux générations. Son grand-père paternel, magistrat, avait occupé divers postes de Parthenay à Alger, où son père devait faire carrière dans l'administration avant de décéder prématurément en 1960, à quarante-huit ans. Du côté maternel : un grand-père qui, d'abord maître répétiteur dans divers collèges en métropole puis à Oran, entreprit des études d'arabe et devint un arabisant reconnu, directeur de la Médersa de Tlemcen ; une grand-mère passée par une école normale d'institutrices, puis par l'ENS de Fontenay-aux-Roses, et qui devint inspectrice de l'enseignement artistique indigène. La mère de Jean-Marie était licenciée en droit : avec trois enfants (Jean-Marie et ses deux sœurs cadettes, dont l'une choisit les études de médecine et l'autre fut élève de l'École centrale avant de se diriger vers l'informatique), elle ne devait exercer d'activité professionnelle qu'après le retour en France.

Dans ce milieu instruit, Jean-Marie brilla très tôt. Bachelier à seize ans, il entra en hypokhâgne au lycée Bugeaud, où il apparut si précoce que ses professeurs l'incitèrent à se présenter au concours de l'École sans attendre la khâgne. Il n'y tenait pas, ni

ses parents ; mais il fut reçu, cas probablement unique dans les annales de l'École littéraire, à dix-sept ans, en 1953. D'abord un peu perdu dans ce tout nouveau cadre, mais l'esprit tout ouvert et naturellement sensible aux richesses de Paris, il fut en fait bien accueilli tant par les littéraires (parmi lesquels Michel Launay) que par les philosophes ; Althusser (1939 l), déjà caïman à cette époque, lui témoigna beaucoup d'attention. Jean-Marie suivit assidument les cours de la Sorbonne comme ceux du Collège de France, se forma à Descartes auprès de deux interprètes rivaux, Ferdinand Alquié et Martial Gueroult, tira profit des discussions avec des camarades de toutes disciplines, et fut reçu premier à l'agrégation en 1957. Jean Hyppolite (1925 l), alors directeur de l'École, lui accorda une cinquième année d'études, durant laquelle il suivit, à l'École même, les cours de ses aînés, Michel Foucault et Jean-Claude Pariente (1950 l). La fondation Singer-Polignac offrait des « bourses de voyage lointain » ; proposé pour l'une d'elles, Jean-Marie en usa largement l'année suivante (1958-1959), visitant d'abord Grèce et Turquie, puis poussant toujours plus loin vers l'est : Iran, Pakistan, Inde, jusqu'à la Birmanie, la Thaïlande et le Cambodge. Ensuite, ce fut le retour en Algérie, cette fois au cours d'un service militaire de vingt-sept mois, que Jean-Marie effectua comme officier instructeur dans des conditions assez protégées (sa mauvaise vue l'éloignait des opérations militaires) et, disait-il, ennuyeuses (elles l'auraient été encore davantage sans les lectures philosophiques envoyées par Althusser), tandis qu'à la suite du décès de son père, sa famille quittait Alger pour Paris.

Au cours de ses études, Jean-Marie avait croisé Michelle Goyard (1954 L), philosophe comme lui, qui à sa sortie de l'École avait été nommée professeur au lycée de jeunes filles (Jeanne-d'Arc) de Clermont-Ferrand. Jean-Marie lui rendit visite à l'issue de son service militaire pendant l'hiver 1962. Ils se marièrent en septembre. De leur union – doublée d'une étroite collaboration scientifique, avec ce qu'elle implique de complicité intellectuelle – devaient naître trois enfants, un garçon puis deux sœurs jumelles. Jacques se tourna vers la finance, Claire vers la linguistique, Dominique vers l'informatique. Aujourd'hui Michelle est sept fois grand-mère, et arrière-grand-mère de deux petites filles, nées l'une au début de 2018, l'autre à la veille de 2020.

De retour du service militaire, Jean-Marie avait été nommé sur un poste provisoire à Paris, au lycée Honoré-de-Balzac. En septembre, au début de leur mariage, il rejoignit Michelle à Clermont-Ferrand, d'abord lui aussi comme professeur au lycée Jeanne-d'Arc, puis au lycée de garçons (Blaise-Pascal). Deux ans plus tard, Foucault, qui enseignait à Clermont, lui proposa un poste d'assistant à la faculté des lettres. Ce fut le début d'une carrière universitaire qui, à l'appel de Ferdinand Alquié, se poursuivit dès l'année suivante (1965) à la Sorbonne (plus tard Paris-IV) où Jean-Marie resta en poste, comme assistant puis comme maître-assistant, jusqu'en 1972. Michelle, spécialiste elle aussi de Descartes et de la philosophie du xvii^e siècle, fut

elle-même recrutée comme assistante à la Sorbonne, mais, au moment de la division des universités parisiennes, elle opta pour Paris-I. Pour Jean-Marie, l'année 1972 vit la soutenance de la thèse d'État (sur *La philosophie première de Descartes : le temps et la cohérence de la métaphysique*) longuement mûrie au fil de fréquents échanges avec Ferdinand Alquie et Henri Gouhier – soutenance aussitôt suivie de son éléction sur un poste de maître de conférences (alors le premier grade du rang magistral) à Rennes-I. La famille s'installa alors à Saint-Malo d'où Michelle prenait le train chaque semaine de l'année universitaire pour donner ses cours à Paris ; les trois enfants y bénéficièrent d'une scolarité heureuse et tranquille. Après sept années en Bretagne, Jean-Marie fut élu professeur à Nanterre où il enseigna durant sept autres années (1979-1986) avant de retrouver la Sorbonne (Paris-IV) où il assuma, jusqu'à sa retraite (précoce elle aussi, en 1996) la direction du Centre d'études cartésiennes.

Suivant une règle qui paraît aujourd'hui relever de temps anciens, Jean-Marie avait attendu, pour publier, d'être passé maître en soutenant son doctorat d'État. C'est au lendemain de sa soutenance et de sa nomination à Rennes que parurent un grand chapitre sur Descartes dans l'*Histoire de la philosophie* dirigée par François Châtelet, une postface au *Discours de la Méthode* pour le Livre de Poche, et surtout une étude restée fameuse, « "Mais quoi, ce sont des fous" : sur un passage controversé de la Première Méditation », dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (1973, n° 3). Dans la seconde édition de son *Histoire de la folie à l'âge classique* (1972 ; 1^{re} édition : 1961), Foucault venait de répondre aux critiques formulées par Derrida des années auparavant (1963), s'agissant du rôle que l'ouvrage attribuait à Descartes dans le « grand renfermement » de l'âge classique. En détaillant les formules de Descartes comme celles de Foucault, Beyssade opérait un double arbitrage : entre deux personnalités philosophiques considérables, sur le sens et la portée historique de quelques lignes du début des *Méditations métaphysiques* ; mais aussi, en général, sur la manière de lire ce chef-d'œuvre si compact, sur sa cohérence, *cohærentia*, spécifique, et sur la nature de l'« ordre des raisons » que Descartes dit y avoir observé. En cela, comme dans la thèse soutenue l'année précédente, Beyssade affrontait – et, il faut bien le dire, démodait – un grand maître de l'histoire de la philosophie, Gueroult, qui n'apprécia pas outre mesure la réplique.

Dans sa thèse, Jean-Marie revisitait à partir du problème du temps toutes les grandes questions de la métaphysique cartésienne. « *Tout le temps de ma vie* », écrivait Descartes au cœur de la *Troisième Méditation*, « *peut être divisé en une infinité de parties, chacune desquelles ne dépend en aucune façon des autres ; et ainsi, de ce qu'un peu auparavant j'ai été, il ne s'ensuit pas que je doive maintenant être, si ce n'est qu'en ce moment quelque cause me produise, et me crée, pour ainsi dire, derechef, c'est-à-dire me conserve* ». De ces lignes on avait cru pouvoir conclure et enseigner que le temps, pour Descartes, est discontinu, fragmenté. Erreur : ce temps divisible par l'esprit

n'est pas un temps effectivement divisé, ni composé à partir d'instants. Le temps vécu n'est pas discontinu ; le temps de la pensée, encore moins. Chez Descartes « toute pensée effective enveloppe quelque durée », et c'est par exemple une erreur de voir dans le *Cogito* la simple illumination d'un instant. C'est en considération du temps de la pensée que peut se résoudre, ou plutôt se dissoudre, le fameux problème du « cercle cartésien » (*tant que je n'ai pas la certitude que les choses que je perçois clairement et distinctement sont vraies, comment puis-je acquérir celle de l'existence de Dieu, qui seul peut garantir cette vérité ?*). Le doute, l'évidence, la déduction, la science, le libre arbitre, la relation de l'esprit humain à Dieu : tous ces thèmes, et le projet même de Descartes apparaissent de la même manière sous un jour nouvellement nuancé et complexe, dans une cohérence de fond qui excluait la rigidité d'un « système ».

Curieusement, près de sept ans s'écoulèrent entre la soutenance de la thèse et la publication de l'ouvrage, chez Flammarion en 1979, année qui fut aussi celle du retour de Jean-Marie et de sa famille à Paris, et de la parution en collection GF-Flammarion d'une édition des *Méditations métaphysiques, Objections et Réponses*, préparée avec Michelle et qui allait devenir indispensable à tous les étudiants en philosophie. Pourquoi ce long délai, s'agissant d'un maître livre, et de la part d'un esprit si précoce ? L'extrême scrupule que Jean-Marie apportait à tous ses écrits ne se concevait pas sans quelque réserve à l'égard de la publication. Pas plus que Descartes, à l'étude de qui il revenait toujours – tout en pratiquant avec passion toute une bibliothèque classique qui allait des anciens jusqu'à Bergson (1878 l) ou Merleau-Ponty (1926 l) –, Jean-Marie ne prisait le « métier de faire des livres ». Comme d'autres excellents esprits de sa génération, il se voulut professeur avant tout. La recherche telle qu'il la concevait était à ses yeux destinée à aboutir à une forme de perfection dans l'exposé. Son but était de servir les textes et leurs auteurs en s'attachant à obtenir et à communiquer toute la lumière possible sur les points les plus difficiles, lesquels n'étaient pas toujours les plus disputés. Une extrême sensibilité à la nuance, un refus décidé des surimpressions en tous genres et, avec elles, de toutes sortes de rhétoriques, une constante recherche de l'équilibre dans la restitution du sens, caractérisent les études que nous lui devons, notamment celles qui figurent dans les deux précieux recueils qu'il consentit à publier en 2001 (*Descartes au fil de l'ordre*, PUF ; *Études sur Descartes : l'histoire d'un esprit*, Points-Seuil).

Professeur par vocation ou par impératif catégorique, régulièrement sollicité comme examinateur à l'École ou à l'agrégation, Jean-Marie consacrait à ses cours et aux travaux de ses étudiants un temps jamais compté. À ses yeux, chaque contribution appelait discussion, et cela sans limitation de style : aussi fut-il l'homme d'un débat serré avec les autres grands interprètes français de Descartes, de Gueroult à Jean-Luc Marion (1967 l), mais aussi l'ami et le correspondant passionné de nombreux chercheurs de tous les continents. Lui, à la culture si française – philosophe avant

tout, mais qui savait aussi par cœur son Corneille et son Molière, et se replongeait aussi souvent que possible dans Saint-Simon, dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, dans Stendhal, Flaubert, Zola ou Proust –, joua ainsi dans le développement international des études cartésiennes un rôle de premier plan. Retrouvant Paris-IV en 1986 comme titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie moderne, il y prit naturellement la direction du Centre d'Études Cartésiennes, petite structure qui réunissait les plus actifs parmi les chercheurs français sur Descartes et le cartésianisme. Il prépara dans ce cadre plusieurs colloques mémorables et fut, en tant que vice-président de la Société française de philosophie, l'un des principaux organisateurs du Congrès sur *L'esprit cartésien* qui se tint à Paris en 1996 à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de l'auteur du *Discours de la Méthode*.

Au début des années 1990, à la demande du directeur de la Bibliothèque de la Pléiade, Jean-Marie avait accepté de partager avec Jean-Luc Marion la direction d'une nouvelle édition des *Œuvres complètes* de Descartes, en deux volumes assortis d'un volume de *Correspondance* confié à Jean-Robert Armogathe (1967 I). L'entreprise, initialement prévue dans la perspective du quatrième centenaire, se révéla pleine de difficultés, d'où s'ensuivit en 1993 un divorce à l'amiable des co-directeurs. La décision prise par Jean-Marie de solliciter sa retraite en 1996, à soixante ans seulement, fut en partie liée à l'urgence qu'il éprouvait de mener à bien cette entreprise dans des délais raisonnables. Un premier volume fut remis aux éditions Gallimard fin 2004, qui toutefois se révéla débordant par le format de ses textes et de son appareil critique les dimensions prévues pour un « pléiade ». Dix-huit mois plus tard, en juin 2006, un accord était trouvé pour publier ces *Œuvres complètes*, avant une édition plus succincte dans la Pléiade, dans la collection Tel-Gallimard, en sept volumes co-dirigés par Jean-Marie et l'auteur de ces lignes, auxquels devait s'ajouter en un double volume l'édition Armogathe de la *Correspondance*. Ce nouveau projet dictait pour l'entreprise tout un changement de format, avec un appareil critique encore augmenté. Le volume consacré au *Discours* et aux *Essais de la Méthode* fut le premier à paraître en 2009.

Dès 2006, toutefois, les soucis de santé de Jean-Marie s'étaient déjà faits plus pressants, en particulier des problèmes de vue qui lui rendirent bientôt toute lecture difficile, puis, à partir de 2010, impossible. Suivirent des années douloureuses, marquées par les progrès lents mais inéluctables d'un mal qui non seulement le tint éloigné de sa table de travail, mais ôta à cet esprit si vif une part croissante de ses capacités de mouvement et d'expression. Michelle, assistée de ses enfants, veilla sur lui de manière admirable et lui évita jusqu'à la dernière année l'admission en structure médicalisée.

Jean-Marie a sa sépulture dans un minuscule cimetière de campagne près de Cahors, à Carnac-Rouffiac, où sa famille possédait de longue date une vaste demeure

en haut d'une colline. Quelques jours après sa disparition, les éditions Gallimard publiaient dans le volume I des *Œuvres complètes* (qui n'était donc pas le premier à paraître) la traduction très annotée des *Règles pour la direction de l'esprit* qu'il avait préparée avec Michelle. Deux ans plus tard, en novembre 2018, paraissait en un double volume l'importante édition annotée des *Méditations métaphysiques* à laquelle tous deux avaient aussi beaucoup travaillé. *La Philosophie première de Descartes*, longtemps indisponible, a enfin été rééditée chez Aubier en 2017. Un nouveau recueil d'études est en projet, regroupant les travaux sur Spinoza. Comme tout ce qui est mis au point avec le plus grand soin allié au plus haut degré de culture et de vigilance, ces écrits sont indémodables. Aussi longtemps que l'art de lire les grands textes classiques conservera quelques praticiens, ils ne pourront que gagner encore en éclat.

Denis KAMBOUCHNER (1974 l)

Professeur émérite, Université Paris-I – Panthéon-Sorbonne

TOURNON (André), né 1^{er} avril 1933 à Marseille (Bouches-du-Rhône), décédé le 11 février 2019 à Marseille (Bouches-du-Rhône). – Promotion de 1954 I.



André Tournon a fait ses études secondaires au lycée Thiers à Marseille jusqu'au baccalauréat (1951). C'est dans ce même lycée qu'il a préparé le concours d'entrée à l'École normale supérieure qu'il a intégrée en 1954. Il a obtenu la licence et le DES de Lettres classiques avec un mémoire principal sur *Le thème de l'illusion dans l'œuvre de Gérard de Nerval*. Agrégé de Lettres classiques en 1957, après une année supplémentaire à l'École consacrée à la préparation d'une thèse sur Bernanos, qu'il interrompra ensuite, il est mobilisé en 1958, suit une formation de six mois à l'École d'application de l'infanterie de Saint-Maixent, et est envoyé comme sous-lieutenant en Algérie jusqu'en octobre 1961. Il y reçoit la croix de la Valeur militaire.

De 1961 à 1965, il enseigne au lycée Thiers et est chargé de cours à l'université de Provence. Il y est recruté en 1965 comme assistant, devient maître-assistant en 1971, professeur de littérature française de la Renaissance en 1983, après avoir soutenu sa thèse sur Montaigne en 1981 à l'université de Paris-Sorbonne (direction Verdun-Louis Saulnier [1936 I], puis, après le décès de celui-ci, Robert Aulotte). Il prend sa retraite le 1^{er} octobre 1994.

Les travaux d'André Tournon ont surtout porté sur la littérature de la Renaissance française, en particulier sur Montaigne : la thèse *La Glose et l'Essai*¹, publiée en 1983 (Presses universitaires de Lyon) et republiée en 2000 (Champion) avec un important

« Réexamen » qui soulignait de nécessaires réorientations, a porté sur l'agencement des *Essais*. Elle a mis en place une méthode d'analyse centrée sur la textualité : c'est par leur agencement spécifique, et notamment par ce qu'il a de déroutant, que les œuvres littéraires portent des effets de signification distincts des lieux communs, des savoirs ou des énoncés sapientiaux qu'ils mettent en œuvre. La méthode est proche du structuralisme mais elle ne s'attache pas à dégager un système cohérent et privilégie au contraire les aspérités du texte, ses solutions de continuité, ses contradictions, considérées comme indices de significations non conventionnelles. Dans les *Essais*, Tournon fait apparaître une dimension réflexive, un complexe d'hypothèses, d'examen de ces hypothèses et de commentaires, où se joue le paradoxe d'un scepticisme qui continue à penser, d'une authentique enquête philosophique dans l'incertitude et la précarité.

La réflexion s'est poursuivie et réorientée par la suite en portant un intérêt nouveau aux effets d'oralité. De l'agencement ou du dispositif caractéristiques du texte écrit, elle s'est tournée vers la vive voix, pour faire apparaître des prises de parole, qui valent engagement ou ratification en nom propre de certains énoncés. En jeu, un pyrrhonisme qui ne soit pas simple exercice intellectuel mais engagement dans les débats du temps, sans pour autant perdre de vue la fragilité de toute opinion. C'est cet intérêt nouveau pour la voix en lien avec une préoccupation éthique qui a conduit André Tournon à s'intéresser à des questions philologiques que les années 1970 abandonnaient volontiers à la critique traditionnelle. L'examen attentif de l'Exemplaire de Bordeaux, cet exemplaire de l'édition de 1588 sur lequel Montaigne a apporté des centaines de retouches de ponctuation et de scansion, substituant des points aux virgules ou des majuscules aux minuscules, l'a convaincu de la nécessité de restituer cette allure. L'édition posthume de Marie de Gournay ne l'avait pas respectée au nom des normes conventionnelles. Toutes les autres éditions, jusqu'à celle de Villey et Saulnier aux Presses universitaires de France, avaient suivi – en dépit des recommandations à l'imprimeur portées par Montaigne lui-même au verso de la page de titre de l'Exemplaire de Bordeaux. Après un provocateur « Je n'ai jamais lu les *Essais* de Montaigne » (*Cahiers Textuel* 12, 1993, p. 9-29), que suivirent de nombreux articles et des débats avec d'autres spécialistes de Montaigne, André Tournon a donc donné une nouvelle édition des *Essais* à l'Imprimerie nationale (1998). Elle modernise une orthographe qui est indifférente au sens, mais respecte la ponctuation et les majuscules de l'Exemplaire de Bordeaux, décisives pour une allure qui privilégie l'accent, l'effet d'oralité et toutes les valeurs qui peuvent s'y associer (impulsions d'une pensée en mouvement, volonté de mettre en voix le texte imprimé de l'édition, comme pour en attester). L'édition montaignienne se partage donc aujourd'hui entre les tenants de l'édition posthume de Marie de Gournay (Pléiade, PUF...) et les tenants de l'Exemplaire de Bordeaux (Folio, bientôt GF). L'apport d'André Tournon

à la lecture des *Essais* aura été capital : leur organisation, les catégories (notamment juridiques) qu'ils mettent en œuvre, sont éclairées avec une précision inconnue jusqu'alors ; leur dimension philosophique, trop souvent escamotée, est réhabilitée en dehors des cadres traditionnels de la thèse, de la théorie, de la pensée qui s'affirme en méconnaissant sa propre fragilité ; l'édition est renouvelée et renouvelle la lecture de Montaigne, comme le fait aussi le livre publié en 2006, « *Route par ailleurs* », le « *nouveau langage* » des *Essais*.

Avec Montaigne, c'est à Rabelais qu'André Tournon s'est le plus intéressé. Ici aussi, le texte est abordé à partir de ses aspects problématiques, voire aberrants. Les valeurs, les convictions que Rabelais partage avec Érasme et quelques autres, ne définissent pas la forme de son œuvre romanesque. Sa poésie comique, abondante, bigarrée, paradoxale, n'est pas du côté de la parole sentencieuse qui est celle de Pantagruel à partir du *Tiers Livre*, mais du côté de Panurge. Il fallait donc penser l'imagination comique, la fantaisie, les personnages de clowns, le goût du rire et des histoires. Frère Jean des Entommeurs et surtout Panurge sont les maîtres de sagesse ou plutôt de folie d'André Tournon, tandis que le sage Pantagruel n'est pour lui qu'un repère. Une approche néo-bakhtinienne, donc, à cette différence que la politique du carnaval bakhtinien (culture populaire *vs* culture des élites) et sa métaphysique (le carnaval comme dynamique du vivant plus profonde que les dichotomies du monde organisé) sont laissées de côté : c'est plutôt du côté d'un pari de joie capable de dépasser l'épreuve par le rire, de faire de la violence une fête, de subordonner la lecture à un pacte de bonne humeur et de complicité avec le lecteur. Un livre, « *En sens agile* », *Les acrobaties de l'esprit selon Rabelais* (Paris, Champion, 1995), a rassemblé quelques articles sur Rabelais. D'autres, épars, seront rassemblés dans le volume à paraître aux Classiques Garnier, *Rire pour comprendre, Études sur Montaigne, Rabelais, Scève, La Fontaine...* Ajoutons ici les noms de Béroalde de Verville, Agrippa d'Aubigné, Marguerite de Navarre, La Boétie, du Bellay, bien d'autres auteurs de la Renaissance, et, hors spécialité, ceux de Chrétien de Troyes ou Gérard de Nerval.

André Tournon a également, en 1975, été l'un des membres fondateurs de l'Association d'études sur la Renaissance, l'Humanisme et la Réforme, dont il a été longtemps le vice-président.

Jean-Raymond FANLO

Professeur émérite, université d'Aix-Marseille

Note

1. Actuellement disponible en version numérique en Classiques Garnier ainsi que plusieurs autres publications d'André Tournon N.d.É.

QUIGUER (Claude), né à La Rochelle (Charente-Maritime) le 21 février 1936, décédé à Nîmes (Gard) le 6 février 2020. – Promotion de 1956 I.



Émile Quiguer, père de Claude et fils d'un paysan des Monts d'Arrée, au centre de la Bretagne bretonnante, est le seul d'entre six frères à avoir quitté la terre, contre la volonté de son père : profitant de ses aptitudes physiques, il est entré, lors de son service militaire, dans le célèbre « Bataillon de Joinville », ce qui lui permet ensuite de réussir au concours de professeur d'éducation physique et de quitter l'armée. Marie-Louise, la mère de Claude, est placée avec ses deux sœurs, après la mort de leur mère, dans un internat où leur entretien est réglé par deux tantes, nées dans la partie de la Lorraine annexée par l'Allemagne après la guerre de 1870 : leur excellente connaissance de l'allemand leur permet de gagner leur vie en Autriche, comme dames de compagnie et enseignantes de français dans la bonne société de Vienne. Les trois jeunes sœurs entreront à l'École normale d'institutrices et Marie-Louise terminera sa carrière comme directrice d'école maternelle. Elle avait rencontré Émile en préparant le concours de professeur d'éducation physique auquel elle avait été reçue mais, faute d'un poste disponible pour une femme cette année-là, elle avait dû embrasser la carrière d'institutrice. Reçu premier à l'agrégation d'allemand en 1960, son fils Claude est une parfaite illustration de la méritocratie républicaine et du rôle d'ascenseur social qu'a pu jouer l'École normale supérieure dans les années d'après-guerre où, par la seule force du travail et du talent, des candidats de modeste origine parvenaient à l'excellence universitaire.

Le milieu où est élevé Claude est toutefois favorable à l'éveil de l'intelligence. Son père lit et commente chaque jour à la table familiale les meilleures pages des ouvrages qu'il est en train de lire ; et pour lui comme pour sa femme, l'entrée de leur fils à l'ENS constituerait le couronnement d'une ambition légitime. Au lycée Marcelin Berthelot de Saint-Maur où enseigne son père, Claude fait des études brillantes, jusqu'à un premier accessit de latin au Concours général et un bac de philosophie obtenu à 17 ans en 1953. Toujours plongé dans ses livres, il inquiétait un peu ses parents qui auraient aimé le voir abandonner plus souvent ses occupations studieuses pour des promenades et des jeux, et surtout des activités sportives envers lesquelles son manque d'enthousiasme ne pouvait que les désoler. Rien moins qu'austère, il apprend cependant à jouer de l'accordéon avec talent et se montre curieux de tout ; sa sœur Nicole, plus jeune de six ans et future germaniste elle aussi, se souvient de son intérêt pour les ruines, les vieilles armes et les vestiges de la guerre encore toute récente : en particulier, sur la côte nord de la Bretagne, où Claude l'avait entraînée un jour dans l'exploration d'un blockhaus du mur de l'Atlantique, à la recherche de grenades non explosées.

Il prépare ensuite le concours de l'École au lycée Henri-IV et manque de justesse une intégration en carré, très rare à cette époque : il avait été admissible à l'écrit mais, trop modeste, il ne croyait pas à son succès et n'avait pas préparé l'oral ! Après une seconde année de khâgne à Louis-le-Grand, il est reçu en 1956 (rang : 11^e) et découvre rue d'Ulm la camaraderie normalienne et la musique classique dont il était jusque-là peu familier. Il boucle sa licence d'allemand en 1957 et bénéficie alors de deux ans de détachement en Allemagne ; il choisit de les passer à Berlin où il nouera des amitiés durables et pourra acheter sa première voiture. En 1957-1959, c'est une ville passionnante, aux deux tiers vide, où règne une atmosphère singulière. Après le blocus de la ville par les soviétiques en 1948-1949 et l'établissement du pont aérien, Khrouchtchev déclenche en 1958 une seconde crise qui aboutira en 1961 à la construction du mur de Berlin et à la fameuse déclaration du président Kennedy en 1963, *Ich bin ein Berliner*. En zone d'occupation française, Claude enseigne à l'Institut français de Berlin, prononçant des conférences publiques sur « Le roman français contemporain » ; mais selon les règles de l'École, il ne peut rester une année sans obtenir un diplôme universitaire : en non-conformiste invétéré, il prépare alors une licence d'anglais qu'il obtient en 1958, avant de soutenir en 1959 son diplôme d'études supérieures d'allemand.

De retour en France, il est reçu premier à l'agrégation d'allemand en 1960 et bénéficie d'une année supplémentaire à l'École pour mettre au point un sujet de thèse d'État qu'il inscrit en 1961 sous la direction du professeur Claude David : « Origines, thèmes et formes du *Jugendstil* littéraire en Allemagne ». L'orientation profondément comparatiste de son esprit l'invite toutefois très vite à élargir son sujet aux beaux-arts et à l'ensemble de la littérature européenne de l'époque.

En septembre 1961, il est nommé professeur d'allemand au lycée de garçons de Poitiers mais part rapidement faire son service militaire dans l'arme blindée cavalerie en 1961-1963. Malgré son amour des chevaux – hérité de son atavisme paysan ? –, il ne gardera pas un bon souvenir des séances d'équitation durant sa période de classes à Saumur, où les cavaliers du « Cadre noir » traitent sans indulgence les jeunes conscrits qui déboulent dans leur célèbre établissement. Claude Quiguer est ensuite envoyé en Algérie comme chef de peloton blindé au 6^e Cuirassiers : c'est la fin de la guerre – les accords d'Évian datent de mars 1962 – mais il connaît quand même quelques moments difficiles, comme le jour où il doit, m'a-t-il raconté, entrer dans un blindé accidenté pour éteindre le moteur qui tourne encore, afin d'éviter une explosion tandis que l'essence se répand partout.

En mars 1963, il retrouve son poste au lycée de Poitiers où il enseigne dans les classes préparatoires et se lie d'amitié avec Pierre Servant, ancien élève de l'ENS de Saint-Cloud, qui n'est pas seulement un brillant germaniste auquel une mort prématurée n'a pas permis de donner toute sa mesure, mais une personnalité parti-

culièrement chaleureuse et drôle, remarquable imitateur avec lequel Claude partage le goût du rire, denrée alors assez rare dans le milieu de la germanistique française. Claude lui-même est un remarquable conteur, qui pratique avec une délicieuse vivacité cet art de la conversation où s'exprime une haute culture.

Puis dès octobre 1964, il est nommé assistant à la Sorbonne, et il gravit rapidement tous les degrés de la hiérarchie universitaire : maître-assistant en 1968, il soutient en juin 1971 avec brio sa thèse dont la version remaniée et abondamment illustrée, parue chez Klincksieck en 1979 sous le titre *Femmes et Machines de 1900, lecture d'une obsession Modern Style*, lui vaudra le Prix Strasbourg en 1980. Il s'agit d'une œuvre magistrale, témoignage de l'immense érudition de Claude et de son esprit de synthèse, tant en histoire de l'art que dans le domaine littéraire. Elle est en outre servie par une écriture éblouissante, où Claude semble emprunter à la virtuosité des auteurs dont il traite ; David lui avait même reproché une excessive richesse de style, et Quiguer s'était amusé de constater qu'il avait corrigé sur son manuscrit des citations de Proust, en les prenant par erreur pour des textes écrits par son docteur, trop féru à son gré d'adjectifs rares. Toutefois, en fonction de la règle non écrite selon laquelle tout jeune universitaire doit obligatoirement passer par un « purgatoire » comme professeur en province avant d'être nommé professeur à la Sorbonne, Claude doit poursuivre sa carrière à Lille III comme maître de conférences (1971) ; quoiqu'un peu déçu, il est sensible à la bonne atmosphère qui règne alors à Lille en germanistique. À l'invitation de Pierre Bertaux dont il apprécie l'esprit d'ouverture, il revient en 1973 à la Sorbonne nouvelle Paris III, à Asnières, d'abord comme maître de conférences puis professeur sans chaire (1975) et enfin professeur de première classe (1980) ; il pourra y créer un cycle intitulé : « Histoire de l'art des pays de langue allemande ».

Intervient alors dans sa carrière académique un épisode inattendu et stimulant : de septembre 1981 à septembre 1985, Claude Quiguer exerce les fonctions de conseiller culturel près l'ambassade de France à Bonn, et de chef de la mission culturelle et universitaire de France en République Fédérale, le poste le plus important de la diplomatie culturelle française à l'étranger, en accord avec les liens privilégiés existant entre les deux pays dans le cadre de la réconciliation franco-allemande. Il s'en acquitte avec toute sa compétence et son sens du Mérite de la République fédérale d'Allemagne ; en 1989, il sera également décoré des Palmes académiques.

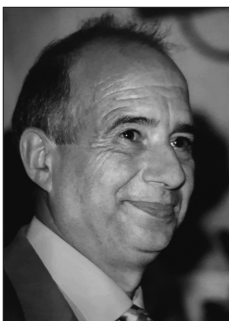
À Asnières, Claude Quiguer consacre toute son énergie à ses étudiants, absorbé par ses cours, ses directions de travaux et une intense activité administrative. Mais il souffre assez tôt de terribles douleurs articulaires qui, à la fin de sa vie, rendront ses déplacements de plus en plus difficiles ; en 1995 il fait valoir ses droits à la retraite. Il s'installe alors à Montolieu, « village du livre » proche de Carcassonne.

Son activité sera désormais vouée à sa vie familiale qui le réclamait depuis longtemps ; il a en effet épousé en 1977 une jeune artiste américaine, titulaire d'un Master of Fine Arts, Donya Barnard, qui pratique avec un égal talent la céramique, la verrerie, la peinture et l'art du macramé. Claude a toujours veillé à lui procurer les meilleures conditions de travail, s'installant temporairement à la campagne pour lui permettre de disposer d'un four, ou l'assistant ensuite dans la promotion de sa galerie d'art, située dans le Marais. Il consacre aussi beaucoup de temps à l'éducation de leur fils Stéphane, né en décembre 1977, ainsi qu'à Heidi, fille de Donya, née d'un premier mariage en Amérique et arrivée en France à l'âge de sept ans. À la fin de sa vie, Claude Quiguer qui a de plus en plus de mal à marcher se déplace encore à moto – cette moto qui fut l'une de ses passions – puis seulement en voiture. Il est allé s'installer près de Stéphane qui s'est fixé à Nîmes.

Encouragé par sa famille et en particulier par Heidi, il avait cédé à la tentation de l'écriture personnelle et s'était lancé avec ferveur dans la rédaction d'un roman axé sur la figure de son père, *Pédagogie de la glissade* (Librinova, 2018), où il démontre à nouveau l'originalité de sa personnalité, unissant au raffinement langagier de ses auteurs préférés un esprit argotique de rupture quasi célinien : *Pédagogie de la glissade*, c'est un peu un roman écrit par Huysmans et retouché par Céline !

Julien HERVIER (1957 l)

GROSSETÊTE (Bernard), né le 25 juillet 1938 à Ivry-sur-Seine (alors département de la Seine), décédé le 15 décembre 1993 à Paris. – Promotion de 1957 s.



Avec beaucoup trop de retard, ces lignes rendent hommage à notre camarade, ancien directeur du laboratoire de physique nucléaire de Paris 6 et 7 réunis, corrézien de cœur et organisateur, dès 1966, des si célèbres Rencontres de Moriond. Jean Tran Thanh Van les avait impulsées depuis Orsay, et avec Jean Perez Y Jorba, et Michel Gourdin (tous deux 1949 s), ainsi que Pierre Lehmann et Fernand Renard, il en fut l'âme dans ces temps héroïques. Un article du CERN Courier (17 juillet 2005, <https://cerncourier.com/a/40-great-years-of-the-rencontres-de-moriond/>) dû à Ludwik Celnikier, de l'Observatoire de Meudon, fait le point sur cette groundbreaking initiative, dépourvue de tout contact téléphonique. Cette institution devenue annuelle rassemble désormais plus de 500 participants.

P.C.

* *
*

Bernard Grossetête a préparé l'École normale supérieure au lycée Janson de Sailly. Il a intégré l'École en 1957. Après l'agrégation de physique en 1961, il entre au laboratoire de l'accélérateur linéaire d'Orsay (LAL), dirigé par Pierre Lehmann, et étudie les propriétés électromagnétiques, les corrections radiatives et la photo production. Il obtient un doctorat ès sciences physiques en 1964 sous la direction du P^r Yves Rocard, directeur du laboratoire de physique de l'ENS. Sa thèse est intitulée *Diffusion des électrons de haute énergie sur le deutéron*.

À partir de 1974, Bernard Grossetête est membre de l'équipe d'Orsay qui travaille au spectromètre Omega du CERN.

Après un passage à CELLO au DESY (*Deutsches Elektronen-Synchrotron*), il prend en 1981 la direction du laboratoire de physique nucléaire et des hautes énergies (LPNHE), unité commune des universités Paris 6 et Paris 7 et de l'IN2P3 (CNRS), direction qu'il assurera jusqu'en 1993. Son dynamisme et sa forte conscience des nouvelles tendances conduisent le laboratoire à s'impliquer dans les grandes expériences du futur grand accélérateur du CERN (LHC) et d'ailleurs.

Très impliqué dans l'enseignement universitaire, il est l'auteur de plusieurs livres et textes.

Christine GROSSETÊTE, sa fille

* *
* *

Vers l'an 1981, le *Canard enchaîné* publia un entrefilet annonçant : « Le professeur Grossetête est nommé directeur du Laboratoire de physique nucléaire et des hautes Énergies. » Un tel nom ne pouvait laisser indifférent le journal satirique.

1981 est aussi l'année où je rejoignis le LPNHE. J'y fus appelé par Bernard qui voulait ajouter un nouvel axe de recherches au laboratoire. Assemblant une vingtaine de physiciens avec une poignée d'ingénieurs et de techniciens, le laboratoire occupait deux couloirs au 3^e étage d'une tour un peu périphérique sur le campus de Jussieu. Le LPNHE avait pour spécialité l'étude des particules élémentaires par la technique dite des chambres à bulles, or cette méthode, déjà mature, de détection commençait à montrer son âge, et il fallait envisager le futur d'une autre façon.

L'année précédente, et pour la première fois, j'avais rencontré Bernard au laboratoire allemand DESY de Hambourg où je collaborais occasionnellement. J'étais alors payé par le CNRS et Bernard me proposait une promotion au titre de professeur à l'université de Paris 7, ce qui me tentait fort. Je portais un projet de recherche originale sur les neutrinos qui ouvrait des perspectives pour enrichir les thèmes abordés au laboratoire.

Peu connu au plan international, Bernard avait une forte position au sein de l'université où il représentait seul la physique des particules, ce qui lui donnait une

influence certaine dans les comités locaux et je fus nommé professeur sans grande lutte. Dans la foulée, lui-même prit la direction du laboratoire. En cadeau de bienvenue, il me fit imprimer des cartes de visite et j'eus même droit à un cachet pour signer mes lettres que j'ai peut-être utilisé trois fois ; les *e-mails* n'existaient pas alors.

Mon projet sur les neutrinos se concrétisa par une première expérience qui entra en opération dès 1984 au laboratoire européen de Genève, le CERN, et en parallèle Bernard eut l'intuition de développer avec les moyens du bord la construction de tubes à fils proportionnels qui donnait au laboratoire un ticket d'entrée au sein d'une grosse collaboration, Delphi, qui démarrait, toujours au CERN, en vue d'une expérience auprès d'un nouvel accélérateur, le LEP, programmé pour prendre des données en 1989.

Le laboratoire croissait en visibilité et personnel. Rapidement, il s'agrandit également en surface, s'installant dans un lieu central du campus : la Coupole, et l'autorité de Bernard se fit alors sentir sur 8000 m² de bureaux et ateliers. Étant lève-tôt, j'arrivais tous les matins de bonne heure, mais il me précédait systématiquement, et le soir je n'attendais certes pas son départ pour rentrer chez moi. À croire que le laboratoire représentait son unique lieu de vie.

En 1991, nous écrivîmes à deux mains un livre pour étudiants aux Éditions Eyrolles : « Interactions et particules », et il ne profita pas de sa position directoriale pour se limiter à apposer sa signature, il contribua au texte à hauteur de 50%.

La dernière année de son mandat, le directeur de l'institut du CNRS qui coiffe le laboratoire déclara lors d'une visite : « Le LPNHE n'est plus un petit laboratoire, il s'est fait sa place dans le panorama. » De fait, le LPNHE était fortement engagé dans plusieurs grandes collaborations internationales, au CERN, à DESY, en Argentine. Bernard avait bien travaillé. Pourtant le même directeur, après 12 ans de direction et pour respecter la tradition, ne voulut pas renouveler son mandat. Déjà le successeur était désigné et en fin d'année 1993, Bernard dut quitter son bureau directorial pour émigrer vers un lieu moins en vue. Le 10 décembre, il fit son discours de fin de règne. Un petit pot suivit au cours duquel il remercia gentiment un à un les membres présents. Je ne savais pas que je ne le reverrais plus vivant. Il semblait serein et prêt à affronter l'avenir. Une rumeur le supposait appelé au ministère, ce qui ne se concrétisa pas, mais Bernard participait à l'expérience Delphi qui lui offrait encore plus de dix ans de physique, et il était fier de son enseignement, en particulier un DEA (aujourd'hui master) appelé « Grands Instruments » qu'il avait fondé avec des collègues de Paris 6 et de Paris 11, et qui devait me revenir.

La dernière image qui me reste en tête est celle de Bernard en train de déménager ses affaires personnelles du bureau de directeur vers un bureau de physicien sous la Coupole. Je devais partir au Vietnam le surlendemain de sa petite célébration pour

participer à une conférence et c'est là-bas que j'appris sa mort soudaine, au cours d'une réception dans les jardins de l'ambassade de France à Hanoi. Je l'avais quitté en bonne forme quelques jours auparavant.

À mon retour, on me parla d'un infarctus de l'estomac. Cette appellation me sembla cacher sous un nom médical ce qui ressemblait à une crise de désespoir. La cérémonie d'enterrement fit le plein d'une église près de la Nation où l'on vit participer une surprenante délégation officielle de Madagascar.

Quelques temps plus tard, le laboratoire voulut lui rendre un hommage en baptisant « salle Grossetête » un nouvel amphithéâtre sous la Coupole dont la construction avait été décidée sous son mandat, et pour les plus jeunes le nom resta pour indiquer une salle de réunion. Ce souvenir aussi fut éphémère, aujourd'hui même la salle a disparu. Les travaux de désamiantage de Jussieu ont renvoyé le laboratoire vers ses premiers campements, toutefois dans un espace modernisé et plus spacieux que les deux maigres couloirs de départ puisque le laboratoire compte maintenant plus de cent cinquante personnes.

François VANNUCCI
Professeur émérite de l'université Paris 7

RAYNAUD (Michel), né le 16 juin 1938 à Riom (Puy-de-Dôme), décédé le 10 mars 2018 à Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1958 s.



Le texte ci-dessous est un discours lu aux obsèques de Michel Raynaud le 16 mars 2018. Des hommages consacrés à sa vie et à son œuvre sont parus dans les Notices de l'American Mathematical Society et dans la Gazette des mathématiciens¹.

* *
*

Cher Michel,

À la fin de notre ultime conversation téléphonique, j'avais essayé, un peu maladroitement, de t'exprimer ce que je te devais, et j'avais du mal à contenir mon émotion : je t'avais dit que chaque fois que j'avais une décision difficile à prendre, un texte délicat à rédiger, j'étais heureux d'en parler avec toi, et de prendre ton conseil. Après un instant de silence, tu m'as dit : « Ne sois pas triste. »

Aujourd'hui, j'aurais bien besoin de ton aide. Comment, en quelques mots, résumer une si longue amitié, tant de moments heureux partagés : l'École normale et les cours de Cartan, Grothendieck et son séminaire à Bures, puis mon arrivée à

Orsay, où tu m'as accueilli dans l'équipe que tu venais de créer. Je me rappelle les séminaires du mardi, le matin à Orsay, l'après-midi à Bures, pour écouter Deligne, avec entre les deux, un bref déjeuner au café du Guichet, où tu nous emmenais dans ta voiture. Tu la garais dans une rue en pente, le long d'une palissade derrière laquelle grondaient des chiens, qui me faisaient peur. Les journées de géométrie algébrique de Rennes, en 1978, avec Berthelot, Fontaine et Serre, où tu avais commencé à t'intéresser au complexe de de Rham-Witt, puis notre article en commun sur les suites spectrales qui y sont associées. Ah, tu ne les aimais pas, ces suites spectrales ! Pourtant, tu en avais découvert la propriété la plus profonde, que tu avais appelée « la survie du cœur », liée à l'anneau qui porte ton nom. Quand, après ton opération, j'ai pu te parler, tu m'as dit : « Tu sais, par l'ouverture, par où on a extrait la tumeur, les suites spectrales de de Rham-Witt se sont aussitôt échappées, la conjuguée d'abord. » J'en ai conclu, à tort, que tu n'allais pas trop mal. Un peu plus tard, tu me disais que les modèles de Néron semblaient avoir subi le même sort, c'était plus grave.

En 1983, tu m'avais remis les clés de l'équipe d'arithmétique et géométrie algébrique, que j'ai eu le bonheur de diriger pendant onze ans. Nous avons ensemble, en 1985, si je me rappelle bien, fondé le séminaire d'arithmétique et géométrie algébrique (le SAGA), qui perdure encore aujourd'hui, bien que les dîners de séminaire dans les bons restaurants parisiens aient disparu depuis longtemps.

Je voudrais dire un mot des voyages. Le Japon d'abord, où tu as, en 1982, initié avec Tetsuji Shioda, à l'occasion d'une conférence à Tokyo et Kyoto, une coopération fructueuse et vivace. Je suis à Tokyo ce mois-ci, et je puis te dire combien tu es admiré et aimé dans ce pays. Je me rappelle Azumino, dans les Alpes japonaises, en 2000, où Nagata et toi aviez brisé un tonneau de saké avec des maillets en bois, manquant de peu de vous assommer tous les deux. Et puis notre visite de Kyoto, en août, par une chaleur abominable, que Michèle¹ et Lucile Bégueri trouvaient « très supportable ». Et puis, il y a eu la Chine, en 2004, où à Tsinghua, tu as souffert, notamment à la cantine. Mais mon élève Zheng Weizhe m'écrivait, il y a deux jours, qu'il se rappelle encore avec émerveillement les cours qu'il a suivis de toi cette année-là.

Tu aimais les fleurs, la nature, les montagnes. Les dernières années, tu m'envoyais de temps à autre de magnifiques séries de photos ou de vidéos, de paysages ou de scènes animalières. Quand nous nous sentions fatigués, nous disions : « Ce n'est pas aujourd'hui qu'on va monter au Weisshorn », un sommet des Alpes suisses, au pied duquel Michèle et toi aviez passé des vacances.

Tu pratiquais régulièrement le tennis avec Michèle. Nous avons tous deux la même admiration pour Federer. Quand, après un premier coma, tu as repris conscience, et que j'ai pu te parler, je t'ai dit : « Tu sais, Federer est de nouveau numéro un. », et tu m'as répondu : « Oui, la seule bonne nouvelle. »

Le samedi 24 février, à l'hôpital, nous avons eu encore une bonne conversation. Nous avons parlé de tout et de rien. Mais, comme tu aimais le rappeler : « Trois fois rien, c'est déjà quelque chose. » Quand je t'ai quitté, je sentais que je ne te reverrais pas. Nous savons bien, l'un et l'autre, qu'il n'y a rien après la mort, sauf les souvenirs, qui survivent dans nos cœurs.

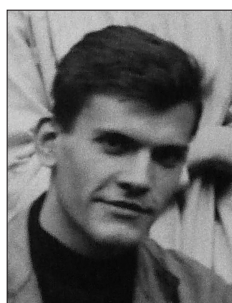
Adieu Michel.

Luc ILLUSIE (1959 s)

Notes

1. Abbes, Ahmed. Memories of a Grandmaster : Michel Raynaud and the flattening by blowing up. *Notices Amer. Math. Soc.* 66 (2019), n° 1, 42–44.
Illusie, Luc. Michel Raynaud (1938–2018). *Notices Amer. Math. Soc.* 66 (2019), n° 1, 37–41. *Gazette des Mathématiciens*, janvier 2019, n° 159, 1–6.
2. Son épouse Michèle Chaumartin (1958 s).

CHAMBOREDON (Jean-Claude), né le 13 octobre 1938 à Bandol (Var), décédé au Pré Saint-Gervais (Seine-Saint-Denis) le 30 mars 2020. – Promotion de 1959 I.



Personne n'était plus qualifié que Florence Weber (1977 L) pour rendre hommage à celui qui anima plus de vingt années le laboratoire des sciences sociales à l'École avant la création de ses départements « littéraires ». Voici avec quelques modifications le texte qu'elle a rédigé à l'occasion de ses obsèques le 8 avril, dans les conditions difficiles que le lecteur devinera sans peine.

P.C.

* *
*

Nous étions quelques-unes et quelques-uns à l'École normale, souvent plus jeunes que lui, mais toutes catégories professionnelles confondues, à révéler Jean-Claude Chamboredon que nous appelions publiquement JCC (c'est ainsi qu'il signait) et familièrement Chambi. Pour nous, il y eut un « avant » et un « après » le décès tragique de sa femme en 1992. Il avait près de quarante ans lorsque je l'ai rencontré à mon entrée à l'École, en 1977, et j'ai mis quelque temps à comprendre que sa vie et celle de ses proches n'avaient pas été faciles.

Faut-il dater ces difficultés de son départ à Marseille en 1988, départ que j'avais moi-même encouragé, persuadée que l'École normale ne lui faisait pas de bien ? Après vingt années de « caïmanat », riches et heureuses pour ceux qui avaient la chance d'être ses élèves, il avait été élu directeur d'études à l'École des hautes études

en sciences sociales, pour renforcer l'antenne de Marseille où enseignait Jean-Claude Passeron (1950 l). Il ne s'y était pas installé tout de suite, appréciant les allers et retours Marseille-Paris.

Faut-il dater ces difficultés de son départ du Centre de sociologie européenne, en 1977, départ dont il ne m'a jamais parlé – sinon pour me dire qu'il ne pouvait pas m'envoyer travailler avec Pierre Bourdieu (1951 l) – et qu'il n'a jamais mis en scène comme une rupture ? Entré à l'École normale en 1959 depuis la khâgne de Marseille, JCC avait passé l'agrégation de Lettres classiques en 1962 et il avait découvert la sociologie auprès de Bourdieu, comme d'autres jeunes normaliens. En 1963, celui-ci le fit nommer assistant à l'université de Lille puis en 1965 « chef de travaux » à l'École pratique des hautes études. JCC travaille alors au Centre de sociologie européenne fondé en 1960 par Raymond Aron (1924 l), il y contribue à plusieurs enquêtes collectives majeures, parmi lesquelles *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie* (Minuit, 1965), et il y conduit avec Madeleine Lemaire une impressionnante enquête sur les grands ensembles (ces articles ont été republiés dans *Jeunesse et classes sociales*, Rue d'Ulm, 2015), tout en participant aux grandes aventures du Centre : *Le Métier de sociologue* (Minuit, 1968) dont il est le « troisième » auteur (avec Bourdieu et Passeron), la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, la collection « Sens commun » aux Éditions de Minuit. Son départ du Centre l'avait privé de presque tous ses anciens soutiens matériels et intellectuels, ce que je n'ai pu alors que soupçonner.

Faut-il les dater de 1968, l'année où Pierre Bourdieu prit la direction du Centre de sociologie européenne et où JCC devint caïman à l'École normale supérieure, ou de plus tôt encore ? C'est ce que me dit un jour l'une de ses vieilles amies, qui se souvenait des départs tardifs après les séances de travail pour *Le Métier de sociologue*, alors que JCC devait prendre le train pour Poissy (Yvelines) où il habitait avec sa famille une jolie maison avec jardin. Elle se souvenait aussi qu'il lui arrivait de prolonger des visites à Bourdieu sur la route des vacances, et qu'alors il laissait femme et enfants l'attendre des heures durant dans la voiture pleine.

En janvier 2020, Nicole Ruster et moi sommes allées rendre visite à JCC dans l'EHPAD où il résidait. Nicole avait été sa secrétaire à l'École normale de 1978 à 1988, nous étions devenues amies en ces temps héroïques. Nous n'avions pas vu JCC depuis quelque temps. Nous avions tardé – la visite était programmée depuis octobre ; je souhaitais lui remettre en mains propres un exemplaire de son dernier livre, *Territoires, culture et classes sociales*, paru en 2019 Rue d'Ulm. En 1998, alors qu'il avait déjà beaucoup de mal à travailler, il avait tenu à coordonner un petit volume d'hommages à Raymond Aron intitulé *Raymond Aron, la philosophie de l'histoire et les sciences sociales* pour marquer ce qu'il lui devait intellectuellement. En 2016, son article sur la Provence, *Récits de voyage et perception du territoire*, paru

dans un format confidentiel en 1983, avait été réédité dans un volume d'hommages à son ami de toujours Marcel Roncayolo (1946 l). Depuis 2015, j'avais organisé la publication de ses travaux : après le premier volume préparé par Paul Pasquali, *Jeunesse et classes sociales*, Dominique Schnapper avait accepté de préfacer la réédition de son grand article de 1984 *Émile Durkheim. Le social, objet de science*, et je venais de terminer le troisième, avec Gilles Laferté, qui ouvre des perspectives pour comprendre les transformations de l'espace rural en France, et de ses images, au croisement d'une iconographie sociale (comment naissent et se propagent des stéréotypes), d'une histoire politique de longue durée et d'une sociologie des pratiques et des appartenances locales.

Nous passons avec JCC une heure de palabres un peu hésitantes. Un surprenant compagnon de couloir s'impose avec timidité. Il y a le bruit d'un juke-box que nul ne sait éteindre ; je finis par débrancher la prise. Chamboredon s'étonne que le gâteau au chocolat soit seulement pour lui, et nous réussissons finalement à rire tous les trois : son œil est resté espiègle et son accent provençal n'a pas disparu. Pour finir, souhaitant abréger avec courtoisie la visite que nous lui rendons, il se lève et nous dit : « Ma femme m'attend. » Nous le raccompagnons à sa chambre nue, nous découvrons qu'il ne peut plus lire parce qu'il ne voit rien et, touchées par ses tentatives de préserver les « apparences normales », nous décidons de revenir le voir rapidement. Deux mois plus tard, sa mort le 30 mars 2020 a changé la signification de cette mystérieuse formule : il nous semble à présent qu'il fallait peut-être la prendre au sérieux.

Courtoisie plutôt que bienséance, sérieux plutôt que gravité. C'est ainsi que Chamboredon dressait son autoportrait en 1984 : « Comme l'écrivait une sorte de griot senoufo (Jean Jamin les connaît bien) à Arnaud de Vacqueyras, troubadour provençal de mes amis : "Si nous faut la bienséance, point courtoisie ; si la gravité, point ne manquons de sérieux". » Il concluait par ce feu d'artifice une démonstration menée tambour battant dans un bref article au titre inoubliable : « Le plaisir du "texticule" (sur les vices impunis de l'herméneute) », fleurant la provocation masculine (*horresco referens*), qui aurait pu s'autoriser de Rabelais, de Raymond Queneau ou d'Alain Rey. Pour les lecteurs pressés, il me semble utile de déplier complètement la phrase attribuée par JCC à un poète africain (« une sorte de griot »), ami de l'ethnologue Jean Jamin, s'adressant à un poète provençal ami de Jean-Claude Chamboredon (le « troubadour provençal » Arnaud de Vacqueyras, du nom d'un vin de la vallée du Rhône proche du Gigondas et connu des vrais amateurs) : *Si nous faut [senoufo] la bienséance = si la bienséance nous fait défaut* (et c'est bien le cas), *nous ne manquons pas de courtoisie*.

Rien de plus juste, du moins d'un point de vue juridique, que d'opposer bienséance et courtoisie. Comme le rappelle le Bureau canadien de la traduction (une

mine !) dans sa partie juri-dictionnaire : « la *bienséance* se définit généralement comme la conduite sociale qui est conforme aux usages », tandis que la courtoisie « est la reconnaissance qu'une nation accorde sur son territoire aux actes législatifs, exécutifs ou judiciaires d'une autre nation, compte tenu à la fois des obligations et des convenances internationales et des droits de ses propres citoyens ou des autres personnes qui sont sous la protection de ses lois ».

En d'autres termes, la joute oratoire qui opposa en 1984 le sociologue Chamboredon (allié dans cette affaire à la revue *Annales* où avait paru son premier compte rendu) et l'ethnologue Jamin (allié à la revue *Études rurales* qui publia son compte rendu et accepta ce « texticule » comme droit de réponse de Chamboredon) était en effet éloignée de toute bienséance tant elle se conformait peu aux usages polis et indifférents qui tiennent endormi le milieu académique. Elle opposait l'école toulousaine d'anthropologie européenne, proche du folklore occitan et des études littéraires, et l'école parisienne de sociologie européenne, qui revendiquait l'unité de la « science sociale » fondée par Durkheim (1879 I) et Mauss, un arc-en-ciel qui s'étend de la sociologie statistique, de la démographie et de la science économique jusqu'à l'histoire, la science politique et la linguistique. Cette joute est loin d'être achevée.

Mais elle n'était pas dénuée de courtoisie, tout au contraire : elle renvoyait en réalité, si l'on suit le Bureau canadien, à une règle de droit réciproque, en l'espèce une règle de prudence réciproque entre deux « nations », celle des historiens d'un côté, représentée par *Annales* et dont Chamboredon se voulut le héraut, celle des anthropologues de l'autre, représentée par Dominique Blanc et Daniel Fabre, deux chercheurs du Centre d'anthropologie de Toulouse alors en pointe dans la discipline, et par Jean Jamin qui devait fonder en 1986, avec Michel Leiris, la revue *Gradhiva*.

L'affaire était en effet d'importance. Las, échaudés par les multiples blagues dont JCC avait émaillé son « tout petit texte » (il était allé jusqu'à traiter de *texticultureurs* les anthropologues toulousains), les lecteurs ne comprirent pas le courage de Chamboredon qui pourfendait là non pas les moulins à vent d'une culture déjà disparue, comme Don Quijote de la Mancha, mais les futures éoliennes à grands bras d'une culture à venir. Il tentait de résister aux prémices d'un vent de post-modernité, certes ralenti en France par la forteresse structuraliste, mais qui allait bientôt revendiquer, au nom d'une différence « épistémologique » entre l'anthropologie et le reste des sciences (fussent-elles humaines, comme l'histoire), la liberté de ne s'inquiéter d'aucun contexte historique : ni le contexte des événements rapportés par la « tradition orale », ni les conditions de la production d'un document écrit, ni les conditions de sa réception.

Mais il est impossible, aujourd'hui encore, et malgré le tragique de la situation, de ne pas rire aux éclats aux multiples blagues dont JCC a émaillé son *tout petit texte*. Pour ne pas lasser le lecteur, comme pour m'éviter à moi-même de tomber malade

de rire, je n'en retiendrai que deux : elles sont cachées dans les notes, ce qui oblige à tourner les pages pour en saisir le sel.

Dans l'exergue, la note 1 renvoie pour « Les immoncéphales glossés » (c'est un vers du poème *Avenir* d'Henri Michaux), à cette définition : *auteurs de gloses immenses et frêles, d'après l'exégèse proposée par Zenonkiev lors d'une séance du Cercle linguistique de Moscou sur l'application de la classification Arne Thompson à la poésie contemporaine (source : tradition orale).*

Deux lignes avant la fin (le texte compte trois pages un tiers), le mot « folklore » renvoie à la note 4 : *à moins qu'il ne s'agisse de fakelore [tiens, vous avez dit fake ? fakeneus ?]. Je n'irai pas (suivant la même toute jeune fille in *Le phoque de Laure*, Pétrarque, *Le Tombeau de Brancusi*, inédit) jusqu'à parler de fuck-lore.*

Trente-six ans plus tard, nous avons, plus que jamais, besoin de rire sans retenue, pour continuer à ramer à contre-courant sans y laisser notre peau ; ou, plus exactement, beaucoup de personnes savent aujourd'hui ce que signifie *y laisser sa peau*. Entre le *burn-out* professionnel et les ravages produits par la désorganisation du quotidien, nous sommes nombreux à tenter de « faire bonne figure ». Mais cette prudence apparente nous interdit en réalité de penser collectivement ce que révèlent de la situation sociale globale nos symptômes psycho-pathologiques – anxiété, colère, crise maniaque, troubles de la communication et troubles de la mémoire. Ce que Chamboredon m'a appris, c'est que la sociologie est à la fois une science inductive – nous découvrons chaque jour de nouvelles hypothèses, au fur et à mesure que le monde se transforme autour de nous – et une science cumulative : nos seules armes dans notre lutte pour penser l'actualité, ce sont les œuvres de nos prédécesseurs.

Florence WEBER (1977 L)

MOULIN (Nicole), épouse Hugon, née le 6 mai 1938 à Ivry-sur-Seine (alors département de la Seine), décédée le 1^{er} janvier 2020 à Quiberon (Morbihan). – Promotion de 1959 S.



La carrière de Nicole Hugon, certes admirable, a été d'une remarquable simplicité.

Nicole a consacré la majeure partie de sa carrière, trente années, à enseigner les maths dans les classes de prépa. Après l'agrégation obtenue en 1963, elle a pris une prépa au lycée Honoré-de-Balzac. Puis au lycée de Douai. À trente ans, elle fut nommée par l'inspection générale au lycée Kléber de Strasbourg.

Elle enseigna enfin pendant 16 ans au lycée Marcelin-Berthelot de Saint-Maur-des-Fossés où elle a formé des générations de futurs véto.

Pendant toute sa vie elle a exercé son métier d'enseignante avec compétence, avec dévouement et, j'ose le dire, avec amour.

Pour qu'encore, deux ans avant sa mort, d'anciens élèves d'Honoré-de-Balzac, parmi ses premiers, devenus de vieux messieurs de plus de 75 ans, lui envoient leurs vœux, lui demandent des conseils pour l'orientation scolaire de leurs enfants, puis de leurs petits-enfants, c'est qu'ils avaient profondément ressenti que Nicole ne s'était pas contentée de leur inculquer les connaissances mathématiques nécessaires et suffisantes à la réussite d'un concours d'entrée dans une grande école, mais qu'elle l'avait fait avec amour, l'amour qu'elle a toujours porté à ses élèves.

À la rentrée qui suivit Mai 68 – et je n'aurai pas la cruauté de le rappeler ici, cela n'a pas été facile pour tous ses collègues – elle était à Douai. Ses élèves avaient posé sur son bureau... un bouquet de fleurs. Tout était dit... et dans quel contexte !

Voilà qui témoigne éloquemment de la façon dont Nicole a exercé son métier d'enseignante.

Voilà aussi pourquoi, entre autres, l'auteur de ces lignes l'a aimée pendant 62 ans.

Jean-Pierre HUGON, son époux

* *
*

Ce texte, bien que très court, nous rappelle que la vocation première de l'École a été de former des enseignants de qualité. Tels ceux qui précisément ont pour mission – et le mot n'est pas trop fort – de nous donner des normaliens qui suivront de brillantes carrières.

Pascale MENTRÉ (1957 S, lectrice)

SPECTOR (René), né le 29 août 1939 à Paris, décédé le 17 avril 2018 à Paris.
– Promotion de 1959 s.



Mon père est né quelques jours avant la déclaration de guerre. Il était issu de parents juifs nés en Ukraine et en Bessarabie (aujourd'hui Moldavie), dans l'Empire russe, au début du siècle. Ils étaient venus en France peu après la première guerre mondiale, par admiration d'une France idéalisée, le « pays des droits de l'homme » (« Heureux comme Dieu en France », disait-on en yiddish). Mon grand-père put poursuivre des études de médecine, et s'installa comme généraliste puis ophtalmologue dans le 20^e arrondissement de Paris.

Après avoir été mobilisé lors de la « drôle de guerre », mon grand-père fut frappé par la législation antisémite de Vichy, d'abord interdit d'exercer la médecine puis, avec ma grand-mère, déchu de la nationalité française. Il parvint, grâce à l'aide de Benoit Carteron, qui fut plus tard conseiller général du Rhône, à trouver un refuge pour sa famille dans la petite ville de Saint-Symphorien-sur-Coise, près de Lyon. Malgré le danger, que sans doute il ne percevait pas, mon père avait gardé un souvenir heureux de ces années. Il nous racontait qu'il se rappelait avoir participé à une procession catholique, en tenue d'enfant de chœur. Ils rentrèrent à Paris en 1944, juste après la Libération – mon père se souvenait d'un voyage en voiture perturbé par des bombardements.

Mon père eut une enfance singulière. Il avait montré des dons exceptionnels pour la musique, et mon grand-père avait fait le choix de ne pas l'envoyer à l'école afin qu'il pût se consacrer principalement à l'apprentissage du violon et du piano. Mon père recevait à domicile des leçons d'un précepteur. Il obtint un premier prix du Conservatoire national en solfège à l'âge de 10 ans, alors qu'il était le plus jeune de sa promotion. À 11 ans, il intégra le lycée Voltaire. Enfant aux dons éclatants, il eut un parcours scolaire brillant, remportant plusieurs prix et accessits de concours général (dont un premier prix de mathématiques). Élève en classe préparatoire scientifique au lycée Saint-Louis puis au lycée Janson-de-Sailly, il fut admis à l'École en 1959. Gérard Schiffmann (1959 s) et Pierre Le Goffic (1961 l) évoquent chacun, dans les textes qui suivent, les années à l'École, période marquée par la guerre d'Algérie, laquelle l'avait conduit un temps à adhérer au PSU.

Mon père épousa ma mère, Sylvie Landmann, qu'il avait rencontrée à l'âge de seize ans dans un camp de vacances, en 1963. Ils eurent trois enfants, Jean-Philippe, né en 1969, David, né en 1971, et moi-même, né en 1974.

Dès sa sortie de l'École en 1963, mon père obtint un poste d'assistant à l'université d'Orsay. Mathématicien, il avait pour spécialité l'analyse harmonique. Il soutint sa thèse d'État, dirigée par Jean-Pierre Kahane (1946 s), en 1969. Cette année-là, mon père fut nommé professeur à l'université d'Orléans. Enfin, il rejoignit l'université Paris-Descartes en 1985, où il resta jusqu'à sa retraite, prise en 2008. Il fut aussi, en parallèle, professeur à l'École polytechnique, entre 1971 et 1983. Michel Schreiber, qui fut son collègue à l'université Paris-Descartes, évoque l'activité professionnelle de mon père à l'université en ces termes :

« Doté d'une très grande culture mathématique, il a pu y assurer l'enseignement de presque toutes les disciplines, et ceci à tous les niveaux. Mais ce sont surtout ses remarquables qualités pédagogiques qui en ont fait un professeur capable de motiver les étudiants, y compris les plus rebelles à la compréhension de certains concepts. Sa grande gentillesse lui faisait accepter les enseignements lourds et peu attractifs du fait du nombre d'étudiants et des charges associées, les remplacements

des collègues défaillants et toutes les charges afférentes. Il avait, en particulier, conçu un logiciel informatique permettant de traiter les notes et les résultats des étudiants, bien avant la mise sur le marché de ces instruments devenus maintenant banals. Il ne refusait jamais les tâches administratives les plus ingrates et les assumait avec bonne humeur et efficacité.

« René a activement participé, avec certains autres collègues, aux efforts importants de rénovation et de développement de l'UFR, efforts qui ont abouti à sa réelle transformation.

« Mais ce qui le caractérisait particulièrement c'était son extrême gentillesse, son affabilité dans ses rapports, tant avec ses collègues qu'il traitait avec courtoisie, le personnel administratif qu'il respectait et les étudiants envers lesquels il faisait toujours preuve de beaucoup de compréhension et de bienveillance. »

Dans la seconde partie des années quatre-vingt, mon père fut heureux d'être sollicité par Georges Poitou (1945 s), alors directeur de l'École (et lui-même mathématicien), pour l'assister dans certaines missions. J'étais moi-même adolescent, et je me souviens de quelques séances de musique de chambre, à l'École, dans l'appartement du directeur, où participaient à la fois Georges Poitou et mon père (tous les deux violonistes, altistes et pianistes). Je ne suis pas parvenu à savoir précisément, trente ans plus tard, ce qu'avait été l'activité de mon père à l'École dans ces années-là. Je me souviens qu'il y consacrait beaucoup de temps, et de quelques conversations où il était question de la création d'un « magistère » de mathématiques à l'ENS. Je crois comprendre que mon père a joué un certain rôle, à cette époque, dans la structuration de la formation en mathématiques à l'École. Quelques années plus tard, mon frère David et moi-même fûmes admis à l'École.

Ce n'est pas le lieu d'évoquer en détail le père qu'il a été, le couple harmonieux qu'il formait avec ma mère, et le prix qu'il attachait à la vie familiale. Je dirai simplement qu'il était, pour mes frères et moi, un exemple de bonté (un trait sur lequel tous ceux qui l'ont bien connu ont insisté lors de sa disparition), de grande intelligence, et d'humour, et qu'il nous a transmis le goût du savoir, le désir de comprendre, et l'amour de la musique – que nous avons, jusqu'à ses derniers jours, pratiquée en famille. C'est à lui que je dois, en grande partie, d'être moi-même devenu chercheur.

Benjamin SPECTOR (1994 l)

Je remercie son ami et collègue Michel Schreiber d'avoir bien voulu évoquer, pour compléter ce texte, l'activité professionnelle de mon père à l'université Paris-Descartes.

* * *

Octobre 1957, René Spector et moi rejoignons une classe de Maths Sup au lycée Saint-Louis. Une année enrichissante sous la direction d'un professeur de maths,

M. Mirabel, quelque peu excentrique, peu soucieux du programme mais bon mathématicien, il nous fit entrevoir ce qu'étaient les mathématiques.

Octobre 1959, nous nous retrouvons, en première année à l'École. En dépit d'une situation politique tendue, on était en pleine guerre d'Algérie, ces années à l'École furent des années d'insouciance. Nos obligations académiques étaient légères et l'expansion rapide des universités augurait d'une facile entrée dans la carrière universitaire.

L'École avait encore quelques traces de son passé. En première année nous étions logés dans de peu confortables dortoirs mais regroupés par quatre dans des thurnes de travail situées, pour les scientifiques, au rez de chaussée sur un des côtés du bâtiment principal. Nous y passions beaucoup de temps et c'est là que j'ai vraiment découvert René. Fin et distingué, il réussissait à être à la fois très présent et discret, maniant en virtuose un humour et une ironie sans méchanceté. De toutes nos discussions il me reste le souvenir d'une intelligence allant très au-delà des mathématiques. Il était à l'aise dans bien des domaines, relevant et corrigeant avec finesse toute imprécision ou approximation hasardeuse de ses interlocuteurs. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble durant cette première année. Je me souviens d'un séjour aux sports d'hiver, d'une improbable virée, avec deux de ses amis non normaliens, pour découvrir les châteaux de la Loire, d'une tentative, vite abandonnée faute de réelle motivation, pour apprendre le russe par une méthode audiovisuelle...

À l'époque l'École était un milieu assez fermé, on ne voyait pratiquement que des élèves dans les couloirs. J'ai l'impression qu'à partir de la deuxième année René a cherché à évoluer au-delà du milieu normalien. Il est resté interne et je le rencontrais fréquemment mais il ne me semblait plus réellement centré sur l'École.

Son travail de recherche débute au milieu des années soixante et va se dérouler en deux phases. Dans un premier temps il s'intéresse à l'analyse harmonique sur les groupes abéliens localement compacts. Il s'attache en particulier à l'étude d'invariants de la structure locale de ces groupes. L'ensemble de ses résultats est rassemblé dans sa thèse, soutenue en 1969 et publiée en 1970 dans un Mémoire de la Société Mathématique de France.

Il se tourne ensuite vers la théorie des hypergroupes. Il s'agit en fait d'oublier le groupe pour ne retenir que la convolution sur un espace de mesures. Il a été l'un des créateurs de cette théorie et, après quelques résultats partiels, il prouve l'existence, dans le cas commutatif, d'une mesure invariante, résultat essentiel et point de départ de la théorie. Le cas général semble encore ouvert. Sans être centrale la théorie des hypergroupes reste vivante et il est remarquable que, 45 ans après leur publication, les travaux de René restent régulièrement cités.

C'est à cette époque « hypergroupe » qu'il a participé au séminaire d'analyse harmonique « Nancy-Strasbourg ». Il assistait aux séances de Nancy et cela m'a

donné l'occasion de le revoir. Il nous a donné, pour le volume des comptes rendus du séminaire un très beau texte sur l'axiomatique des hypergroupes. Ma dernière rencontre avec lui a été, quelques années plus tard, au jury de l'agrégation.

Je l'ai donc peu rencontré après notre sortie de l'École et d'autres pourront mieux que moi lui rendre hommage. Dans mon souvenir il reste un homme d'une exceptionnelle intelligence, d'une très grande ouverture d'esprit, capable d'exceller dans beaucoup de domaines et aussi une personne d'une très grande maturité. Dans toutes mes rencontres avec lui j'avais l'impression qu'il avait sur moi quelques années d'avance.

Gérard SCHIFFMANN (1959 s)

* *
*

In memoriam René Spector

J'ai connu René Spector pendant mes années d'École. Il était mathématicien, de la promotion 1959, et moi, littéraire, de la promotion 1961. Deux choses nous ont mis en relation : le tout nouveau séminaire de linguistique de Culioli (1944 l), auquel René a pris part activement (ce qui donne la mesure de sa curiosité et de son ouverture intellectuelles), et une passion commune pour la musique, que nous cultivions chacun à notre niveau : René était un violoniste de haut vol, j'étais un très modeste pianiste. Nous sommes devenus amis. Nous avons beaucoup joué ensemble Bach, Mozart (je l'accompagnais de mon mieux sur les pianos de l'École), et même abordé Brahms, qu'il maîtrisait avec facilité, mais où mes limites se sont vite fait sentir.

René a passé l'agrégation de mathématiques (1962), puis a épousé Sylvie (1963), et le jeune couple s'est installé dans un appartement (villa des Gobelins), qui, sans être immense, n'en logeait pas moins un piano. J'ai profité abondamment de leur accueil généreux. Souvenirs heureux de jeunesse : ambiance amicale, embellie par le charme de Sylvie, plaisir des conversations sans contrainte, sans oublier la bonne table, appréciée par l'ami célibataire que j'étais. Et point de rencontre sans musique.

À mon retour du service de coopération (fin 1968), j'ai retrouvé le couple ami rue Lacépède : l'appartement était plus grand mais toujours aussi accueillant, et la musique toujours aussi présente. Sylvie, après l'agrégation (passée en 1965), s'engageait dans une carrière universitaire de germaniste. La carrière de René prenait son essor (thèse d'État en 1969). Leur premier fils, Jean-Philippe, est né la même année (1969) ; je revois René s'occupant du bébé, passant du violon aux soins infantiles avec le même naturel et la même dévotion.

Dans les années qui ont suivi, l'éloignement géographique dû à l'évolution de ma carrière a espacé nos contacts sans couper nos relations. Mais à mon retour à Paris en 1995, les retrouvailles ont été toutes naturelles, entre René et Sylvie d'un côté (rue Claude-Bernard), ma femme et moi de l'autre (établis dans un quartier voisin), et

nous avons retrouvé une proximité qui n'a été rompue que par la mort de René. Nous avons repris spontanément nos rencontres amicales, musicales (et gastronomiques !), alternativement chez l'un et chez l'autre. Nous avons suivi, accompagné, commenté en confiance le développement et les progrès de nos enfants respectifs, puis, devenus retraités, ceux de nos petits-enfants. Et la musique faisait toujours partie de nos rencontres : nous avons revisité les Mozart de notre jeunesse, et René m'a entraîné hors des sentiers battus du répertoire classique (il adorait, parmi mille autres choses, les tangos de Piazzolla).

Mes souvenirs de ces rencontres régulières, dont la douce habitude n'émoussait pas l'attrait (j'ai peine à me représenter moi-même qu'elles se sont étendues sur plus de vingt ans), se bousculent. Je n'en évoquerai qu'un seul : un soir à mon domicile, nous devisions tranquillement lorsque nous avons eu la surprise d'être appelés successivement au téléphone, les Spector par leur fils Benjamin, ma femme et moi par notre fils François-Pierre, l'un et l'autre inquiets, soucieux de se rassurer sur le sort de leurs parents et de les rassurer sur leur propre sort : c'était le 13 novembre 2015, et l'attentat du Bataclan venait d'être commis, ce que nous ignorions jusqu'à leur appel.

René aimait la vie sous toutes ses formes, autant l'atmosphère calme et affective du cercle familial (qui fut toujours une priorité pour lui) que la compagnie joyeuse, le bon vin, les plaisanteries, le théâtre, l'opéra, les voyages. Sylvie et lui aimaient à recevoir, à réunir famille et amis (chez eux à Paris ou dans leur maison de campagne à Turny, où il va de soi qu'un piano avait trouvé place), à organiser des fêtes, comme à Paris pour le soixante-dixième anniversaire de René, ou à Turny pour le cinquantième anniversaire de leur mariage. Lors de cette fête, après avoir accompagné lui-même au piano une chanteuse, il prit son violon pour offrir à Sylvie les *Liebesleid* et *Liebesfreud* de Kreisler, que j'eus le privilège d'accompagner.

La musique, je l'ai dit, faisait partie intégrante de sa vie : enfant merveilleusement doué pour le violon et la musique (pour ne pas dire enfant prodige), fréquentant le Conservatoire de Paris à l'âge de 10 ans, son avenir tout tracé avait été contrarié à l'adolescence par un accident de sport, qui, en limitant certains mouvements de son bras, lui rendait difficiles certaines acrobaties en doubles cordes. Les mathématiques y ont gagné ce que le violon y a perdu. Mais la musique n'a jamais cessé de l'accompagner sous de multiples formes. Son niveau de violoniste était exceptionnel pour un musicien non-professionnel (il déchiffrait et exécutait à vue toute partition, sans la moindre hésitation). Il pratiquait aussi l'alto, avec la même maîtrise, et il était également pianiste : il aimait accompagner des chanteurs, et je l'ai entendu jouer le *Rêve d'amour* de Liszt et la première ballade de Chopin. Retraité, il s'était tourné vers l'étude de la composition : il m'a montré plusieurs pièces, dont l'une construite sur

les notes B.A.C.H. (payant ainsi le tribut que rendent tous les musiciens à celui qu'ils considèrent comme leur père).

Fuyant les premiers rôles que méritait son talent et auxquels il aurait pu aisément avoir accès, il recherchait avant tout la pratique collective de la musique, en orchestre (« Ut cinquième ») ou surtout en formation de chambre. Il eut le bonheur de pouvoir pratiquer la musique en famille avec ses trois fils (à qui il avait su transmettre l'amour et la pratique de la musique) : Benjamin au violon, David au violoncelle, Jean-Philippe au piano. Le salon de la rue Claude-Bernard était occupé par un magnifique piano à queue et un dispositif de pupitres et de chaises en bois ouvragé, de matière et de forme spécialement conçues pour accueillir les membres d'un quatuor à cordes. C'était là qu'il se plaisait par-dessus tout. Laissant à d'autres la partie trop en vue du premier violon, il tenait avec prédilection la partie d'alto, qu'il était seul à pouvoir tenir, et pour être au cœur de l'harmonie (exactement comme faisaient avant lui les plus grands, Bach et Mozart).

Son horizon intellectuel était sans limites, embrassant non seulement les sciences (où il brillait depuis ses multiples récompenses de jeunesse au Concours général) et la musique, mais aussi la littérature et les langues. Polyglotte insatiable, il ne pouvait se rendre dans un pays étranger (et il en visita beaucoup !) sans chercher à en comprendre et à en parler la langue. Il émanait de sa personnalité comme un rayonnement doux qui portait à la paix et à la concorde. Exigeant pour lui-même, bienveillant et tolérant à l'égard des autres, il cultivait jusqu'à l'extrême (et même jusqu'à l'excès) la modestie et la discrétion. Il était peu prolix sur l'histoire de sa famille, et sur sa propre histoire d'enfant juif pendant la guerre, dont il ne parlait jamais spontanément. Peu enclin à se retourner vers le passé, et entièrement tourné vers l'avenir, il était capable de se libérer du joug des traditions sans se renier. Je n'ai pris que *post mortem* la mesure (sans doute partielle) de ses convictions et de ses engagements progressistes et humanistes, qu'il avait toujours tus, non par crainte mais par pudeur, et pour ne pas avoir l'air de s'en vanter ou de me faire la leçon.

Une maladie pulmonaire, qui le taraudait depuis plusieurs années sans entamer sa force d'âme, a fini par l'enlever au printemps 2018. Deux semaines avant sa mort, il me montrait avec animation la dernière fugue à laquelle il travaillait avec ardeur et qu'il voulait présenter à son professeur de composition ; nous avons longuement débattu de certaines difficultés cruciales. Du moins avait-il eu la satisfaction, dans ses derniers temps, de voir éclore le talent musical précoce de son petit-fils Raphaël. Sylvie, avec qui il forma un couple inséparable pendant plus d'un demi-siècle, et qui resta à son côté jusqu'à la fin, entretient sa mémoire, entourée de leurs trois fils et de leurs six petits-enfants, tous attentionnés.

René Spector était homme de science, homme de culture, homme de paix. Sa disparition m'enlève un ami cher, et enlève à l'humanité un être qui portait au plus

haut degré les plus belles valeurs de l'Homme. Je fais un rêve : que la Terre soit peuplée d'hommes comme lui.

Pierre LE GOFFIC (1961 I)

MAGNAN (Christian), né le 1^{er} mai 1942 à Marseille (Bouches-du-Rhône), décédé le 15 mai 2018 à Montpellier (Hérault). – Promotion de 1960 s.



Ses parents étaient tous les deux professeurs de lettres françaises et de langues anciennes (latin et grec) ; sa mère était agrégée de l'université. C'était une grande famille : Christian était le second garçon de la fratrie, quatre sœurs l'ont suivi. L'amour des relations familiales l'a conduit à fonder lui-même une grande famille. Avec sa première épouse, Martine Godefroi, il a eu quatre enfants : Bruno, François, Benoît, Hélène. Avec sa seconde épouse, Brigitte Schermesser, il a eu Lucile, Élise et Grégoire. Brigitte et Christian ont neuf petits-enfants dont les âges s'échelonnent entre dix-sept ans et deux ans. Je cite Brigitte : « La famille a toujours été pour lui source de joie, et aussi une terrible souffrance au décès de Bruno – son fils aîné mort en montagne, au Mont-Blanc – alors que nous venions de nous installer dans la région. » Christian a effectué ses études secondaires au lycée Saint-Charles de Marseille. C'est là qu'il a obtenu en 1957 ses deux baccalauréats. Il fait mathématiques spéciales au lycée Thiers, toujours à Marseille. Reçu brillamment à l'École normale supérieure et à Polytechnique en 1960, il choisit l'École. Après l'agrégation de physique en 1964, il entre au CNRS, tout en enseignant à temps partiel chez les pères jésuites au lycée Sainte-Geneviève de Versailles. Après avoir suivi à l'IAP (American Institute of Physics) les cours d'Évry Schatzman (1939 s) et de Charlotte Wimel (1942 S), il soutient sa thèse en 1973. Six ans plus tard, en 1979, il devient sous-directeur de laboratoire (chaire d'astrophysique théorique) au Collège de France. Il y fut toujours pour moi un chaleureux collègue, efficace et souriant.

En 1991, Christian rejoint, à l'université de Montpellier, le Groupe de recherches en astronomie et astrophysique du Languedoc (le GRAAL).

Il prend sa retraite en septembre 2009.

Depuis, il a donné plusieurs conférences notamment la dernière à Angers en mars 2018. Il intervenait régulièrement à l'observatoire d'Aniane (observatoire privé, fondé jadis par l'astronome amateur Pierre Bourge dont il appréciait l'orientation très ouverte).

Christian a publié plusieurs ouvrages de réflexion sur les progrès de la science. Citons *La Nature sans foi ni loi* et *Newton croqua la pomme*. Mais il se battit aussi contre les

prétentions injustifiées de la cosmologie moderne : *La science pervertie, Le théorème du jardin*. Il avait voué aux gémonies les idées même de matière noire et d'énergie obscure, des « idées aussi noires et obscures que les milieux qu'elles prétendent décrire ». Ses remarques (que pour ma part j'estime fondées) ont été violemment critiquées par des collègues, des collègues pourtant très proches. Christian en a été vivement affecté, ulcéré même et il a exprimé sa peine à plusieurs reprises.

Ses contributions personnelles sont également très importantes. Pour traiter les problèmes de transfert du rayonnement dans les atmosphères stellaires, il avait une façon tout à fait systématique et efficace d'utiliser, la méthode probabiliste dite de Monte-Carlo, qui évalue, à chaque pas si l'on peut dire, la probabilité que les photons se dirigent dans telle ou telle direction. Je résume sans doute assez mal cette belle théorie. Qu'il me suffise de dire ici que cette méthode est extrêmement performante, qu'elle permet notamment de traiter les étoiles de géométrie complexe, avec des jets, des fissures etc. Dans ce domaine, les travaux de Christian Magnan font autorité.

C'est un AVC qui lui a été fatal, le 22 avril 2018. Il est décédé le 15 mai 2018.

Christian Magnan était un esprit perspicace mais frondeur, un homme d'un grand charme et d'une grande sincérité, au caractère ouvert et chaleureux. Il est parti trop tôt. Tous ses collègues partagent la peine de sa famille et de ses amis.

Bibliographie

- La nature sans foi ni loi*, Paris, Belfond/Sciences, 1988, 2^e éd. l'Harmattan, 2005,
Et Newton croqua la pomme, Paris, Belfond/Sciences 1990,
La science pervertie, Paris, l'Harmattan, 2005,
Le théorème du jardin, Prades-le-Lez, Amds édition, 2011,
Le théorème du jardin, 2^e éd. revue et augmentée, Prades-le-Lez, Amds-édition, 2014.

Jean-Claude PECKER¹ (1942 s)
 qui remercie vivement Brigitte Magnan et Avram Hayli,
 pour leur aide précieuse à la rédaction de cette notice.

* * *

La Nature sans foi ni loi. J'ai lu cet ouvrage l'année de sa parution, en 1988. J'aimerais porter hommage à la sage perspicacité de Christian Magnan en le citant, en cette année 2020, alors que théorie quantique et théorie de la relativité générale sont tour à tour remises en question.

« Une théorie établie ne peut pas être démolie sur la simple foi d'une observation contradictoire.../... Ce qui me frappe le plus dans le développement de la science

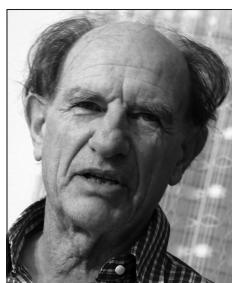
1. Jean-Claude Pecker est décédé le 20 février 2020.

au cours des âges, c'est qu'elle ne se soit jamais trompée... Que telle doctrine scientifique se soit révélée partiellement inadaptée, oui – comme est toujours inachevée, toujours imparfaite, toute théorie – mais qu'elle se soit montrée fausse, jamais.

« C'est ainsi que la théorie classique de la gravitation, celle de Newton, n'est pas fausse, et ne le sera jamais. Elle n'a pas été remplacée [...] mais incluse dans une théorie plus puissante, celle d'Einstein [...] Ainsi pouvons-nous affirmer – sans crainte de nous tromper – que la prochaine théorie scientifique à naître devra nécessairement engendrer et la théorie de la relativité générale et la théorie quantique, sans qu'il soit pour autant nécessaire de démolir ces dernières à coups d'arguments de "falsification". »

Pascale MENTRÉ (1957 S, lectrice)

MENNESSIER Gérard, né le 28 septembre 1942 à Aix-les-Bains (Savoie), décédé le 8 avril 2016 près de Grospierres (Ardèche). – Promotion de 1961 s.



La vocation scientifique de Gérard Mennessier a certainement été favorisée par sa famille : père et grand-père ingénieurs, oncle centralien, pas très conventionnels. Après ses études secondaires à Paris, au lycée Janson de Sailly. Gérard Mennessier a été à l'École normale un élève très discret. En conscrit, il tenait à son co-thurne (non matheux) de longues et passionnantes discussions sur Bourbaki et l'évolution des mathématiques.

En 1962 il épouse Marie-Odile Bilbaut, future astronome qui a été promoteur du catalogue d'étoiles Hipparcos. Ils ont eu deux enfants, Élisabeth et Xavier. Après une agrégation de mathématiques, Gérard s'est consacré à la physique théorique des interactions fortes, d'abord à Orsay, au Laboratoire de physique théorique et hautes énergies (1965-1974), puis à l'université Paris VI (1974), au CERN (1974-1976) et enfin à Montpellier : d'abord comme directeur de recherche au Laboratoire de physique mathématique (LPM), devenu par la suite Laboratoire de physique théorique et astroparticules, puis au Laboratoire Charles Coulomb.

Parallèlement à l'étude, avec Stephan Narison, des très éphémères mésons *sigma*, Gérard s'est chargé de l'équipement du LPM en ordinateurs et, sollicité par les biologistes, a beaucoup travaillé au développement de la base de données rassemblant les informations d'ADN, démarrant ainsi un travail pluridisciplinaire avec le domaine biologie-santé (travail relatif à l'implantation d'électrodes dans le cerveau). Il m'a parlé des canaux ioniques des membranes cellulaires, impliqués dans des maladies graves.

Gérard Mennessier a été pour moi un ami, un collaborateur et un exemple de vie. C'est à l'École et dans le RER Paris-Orsay, en allant suivre les cours de physique

théorique, que j'ai appris à mieux le connaître, avec son enthousiasme, sa discrétion, sa droiture, son style de vie sobre. Nous partagions un amour de la marche venu, pour lui, de son enfance à Aix les Bains et de vacances en montagne. En revenant d'Orsay par le RER, j'avais parié que c'était plus rapide de descendre à Port-Royal, lui de descendre à Luxembourg. Expérience faite, il est arrivé à l'École 50 mètres avant moi.

Travailler avec Gérard était stimulant. Avec son allant et sa grande compétence en informatique, tout paraissait facile. À Orsay, bien que déjà très occupé par sa thèse, il a accepté de m'aider pour des simulations numériques du détecteur à rayonnement de transition (qui permet de séparer les électrons des hadrons à haute énergie). Puis, en utilisant le modèle des cordes, nous avons réalisé les premières simulations Monte-Carlo de collisions hadron-hadron à haute énergie. J'aurais aimé poursuivre cette collaboration, mais c'était difficile après le départ de Gérard à Montpellier car il n'y avait pas encore l'internet.

Après ce départ, Gérard et sa famille sont restés très amis avec la nôtre, nous faisant découvrir le Grand Veymont ou l'Aigoual. L'été, la famille allait au centre de vacances du CNRS à Aussois. C'est peut-être là qu'est née chez leur fils Xavier la vocation de guide de montagne. Malheureusement, en 1992, Xavier fut tué par la chute d'une pierre au pied du Grand Dru, dans le massif du Mont-Blanc, malgré la précaution qu'avait prise la cordée de partir de nuit pour éviter le dégel. Le décès de Marie-Odile, en décembre 2004, fut un second coup dur pour Gérard et leur fille Élisabeth. Celle-ci, architecte dans le Vercors, est mariée avec un ingénieur INPG, Laurent. Ils ont trois enfants.

Gérard appliquait une rigueur scientifique aussi bien aux questions sociétales qu'à celles de religion: Ses intérêts ne se limitaient pas à la physique ou aux mathématiques. Il se disait lui-même « passionné d'éthique scientifique ». Pendant ses années d'École il a participé au SEPT (Secrétariat pour l'Étude des Problèmes de notre Temps) animé par le père dominicain Heckenroth, et plus tard aux Semaines sociales de France et à un groupe de réflexion sur les sujets de société actuels (sociologie, économie, philosophie, géopolitique...) animé par d'anciens élèves. Il a été l'initiateur d'une conférence en 2001 sur la brevetabilité du vivant, où intervenait Axel Kahn, et a coorganisé en 2003 le colloque « Choisir l'homme de demain », où intervenaient, entre autres sommités, Jean-Claude Carrière, Jacques Testart, Michel Serres...

Au-delà de ses mérites scientifiques, Gérard Mennessier reste pour nous un exemple de modestie, d'ouverture d'esprit et de dévouement à ses proches, en notre époque de compétition et d'hyperspécialisation.

Il est décédé le 8 avril 2016 au cours d'une randonnée solitaire près de Grospierrres dans l'Ardèche.

Xavier ARTRU (1961 s)

CREMMER (Eugène), né le 7 février 1942 à Paris, décédé le 30 octobre 2019 à Paris. – Promotion de 1962 s.



Eugène Cremmer (EC) est né en 1942 et a grandi dans le 17^e arrondissement de Paris. Son père d'origine luxembourgeoise et sa mère originaire de la Marne tenaient une librairie en face de l'école du quartier. Sans attendre la fréquentation de cette dernière EC apprit à lire, il put vendre les journaux demandés et rendre la monnaie dès quatre ans. C'est sans doute fort de cette expérience qu'il géra toujours les partages d'additions entre collègues à la fin des repas au restaurant. Les conditions de vie étaient spartiates, il fallait aller chercher le charbon pour le poêle... EC a longtemps vécu avec sa famille et est resté dans le même immeuble toute sa vie. Pendant les vacances scolaires il allait régulièrement en Champagne pouilleuse où il lui arrivait de garder des vaches. Plus tard ses vacances se limiteront à de brèves visites à sa famille en Bretagne. Il appréciait donc les congrès à l'étranger. Il reçut de son père la passion des collections et celle de l'accordéon. La passion des livres l'emportait sur la dernière autre passion de son père (le vélo) au point que lors des balades champêtres il semait toute la famille pour pouvoir poser son engin et poursuivre ses lectures.

Pendant les années 1950 le niveau socio-économique du nord de Paris était modeste et tous les élèves du quartier étaient plus ou moins obligatoirement orientés vers des sections techniques. Ce fut le cas pour EC qui a dû s'inscrire à l'école professionnelle et apprendre un métier particulier, celui du bois. Plus tard il se décrira lui-même comme très peu doué pour les travaux manuels. Puis il a été repéré par un professeur de mathématiques lucide et dévoué, et après un baccalauréat technique, celui très valorisé à l'époque sous le nom « mathématiques et techniques » qui deviendra bientôt « la série E », il est finalement entré à l'École normale supérieure en 1962 par la voie du concours mathématiques. C'était son deuxième essai et il renonça à des admissions dans d'autres grandes écoles pour pouvoir le tenter à nouveau et le réussir au lycée Chaptal.

De ses premières années à l'École normale nous savons peu de choses car EC y fut très discret : ni activité politique ou sociale notables ni participation au « pot ». (Il suivit en plus de son cursus de physicien des cours de physique mathématique à l'Institut Henri Poincaré, en relativité générale et peut-être en mécanique statistique, et au Collège de France où enseignait André Lichnerowicz.). Eugène Cremmer a passé en 1965 son Diplôme d'études supérieures de mathématiques sous la direction de M^{me} Choquet-Bruhat (1943 S) puis, après avoir été reçu premier au Diplôme d'études supérieures, devenues « approfondies », de physique théorique en 1966, il a

fait une thèse de troisième cycle à Orsay sous la direction de Michel Gourdin (1949 s). Pour sa thèse d'Etat, toujours avec Gourdin, EC a calculé les corrections radiatives à la production et à la désintégration de particules de spin 1 qui allaient être mesurées avec les anneaux de collision électron-positron.

Une révélation est tombée sur l'université d'Orsay pendant l'année académique 1968-1969 : celle des modèles dits alors duaux et maintenant appelés théories des cordes car les particules élémentaires ponctuelles y sont remplacées par des cordes infiniment minces. André Neveu (1965 s) et Joël Scherk (1965 s) ont donné un sens aux corrections au premier ordre de ces modèles apparemment divergents. C'est alors qu'EC s'est lancé sur la piste des diagrammes duaux aux ordres supérieurs de perturbation avec une série d'articles remarquables et d'une grande difficulté technique. Le premier fut écrit avec Neveu, les autres en 1971 et 1972 comme postdoc au CERN (Genève) où il a noué de nombreuses relations et collaboré en particulier avec Scherk. Rappelons que le CERN fut à cette époque un berceau important de la théorie des cordes, des groupes européens de différents pays y formèrent une masse critique.

À l'automne 1974 un petit groupe du Laboratoire de physique théorique et des hautes énergies d'Orsay a déménagé vers l'École normale supérieure. De retour en France, Eugène Cremmer en faisait partie. Il a alors travaillé avec Jean-Loup Gervais sur la formulation de la théorie des champs de cordes (objets étendus) comme une théorie d'une infinité de champs (de particules). EC, qui a majoritairement cosigné ses articles, a ensuite collaboré avec de nombreux collègues sur la supersymétrie, la supergravité et leurs applications aux cordes. Le préfixe super (fi de la modestie) réfère précisément dans le métier à des symétries qui échangent bosons (généralisant le photon ou l'hypothétique graviton) et fermions (généralisant l'électron, le proton, le neutron ou les quarks).

Le premier article de 1976 avec Scherk, est révolutionnaire : il introduit le nombre d'enlacement d'une dimension cyclique de l'espace par une corde fermée. [L'espace-temps du modèle des supercordes qui a 9+1 dimensions oblige à introduire six dimensions d'espace en plus des trois qu'on observe, mais si elles se referment sur elles-mêmes comme un segment le fait sur un petit cercle elles restent compatibles avec nos observations.] Cette idée d'enlacement sera fondamentale pour le modèle des cordes hétérotiques en 1985, pour la dualité T en 1986 et donc la symétrie miroir, et elle sera appliquée aux membranes par la suite. La proposition en 1977, toujours avec Scherk, d'une compactification *spontanée* des 6 dimensions supplémentaires constitue aussi un élément essentiel de la théorie des cordes modernes.

En 1978-1979, Scherk, le rédacteur et EC ont construit une supergravité maximale, à 10+1 dimensions. Ceci a permis de construire la supergravité SO(8) à 4 dimensions. Ce dernier travail a exhibé aussi des symétries de dualité surprenantes qui sont maintenant d'usage courant. Un premier exemple de ce type avait été

découvert par Bruno Zumino, Scherk et Sergio Ferrara, qui deviendra aussi un collaborateur régulier d'EC. L'ensemble de ces travaux a valu à Eugène Cremmer la médaille d'argent du CNRS en 1983.

Une série d'articles d'EC avec différents collègues dont Ferrara et Costas Kounnas sur les équations phénoménologiques générales pour le cas de la supersymétrie minimale à 4 dimensions fait aussi autorité.

À la fin du siècle les symétries de dualité ont été étendues avec Chris Pope, Hong Lu (qui parle toujours d'EC à ses étudiants de Beijing) et le rédacteur à des superdualités permettant de réécrire les équations du mouvement des supergravités comme une autodualité universelle de type Hodge. Les derniers articles d'Eugène Cremmer, avec Gervais, portent sur les groupes quantiques et la gravitation bidimensionnelle.

Tous ces travaux ont bien sûr conduit à de nombreuses invitations internationales mais progressivement EC les a toutes refusées (sans explication) en commençant par les plus lointaines pour rester à partir de 1987 inviteur plutôt qu'invité. Il a en particulier contribué comme ses collègues du laboratoire au développement rapide des échanges européens. EC dirigea le Laboratoire de physique théorique de l'ENS de 2002 à 2005. La sociologie de la physique théorique (concentrée au CNRS) fit qu'Eugène Cremmer n'enseigna qu'à des étudiants de recherche avancés, on peut le regretter.

Eugène Cremmer est mort d'une crise cardiaque après quelques années au cours desquelles ses déplacements devinrent plus pénibles au point de l'empêcher de venir à l'ENS, mais il garda jusqu'au bout son indépendance et son originalité. Quelques amis et collègues déjeunaient parfois avec lui dans sa nouvelle cantine de la rue de Saussure. Il était donc modeste et virtuose en physique mathématique, réservé et discret mais chaleureux une fois la glace rompue. Son œuvre ne fut possible que grâce au système d'enseignement de l'époque et à ses professeurs.

Quelques traits personnels :

- Dans sa jeunesse EC allait tous les soirs au cinéma. Tous ses collègues, même Joël Koplik, qui partageait pourtant cette passion, faisaient confiance à son jugement et le consultaient avant de choisir leur programme.
- EC était régulier comme une horloge, il arrivait au laboratoire et en partait toujours à la même heure. Un collègue hollandais, Peter van Nieuwenhuizen, « accro » au travail et très enthousiaste, a toutefois réussi à arrêter l'horloge lors d'une collaboration mémorable qui se poursuivit tard plusieurs nuits de suite.
- À 12 h 18, EC rassemblait tous les collègues disponibles pour partir déjeuner afin de bénéficier de la meilleure table sans avoir trop à attendre. Ceci a fait dire à un visiteur régulier, Guido Altarelli : « Si Eugène Cremmer disparaissait, vous mourriez tous de faim ! » Mais EC savait s'adapter et lors de la transformation de la cantine en self il en choisit une autre : le restaurant Les Bugnes alias « Chez Jean-Pierre ».

- EC semblait désordonné mais l'ordre de ses papiers était crypté : nul n'a jamais compris comment il retrouvait, presque instantanément dans une des piles de documents qui encombraient son bureau, telle référence ou telle rédaction dont il se rappelait d'ailleurs toujours l'essentiel du contenu.
- Jusqu'à ces dernières années Eugène, sans faire d'effort vestimentaire ou cosmétique particulier, est resté fascinant et cher au cœur de nombreux collègues du monde entier. Il écoutait, aidait sans compter y compris pour les tâches d'organisation et vivait pour la Physique. EC était peu loquace malgré un humour aussi acéré que bienveillant. Il entretenait son énergie intérieure par la pratique d'une marche rapide très difficile à suivre qui était indissociable d'une profonde réflexion. Il pratiquait régulièrement marche et méditation dans le couloir du laboratoire, entre deux discussions.

Je tiens à remercier Marc Serrero (1962 s), Michel Dubois-Violette (1963 s), Nicole Ribet, Nicolas Sourlas et tout particulièrement un frère d'Eugène Cremmer, Jean-Pierre, et Nolwenn une de ses nièces pour les informations qu'ils ont fournies.

Bernard JULIA (1970 s)

CORSETTI (Pierre-Paul), né le 8 avril 1944 à Tunis, décédé le 8 novembre 2019 à Paris. – Promotion de 1964 I.



Pierre-Paul Corsetti est né à Tunis où vivaient ses parents : sa mère, originaire de Beaucaire (Gard) y avait accompagné son père, militaire de carrière dans le service de santé. Celui-ci était de famille corse et italienne, car contrairement aux apparences, c'est à des ancêtres toscans qu'il devait son patronyme. C'est dans le village de Porri en Casinca, au sud de Bastia, qu'il avait sa maison familiale, où Pierre-Paul a passé plusieurs fois ses vacances d'été.

Pierre-Paul Corsetti a commencé ses études secondaires au lycée Carnot de Tunis, et les a terminées à Marseille au lycée Saint-Charles à partir de la troisième, après que ses parents ont quitté la Tunisie en 1957. Il entre en classe préparatoire au lycée Thiers de Marseille, et est admis au concours de l'ENS en 1964.

Il décide de se spécialiser dans les langues de l'Antiquité classique, et rédige son mémoire pour le Diplôme d'Études Supérieures sur *La langue et le style de Polybe*, sous la direction du célèbre helléniste Pierre Chantraine ⁽¹⁾.

Il est reçu à l'agrégation de grammaire à la session de 1967.

Il effectue ensuite son service militaire au titre de la coopération, et il commence sa carrière d'enseignant à Tunis, où il prolongera son séjour plusieurs années après son temps de service, au titre de la coopération civile.

De retour en France, il se consacre à la recherche en approfondissant le domaine où il va atteindre à une compétence éminente, celui de la langue latine, et plus spécialement celui des agronomes latins, notamment Caton et Columelle ⁽²⁾.

Désormais ingénieur de recherche au CNRS, il est intégré dans l'équipe qui publie l'*Année Philologique*, bibliographie critique et analytique de l'Antiquité gréco-latine. Il en prend la direction en 1993, et y œuvre sans relâche jusqu'à sa retraite en 2009. C'est lui qui organise la mise en ligne progressive de l'ensemble de la collection jusqu'au premier numéro de la revue pour les années 1924-1926 ⁽³⁾. On ne dira jamais assez l'importance capitale de son rôle dans la qualité de cet outil d'excellence, utilisé dans le monde entier pour les recherches sur l'Antiquité.

Pierre-Paul est décédé le 8 novembre 2019, à son domicile parisien.

Pour avoir été depuis le lycée jusqu'à son décès l'un de ses plus proches, je n'ai pas oublié ce qu'il m'avait confié dans sa jeunesse : que la plus grave des fautes était à ses yeux l'ingratitude. C'est assurément cette loyauté et cette fidélité absolue aux engagements contractés qui ont marqué tous ceux qui l'ont côtoyé. Ses convictions sociales très fermes cadraient avec la sincérité de sa modestie.

C'est aussi l'exigence extrême d'exactitude et de perfection dans ses travaux qui restera la marque de son œuvre, fruit d'une immense érudition et d'un discernement sans cesse aiguisé. Désintéressé, il n'a jamais cherché la célébrité, et les honneurs lui sont toujours restés étrangers. À cet égard, comme s'en souviennent les grammairiennes de sa promotion, il aimait souvent rire, et ne se privait pas de se moquer des prétentieux et de leurs ignorances. Même dans les épreuves, l'humour et l'érudition faisaient chez lui bon ménage. Il faisait partager à ses fidèles un billet d'humeur régulier, où une bande d'animaux imaginaires brocardaient les personnages en vue du moment.

Sa générosité s'est exprimée constamment dans son travail : il aimait aider, renseigner, chercher pour lui et plus encore pour autrui. En témoigne, parmi d'autres, sa participation aussi discrète qu'exigeante à la *Bibliographie des textes médicaux latins* éditée par le Centre Jean Palerne de Saint-Étienne, un grand pas pour la recherche internationale en constitution dans ce domaine. Cette générosité s'exprimait aussi dans le privé. Certains se souviennent de l'énorme bibliothèque qu'il avait accumulée dans son petit appartement, dont il faisait profiter ses amis, priés de l'aider à faire de la place. En réalité, il lui en fallait pour un autre trésor : sa discothèque.

Car Pierre-Paul avait une autre vie, tout aussi riche. Sa passion pour la musique, et particulièrement pour son compositeur de prédilection Hector Berlioz et pour le chef

d'orchestre Pierre Monteux qu'il estimait plus que tous, avait fait de lui, depuis ses années d'École, un des meilleurs connaisseurs de cet art, préférentiellement depuis le XIX^e siècle jusqu'à l'époque la plus contemporaine ; et par ses articles et sa participation à des émissions de critique d'interprétations, ses avis faisaient autorité parmi les experts du sujet. Mais il se passionnait aussi pour le cinéma classique, avec un faible pour les films d'Alfred Hitchcock et les musiques légendaires de Bernard Herrmann.

Usager assidu de la bibliothèque de l'École, dont il a contribué à orienter les choix, il n'a jamais coupé les liens qui l'unissaient à l'institution qui nous rassemble encore aujourd'hui, et qui lui doit amplement le discret hommage qu'elle lui rend par ces lignes.

Alain BARTHÉLEMY-VIGOUROUX (1965 I)

Notes

1. À cette époque, Pierre Chantraine achevait de diriger, après le décès d'Alphonse Dain, la thèse de Jules-Albert de Foucault, sur ce sujet.
2. Voir ainsi les remerciements à Pierre-Paul Corsetti de la part de Jacques André, page 14 de son édition du Livre XII (*De l'intendante*) de Columelle (1988).
3. La mémoire de Jules Marouzeau, qui a conçu l'idée de ce répertoire de la bibliographie concernant l'antiquité classique, et de Juliette Ernst, qui en fut pendant dix lustres l'exécutante aussi efficace qu'invisible aux profanes, ne pouvait pas être mieux honorée.

GUIBÉ (François), né le 1^{er} janvier 1946 à Caen (Calvados), décédé le 9 mai 2019 à Rodrigues dans l'océan Indien. – Promotion de 1964 s.



François était né dans une vieille famille normande où le devoir de garçon était de devenir chirurgien de génération en génération. François hésitait. Il a obtenu un baccalauréat général à 16 ans, puis à 17 ans un baccalauréat littéraire. Il a ensuite entrepris des études supérieures en Cycle préparatoire aux études de médecine (CPEM) et finalement s'est présenté au concours D en sciences naturelles à l'ENS Ulm, promo 1964.

J'ai rencontré François Guibé en septembre 1964. Nous étions, avec une quinzaine d'étudiants de plusieurs universités françaises, convoqués dans les laboratoires de l'ENS, rue d'Ulm et rue Lhomond, pour passer le concours dit « D ». Ce concours permettait de rejoindre les promotions d'élèves recrutés en juin après le cursus classique des classes préparatoires. Les étudiants ayant été reçus premier ou deuxième à la fin de la première année d'université pouvaient se présenter au concours D en

septembre. Je me souviens très bien avoir sympathisé avec François dès les premiers jours du concours qui s'étalait sur la semaine. Pourquoi, lorsqu'un groupe se forme, certains, et pas d'autres, établissent facilement une relation ? Ce serait long à analyser mais le regard, le sourire, l'attitude corporelle jouent un rôle déterminant. Ce concours a été pour moi, et certainement pour François aussi, l'expérience la plus marquante de mon cursus universitaire. On en a souvent parlé la première année d'école. Le concours consistait, essentiellement, en épreuves orales dans toutes les matières, mathématique, physique, chimie, sciences naturelles. Nous étions interrogés pendant une petite heure sur ce que nous avons appris en première année d'université, mais surtout sur ce que nous ne savions pas : une sorte de maïeutique. Pour cela, nous étions aidés par des axiomes, des hypothèses et des données que nous distillait l'interrogateur. On testait nos limites.

Nous avons été quatre reçus : François, Alain Sarrazin, Bernard Michaux et moi-même.

C'est pendant la première année d'École que j'ai le mieux connu François car nous étions co-thurnes. Notre thurne n'était pas la plus moderne de l'École, mais elle était idéalement située dans le bâtiment historique, au rez-de-chaussée. Elle s'ouvrait sur le déambulatoire entourant la « cour aux Ernests », « le cloître », juste en face du « pot » et des panneaux d'affichages des partis politiques, associations et groupuscules. En 1964, on était dans une période « calme » pour l'affichage, entre la décroissance lente mais inéluctable des communistes-trotskistes qui avaient régné sur l'École après la guerre et l'émergence des maoïstes et des révolutionnaires de la Ligue communiste qui déferleront sur l'École, après 1968. François et moi étions loin de la politique, en particulier de celle-là. Nous n'étions pas non plus fascinés par le personnage qui venait d'ouvrir, en 1964, son séminaire hebdomadaire et attirait un nombre considérable de fidèles, parfois « bizarres », dont les voitures, garées à la hâte, neutralisaient physiquement la rue d'Ulm. Je veux parler de Jacques Lacan.

Nous avions des préoccupations plus prosaïques. Quelques mois auparavant, nous ne connaissions pas la rue d'Ulm, ou si peu. Un nouveau monde s'ouvrait à nous avec ses codes que nous devons appréhender, sans nous faire remarquer. Il nous fallait être discrets et nous intégrer doucement. Il fallait aussi faire semblant de connaître la signification de « l'argot local », inconnu au-delà du 5^e : « aquarium, archicube, tapir, caïman, talas, anti-talas... ». La cour aux Ernests si paisible, entourée de bustes de personnages, à l'écrasante célébrité, était notre refuge après de longues heures d'études dans notre thurne. J'appris, seulement quelques mois après notre arrivée, que les Ernests, ces poissons rouges, peu vigoureux du bassin avaient été affublés de ce nom en référence à un ancien directeur, Ernest Bersot (1836 l). Pourquoi son prénom avait-il été donné à ces cyprinidés ? Mystère. François avait choisi de faire de la chimie alors que j'étais un « natu » pur jus. Nous n'avions donc pas les mêmes

cours et nous nous retrouvions, en fin d'après-midi, pour bosser et discuter. Il nous fallait bosser et assez dur. En effet, nos camarades de promotion avaient déjà travaillé plus que de raison dans des classes préparatoires, alors que nous n'avions fait qu'une année d'université. Pour eux, la licence était un jeu d'enfants, pour nous, elle était à appréhender avec sérieux. François était un co-thurne agréable. Il avait un petit air espiègle, bienveillant et un sourire, un peu énigmatique, qui faisait son charme. Il avait une distinction, une élégance naturelle remarquable.

François avait un peu de mal avec ses cours de chimie et surtout avec ceux de physique, ce qui ne l'empêcha pas de réussir brillamment ses examens. Je me souviens des soirées qu'il passait, jusqu'à parfois fort tard, sur ses cours et, en particulier, qu'il pestait sur l'équation de Schrödinger... Je n'avais pas le même rythme de travail, étant plus du jour que de la nuit. Après 22 heures, je ne pouvais plus étudier. Je lisais et me couchais laissant François devant son bureau, seulement éclairé par une discrète petite lampe qu'il maintenait ainsi, afin de ne pas déranger mon sommeil. Je suis certain qu'il a gardé toute sa vie cette discrétion et attention aux autres. Le week-end, François regagnait sa famille à Caen. Je restais seul, pouvant inviter qui je voulais. On entrait alors à l'École, par la petite porte de la rue d'Ulm, ouverte jour et nuit, à tous et à toutes. Une liberté totale bien avant 1968... Cette ouverture physique et intellectuelle de l'ENS nous émerveillait et a certainement imprégné, pour toujours, notre parcours professionnel et personnel. On faisait quand même quelques fêtes et facéties. Je me souviens d'une virée boulevard Jourdan, à « l'ENS des filles », avec fausses barbiches, œillet rouge à la boutonnière. Sur le chemin, une longue pause au parc Montsouris, superbe au printemps 1965, a été immortalisée par une photo sur laquelle figure, sérieux, François. Je me souviens aussi du bal de l'École (dont l'affiche représentait *Pompidolix*, Georges Pompidou (1931 l), superbement dessiné par Jean Effel, nu, sur un cheval, en chef gaulois).

Nous étions allés, à cette occasion, avec François, « taper » de quelques subventions des archicubes du 5^e qui avaient réussi... Bien évidemment, on avait fait cette traditionnelle balade sur les toits de l'École bien connue des normaliens et immortalisée par Jules Romains.

Les années suivantes nous ont séparés, nous n'avions ni les mêmes cours, ni la même thurne. Ne travaillant pas dans le même domaine de recherche, n'étant pas dans la même université, nous avons de moins en moins de contacts. La vie, qui passe vite à cet âge, nous a définitivement éloignés. J'avais de ses nouvelles par un autre camarade de l'École, que je voyais plus souvent, Jean-Marc Jallon (1965 s), disparu l'année dernière, lui aussi, et qui fait l'objet d'une notice d'une notice dans ce même numéro (page 206).

À l'initiative de Vincent Perthusot, la promotion 1964 des natus s'est réunie pour les 50 ans de notre intégration à l'École. François m'était apparu très heureux et épanoui.

Il voyageait beaucoup avec son épouse Eryka. Il m'a longuement parlé de la Birmanie et de l'Inde, et aussi de ses deux petits-enfants dont il nous envoya la photo pour les vœux 2018. C'est au cours d'un de ces voyages que François a trouvé une fin tragique.

Je me souviendrai à jamais de cette année 1964, de mon co-thurne François, de son sourire et de sa gentillesse.

Son stage de DEA s'est déroulé à l'université d'Orsay dans le laboratoire du P^r M. Vilkas, où François décida finalement de devenir chimiste. En 1968, il est entré au CNRS. La même année, il a épousé une collègue de laboratoire, Eryka Jampel. Il a soutenu sa thèse de doctorat d'État sur l'alkylation d'énolates en 1973.

Après son service militaire effectué dans un laboratoire de l'École polytechnique, il est parti en post-doc à l'université de Berkeley (aux États-Unis en Californie) avec sa femme et sa fille Anne. Il a travaillé, comme il le désirait depuis longtemps, au laboratoire du P^r A. Streitwieser sur l'acidité thermodynamique et cinétique d'hydrocarbures.

À son retour en France, il a rejoint le CNRS à Thiais, puis en 1977, il est retourné à l'université d'Orsay dans le laboratoire du P^r L. Salem afin de s'initier à la chimie théorique. Sa seconde fille Claire naîtra en 1979.

Promu directeur de recherche au CNRS, il intégra le Laboratoire de synthèse asymétrique, dirigé par le P^r H. Kagan puis le P^r J.-C. Fiaud.

J.-C Fiaud se souvient de François, de sa discrétion, sa modestie, malgré sa notoriété et la considération que lui témoignaient ses proches : « bien qu'ayant – pendant près de 20 ans – travaillé dans le même laboratoire, et l'ayant ainsi côtoyé presque quotidiennement, ce n'est qu'après sa disparition que j'ai appris que François avait été élève de l'ENS ; il n'en faisait jamais état. » François était un chercheur brillant, un expérimentateur hors pair. Ses travaux en synthèse organique lui ont assuré une notoriété internationale considérable. Une grande partie de ceux-ci mettait en jeu des réactions de catalyse homogène promues par des complexes de palladium. Je n'en cite que deux : d'une part l'utilisation de tributylétain comme agent réducteur en synthèse organique, qu'il a grandement développée, contribuant à mettre à disposition de notre communauté un important outil en synthèse organique. D'autre part, les travaux qui ont reçu la plus grande audience ont concerné la mise au point de nouveaux processus de protection-déprotection d'aminoacides en milieu neutre, via l'allylation-désallylation de leurs fonctions azotées et oxygénées, ici encore par l'intermédiaire de catalyse avec des complexes de palladium. Ces méthodes ont été appliquées à la synthèse peptidique, notamment en phase solide. Elles ont constitué une précieuse et très appréciée avancée dans ce champ de recherche.

François a encadré de nombreux étudiants et chercheurs auxquels il a transmis le plaisir de la recherche et dispensé une solide formation.

Sa grande compétence, sa droiture, sa rigueur scientifique, sa constante disponibilité, la confiance qu'il inspirait, ont encouragé plusieurs collègues de l'Institut de Chimie Moléculaire d'Orsay (ICMO) à engager avec lui de fructueuses collaborations.

Outre une œuvre scientifique conséquente, il laisse – à ceux qui ont eu la chance de le connaître – l'image d'un collègue de laboratoire discret mais efficace, d'une compagnie agréable et recherchée. François traitait avec rigueur, sans complaisance, des sujets les plus sérieux, avec toujours néanmoins un humour élégant, ce qui rendait les échanges avec lui très agréables.

François n'aimait pas les conflits ; il était conciliant et avait un goût prononcé pour la justice. En 1986, il n'a pas hésité à s'engager et participer aux côtés des thésards de l'ICMO, à la mobilisation contre la loi Devaquet. Que de kilomètres parcourus, bras dessus bras dessous, mais surtout que de frayeur lors de la manifestation du 6 décembre.

François était un grand passionné de sports (ski, tennis, plongée...), de nature, mais aussi de lectures dans tous les domaines (science, littérature, peinture...).

À la retraite, François s'est occupé à défendre, auprès des médias, le principe des OGM comme un outil incontournable de recherche. Il militait contre les communications alarmistes des principes de précaution d'emploi des produits chimiques (entre autres les glyphosates). Il reprit des études de mathématiques et commença de grands voyages, notamment en Extrême Orient (Birmanie, Laos, Cambodge, Philippines, Vietnam...). En bon vivant, il avait grand plaisir à revenir à l'ICMO retrouver ses anciens collègues lors des événements festifs.

Emporté brutalement lors de son dernier voyage dans l'océan Indien alors qu'il admirait les fonds marins, François repose dorénavant au cimetière de Gif-sur-Yvette. Il laisse à tous le souvenir d'un chercheur brillant et d'un homme d'une extrême gentillesse, sensible et attachant.

Joël BOCKAERT (1964 s)
professeur émérite, université de Montpellier

Témoignages d'Eryka, sa femme,
de Jean-Claude FIAUD, professeur honoraire de l'université Paris Sud,
de Corinne LEGROS, collègue de l'ICMO

Des échanges ont eu lieu avec
Georges CHAPOUTHIER (1964 s) et Jean-Claude THOMAS (1965 s)

PONSOLLE (Patrick), né le 20 juillet 1944 à Montpellier (Hérault), décédé le 23 février 2020 à Paris. – Promotion de 1965 I.



Les deux témoignages qui vont suivre ont rythmé la cérémonie des obsèques de notre camarade, le 28 février 2020 en l'église Saint-Germain-des-Prés, autour de son épouse Nathalie, de ses enfants et petits-enfants vers qui vont nos pensées émues.

J'ai rencontré Patrick Ponsolle en 1981. Laurent Fabius (1966 I) qui avait été son condisciple rue d'Ulm puis à l'ENA et dont il était l'ami, avait souhaité l'appeler à son cabinet au ministère du Budget.

Patrick a apporté au ministère, outre son intelligence, des connaissances économiques approfondies et une vision internationale, liée à son expérience. Cette sensibilité au rôle des échanges internationaux, à celui des marchés financiers, était à l'époque très rare dans les cercles gouvernementaux. Les conseils et avis de Patrick ont joué un rôle significatif dans les choix politiques de notre pays.

Mais la fonction publique limitait les capacités d'action de Patrick : l'entreprise lui convenait mieux. Il rejoignit en 1983 la Compagnie financière de Suez dont il devint administrateur-directeur général. Suez, c'étaient les stratégies de l'argent. Patrick n'était pas seulement un stratège, il était aussi un homme engagé et tenace. Il mena une bataille homérique pour le contrôle de la Générale de Belgique. Il triompha : son adversaire vaincu reconnaîtra qu'il était le meilleur banquier d'affaires de France. Chez Suez, Patrick fut de ceux qui contribuèrent à moderniser notre système industriel et financier, notre approche même de l'entreprise.

Après dix ans, Patrick rejoignit comme président Eurotunnel, ouvrage d'art monumental, chef d'œuvre d'ingénierie, lien politique, mais société aux difficultés financières majeures. Patrick eut besoin de tous ses talents de négociateur, de toute sa créativité, de toute son audace, pour la piloter à travers les turbulences. Il rejoignit ensuite de grandes banques d'affaires, où son talent de financier s'exerça au service de l'économie réelle.

À soixante-dix ans, son intelligence et son énergie intactes, Patrick entreprit une nouvelle vie : il se mit avec enthousiasme au service des start-up, leur apportant appui, aide et conseils.

Ce n'était pas seulement un homme riche de sagesse et d'expérience : c'était un vrai entrepreneur. Il m'a proposé de l'accompagner dans une de ses aventures. Patrick était irrésistible : je ne lui ai pas résisté et sa façon d'être et de faire a encore accru mon admiration pour lui. Il y a des entrepreneurs qui ont une vision, d'autres qui ont le sens du détail concret ; certains sont des diplomates très habiles, d'autres savent

montrer une ténacité hors normes. Patrick était tout cela, souriant et redoutable tout à la fois, ayant le sens exact de la mesure et des capacités d'enthousiasme.

La lutte contre la maladie ne l'a jamais détourné ni distrait : elle a mis en lumière plus vivement encore ses vertus : son courage, son élégance et sa force morale.

J'ai parlé de la vie professionnelle de Patrick, de sa réussite ; mais c'est d'abord à l'ami que je pense aujourd'hui. C'est une amitié qui s'est construite et développée sur près de quarante ans, sur l'image de Patrick, sa culture, sa curiosité, son sens du dialogue, mais d'abord sur son cœur. Pour tous ceux qui l'ont bien connu, cette amitié reste aussi présente que son œuvre.

Louis SCHWEITZER

* *
*

Chère Nathalie, chers enfants, chers parents et amis réunis ici pour dire notre hommage et notre reconnaissance à Patrick,

Nous avons perdu un mari, d'un mariage de quatre décennies.

Nous avons perdu un père exceptionnel de tendresse, d'attentions et d'indulgence.

Nous avons perdu un beau-père qui avait su créer un rapport original de respect, de confiance et d'affection. Il n'est pas si simple de s'installer, à trente-huit ans, dans un appartement où il y a déjà quatre enfants.

Nous avons perdu un ami fidèle, qui n'avait pas que des amitiés de trente ans mais plutôt des amitiés de cinquante ans.

Nous avons perdu un chef. Un chef de famille et un chef d'entreprise.

Nous avons perdu une figure et une silhouette. Un visage de médaille, une silhouette toute d'élégance. Une silhouette que le sport avait forgée, et pas seulement le rugby devant la télévision, mais le tennis et la passion de la chasse.

Nous l'avons vu encore, il y a moins d'un an, ouvrir avec Nathalie le bal à Faro, au mariage de Joséphine et de Mathieu, puis danser encore, une semaine après, au mariage de Louise à Florence.

Son élégance n'était pas que celle de la parure, bien que Sacha m'ait confié hier qu'en ouvrant les dressings, on avait trouvé une grande collection de vêtements, et qu'il ait eu le goût et la générosité d'en offrir souvent à tous les enfants et à Nathalie. De temps à autre d'ailleurs, elle les rapportait pour les échanger...

Non : une élégance qui était celle de la culture, de la langue classique du Normalien, et celle de la pensée.

Et puis nous avons perdu un homme du monde ; non pas un mondain, bien qu'il aimât la bonne société et la compagnie de ses amis de chasse. Non : d'abord un homme du monde au sens fort du mot, au sens universel. Il aimait l'histoire du monde, de sa création, du premier homme. Il y avait encore, ces dernières semaines,

sur sa table de chevet, *Sapiens* et des ouvrages d'anthropologie ou d'histoire, et notamment de l'Afrique des origines.

Mais en fait non, nous n'avons rien perdu.

Nous avons tout gagné, chacun de nous, chacun de vous réunis dans cette nef. Et pour toujours.

Nous avons gagné une philosophie de la vie faite de valeurs et de respect des différences. Patrick était un homme de progrès et de solidarité. Je l'entends encore à Faro, dire dans le discours à Joy, qu'il admirait son attention à la condition des plus vulnérables.

Une philosophie qu'il avait encore livrée à ses enfants aux dernières heures, en voyant dans l'unité affectueuse de la fratrie la définition même d'une vie réussie.

Nous avons gagné une philosophie de l'anticonformisme, de l'originalité, du refus des idées reçues. Comment d'ailleurs aurait-on pu être conformiste et le mari de Nathalie ?

Nous avons gagné une philosophie de l'art, de lui qui aimait tant ses tableaux, ses photos, ses objets. Je me souviens en Afrique, comme nous allions, à la sortie d'un rendez-vous au Palais présidentiel d'Abidjan, à la recherche de sculptures Baoulé ; ou combien il était curieux de Quenum, un jeune peintre contemporain, dans un vernissage au Bénin...

Nous avons gagné une philosophie de l'humour dont il était si familier et qui allait de la subtilité toute britannique aux blagues dont il était prêt à rire, même tout seul.

Nous y avons gagné aussi une philosophie de l'action et du combat. Comme il aimait la chasse, il aimait les grandes batailles d'affaires. Il pouvait y paraître dur et intimidant. Comme il pouvait intimider ses neveux, les cousins des enfants. Mais s'il était à vos côtés dans les batailles, on se sentait plus fort et c'était un savant et bienveillant mentor. J'en avais fait l'épreuve moi-même quand il avait rejoint, sans doutes ni scepticisme, le Conseil de notre société.

Mais de tout ce que nous avons gagné, ce qui restera de plus précieux en héritage, c'est l'amour, l'amitié et la tendresse.

Patrick aurait aimé ces vers de Birago Diop¹, le poète de ce Sénégal qu'il aimait tant :

« Les morts ne sont pas morts,
Ceux qui sont morts ne sont jamais partis.
Ils sont dans le Sein de la femme,
Ils sont dans l'Enfant qui vagit
Et dans le Tison qui s'enflamme.
[...]

« Écoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots,
C'est le Souffle des Ancêtres.

Lionel ZINSOU-DERLIN (1975 l)

Note

1. Birago Diop, extraits de *Leurres et lueurs*, 1960 – Éditions Présence Africaine.

BÉRARD BERGERY (Lionel), né le 9 novembre 1945 à Sainte-Colombe (Rhône), décédé le 8 novembre 2019 à Villers-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle). – Promotion de 1965 s.



Sa passion de jeunesse pour les mathématiques l'avait amené à entrer à l'École normale supérieure, rue d'Ulm, en 1965. Après avoir réussi l'agrégation, il reste à l'ENS quelques années comme agrégé préparateur, un rôle très important dans l'institution comme vous le savez. Il rejoint le séminaire de géométrie animé par Marcel Berger (1948 s) et prépare une thèse sous sa direction, qu'il soutient en 1975. Il est ensuite nommé maître de conférences, puis professeur à l'université Nancy 1. Il y fait toute sa carrière, et prend sa retraite lorsqu'il atteint 65 ans en novembre 2010.

Sa spécialité était la géométrie différentielle, et plus particulièrement la géométrie riemannienne, comme celle de son maître. Marcel Berger était célèbre pour ses résultats sur les espaces qui admettent des géométries à courbure positive (voir dans cet Archicube, page 130). La question de départ était de savoir si une surface, donc un espace à deux dimensions, dont la courbure est positive comme la sphère ordinaire pouvait se refermer autrement que pour donner une sphère déformée. La réponse est négative. Grâce à des constructions algébriques, Marcel Berger et Lionel Bérard Bergery ont envisagé le problème à plus de dimensions. Marcel Berger avait trouvé d'autres solutions que des sphères, à 7 et à 13 dimensions ! À sa suite, Lionel Bérard Bergery a établi la liste de toutes les géométries à courbure positive possédant beaucoup de symétries. Son article, paru en 1976, et aussi le travail préparatoire paru en 1975, restent des pierres angulaires du domaine, cités continuellement pendant les quatre décennies suivantes, et encore très récemment.

Sa connaissance en profondeur de beaucoup d'aspects de la géométrie différentielle lui a permis d'avoir des contributions dans de nombreux domaines de la discipline. Comme mentionné précédemment, les résultats obtenus dans sa thèse et ses travaux qui en ont découlé restent des références non dépassées. C'est pourquoi

son avis scientifique a continué d'être recherché pendant toute sa période d'activité par des collègues du monde entier. En 1982, il a découvert de nouvelles solutions aux équations d'Einstein de la relativité générale. L'article qui en est issu, bien que paru dans la discrète revue de l'institut de mathématiques de l'université de Nancy, l'Institut Élie Cartan, a connu une postérité remarquable.

Au début des années 1980, il prend une part très active dans le collectif de chercheurs en géométrie riemannienne autour de Marcel Berger qui, sous le nom d'Arthur Besse, publie plusieurs ouvrages comprenant en proportion variable des mises au point de résultats connus mais souvent d'accès difficile et des travaux originaux. Cet émule de Nicolas Bourbaki doit son nom à la commune de Besse-en-Chandesse, où son congrès constitutif s'est tenu... tout comme celui de son illustre prédécesseur. La réputation des ouvrages d'Arthur Besse, rapidement traduits en anglais, ne se fait pas attendre, et ils sont aujourd'hui encore utilisés par les doctorants et les spécialistes de ces sujets un peu partout dans le monde.

À l'université, il fut le chef du département de mathématiques à plusieurs reprises, et au total sur plus d'une dizaine d'années. Il contribua à une évolution des programmes de formation en mathématiques, tant en licence qu'en master, et insistait toujours sur le respect des étudiants, conscient qu'il était des difficultés inhérentes à l'apprentissage des mathématiques. Il convainquit ses collègues de s'investir dans les formations en mathématiques dans des secteurs où elles jouent un rôle de discipline d'appoint (sciences de la vie et de la terre, pharmacie, médecine, certaines formations d'ingénieurs). Il contribua notamment à promouvoir l'utilisation de logiciels de dessin pour l'enseignement de la géométrie du plan et de l'espace à destination de l'enseignement secondaire. Il a aussi donné un contenu concret au projet de collaboration entre l'université Henri Poincaré de Nancy et celle du Centre universitaire du Luxembourg, qui est maintenant devenu une université de plein exercice (et en plein essor), en développant des relations fortes avec un certain nombre d'enseignants de ce centre au niveau de la recherche. Il a aussi été un des acteurs majeurs dans la construction et l'aménagement du nouveau bâtiment dans lequel l'Institut Élie Cartan a déménagé en 1995. Il a en particulier pris très à cœur l'aménagement des locaux d'enseignement, les bureaux des chercheurs et la nouvelle bibliothèque de mathématiques. Ce fut une belle réussite.

La formation à la recherche des jeunes a été une préoccupation constante de Lionel Bérard Bergery qui a dirigé plusieurs thèses de mathématiques dès son arrivée à Nancy. Son cours doctoral sur les espaces symétriques montrait aussi sa façon de travailler : novateur et très personnel dans son approche. Il parvenait à révéler des aspects nouveaux au sein de sujets classiques, lesquels n'avaient pas encore été étudiés à fond. Il aimait parler « aux jeunes », et il trouvait les moyens pour y parvenir, comme venir s'asseoir à une table de doctorants pendant une conférence : après une

discussion animée sur les ingrédients à ne pas mettre dans le gratin dauphinois... il les avait mis en confiance et il devenait possible de parler de mathématiques. Il avait une passion pour la géométrie : il aimait particulièrement tout ce qui avait un rapport avec les géométries spéciales caractérisées par leur invariance sous l'action d'un groupe de symétries, et il pouvait y puiser une multitude d'exemples pour illustrer ses explications, qui duraient aussi longtemps qu'il était nécessaire. Il savait simplement prendre le temps pour se faire comprendre et partager sa passion par le biais d'anecdotes historiques parfois amusantes. L'histoire des mathématiques était un sujet qu'il affectionnait particulièrement et auquel il consacrait une partie de son temps en collaboration avec un de ses anciens élèves [Philippe Nabonnand] aujourd'hui directeur des Archives Poincaré, un autre bijou rappelant qu'Henri Poincaré est né dans cette ville.

Son rayonnement est en partie dû à des exposés oraux dans lesquels il proposait généreusement des programmes de travail et qu'il développait souvent avec de plus jeunes chercheurs. Il était intéressé par les évolutions en physique théorique, en particulier dans les développements de la relativité générale en lien avec certains travaux d'Élie Cartan (1888 s) en géométrie différentielle, faisant ainsi honneur à l'héritage de celui qui a donné son nom à l'Institut de mathématiques de Nancy, même si beaucoup d'autres noms auraient pu être choisis vu le rôle remarquable de cette ville dans l'histoire des mathématiques françaises et notamment celui de Bourbaki avec la présence de Jean Delsarte (1922 s), Jean Dieudonné (1924 s) et Laurent Schwartz (1934 s) et Les « Publications de Nancago » font référence à cela au moment où André Weil (1932 s) était professeur à Chicago.

Mais la plus importante de ses qualités était peut-être sa grande générosité et son humanité : il partageait son savoir et donnait ses idées sans retenue. Il croyait en ses étudiants et osait donner une chance à des jeunes dont certains, en dépit de leur motivation réelle, avaient connu, en amont, certains déboires. C'était un pari peut-être risqué pour lui mais il n'hésitait pas à prendre la direction de tels projets. Ses 14 élèves de thèse qu'il a engagés dans des thématiques bien différentes évoluant au cours du temps incarnent l'héritage scientifique qu'il laisse.

Marié, père de quatre enfants (et ensuite grand-père de deux petits-enfants), il s'est engagé dans le scoutisme. Il devint avec son épouse Micheline responsable départemental des Scouts de France pour la Meurthe-et-Moselle. Plus tard, il s'est investi dans l'aide aux personnes souffrant d'un handicap psychique, devenant trésorier de l'association Espoir 54.

Ce serait bien mal le connaître que de résumer ainsi l'homme. Il était très fier d'avoir été avant-centre et capitaine de l'équipe de football de l'ENS-Ulm, et la rumeur veut qu'il ait possédé un shoot d'enfer, que tous les gardiens de but redoutaient. Grand marcheur, il adorait parcourir en compagnie de sa famille les sommets

du Dauphiné où il passait régulièrement une partie de ses vacances. Il avait une passion pour la musique classique, particulièrement pour la musique de chambre et l'opéra. Il était bon connaisseur de la science-fiction, amateur éclairé de la culture japonaise, notamment des mangas. Micheline, géologue de formation, l'avait intéressé à la géologie et particulièrement aux volcans qu'ils n'hésitaient pas à aller voir de près, y compris jusqu'à Hawaï.

Il croyait à des idées fortes, la foi catholique étant indéniablement sa référence centrale. Quelque peu réservé, il n'évoquait pas ses états d'âme, mais pouvait être très direct. Il croyait par-dessus tout à l'engagement dans la sphère publique, qu'elle fût professionnelle (c'est ainsi qu'il a été trésorier de la Société mathématique de France) ou associative comme évoqué plus haut, et il s'y est tenu sa vie durant. Ces dernières années il a passé beaucoup de temps à s'occuper de ses petits-enfants Anaïs et Oswald, appréciant beaucoup son rôle de grand-père.

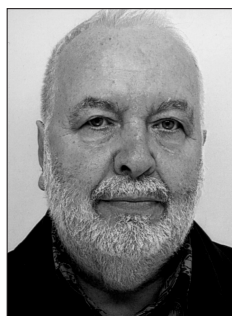
Lionel Bérard Bergery est décédé le vendredi 8 novembre 2019, la veille de son 74^e anniversaire.

Jean-Pierre BOURGUIGNON, professeur honoraire à l'IHÉS

Avec la participation de :

Daniel BARLET (1966 s), Pierre BÉRARD (1970 s),
Gérard BESSON, Jean-Louis CLERC (1964 s), Tom KRANT,
Marie-Amélie LAWN, Pierre PANSU (1977 s)

JALLON (Jean-Marc), né le 14 juin 1945 à Paris, décédé le 17 septembre 2019 à Paris. – Promotion de 1965 s.



Petit-fils d'instituteur, Jean-Marc Jallon était le fils unique de Maurice Paul Jallon et de sa femme, née Danielle Denise Maucler, tous deux dentistes à Savigny-sur-Orge. C'est dans cette bourgade proche de Paris qu'il passa son enfance et fut scolarisé.

Son parcours en biologie commence en 1963 au lycée Saint-Louis, à Paris, où il prépare le concours de Sciences C (biologie) de l'École, qu'il réussit en 1965. Comme, en première année, les élèves étaient groupés par deux, il partagea sa « thurne » avec le botaniste Jean-Claude Thomas (1965 s), y réunissant volontiers leurs camarades autour d'un verre de porto ! Les naturalistes ou « natus » de l'École étaient alors très unis, notamment grâce aux excursions scientifiques collectives organisées par l'École, qui, durant plusieurs jours,

les rassemblaient en fin d'année universitaire. Celle de 1966 nous emmena, avec Jean-Marc, à la découverte de la flore des Alpes.

Nous nous rencontrâmes plusieurs fois en 1970 quand Jallon, en tant que boursier Fulbright et Lavoisier, fit un stage à Philadelphie, à la Johnson Research Foundation de l'université de Pennsylvanie, alors j'étais moi-même à Houston, au Texas. Ensemble nous rendîmes aussi visite au biologiste François Bouvier (1961 s) alors à New York. Lors de ce séjour outre-Atlantique, Jallon parcourut les États-Unis dans tous les sens et m'a notamment raconté une nuit féérique passée seul, à la belle étoile, dans le Grand Canyon, parmi des ratons laveurs intéressés par ses sandwiches.

Jallon effectua tout le début de sa carrière (1972-1989) au CNRS à Gif-sur-Yvette, où il gravit les grades successifs d'attaché à directeur de recherche. Il soutint brillamment en 1974, à l'université de Paris, sous la direction du professeur M. Iwatsubo, un doctorat ès sciences physiques en enzymologie sur le thème « Changements structuraux de la glutamate déshydrogénase et modulation de son activité catalytique ». Son activité était définitivement lancée dans le domaine de la biochimie. Elle devait se poursuivre à Gif, puis à Orsay, jusqu'à sa retraite en 2008, mais elle se combina à des recherches comportementales. L'essentiel des travaux de son équipe, puis de son laboratoire, ont en effet porté sur les déterminants biochimiques du comportement social et sexuel des drosophiles (*Drosophila melanogaster*), ces petites mouches si importantes pour la génétique, dont il était devenu l'un des spécialistes mondiaux. Il montra notamment comment des hydrocarbures de la cuticule de ces insectes déterminaient le « sex-appeal » des femelles et des jeunes mâles et comment étaient synthétisées les différentes formes de ces hydrocarbures. Il découvrit aussi qu'au-delà des drosophiles, les hydrocarbures cuticulaires avaient des fonctions très générales et permettaient également la reconnaissance entre espèces et colonies chez les fourmis.

Nos échanges furent nombreux, alors que j'étais chercheur à Gif-sur-Yvette. En témoignent le jury de thèse auquel Jean-Marc m'invita, les conférences qu'il me fit prononcer dans ses laboratoires successifs et même un article de vulgarisation écrit en commun sur... « Les mouches amnésiques » (*La Recherche*, 1980, n° 116) !

En 1989, Jallon fut nommé professeur de biologie à l'université d'Orsay-Paris Sud, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 2008, avant d'être distingué comme professeur émérite toujours dans la même université. De 2004 à 2007, il dirigea, à Orsay, l'Institut de biologie animale intégrative et cellulaire, une imposante structure de recherche qui regroupait plusieurs laboratoires du CNRS ainsi qu'une unité de l'INRA (Institut national de la recherche agronomique) et une unité de l'INSERM (Institut national de la santé et de la recherche médicale).

Grand voyageur, passionné par l'Extrême-Orient et particulièrement par le Japon, Jallon, qui parlait couramment le japonais, a effectué de nombreux voyages

en Asie, d'abord en Chine, lors d'un voyage d'étudiants en 1966, puis, pour des raisons professionnelles ou personnelles, en divers endroits du continent. Parmi ses nombreux séjours professionnels en Asie, citons : un stage postdoctoral à l'université de Tokyo (chez le P^r Y. Hotta, 1975-1977), un poste de chercheur invité à l'université de Tsukuba (1986), un poste de chercheur invité au Mitsubishi Kasei Institute of Life Sciences (chez le Dr G. Yamamoto) et professeur invité à l'Université Métropolitaine de Tokyo (1999), un poste de professeur invité à l'Académie des sciences de Shanghai (2005). Jallon aimait relater, avec amusement, son premier séjour post-doctoral à Tokyo, où son grand intérêt pour la culture locale avait tellement étonné ses collègues japonais. Il rendit aussi souvent visite à notre ami commun, le P^r Kiyomi Saeki, de l'université d'Okayama. Sur un plan moins scientifique, ses différents voyages en Asie l'amènèrent même à participer, en 2013, au 33^e World Congress of Poets, organisé en Malaisie par ma femme, Wan Hua Chapouthier, un déplacement qui témoigne, si besoin est, de sa très large ouverture culturelle, bien au-delà du domaine scientifique. Il faut aussi rappeler qu'il créa, en 1986, une petite « Société franco-japonaise de biologie », qui n'eut qu'une brève durée de vie.

Sur le plan administratif, Jallon exerça de nombreuses fonctions. Au niveau national, il fut notamment membre de sa section du CNRS (1991-1995) et de la section correspondante au Conseil national des universités (1995-1999). Au niveau international, il fut membre actif de l'International Union of Biological Sciences (IUBS), dont il fut vice-président, puis secrétaire général. Il contribua aussi à la promotion de l'International Society of Zoological Sciences, dont il fut président, et des International Congresses of Zoology (ICZ). Il fut, avec les biologistes René Lafont (1964 s) et Jean-Loup d'Hondt, co-organisateur du congrès de Paris en août 2008. Jallon a dirigé ou co-dirigé une dizaine de thèses. Il a assuré d'innombrables activités d'enseignement qu'il n'est pas possible de résumer ici et il a prononcé, à travers le monde, de nombreuses conférences. Il a publié, avec ses collaborateurs et ses élèves, une centaine d'articles scientifiques dans des revues internationales de haut niveau.

Jean-Marc Jallon est toujours resté très discret sur sa vie intime. Ce n'est que très tard qu'on a appris qu'il vivait avec un Japonais, Hirofumi Chonan, avec qui il était pacé depuis 1999 et qu'il avait pu épouser en 2013, grâce aux nouvelles lois sur le mariage pour tous. Hirofumi, qui a assuré la tutelle de Jean-Marc quand celui-ci fut atteint de troubles neurologiques, s'est montré d'un dévouement exemplaire pour l'épauler, le faire voyager malgré son handicap et le distraire durant les dernières années de sa vie.

Après un parcours scientifique et humain particulièrement riche, notre ami Jallon nous a quittés paisiblement, suite à un accident cardiaque, pendant son sommeil, à son domicile.

Georges CHAPOUTHIER (1964 s)

SCHMITTER (Marc), né le 21 novembre 1946 à Lille (Nord), décédé le 16 avril 2018 à Lille (Nord). – Promotion de 1967 I.



Marc Schmitter après des études secondaires au lycée de Mâcon, et des classes préparatoires au lycée du Parc à Lyon, est entré à l'École en 1967 (où il eut comme camarades moi-même, Pierre François Moreau [1968 I], Stéphane Gompertz [1967 I], dont on lira les témoignages ci-après, Jean-Robert Armogathe [1967 I], Rémi Brague [1967 I], Jean-Luc Marion [1967 I], notamment). La lecture de René Guénon, découvert à quinze ans, et avec lequel il a ensuite pris beaucoup de distance (utilisant à propos de son œuvre une formule de Leibniz : « il y a malgré tout un peu d'or dans ce tas de fumier »), a certainement été un des ressorts initiaux de sa vocation philosophique. Par ailleurs, c'est sans doute pendant ses années d'École qu'il a pu suivre certains enseignements qui ont compté pour lui : séminaires de René Roques (sur Jean Scot Erigène) et de Daniel-Joseph Lallement (sur la philosophie de saint Thomas), notamment, et formation en sanskrit, vraisemblablement à l'EPHE. Il participa ensuite régulièrement au séminaire sur les *Méditations* de Descartes animé par Michelle Beyssade (1954 L) et Jean-Marie Beyssade (1953 I), qui devinrent pour lui des amis.

Marc a fait toute sa « carrière » dans l'enseignement secondaire, qui a été l'une de ses passions. Il était un professeur de philosophie exceptionnel. J'ai pu assister à plusieurs reprises à ses cours (qu'il n'appelait pas ainsi : il disait plutôt « séances »), et j'ai même eu le bonheur d'être associé pendant toute une année, comme auditeur libre en quelque sorte, au travail avec l'une de ses classes de série scientifique. Pour avoir souvent discuté avec des collègues de nos pratiques respectives en classe, et avoir parfois été auditeur de leur enseignement, je puis dire que je n'ai jamais vu de collègue attachant aux interventions en classe des élèves l'importance que Marc leur accordait. Il les prenait en note, les redisant à haute voix pendant qu'il les écrivait, avec un grand souci d'exactitude dans la restitution des termes employés, et une attention patiente à en retrouver l'intention. Il prenait le temps, et exigeait avec une autorité très ferme que chacun prît le temps, non seulement de noter, mais en les notant de prendre pleinement conscience des remarques ou des questions formulées par un camarade. La séance était une conversation, une discussion socratique. Il arrivait bien sûr qu'elle prît la forme de longs monologues, mais c'était vraiment le « dialogue intérieur » d'une âme avec elle-même, pour reprendre la formule platonicienne, guidé par une grande exigence de rigueur, qui n'excluait pas, imposait même au contraire souvent, des allers et retours, des corrections, des précisions, qui n'en rompaient aucunement la logique. C'était incroyablement « vécu » ou plutôt

« vivant » ; non pas au sens de cette imitation affectée du style de la vie ordinaire qui fait qualifier parfois un exposé de « vivant », mais au sens d'un engagement total dans son propos, engagement passionné, dans lequel il ne relâchait pourtant rien de l'attention qu'il portait aux élèves. Sa mémoire impressionnante amenait naturellement des souvenirs – d'une précision inattendue – d'interventions faites par tel ou tel élève plusieurs mois auparavant (dont il rappelait l'auteur, la date, et le contexte), et sur lesquelles la discussion du jour invitait à proposer un nouvel éclaircissement. Il tenait par ailleurs pour lui-même un véritable journal de bord de chaque heure de classe, qui lui servait à préparer les séances suivantes. Il avait un sentiment aigu de la responsabilité du prof de philo : celle de l'éveil philosophique (et intellectuel) des élèves dont il avait la charge.

Il a été pour plusieurs d'entre nous le catalyseur d'une réflexion que nous n'aurions sans doute jamais entamée si nous ne l'avions pas rencontré, sur l'enseignement de la philosophie. Un jeune collègue, au sortir d'une réunion de correcteurs du baccalauréat où Marc avait défendu sa manière profondément philosophique de corriger (l'exact contraire du contrôle de la restitution d'un « cours » ou d'une application de la « méthodologie »), a confié son impression qu'en l'entendant il avait le sentiment de « retrouver le nord », d'être rappelé à l'essentiel.

La vie de Marc fait évidemment beaucoup penser à celle d'un Socrate moderne. Il conversait avec tout le monde, caissière de supermarché ou compagnon de trajet en train, s'enquérant de leur vie, de leur expérience scolaire, de leurs intérêts, et la conversation prenait assez vite un tour philosophique. Il avait ordinairement sur lui certains ouvrages essentiels (par exemple, une méthode de grec pour adultes autodidactes, ou un livre de philosophie, comme les *Méditations métaphysiques* de Descartes) qu'il distribuait généreusement, et dont il rachetait régulièrement des exemplaires à cette fin. Il proposait en même temps, en donnant très libéralement son numéro de téléphone portable, son aide pour le travail de lecture envisagé, ou simplement la perspective de poursuivre ainsi la conversation entamée.

Marc avait la passion de la réflexion et la passion de la conversation. Bien qu'il ait beaucoup écrit pour lui (notes préparatoires ou récapitulatives de séances de cours, notes de lectures, notes résumant des conversations ou des réflexions personnelles, brouillons), et qu'il mît toujours un soin extrême à rédiger et à noter (ou à faire noter par son interlocuteur téléphonique, par exemple) des formules longuement travaillées, sans cesse reprises, corrigées, complétées, il a souvent dit que sa vocation n'était pas d'écrire. Je crois qu'il se méfiait de l'enfermement et du point final que comporte toute œuvre écrite. L'état habituel de son esprit était la discussion, que ce fût avec soi-même ou avec un autre. Il avait parfois un besoin impérieux d'un partenaire de réflexion, et exigeait des autres l'attention et l'engagement dont il témoignait lui-même.

Sa culture très étendue (pour faire vite, on serait tenté de dire universelle : il s'intéressait aussi bien, et avec la même rigueur enthousiaste – je n'évoque que quelques exemples – à la philosophie indienne qu'à la scolastique classique, à la philosophie de la nature qu'à Proust ou Saint-Simon, aux mathématiques modernes – « bourbakistes » – qu'aux *Éléments* d'Euclide, à Marguerite Duras ou Ionesco qu'à René Guénon ou à la tradition soufie, à la cosmographie qu'à l'histoire des rapports des autorités spirituelle et temporelle ; à Descartes, constamment relu, ou plutôt revécu, qu'à Scot Érigène, Jean de Saint-Thomas, ou Wittgenstein, et bien sûr aux grandes langues de culture, lisant couramment, ou ayant étudié, le latin, le grec, l'allemand, le sanskrit, l'hébreu, l'arabe...) sa culture, donc, n'avait jamais rien de plaqué ; c'était l'expression de sa « vocation ipsissime », pour reprendre une expression que je n'ai entendue que de lui. Cette vocation qui l'animait avait un centre, autour duquel tout convergait : la question de l'Infini. Et c'est cette vocation qui me fait dire que je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi authentiquement vivant, spirituellement et intellectuellement, que Marc Schmitter.

Bernard LAPEYRE DE CABANES (1983 l)

* *
*

Un thomiste amoureux de Ionesco

Marc Schmitter était une des figures les plus originales de notre promotion. Venu du lycée du Parc, il considérait avec une certaine suspicion les nombreux conscrits issus des khâgnes parisiennes. Le gauchisme qui imprégnait une bonne partie des promotions de l'époque devait contribuer à entretenir sa méfiance. Lui-même, sans doute en partie par provocation se disait royaliste – et surtout thomiste. Cultivant une dégaine d'ecclésiastique que n'aurait pas reniée Louis Jouvét, il professait envers saint Thomas d'Aquin une dévotion constante. Il entretenait de temps à autre avec notre camarade Guillaume Robichez (1967 l), lui-même solidement anticlérical et trotskyste, des débats sur la doctrine du « docteur angélique » qui faisaient la joie des auditeurs. Un jour, il invita Guillaume à une session d'un groupe de dévots : le thème de la réunion était le recours à la doctrine de saint Thomas pour réfuter le communisme athée. Guillaume proposa suavement, pour mieux comprendre le texte du divin docteur, de le lire en français. Consternation des vieux dévots. Magnanime, Marc décréta qu'il serait permis de le lire en langue vernaculaire. Ce n'était pas la seule compromission de Marc avec le siècle : il était fou de Ionesco. Un soir d'été, il m'entraîna dans les rues autour de l'École, lisant à haute voix des passages de *La Leçon*. Je l'entends encore reprenant, de sa voix onctueuse d'ecclésiastique où transparaissait la jubilation, la requête de l'élève : « Mes parents voudraient bien, si vous croyez que cela est possible en si peu de temps, ils voudraient bien que je passe mon doctorat total. » Un autre soir, il

m'emmena à la Huchette voir *La Cantatrice chauve* et *La Leçon*. Le spectacle fini, il me proposa d'attendre la sortie de l'acteur qui avait interprété le professeur : nous l'invitâmes à prendre une bière place Saint-Michel.

Stéphane GOMPERTZ (1967 l)

* *
*

Nous étions faits pour ne pas nous entendre : nous avons des positions opposées sur à peu près toutes les questions philosophiques, politiques ou religieuses. Et pourtant... les deux années où nos thurnes étaient voisines connurent des moments d'intenses discussions, d'intérêts partagés, de lectures communes et virent les débuts d'une véritable amitié. Sur Marc, on pourrait raconter des anecdotes : son personnage s'y prêtait – mais s'il s'y prêtait, c'est qu'il assumait de laisser le paradoxe s'installer dans la vie quotidienne. C'était au fond un effet de son souci de ne rien faire à moitié, de ne pas laisser passer sans les souligner les incohérences ou les inconséquences sur lesquelles nous vivons perpétuellement – y compris les siennes. Un mélange de tolérance et d'intransigeance. De même, ce qui me frappe le plus dans son attitude philosophique, c'est son *sérieux*. Non pas le sérieux de quelqu'un qui se prend au sérieux, mais celui de quelqu'un qui explore avec conviction, inlassablement, toutes les implications d'une œuvre ou d'une question. Même les plus inattendues ou les plus inconfortables ; même celles qui mettaient en cause ses propres positions.

Sa position affichée de retrait à l'égard des modes du présent ne le conduisait pas à la fermeture, au contraire. Son immense culture traduisait bien son insatiable curiosité : il dévorait tout, de René Guénon à Cavanna (il lisait à haute voix avec satisfaction un article flamboyant de celui-ci sur « Les cons », une sorte d'ethnologie du triomphe des préjugés petit-bourgeois). Je me souviens d'un déjeuner à l'École où il avait tenté de convaincre quelques talas plutôt intégristes de lire *Charlie Hebdo* : « Mais si, leur disait-il, je vous assure, *Charlie*, c'est très réac » (ce qu'il visait ainsi, c'était l'écologisme de Pierre Fournier, qu'il jugeait – avec une approbation un peu ironique – très anti-moderne).

À propos d'un homme politique qui avait été tout-puissant dans son pays et qui avait tout d'un coup perdu le pouvoir et la vie, il me disait : « Il avait cru que le pouvoir, c'est comme une station de métro, qu'on pouvait s'asseoir sur les bancs et regarder arriver les rames sans rien risquer. Eh bien non. » Marc était quelqu'un qui ne s'asseyait jamais, dans la vie comme sur les bancs du métro.

Pierre François MOREAU (1968 l)

ROBICHEZ épouse GALICHON (Anne), née le 11 mars 1950 à Versailles (Seine-et-Oise), décédée le 9 juin 2020 à Paris. – Promotion de 1969 L.



Anne Galichon (née Robichez) fit toutes ses études secondaires, également douée pour les lettres et pour les sciences, au lycée de jeunes filles de Versailles où elle remporta un deuxième accessit de philosophie au Concours général. Après une khâgne à Fénelon, entrée à Sèvres en 1969 (section Lettres classiques), après un mémoire de maîtrise sur Shakespeare, elle obtint brillamment l'agrégation d'anglais, langue qu'elle enseigna à Rambouillet, puis au CES Beaumarchais à Paris. Elle prit ensuite un congé pour élever ses quatre enfants avant d'être nommée professeur de classes préparatoires au lycée Janson-de-Sailly, où elle exerça entre 1993 et 2003.

Ses élèves se rappellent ce professeur extraordinaire à l'enseignement si vivant. Passionnée de langue et de culture anglaises, elle n'avait pas son pareil pour préparer ses élèves aux concours. Nombre d'entre eux ont fait parvenir des témoignages de reconnaissance à sa famille. Pierre Brunel (1958 I), qui l'avait prise à ses côtés pour travailler aux Cours de civilisation française à la Sorbonne, qu'il dirigeait, nous a dit qu'elle y avait « laissé un souvenir inoubliable ». Il a bien voulu ajouter son témoignage.

Anne et Jean-Marie, son époux, avaient acquis une maison au bord de la mer, à Saint-Vaast-la-Hougue, où ils aimaient passer de longs séjours entourés de leur famille, enfants et nombreux petits-enfants, et où l'on était toujours chaudement reçu.

Sa foi catholique était profonde. Elle nous a quittés des suites d'un long cancer. Elle a attendu la mort avec courage et sérénité.

Guillaume ROBICHEZ (1967 I)

* *
*

J'ai d'abord eu la chance de connaître et d'apprécier M^{me} Anne Galichon comme chargée d'un précieux et nécessaire enseignement au sein des Cours de civilisation française de la Sorbonne. Son père, le professeur Jacques Robichez, qui les avait dirigés depuis 1979, m'avait confié sa succession en 1988. Venant de Lille, il était arrivé en 1965 comme professeur à la Sorbonne, où il était titulaire d'une chaire de littérature française du xx^e siècle. Au même moment, j'y arrivais comme assistant de littérature comparée.

Après les événements de 1968 et mon élection comme professeur en juin 1970, nous nous étions retrouvés dans l'université de Paris-Sorbonne (Paris-IV) et sommes

restés d'autant plus proches l'un et l'autre que nous résidions à Versailles ou près de Versailles, que j'ai suivi les études de son frère aîné, Guillaume, quand il préparait l'agrégation à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, puis quand il prépara et soutint sa thèse de doctorat.

Guillaume est normalien de la promotion 1967, Anne de la promotion 1969. Elle avait choisi la voie maternelle et, après de brillantes études, elle fut reçue à l'agrégation d'anglais et fit une remarquable carrière de professeur en particulier au lycée Janson-de-Sailly, en classes préparatoires. Très tôt aussi j'eus la chance de la connaître lors de réception chez ses parents, à Paris, cette fois, où ils s'étaient installés rue de l'Université.

Quand je pris mes fonctions aux Cours de civilisation française, les étudiants de langue anglaise étaient de loin les plus nombreux et l'enseignement assuré par Anne, ses cours, centrés sur la littérature, les arts et la civilisation au sens le plus large du terme, étaient particulièrement appréciés. J'en fus directement témoin quand, à partir de la création de la Fondation Robert de Sorbon, due au recteur Jean-Louis Boursin (1958, comme moi, mais en sciences et plus particulièrement en mathématiques), les enseignements des Cours de civilisation française de la Sorbonne furent regroupés dans l'ancienne maison des étudiantes, 214, boulevard Raspail. Et la salle où elle enseignait était proche de mon bureau, j'ai bénéficié de son expérience, de ses conseils, de sa présence et même assisté à certains de ses cours, aussi vivants que passionnants.

Le professeur Jacques Robichez était décédé le 21 octobre 1999, laissant une œuvre considérable. Sans être normalien lui-même, il avait consacré des ouvrages importants à des archicubes illustres, écrit un livre sur Romain Rolland (1886 l) et Lugné-Poe, ou encore un livre sur le théâtre de Jean Giraudoux (1903 l). Le jour même de sa mort avait paru la dernière de ses *Chroniques*, qui furent rassemblées dans un volume publié en 2002.

Je n'en avais pas eu connaissance mais Anne me l'offrit à l'issue de l'hommage qui fut rendu, à mon initiative, à son père en Sorbonne, pour le centenaire de sa naissance, en 2014. M^{me} Robichez était présente, ainsi que ses trois enfants et ses cinq petits-enfants. J'étais heureux de retrouver Guillaume et certains de ses anciens camarades de l'École, de faire la connaissance de son frère Bertrand, et de voir Anne entourée de son époux Jean-Marie Galichon et de leurs enfants, dont le grand économiste Alfred Galichon. Cette collaboration familiale à mon initiative universitaire fut un modèle, et j'y avais travaillé avec Anne dans une parfaite entente.

Les années suivantes furent attristées par la maladie d'Anne, contre laquelle elle lutta avec un courage admirable, soutenue par une foi profonde. Habitant l'un et l'autre le 16^e arrondissement, j'étais accueilli chez elle, mais ma présence se fit de plus en plus discrète. J'avais quitté la direction des Cours en juin 2017. Elle-même

avait dû renoncer à son enseignement mais elle avait tenu à faire don à la Fondation Robert de Sorbon de la toge de son père, fort utile pour les cérémonies solennelles.

Au mois de mai 2020, pendant la première période de confinement, je fréquentais assidûment l'église Notre-Dame-de-l'Assomption. J'y fis la connaissance d'un couple d'amis des Galichon qui m'apprirent qu'Anne était hospitalisée, en soins intensifs, mais qu'elle voulait m'offrir le volume d'hommage à sa mère, née Jeanne Gérard, auquel elle avait pieusement travaillé et qui permet de découvrir une jeunesse exceptionnelle jusqu'à son mariage. Par eux, le livre me fut transmis avec une généreuse et fidèle dédicace de la main d'Anne. Je lui adressai immédiatement une lettre de remerciement. Mais c'est monsieur Galichon qui me répondit.

Anne était décédée le 9 juin.

Pierre BRUNEL (1958 l)

LARRAT (Jean-Claude), né le 1^{er} février 1948 à Bron (Rhône), décédé le 31 mai 2020 à La Tronche (Isère). – Promotion de 1969 I.



Jean-Claude est décédé fin mai d'un cancer qu'on lui avait annoncé incurable. Lui qui militait pour le droit à mourir dans la dignité a dû se contenter de l'assurance donnée par ses médecins d'une fin rapide et, de fait, il a été emporté après quelques jours de soins palliatifs. Ceux qui ont pu avoir avec lui un ultime entretien resteront marqués par son attitude stoïque – de vrai Romain, aurait-on dit naguère.

En raison de la pandémie, sa famille et ses amis n'ont pu lui rendre hommage que le 10 août à Devesset, dans cette Haute-Ardèche qu'il aimait tant, la parcourant à pied ou à vélo dès qu'il en avait le loisir et y attirant tous ceux qu'il pouvait. Saisissant l'occasion d'un concours organisé par la librairie locale, il venait d'ailleurs de consacrer à son village une nouvelle illustrant avec humour l'esprit de résistance de cette terre protestante.

Pendant nos années d'École, nous avons constitué à six ou sept une association de fait, baptisée USMC, Union sportive du Massif central – parce que le siège en était au café des Ursulines, tenu par l'Aveyronnais Piron, mais Jean-Claude était sans doute le seul à fréquenter assidûment le Ruffin, de sorte que nous aurions été bien en peine de constituer une équipe de quelque sport que ce soit ! Au gré de notre doyen, président-cardinal autoproclamé qui nous distribuait des sobriquets, majoritairement sous forme de titres ecclésiastiques, USMC pouvait aussi se lire « Vexillum Sanctæ Mariæ Cordis ». Protestant égaré parmi des talas et des maçons (vrais ou

prétendus), Jean-Claude était naturellement devenu le Pasteur. Nous confessons lui avoir organisé, une nuit où il nous avait abandonnés, une apparition de la Vierge l'invitant à résipiscence à grand renfort de cierges magiques passés par la serrure de sa turne. Mais notre remords est plus d'avoir roussi sa porte que d'avoir harcelé un ami, car nul d'entre nous n'était épargné par ces plaisanteries de potaches attardés. Et lui ne manquait pas de reparties !

Depuis ces temps, nous nous revoyions presque tous les ans autour d'une table, de préférence auvergnate ou lyonnaise, et c'était chaque fois une occasion de nous ébahir de la consommation de desserts sucrés que faisait cet homme d'apparence austère. Ces « synodes » étant trop joyeux pour que nous les gâtions par l'exposé de nos travaux ou de nos traverses, nous n'étions que superficiellement informés de nos activités, au demeurant diverses : nous en savions juste assez pour alimenter quelques quolibets mutuels. Sauf lui, à qui il arrivait de réclamer tel ou tel article que nous avions commis depuis la dernière réunion. Peu disert sur ses propres productions universitaires, ce redoutable épistolier ne détestait toutefois pas nous faire part de ses lettres aux journaux, très rarement publiées, dans lesquelles il défendait le protestantisme, le service militaire (il était fier d'être capitaine du cadre de réserve) ou les droits des personnes âgées mais, le plus souvent, combattait l'ostracisation des Normaliens littéraires.

Nous étions, de fait, d'une génération dont on ne peut dire que l'Université lui fut accueillante et plusieurs prirent d'autres chemins, parfois après avoir stagné quelques années dans le secondaire. Jean-Claude, lui, y patienta pendant quinze ans avant d'être versé dans l'enfer d'un IUFM, en butte aux tenants d'un pédagogisme qui le révoltait et contre lesquels il dut défendre la spécificité des études littéraires. Puis, une fois nommé à l'université de Caen (à l'approche de la cinquantaine !), il ne parvint jamais à se rapprocher de ses « bases » parisiennes ou lyonnaises. Incapable de « se pousser » mais non naïf, il se bornait à observer les manœuvres du milieu universitaire, réservant à ses intimes le compte rendu sarcastique de pitoyables coups fourrés. C'est ce parcours qu'il retrace avec humour dans un texte en forme d'autobiographie, réponse à une sorte d'enquête lancée en 2010 par un de ses anciens camarades de la khâgne lyonnaise du lycée du Parc (Yann Richard) :

« Moi, j'ai une excuse. Le jury avait-il forcé sur le beaujolais ? Une secrétaire s'est-elle trompée de ligne en recopiant les noms ? Toujours est-il qu'on m'a décerné, en 1964, le deuxième prix de français au Concours général... et qu'on m'a ainsi laissé croire que je pourrais préparer l'ENS Ulm.

« J'ai quand même hésité encore pendant un an, en terminale math'élé. Mais dès les premiers mois d'HK, l'erreur d'orientation fut évidente. On aurait pu s'en douter : il n'y avait aucun prof dans ma famille, aucun archiviste paléographe, aucun magistrat, aucun évêque, ni rien d'approchant. Débarquant en HK, je

fus sidéré de découvrir une culture littéraire toute pétrie de sagesse catholique un peu rance et comme venue, *via* Fourvière, d'une vieille France provinciale et mythologique. Rien de commun avec ce qu'on m'avait montré dans les classes précédentes (les Lumières, les Romantiques, la littérature engagée...). Je me sentis aussi très vite coupable d'être dépourvu de cette fine sensibilité littéraire acquise par imprégnation (mais où ? mais quand ? mais comment ?) et dédaigneuse de toute méthode. Coupable aussi d'ignorer presque tout de l'histoire de la philosophie – souvent méprisée, certes, des vrais philosophes, sauf quand ils corrigent les dissertations. Du coup, je cherchais consolation du côté de maître Pillard (1929 l), discret et rigoureux technicien du latin classique. Je fus très intéressé aussi par le chapitre « histoire des idées sociales » du cours d'histoire – chapitre qui devait disparaître du programme du concours dès l'année suivante...

« Cela dit, une fois l'erreur commise, il fallut l'assumer. Un mélange d'inertie et d'obstination paysanne me conduisit quand même péniblement à l'ENS Ulm (1969), puis à l'agrégation de lettres classiques (1972).

« Mon père, fils d'un ouvrier cheminot de Quincieux (Rhône), était devenu, par promotion interne, directeur de la Caisse d'assurance maladie de Lyon. Comment aurait-il pu imaginer que l'entrée de son fils "Rue d'Ulm" lui ferait prendre l'ascenseur social en sens inverse ? Car cette "voie royale", comme disaient encore nos bons maîtres, déboucha royalement sur le lycée – collège de Melun (77), petite préfecture intermédiaire entre la province et la banlieue. Ce lycée "Jacques Amyot" n'avait qu'une très lointaine ressemblance avec le lycée du Parc où j'avais fait toutes mes études secondaires. "Il vous faudra un ou deux ans de patience avant l'université" m'avait alors dit paternellement mon directeur de thèse, à Paris 7. Quinze ans plus tard, j'étais encore dans ce même lycée, essayant, comme mes collègues, d'enseigner un peu de grammaire et d'orthographe ainsi que quelques rudiments de politesse petite bourgeoise, arc-bouté sur la seule vraie motivation des lycéen(ne)s (ne jamais croire ceux qui affirment lyriquement qu'il y en a d'autres, que leurs enfants à eux, en tout cas, etc.) : obtenir une note acceptable à l'épreuve anticipée de français. Pour le reste, voir l'excellente BD *Profs* (en 12 tomes, déjà), assez fidèle à la réalité que j'ai connue.

« Ma thèse enfin achevée (sur la littérature selon Malraux, une petite revanche sur la tradition cléricale), en 1991, j'obtins le privilège d'aller former, à Grenoble 3 et à l'IUFM, les futurs enseignants des lycées et collèges. Aucun rapport entre ces nouvelles fonctions et le sujet de ma thèse, bien sûr (qui s'en étonnerait ?), mais j'eus la surprise de constater que parmi tous les pédagogues en folie au milieu desquels je me trouvai plongé, j'étais le seul à avoir une expérience significative de l'enseignement réel, devant des classes réelles – ce qui fit de moi (au début, du moins) un objet de risée... Comme mes malheureux étudiants ne pouvaient plus revenir en arrière, je faisais tout mon possible pour leur cacher qu'ils (elles, plutôt) allaient s'embarquer sur une nef des fous, un système « out of control », plus irréformable encore (la preuve est faite) que l'ex-Armée Rouge, bref, dans ce vertige

catastrophique qu'on appelle, en France, par une double antiphrase : l'«Éducation nationale».

« En 1997, à la faveur d'une magouille complètement ratée par ses instigateurs, j'ai obtenu, par surprise, un poste de professeur à l'université de Caen, dans une Basse-Normandie où je n'avais jamais mis les pieds auparavant (sauf pour l'audition) et ne connaissais personne. J'y suis encore, attendant – impatientement cette fois – la retraite qui me permettra peut-être de retrouver le plateau ardéchois de mes ancêtres maternels.

« Mais, allons, voyons le bon côté des choses ! Une épouse idéale, Sévrienne et agrégée des lettres, actuellement prof d'HK à Paris mais qui a accepté avec une admirable patience de partager mon sort et mon humeur noire, à Melun, puis à Grenoble. Deux filles, l'une virologue au CHU de Grenoble, l'autre qui vient de terminer ses études d'ingénieur agronome, à Bordeaux, et qui a cru les journalistes affirmant qu'il allait y avoir des tas et des tas d'emplois dans les métiers de l'environnement. Un petit-fils de deux ans à Grenoble, tout à fait bien élevé, jusqu'à présent.

« Pour résumer, après Lyon, quitté définitivement en 1969, j'ai donc successivement habité Paris, puis Arcueil (94), puis Orléans (45) – pendant mon service militaire comme chef de peloton au 2^e Régiment de Hussards, puis, longtemps, Melun (77), puis Grenoble (38), puis Bry-sur-Marne (94), puis Paris (75), d'où je gagne Caen (14), chaque semaine. Autant dire que je me sens plus Montagnard que Girondin et que je n'aime pas beaucoup entendre le vieux slogan des années 1970-1990 : « travailler au pays ! » ...

* Parmi mes (rares) publications, une seule est, peut-être, lisible : *André Malraux*, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 2001. »

* *
*

Son épouse Monique (Favot, 1969 L également) a ajouté cet « épilogue » :

« Jean-Claude a pu enfin prendre sa retraite en 2012, bien que des magouilles diverses aient retardé son avancement et donc le moment de son départ. Ce fut une libération d'abord, plus de courses après les trains, plus de réunions professorales qui lui pesaient tant, mais aussi plus guère de contacts avec les étudiants, parmi lesquels il y avait quelques (rares) pépites ! Heureusement Malraux (dont sa modestie lui fait peu parler dans sa biographie, mais qui fut le centre d'une intense activité de recherche : sa thèse d'abord, une centaine d'articles publiés dans diverses revues françaises et étrangères, quelques livres aussi) était là pour l'accompagner à l'occasion de quelques colloques et surtout d'une grande activité éditoriale avec la direction du *Dictionnaire Malraux* (publié en 2015 chez Garnier), pas à proprement parler une sinécure : à entendre Jean-Claude, gérer son équipe était plus éprouvant que mener autrefois une classe de lycée, et il aurait sans doute bien préféré écrire lui-même tous les articles ! Au même

moment, un bonheur doublé de nombreux sacrifices : la préparation de *Sans oublier Malraux* (Garnier, 2016), anthologie d'articles publiés par Jean-Claude dans diverses revues : quel délice de relire ces vieux papiers et de les trouver "pas si mauvais que ça" ! quel calvaire de devoir élaguer, pour tenter d'établir un parcours tant soit peu cohérent !

« Pendant ce temps, la famille continuait à grandir, deux nouveaux petits-enfants chez la virologue grenobloise, d'où la décision de revenir s'installer à Meylan à proximité de cette grande famille pour pratiquer "l'art d'être grand-père" et aussi se rapprocher du village ardéchois de Devesset, où Jean-Claude avait vraiment ses racines (il y passait de longs été dans son enfance auprès de ses grands-parents) et où il aimait passer de bons moments à la belle saison, toujours bien occupé entre jardin, maison à entretenir, promenades à pied ou à vélo dans un plateau ardéchois dont il ne se lassait pas d'admirer les décors et longues conversations avec les villa-geois, dont beaucoup de compagnons d'enfance. C'est là qu'il repose maintenant. Récemment une nouvelle petite-fille est née en Lorraine chez l'agronome devenue environnementaliste, partie là-bas rejoindre son conjoint et tenter de protéger la nature des atteintes de la modernité, un éloignement qui a bien coûté à son papa, mais qui fut aussi l'occasion de quelques voyages intéressants et de belles découvertes dans une région riche en histoire.

« Et voilà, tout a une fin et celle-ci fut précoce. Mais il nous reste de beaux souvenirs, de nombreux écrits à relire, une voix à réentendre avec sa chaleur et ses éclats de rire même sur des sujets graves, grâce entre autres au podcast d'une interview sur France-Culture en 2015 : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/l-espoir-fait-il-vivre-34-malraux-ou-comment>. La voix, centre de la réflexion de Jean-Claude sur Malraux, qui constate avec Kyo dans *La Condition Humaine* : "On entend la voix des autres avec ses oreilles, la sienne avec sa gorge" et s'interroge : "Mais moi, pour moi, pour la gorge, que suis-je ? Une espèce d'affirmation absolue, d'affirmation de fou : une intensité plus grande que celle de tout le reste. Pour les autres, je suis ce que j'ai fait." Retrouverons-nous avec cette voix ce "fou", ce "monstre incomparable, préférable à tout, que tout être est pour soi-même et qu'il choie dans son cœur" ? »

* *
*

Cet hommage serait très incomplet si, passant outre notre incompétence, nous ne tentions pas de rendre justice, fût-ce sommairement, à l'éminent malrucien que fut Jean-Claude. Dans sa thèse intitulée *André Malraux, théoricien de la littérature (1920-1951)*, il a passé au crible une masse impressionnante d'écrits critiques, souvent peu connus, pour analyser les affinités successives comme les rejets (celui, par exemple, du surréalisme et de Lautréamont, ou encore de Sade) qui contribuèrent à la réflexion de Malraux sur la littérature depuis le moment où ce proche de Max Jacob découvrit en défendant Gide contre Massis que le roman, alors décrié, pouvait autant que la

poésie « cubiste » rivaliser avec le réel au lieu de le copier, jusqu'à l'époque des *Voix du silence*, lorsque les arts plastiques lui parurent plus aptes à nourrir sa méditation sur le destin, l'homme et la civilisation. L'influence de Nietzsche et de Sorel découverts par l'entremise de Groethuysen et de Daniel Halévy, la proximité avec Guilloux et Poulaille, la relation compliquée avec les doctrinaires du réalisme socialiste : tout cela fait l'objet d'une étude détaillée dans cette thèse qui, dessinant un itinéraire intellectuel sinueux mais où chaque méandre laissa son dépôt, offre, sinon un tableau de la vie littéraire du premier xx^e siècle, du moins une évocation de larges pans de celle-ci.

S'appuyant sur ces solides fondations, il livra dans son *Malraux* du Livre de Poche (2001) une biographie intellectuelle et morale de l'écrivain, couvrant l'ensemble de l'œuvre depuis le temps du farfêlu jusqu'à *L'Homme précaire*. Il a aussi publié, à l'usage des étudiants et lycéens, plusieurs études sur les romans.

Premier président des Amitiés internationales André Malraux, Jean-Claude contribua à de nombreux colloques, en France et à l'étranger. Maître d'œuvre d'un *Dictionnaire Malraux*, dont il rédigea lui-même plus de 70 notices, il a publié probablement autant d'articles, dont il a recueilli une sélection dans son *Sans oublier Malraux* en privilégiant deux thèmes majeurs : la métamorphose, réponse à l'incommunicabilité entre les civilisations constatée par Spengler, et la subversion du récit. Il a aussi édité, pour la Pléiade, *Le règne du malin*, qu'il a assorti de notes érudites confirmant son talent annexe d'historien et de bibliographe. Il ne s'enferma toutefois pas dans l'étude de son auteur de prédilection : il ne cessa de confronter celui-ci à ses aînés (Gourmont et, bien sûr, Gide) et à ses contemporains (Bernanos, Guilloux, Leiris, Beckett...).

Toutefois, comme Monique l'a suggéré, Jean-Claude a certainement trouvé dans certains personnages des romans de Malraux de quoi nourrir sa propre réflexion sur la condition humaine pour conquérir sa « voix de gorge ». Mais nous qui n'avions que l'oreille pour l'entendre garderons en mémoire cette voix sourde et néanmoins claire, coupant fréquemment les fins de phrase d'une amorce de rire qui était comme sa signature ironique.

Gérard BAAL (1969 l), Stéphane GOMPertz (1967 l), Christian HERVÉ (1969 l),
Jean LECOINTE (1970 l), François PIGNAUD (1967 l), Jacques PRÉVOSTO (1969 l),
Guillaume ROBICHEZ (1967 l), Daniel ROUAN (1970 s)
et Monique LARRAT-FAVOT (1969 L).

BROCHEUX (Marianne) épouse LAPEYRE de CABANES, née le 21 juillet 1960 à Paris, décédée le 11 avril 2018 à Compiègne (Oise). – Promotion de 1980 L.



Son père, Pierre Brocheux, de mère vietnamienne et de père français, est maître de conférences honoraire d'histoire à Paris 7, spécialiste de l'Asie du Sud-Est, dont il est encore aujourd'hui un historien reconnu et actif. Sa mère, qui fut documentaliste au Centre Japon du CNRS, est décédée en 2016. L'exemple de son père (certainement très admiré de Marianne) a compté dans l'éveil très précoce de sa curiosité intellectuelle et de son goût pour les recherches personnelles (elle a souvent évoqué les exposés fleuves, fruits d'un travail minutieux, dont dès la classe de sixième elle abreuvait ses camarades sur des sujets d'histoire, de littérature, ou de mythologie). Le bref engagement politique de ses parents au PCF (notamment par opposition à la réalité coloniale), bien qu'il ait été très étranger à Marianne (qui se méfiait beaucoup des partis, ce qui l'avait conduit, lycéenne, à fonder un mouvement... anarchiste, qu'elle a dissous presque aussitôt après l'avoir créé) a dû aussi jouer un rôle dans l'intérêt central qu'elle a toujours accordé à la philosophie morale et politique.

Entrée en 1980 à l'ENSJF après deux années de classes préparatoires au lycée Henri-IV, elle fréquentait davantage la rue d'Ulm – où nous nous sommes connus – que le boulevard Jourdan. Elle a été reçue 4^e à l'agrégation de philosophie en 1984. Après quelques années au lycée Gay-Lussac de Chauny (Aisne), où je l'ai rejointe juste après notre mariage (en 1988), Marianne a éprouvé tout particulièrement le bonheur d'enseigner dans les classes de terminales littéraires, puis à partir de 1992, dès leur fondation, dans les hypokhâgnes et khâgnes du lycée Pierre d'Ailly de Compiègne (où nous nous étions installés dès septembre 1988). Elle préparait ses cours avec beaucoup de soin, noircissant chaque année des cahiers entiers de notes très détaillées. Elle a trouvé, et a évidemment contribué à créer, dans ses classes du lycée Pierre d'Ailly – où elle eut durant une quinzaine d'années pour collègue Marc Schmitter (1967 I, notice page 000), décédé quelques jours après elle – une atmosphère de respect mutuel avec les élèves, de bonheur partagé au travail, et de « proximité ». Dans un texte de trois pages écrit ces dernières années à propos d'un film sur Abraham Lincoln (de Steven Spielberg), consigné dans un de ses jolis cahiers d'une écriture serrée, régulière, élégante, et sans aucune rature, Marianne a fait un éloge rigoureux de la « proximité » que le personnage de Lincoln, dans le film, manifeste à tous : sa proximité avec les « petits » comme avec ses collaborateurs ou ses proches repose sur un sentiment profond de « l'égalité », qui la rend « vivante et effective ». Vis-à-vis de chacun « l'attention » de Lincoln, écrit-elle, « constitue un encouragement à être tout

d'abord soi-même parce qu'au fond elle supprime la peur d'être soi-même et oblige à n'accomplir que le meilleur de soi » ; elle est immédiate « bienveillance ». C'est notamment cette proximité qu'elle a aimé entretenir avec ses élèves, et c'est précisément le mot « bienveillance » qui revient le plus souvent dans les remerciements que lui ont adressés, année après année, les hypokhâgneux et khâgneux de Pierre d'Ailly, jusque dans ceux qu'un de ses anciens élèves, plusieurs années après son passage en prépa, inscrivait en tête de son mémoire de master : « Je désire exprimer ma gratitude et mon profond respect à mon professeur de philosophie, Marianne Lapeyre de Cabanes, dont l'altruisme, la patience, et la bienveillance constituent un modèle. » (Benjamin Godard). Ces nombreux témoignages, auxquels s'ajoutent ceux, particulièrement émouvants, recueillis par des collègues pendant sa maladie ou après son décès, soulignent une « attitude » faite de simple cordialité, d'attention à chacun, d'humour, et de grand sérieux dans le travail.

Marianne était de nature solitaire ; il lui fallait se sentir « en confiance » pour accepter pleinement le rapport à l'autre, et elle ne faisait jamais « semblant » ; elle se méfiait de la « mécanique sociale » et des relations imposées ou factices, auxquelles elle refusait de gaspiller son temps et son énergie. Elle consacrait une grande partie de son temps au travail, et de ses loisirs à la lecture (beaucoup de « gros romans », qu'elle dévorait, en général des œuvres littéraires d'origines et d'époques très variées), et au cinéma. Elle avait un solide sens de l'organisation et un goût très sûr, et aimait son intérieur, qu'elle voulait simple et élégant, comme l'était toujours sa tenue vestimentaire (elle s'est souvent désespérée de la négligence de la mienne...). Et bien sûr, elle adorait ses trois fils : Julien, Fabrice et Cyrille.

Bernard LAPEYRE DE CABANES (1983 l), son époux

* *
*

Marianne, notre mère, avait à cœur que ses trois fils soient des hommes – ce qu'elle entendait par là : des hommes indépendants, qui sachent vivre, et vivre bien, sans leur mère. Dans l'éducation qu'elle nous a donnée, éducation par l'exemple et le conseil, sans contraintes ni sermons, il n'y avait nulle trace d'égoïsme, nulle possessivité. En même temps que la chaleur, la sécurité d'une vie domestique qu'elle organisait avec une générosité, un pragmatisme et une constance dont nous sous-estimions certainement les efforts et les sacrifices qu'ils impliquaient, elle nous a donné dès notre plus jeune âge, à chacun équitablement le sens et le respect de la vie privée. Seule femme au milieu de quatre « mâles », ses enfants et son mari, elle se désolait parfois avec humour de devoir subir les manières un peu rustres, les turbulences sonores et les gesticulations envahissantes de « ses gaillards » (cette ambiance « de caserne », comme elle disait parfois), mais elle nous confiait aussi que, quitte à choisir, elle préférerait avoir eu trois garçons plutôt que trois filles... Nous voir

ensemble lui était un spectacle heureux, et la voir rire de nous voir, la sentir heureuse de « nous avoir », l'entendre se réjouir de nos réussites, a été, jusqu'au bout, notre fierté : nous étions, nous sommes ses fils, et cela nous réunira toujours, dans l'amour et le souvenir d'elle. Sa fierté à elle était de nous voir suivre l'exemple qu'elle nous donnait : sa douceur, son élégance, sa droiture, sa curiosité intellectuelle, son indépendance d'esprit, son sens de la raison et de la justice seraient un modèle suffisant pour faire de nous des hommes émancipés. Le reste irait de lui-même, quelle que soit la voie choisie, le métier – elle était pour ces choix-là d'une tolérance et d'une compréhension remarquables, sans préjugés ni désintérêt. Elle nous a enseigné à ne pas tenir compte des jugements des autres et à suivre nos intuitions et nos désirs pour trouver la voie qui nous correspondait – et de fait, chacun a trouvé la sienne propre. Elle avait confiance en nos capacités et malgré notre tendance au laisser-aller, elle ne renonçait pas à nous pousser à l'autonomie et l'indépendance. Avec le temps, en grandissant, nous avons appris à regarder et à aimer notre mère comme une femme qui a sa vie à elle, indépendamment de sa famille et de son métier qu'elle aimait tant ; son amour pour le cinéma, le théâtre, la peinture, les expositions qu'elle allait voir seule, les voyages qu'elle faisait, les lieux qu'elle aimait hors de la cartographie familiale, mais aussi ses appréhensions, ses inquiétudes, ses insatisfactions, son aversion pour les changements imprévus. Elle aimait partager avec nous, tout comme elle aimait que nous partagions nos intérêts et nos expériences de jeunes adultes avec elle. Son aversion pour les mondanités inutiles, qu'elle nous a un peu transmise, lui faisait préférer le dialogue sincère, les discussions franches, en famille. Ainsi nous avons mûri en découvrant la personnalité intime, les goûts, les joies et les doutes d'une femme au tempérament solitaire, plutôt casanier, dont la pudeur et la discrétion étaient une subtile leçon de liberté. C'était maintenant à nous de prendre soin et de comprendre, en adultes, une femme qui avait mis tant de cœur à comprendre chacun de ses enfants comme un adulte. Durant sa maladie, un cancer du sein qui s'est étendu au pancréas, Marianne a fait preuve d'une dignité et d'un courage exceptionnels ; elle est restée jusqu'au bout telle qu'elle était, cherchant à comprendre rationnellement la maladie, sans se dérober ni gémir face aux souffrances et aux angoisses de cette terrible épreuve dont nous étions les spectateurs désarmés, et qui nous l'a arrachée. Peu avant de sombrer dans le coma des derniers jours, elle parlait encore de ses élèves, et s'inquiétait de peut-être devoir manquer la prochaine rentrée scolaire, au cas où sa guérison tarderait. « Il faudra prévenir le lycée », disait-elle, comme pour ne pas donner trop d'importance à cette chambre d'hôpital où elle s'ennuyait d'être coincée, comme si la vie continuait son cours. La vie continue et continuera sans elle ; et avec elle, dans la mémoire de ses fils, de sa famille, de ses amis et de ses élèves dont les témoignages nous ont infiniment touchés, nous rappelant, à nous qui l'aimions comme mère, combien elle était aimée comme professeure ; leur

gratitude redouble la nôtre. Puissent cette gratitude et cet amour faire vivre toujours Marianne, qui nous manque si cruellement.

Julien, Fabrice et Cyrille LAPEYRE DE CABANES, ses fils
(Julien traducteur, Fabrice architecte, Cyrille géographe)

AUBERT (Serge), né le 29 août 1966 à Gap (Hautes-Alpes), décédé le 19 février 2015 à Grenoble (Isère). – Promotion de 1986 s.



Serge Aubert n'aimait pas parler de lui et encore moins se mettre en avant. Ceux qui l'ont côtoyé de près connaissent sa manière d'esquiver une question personnelle en y répondant par une autre question, ou par un trait d'humour. Cette bonne humeur, cet enthousiasme communicatif, ce rire si reconnaissable, étaient clairement le reflet spontané et naturel de sa personnalité. Il y avait probablement aussi derrière cette manière d'esquiver une carapace, une volonté de ne pas afficher une fragilité et une propension au doute contre lesquelles il luttait. Sa carrière accomplie, sa vie familiale heureuse, les amitiés fortes qu'il a construites montrent le succès de ce combat. Serge Aubert a pourtant mis fin à ses jours à 48 ans, suite à une dramatique rupture de suivi médical.

Il serait peut-être devenu agriculteur, en reprenant la ferme familiale, sans le décès accidentel de son père, survenu alors qu'il n'avait que 15 mois. Fils unique, Serge a été élevé à Gap par sa mère Maryse à proximité de ses grands-parents et de cette exploitation, qui sera finalement reprise par son oncle. La prise de conscience progressive qu'il n'y avait pas de place pour lui dans la ferme familiale a marqué ses années d'adolescence.

Serge avait cependant d'autres ressources, et ses très bons résultats scolaires lui ont ouvert d'autres portes. « Élève doué, attentif et modeste », écrit un professeur de terminale qui cerne bien cet élève à la fois brillant et discret. Après deux années de classes préparatoires option biologie au lycée du Parc à Lyon, Serge est reçu aux concours avec d'excellents rangs et se trouve confronté à un choix difficile entre l'École normale supérieure et l'Institut national agronomique, qui l'aurait peut-être rapproché de ses racines paysannes. Il choisit l'École mais sans être certain de son choix et reste tiraillé par le doute, ce qui affecte sa première année de scolarité qu'il doit interrompre. Quelques mois à Gap lui permettent de se remettre en forme en s'adonnant à des sports de montagne qu'il avait peu pratiqués jusque-là. Il reprend ensuite le cursus de sciences naturelles de l'université Pierre-et-Marie-Curie, qui débouche sur l'agrégation, obtenue en 1990 après une année de préparation à l'ENS de Lyon, où il a noué de solides amitiés.

Son service national dans la marine, entre Toulon et Brest, lui apporte sa première expérience d'enseignement, en tant que scientifique du contingent. On le retrouve ensuite doctorant à l'université Joseph-Fourier de Grenoble où il engage sous la direction de Richard Bligny (1967 s) une thèse de physiologie végétale sur « les effets multiples du glycérol sur le métabolisme de la cellule végétale non chlorophyllienne ». Docteur en 1994, il enchaîne très rapidement les étapes : maîtrise de conférence en 1996, habilitation à diriger des recherches en 2001, et un poste de professeur des universités en 2011, toujours à Grenoble.

D'abord affecté pour ses activités de recherche au laboratoire de physiologie cellulaire végétale (UMR 5168) où il avait effectué sa thèse, Serge se dirige progressivement vers l'écophysiologie et l'écologie alpine, ce qui se concrétise formellement par son rattachement au laboratoire d'écologie alpine (UMR 5553) à partir de 2003. Ce changement d'affectation illustre bien la direction donnée à ses travaux. Après des recherches sur la physiologie du stress dans des cellules végétales isolées, modèles simplifiés offrant le double avantage de la facilité de culture et de la maîtrise des paramètres extérieurs, Serge se tourne vers l'écophysiologie des plantes poussant en conditions extrêmes (haute montagne ou îles subantarctiques). Le déplacement de son champ de recherche lui permet de confronter aux observations effectuées en conditions naturelles les modèles élaborés à partir des cellules isolées ou des plantes de laboratoire.

Au-delà de sa pertinence scientifique, cette orientation vers l'écologie alpine permet à Serge de nourrir deux passions qui ne l'ont jamais quitté, l'une pour la botanique, comme en atteste son immense collection de clichés de plantes, et l'autre pour la montagne, qui explique l'empressement avec lequel il quitte Paris pour se rapprocher de ses Hautes-Alpes natales.

Son amour pour les plantes et leurs milieux naturels était déjà là lors de sa participation au stage de botanique de la station universitaire de Besse-en-Chandesse. La découverte de la magnifique vallée de Chaudefour, avec une flore alpine qui s'est maintenue au cœur du Massif central depuis la dernière glaciation, n'est peut-être pas étrangère à ses orientations scientifiques ultérieures. Tout comme ce voyage en solitaire de plusieurs mois, juste après sa thèse, qui lui permet de parcourir le Chili du Nord au Sud.

La famille de Serge s'est adaptée à cette passion pour les plantes et le voyage. Ses virées botaniques annuelles, au bout du monde, n'auraient pas été possibles sans le soutien de son épouse, Carole, qui a su répondre aux besoins de leurs deux enfants, Anne et Marc, sans sacrifier sa mission d'enseignement des sciences de la vie et de la terre, dans une banlieue peu favorisée de Grenoble. Il pouvait compter aussi sur le soutien de sa mère, Maryse, qui prodiguait depuis Gap une affection sans faille à l'ensemble de la famille. Les objectifs botaniques n'étaient jamais éloignés dans l'organisation des voyages en famille, à l'image de ces vacances de printemps en

Crète, en pleine période de floraison des iris et des ophrys. Sur le terrain, Serge avait développé ses talents de photographe, et nombre de ses photographies de plantes se retrouvent aujourd'hui dans bien des publications de référence.

Serge vouait un profond attachement aux Alpes, qui allait bien au-delà de son intérêt et de son expertise sur la flore alpine. Cela ressort clairement dans son engagement en faveur du jardin alpin du col du Lautaret. À la fin des années quatre-vingt-dix et au début des années deux mille, dans un long bras de fer institutionnel associant université, organismes de recherche et collectivités territoriales, il s'est dépensé sans compter pour que ce jardin ne soit pas détaché de l'université de Grenoble à laquelle il était lié depuis plus d'un siècle. Sa pugnacité, son enthousiasme et sa force de conviction ont finalement permis la création, en 2005, de la Station alpine Joseph Fourier dont il a pris la direction. Associant le jardin botanique alpin et le chalet-laboratoire ouvert en 1989, cette unité mixte de service reconnue par l'université et le CNRS est un modèle unique en Europe de station biologique d'altitude.

Les développements de cette structure sont le fruit de l'engagement sans relâche de son directeur qui a pris à cœur ses responsabilités, sans jamais se laisser arrêter par le manque de moyens. En l'absence de secrétariat, il va jusqu'à mettre lui-même en page les publications du jardin du Lautaret. Il se bat pied à pied pour chaque création de poste, mettant plusieurs fois sa démission dans la balance. Il a l'âme d'un bâtisseur et son grand œuvre dans le domaine a été la Galerie de l'Alpe, un édifice construit sur les ruines d'un ancien hôtel du Paris-Lyon-Méditerranée détruit en 1944. Inauguré en juin 2016, ce nouveau bâtiment dote le site d'un espace ouvert au public, de nouveaux laboratoires et d'une salle de conférence. Serge a également porté le projet des serres alpines ouvertes en 2018 sur le campus de Saint-Martin-d'Hères où elles permettent d'étudier des plantes en conditions extrêmes, et financées par un contrat de plan État-région.

Le développement de la station alpine sous son impulsion montre sa largeur de vue et l'ouverture intellectuelle avec laquelle il a porté ce projet. En y accueillant des recherches liées au sol, au climat, ou à l'enneigement, il a fait du jardin botanique initial un espace de recherche transdisciplinaire sur la montagne. Les échanges internationaux noués avec d'autres centres ou jardins alpins font de la station un lieu visible à l'étranger et contribuent directement à l'enrichissement de ses collections. En hébergeant jusqu'à une centaine de personnes au cours des mois d'été, la station devient un lieu de formation essentiel pour des étudiants et doctorants aux profils variés. Avec ses 20 000 visiteurs par an enfin, qui en font l'un des sites touristiques les plus visités du département, le col du Lautaret est un bel exemple d'association réussie entre recherche et diffusion des connaissances.

La lourdeur de la direction de la Station alpine Joseph Fourier, avec son lot de contraintes administratives et financières dont il ne s'échappait que lors de ses

périples lointains, n'a jamais empêché Serge Aubert de maintenir une forte activité de recherche, en collaborant à de nombreux projets autour des plantes alpines. Au-delà de ses nombreuses publications internationales, il travaillait à une synthèse sur les plantes dites « en coussins », si emblématiques des hautes montagnes, pour laquelle il avait constitué une importante base de données. Il était aussi mobilisé pour des publications destinées à un public plus large, comme les *Cahiers illustrés du Lautaret* auxquels il a contribué sur des thèmes aussi variés que l'agriculture en Oisans, les tufs du col du Lautaret ou l'ethnographie de l'alimentation en Haute-Romanche, montrant ainsi l'ampleur de sa culture et de sa curiosité.

Cet engagement professionnel intense n'empiétait jamais sur son attention aux autres et sa capacité à se rendre disponible. Tant d'étudiants se souviennent avoir trouvé auprès de lui une oreille attentive, des conseils avisés et des encouragements pour un projet, voire une reconversion. Par l'attention particulière qu'il prêtait enfin aux « anciens » et à leurs savoirs, collègues retraités continuant à fréquenter une station alpine chargée d'histoire ou paysans dépositaires de pratiques et savoir-faire ancestraux, Serge se posait aussi comme un passeur entre les générations.

Malgré les doutes et les questionnements qui ne l'ont jamais quitté, malgré une existence dramatiquement écourtée, Serge laisse derrière lui un bilan professionnel que beaucoup peuvent envier et le souvenir d'un homme d'engagement, d'écoute et d'ouverture dont ses enfants, Anne et Marc, peuvent être fiers, tout comme lui-même ne parlait d'eux qu'avec fierté et enthousiasme.

Laurent PINON (1987 s)

Note

Lien vers le texte d'hommage rédigé par son collègue et ami Philippe Choler :
<http://www.philippe-choler.com/41.html>

BLANCHARD (Étienne), né le 9 octobre 1968 à Cambrai (Nord), décédé le 10 avril 2018 à Paris. – Promotion de 1988 s.



J'ai fait la connaissance d'Étienne au début des années 90. Pour retracer une grande partie de sa vie, j'ai été aidée par les témoignages de sa famille et de ses nombreux amis et collègues qui se reconnaîtront. Tous sont chaleureusement remerciés ici.

Étienne a vécu ses premières années dans la petite ville industrielle d'Aulnoye-Aymeries près de Maubeuge. L'observation de la nature l'émerveille et les mathématiques

l'amuse déjà beaucoup dans sa petite enfance. Plus tard au collège, il participe aux activités théâtrales, au club photo, monte des spectacles, se passionne pour les jeux de société, les échecs. Gros lecteur, il dévore l'*Encyclopædia Universalis* dès la 5^e. Tout l'intéresse. De la seconde jusqu'au baccalauréat, il étudie au lycée Wallon à Valenciennes. Très sportif, il fait partie de l'équipe de rugby du lycée. C'est aussi un adepte passionné des sorties en haute montagne, randonnées et escalade. Après la terminale, il quitte sa région natale, à laquelle il restera très attaché tout au long de sa vie.

Il entre en 1986 comme pensionnaire au lycée Louis-le-Grand, en Maths sup, avec l'objectif déjà clairement affiché de faire carrière dans la recherche, hésitant entre la physique et les mathématiques, deux matières où il excelle. Durant l'été 1987, il participe aux Olympiades internationales de mathématiques à La Havane. Il montre peu de goût pour la compétition et préfère les longues discussions avec les participants des autres délégations dans les bars cubains.

Étienne entre à l'École normale supérieure en 1988. L'enseignement l'intéresse peu. Il veut devenir chercheur et ne se présente pas au concours de l'agrégation. Ces années passées à l'ENS sont bien remplies sur tous les plans. Il est d'un tempérament joyeux, très expansif, avec beaucoup d'humour et une grande curiosité intellectuelle. Personnalité charismatique, teintée d'un fond de dandysme, il est en même temps un élève très brillant. Il mène une vie sociale, festive et scientifique très riche. Il se passionne pour le cinéma, la littérature, l'opéra, c'est un grand fan de Wagner. Il prend plaisir à parler de mathématiques et à travailler avec ses amis. Le club de rugby joue aussi un grand rôle dans sa vie normalienne. Il obtient son diplôme d'études approfondies en 1990, et commence à préparer sa thèse à l'université Paris 7 sous la direction de Georges Skandalis (1975 s.). Il obtient très vite des résultats profonds et originaux dans le domaine des algèbres d'opérateurs et soutient sa thèse en novembre 1993. Il est aussitôt recruté au CNRS et passe seize mois en coopération à l'université de Heidelberg où il rencontre deux mathématiciens qui, avec Georges Skandalis, auront une grande influence sur ses travaux, Joachim Cuntz et surtout Eberhard Kirchberg.

De 1995 à 2000, il occupe un poste de chargé de recherches au CNRS à l'Institut de Mathématiques de Luminy (IML) à Marseille. C'est à Marseille qu'il ressent les premiers symptômes de la maladie qui va s'installer inexorablement et contre laquelle il luttera avec une combativité incroyable, la sclérose en plaques. Il apprend à se servir de la main gauche et suit des cours d'orthophonie. Il continue à produire une œuvre scientifique de très haut niveau, et se montre très actif dans l'organisation de la recherche à l'IML. Il soutient son habilitation à diriger des recherches à l'université Aix-Marseille 2 en juin 2000.

Étienne rejoint l'équipe d'Algèbres d'opérateurs de l'Institut de mathématiques de Jussieu en 2001. Là encore, il se montre très actif malgré la maladie qui s'aggrave. Il dirige cette équipe de 2004 à 2012. Il encadre des travaux d'étudiants, dirige une thèse, co-organise des conférences. Il continue à publier, à participer à des colloques, et développe des collaborations à l'étranger bien que les soins qui lui sont nécessaires restreignent ses possibilités de déplacement. Il conserve sa bonne humeur, son humour, continue à faire des projets, à mener une vie sociale et culturelle presque normale entre les séances de traitement qui le fatiguent beaucoup.

Petit à petit sa santé continue à se dégrader, la fatigue s'installe très vite, mais il persévère. Il supporte difficilement de restreindre ses activités, jusqu'à être obligé de les arrêter. Hospitalisé, sa détresse morale est immense, malgré le soutien de sa famille, de ses amis, de ses collègues. Étienne s'éteint le 10 avril 2018, à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière à Paris, après un combat sans relâche contre la maladie.

Quand j'ai rencontré Étienne pour la première fois en 1991-1992, au séminaire d'algèbres d'opérateurs dirigé par Georges Skandalis à l'annexe du Collège de France, j'ai tout de suite été impressionnée par la vivacité d'esprit et l'humour de ce jeune homme aux chemises bariolées, expansif et très sociable. Il aimait parler de son travail et de ses lectures mathématiques. Nous avons vite sympathisé. À cette époque il avait déjà obtenu des résultats remarquables qu'il exposa lors de la conférence *Recent advances in Operator Algebras* organisée à Orléans en juillet 1992. Tout débutant qu'il était alors, il noua à cette occasion de nombreux contacts avec des chercheurs étrangers et contribua largement à la bonne ambiance de la rencontre.

La thèse d'Étienne, soutenue en 1993, a eu un grand retentissement. Elle a fourni des techniques importantes qui manquaient à cette époque. Elles lui ont permis d'étudier un certain nombre de déformations quantiques et de déformations d'algèbres d'opérateurs, les C^* -algèbres. Plus tard, il a utilisé et développé ces outils pour s'attaquer à diverses questions sur les champs de C^* -algèbres. Travaillant seul ou en collaboration avec de nombreux mathématiciens, il a obtenu de très jolis résultats, notamment sur le très difficile problème de la classification des champs de C^* -algèbres simples. Il avait des idées très originales qu'il s'attachait à exposer de la façon la plus élégante et la plus claire possible. Il a joué aussi un rôle important dans notre communauté scientifique, car il avait un sens profond de l'intérêt collectif. Il aimait partager ses idées et faire connaître les avancées majeures dans le domaine des algèbres d'opérateurs, mais aussi plus largement en mathématiques.

Étienne continue à rayonner, par ses contributions scientifiques, et par le magnifique exemple de courage et d'énergie qu'il nous a montré.

Claire ANANTHARAMAN-DELAROCHE (1962 S)

YOUNSI (Romdhane), né le 18 juin 1982 à Houmt Souk, Djerba (Tunisie), décédé le 29 juin 2019 à Paris. – Promotion de 2004 s (MPI).



Romdhane Younsi, « Rom » ou encore « Romyou » comme le surnommaient ses amis proches, est originaire de Djerba en Tunisie.

Romdhane était le cadet d'une fratrie de trois. Il était de nature timide, souriant, et très chaleureux avec tout le monde depuis son enfance. Il était apprécié de tous, sa famille, ses amis, et surtout ses enseignants qui chérissaient particulièrement le petit génie qu'ils avaient tout de suite vu en lui. Il s'était très vite démarqué de ses camarades. Il visait toujours la première place de la classe et mettait toutes les chances de son côté pour y arriver. Cette quête de l'excellence ne l'a plus jamais quitté, depuis le banc de l'école et tout au long de sa carrière professionnelle. Le mot « impossible » le faisait sourire.

Après l'école primaire et le collège à El May, Djerba, il part dans le Grand Tunis, pour le prestigieux lycée pilote de l'Ariana, fondé en 1983 en même temps que le lycée pilote Bourguiba de Tunis, pour rassembler les meilleurs élèves de Tunisie, et leur offrir le meilleur cadre scolaire. L'expérience a plus tard été progressivement généralisée à tout le pays, avec la création de plusieurs établissements un peu partout, sans écorcher la réputation des deux premiers lycées de 1983. Le départ de Romdhane directement de Djerba à l'Ariana est un signe d'excellence qui ne trompe pas !

Bac en poche avec mention très bien et bourse de mérite de l'État tunisien, il entame une prépa scientifique au lycée du Parc à Lyon, où il a comme professeurs Nicolas Tosel et Jean-Pierre Barani, avec qui il garda contact.

À l'issue de la prépa, il réussit brillamment les concours des grandes écoles et intègre l'ENS en 2004.

Se passionnant pour les mathématiques dès le début de son cursus, il est très vite attiré par la finance, et choisit de s'y essayer dans une grande banque d'affaires en stage de césure (entre la 2^e et la 3^e année d'école). Sa passion de la finance quantitative est confirmée !

Son parcours professionnel en sortant de l'ENS démontre sa soif continue d'apprendre et de se dépasser. D'analyste finance quantitative au Crédit agricole, il passe à Senior Manager chez KPMG ou encore Global Project Manager dans la startup de blockchain SETL.

En parallèle de ses activités professionnelles, Romdhane s'est fortement engagé dans le tissu associatif. D'abord au sein de l'ATUGE, l'Association des Tunisiens des Grandes Écoles où il s'investit sans compter, faisant preuve de générosité et de

patriotisme. Il a ainsi été responsable du club Finance, du pôle Think, ou encore de la programmation des conférences du forum de l'ATUGE en France, un événement animant la diaspora tunisienne en France. Il avait organisé à ce titre plusieurs débats abordant des sujets socio-économiques, notamment un dernier autour de la vulgarisation des applications de blockchain.

Parallèlement à son engagement au sein de l'ATUGE, Romdhane s'est engagé dans Mouraqiboun (نوبقارم : observateurs en arabe), un réseau citoyen tunisien dont la mission principale était l'observation des élections tunisiennes. Ainsi, en 2014, il s'est pleinement investi pour assurer et garantir les élections présidentielles et législatives en supervisant les votes des Tunisiens résidents en France. Romyou, toujours avec son sourire discret et plein de malice, était à la fois au four et au moulin. Il s'activait dans les coulisses, ne comptant pas ses heures, jour et nuit. Les tableaux Excel et les chiffres n'avaient aucun secret pour lui. Il savait les faire parler. Il éprouvait un réel plaisir à faire lui-même le tour des bureaux de vote à la rencontre des observateurs qui étaient sous sa responsabilité, pour s'assurer du bon déroulement du processus et du bien-être des équipes. Tel le gardien du temple démocratique, il tenait à chaque fois à assister au dépouillement des voix au bureau de vote d'Asnières, « la meilleure ville au monde », comme il aimait bien décrire la ville où il vivait.

Au printemps 2019, alors que la maladie affaiblissait son corps, il commençait déjà à se projeter et à réfléchir à la mise en place d'équipes d'observateurs pour les élections tunisiennes prévues à l'automne de la même année, mais la mort a été plus rapide... Toutefois, le souvenir de l'espoir et de l'énergie qu'il mettait dans toutes ses entreprises ne peut que forcer respect et admiration.

Il s'était également engagé dans le Club des normaliens dans l'entreprise, où il a en particulier été chargé du site web.

En plus de ses engagements associatifs et citoyens, Romdhane s'illustrait aussi par le grand soutien, aussi bien moral que financier, qu'il apportait aux étudiants tunisiens arrivant en France. Il était très sensibilisé à leur cause, et rêvait d'initier une fondation qui financerait les étudiants non boursiers. Il avait même amorcé le projet. Un projet qui – on l'espère ! – verra le jour et portera son nom...

Toujours souriant, il allait naturellement vers les autres, notamment les étudiants. Ses amis proches le qualifiaient de très gentil, modeste, humble, généreux, très présent pour ses amis, très serviable. Il représentait une source d'inspiration pour ses amis et son entourage. Quand on pense à lui, il y a souvent deux mots qui ressortent : sa passion et son humour.

Sa passion inspirait tout son entourage. Ses amis de prépa se souviennent qu'il était profondément passionné par les mathématiques et le foot. Sur les mathématiques, il racontait toujours des blagues au sujet de certains théorèmes ou à propos de

grands mathématiciens. Par rapport au foot, il ne ratait jamais le match de foot du samedi après-midi, et il venait souvent rejoindre ses camarades habillés du maillot de l'équipe nationale de Tunisie.

Son humour était singulier aussi, dans le bon sens du terme. Un humour sophistiqué, distingué, bien trempé, truffé de multitudes références culturelles et scientifiques (souvent mathématiques !). Romdhane était ce génie qui pouvait surprendre ses amis avec des blagues si sophistiquées, qu'on ne pouvait les comprendre du premier coup.

À titre d'exemple, il éprouvait un plaisir particulier à trouver l'équivalent en arabe des noms de professeurs ou de membres du personnel du lycée : M. Sevenier devenait Si Sbou^{ci} (يس ي عوبس), M. Hiver devenait Si Chte (عاتش يس). Romdhane était également le narrateur enchanteur du jeu de société *Les loups-garous*. Il incarnait ce rôle à merveille avec une bonne dose d'humour, de créativité et d'éloquence.

Il était curieux, doté d'une si vaste culture générale, que ses amis s'amusaient à l'appeler l'Encyclopédie ou Wikipédia. Il avait réponse à tout, une opinion sur tout, dans le bon sens du terme, toujours avec humilité et humour.

Le souvenir de Romdhane est également associé à la force. Il a combattu la maladie avec une grande ténacité, sachant garder sa vivacité d'esprit, son humour et son sens de l'autodérision, prenant ainsi du recul sur sa maladie et la décrivant avec une précision académique. À croire que cela le passionnait...

L'une des dernières apparitions publiques de Rom remonte à avril 2019, lors d'un forum organisé par l'ATUGE à Paris. Avec une simplicité déconcertante et son sourire légendaire, il annonçait à certains amis perdus de vue être en phase terminale d'un cancer « rare », selon ses propres mots, le cancer du cœur ! Bien qu'affaibli intérieurement, il a tenu à participer à ce rendez-vous, sans doute ultime, avec son autre famille, la famille associative, démontrant jusqu'au bout l'importance de cet engagement pour lui.

ROM nous a quittés trois mois plus tard, le 29 juin 2019.

Sa maladie et son décès ont été difficiles à vivre pour beaucoup de ses proches, notamment ceux de l'ATUGE, qui ont, comme il se doit, créé un réseau pour organiser une entraide.

Hatem ZAAG (1992 s)
mathématicien, directeur de recherches au CNRS

Avec le concours de

- Emna CHERIF, son amie de Mouraqiboun, chef de projet MOA,
- Amine ELLEUCH, son ami de l'ATUGE, directeur chez Pearls Consulting,
- Karim JBELI, président de l'ATUGE, chef de projet chez EDF,
- Hanène KTTA, son amie de l'ATUGE, directeur de la relation client chez Schneider Electric,

- Farah GHALLOUSSI, son amie à Mouraqiboun, juriste,
- Soufien TAAMALLAH, son ami de prépa, directeur chez IHS Markit,
- Béchir TOURKI, son ami de prépa, entrepreneur, consultant,
- Tayssir YOUNSI, son neveu, étudiant en licence d’informatique au Havre, avec l’aide de la famille.

SUBOTIĆ (Goran), né le 20 mars 1989 à Kutina (Croatie), décédé le 27 novembre 2019 à New York (États-Unis). – Promotion de S.I. 2010 I.



Notre cher ami et ancien élève d’Ulm, Goran Subotić, nous a quittés à 30 ans, à New York, le 27 novembre 2019.

Goran naît le 20 mars 1989 à Kutina, une petite ville croate. Comme pour tous les jeunes de l’ancienne Yougoslavie, son enfance est marquée par la guerre. Fils d’un couple croato-serbe, il vit dans sa chair les retombées sociales du conflit ethnique et religieux. Adolescent, il trouve sa voie dans la danse de salon de compétition. Doté d’un talent naturel, il enchaîne les victoires. Il est à un pas de devenir champion national quand il quitte le milieu pour se consacrer à ses études. Il s’inscrit à l’université de Zagreb, où il obtient une licence de lettres françaises et littérature comparée. Pendant ses années à Zagreb, il connaît Zoran, qu’il épousera à Paris onze ans plus tard, en novembre 2017. Parallèlement à ses études, il participe à la fondation de l’association *Zagreb Pride* et s’investit dans la défense des droits de la communauté LGBTIQ, qui fait l’objet d’une forte discrimination au sein de la société croate. C’est notamment grâce à l’engagement de Goran qu’en marge du *Zagreb Pride* de 2008, est organisé le premier forum public *Mame u MaMi*, visant à créer un espace de parole pour les parents d’enfants homosexuels. L’homophobie, il en est convaincu, se combat avant tout en famille.

Peu à peu, son rêve de poursuivre ses études en France se concrétise. En 2009, il participe à la deuxième édition de l’école d’été « Un été à l’ENS », où il est remarqué pour son talent, son enthousiasme et sa gentillesse. En 2010, il passe le concours de la Sélection internationale et est reçu avec le statut d’étudiant ; la même année 2010-2011 il est boursier du Gouvernement français. L’École a été pour lui, au cours de ses années de scolarité, un lieu d’apprentissage mais aussi sa maison. Son passage à l’ENS est marqué par le travail qu’il accomplit en 2012 en tant que moniteur de la bibliothèque des Lettres où il se sent, parmi ses collègues, en famille. Il obtient le Master de recherche « Littérature française : de la Renaissance aux Lumières » (ENS/Paris-III/Paris-IV), ainsi que le diplôme de l’École. En 2012-2013, il est agent

contractuel au CNRS : sous la direction d'Isabelle Havelange et de Sabine Juratic, il participe à la constitution du « Corpus Belles-Lettres XVIII^e siècle », qui réunit les notices bibliographiques des ouvrages traduits de toutes les langues vers le français et publiés en Europe entre 1776 et 1812.

De 2013 à 2016, il est doctorant contractuel chargé d'enseignement à l'université d'Orléans, où il prépare une thèse en littérature française, qu'il soutient en janvier 2018. Sa thèse intitulée « Les souvenirs de la détresse. L'écriture de l'affectivité dans quelques Mémoires français du XVII^e siècle » interroge l'expression de l'intériorité dans des textes qui, tout en étant écrits à la première personne, prétendent témoigner de la vie publique et des événements historiques. Peut-on dire dans les mémoires ce qui fait mal ? Dans la tradition mémorielle du XVII^e siècle le discours sur l'émotion fait l'objet d'un double contrôle. D'une part, les interventions éditoriales posthumes purgent les textes des passages qui ne contribuent pas à la vision historiographique que les éditeurs se font du genre des Mémoires ; d'autre part, le contexte socioculturel du Siècle d'or veut que le discours personnel soit en même temps un discours public, soumis à un régime de la modération des émotions et à l'autocensure. Cependant, Goran remarque que l'expression du soi émerge malgré tout dans les textes et dès lors la question qui se pose est de comprendre comment. Il analyse l'expression du désarroi, produit d'une incessante négociation entre le silence et la parole, entre le dicible et l'indicible. C'est donc précisément cette tension, entre ce qui ne peut pas se dire et ce qui ne peut pas se taire, que sa recherche explore.

Les remerciements de sa thèse témoignent de l'importance de l'École dans son parcours universitaire et dans sa vie à Paris. Il inclut Isabelle Pantin (1972 L), sa professeure et tutrice à l'ENS : « Son soutien chaleureux, ses mots d'encouragement et ses sourires m'ont fait sentir bienvenu et moins perdu (que je ne pouvais le sentir parfois) dans un univers qui m'était inconnu. » Il remercie également les membres de l'équipe de la bibliothèque des Lettres d'Ulm, « pour leur disponibilité, aide et accueil toujours chaleureux ».

Après son doctorat, il déménage à New York. Après plus de dix ans pendant lesquels il n'avait plus dansé, il devient danseur professionnel. Il est embauché par le studio *Fred Astaire Downtown New York*, où il enseigne les danses de salon et les rythmes latins. Il est très apprécié par ses étudiantes et remporte de nombreux prix dans les compétitions auxquelles il participe. Il se rapproche également du milieu de la mode et prend part à la *New York Fashion Week 2019*, mêlant la danse classique à la technique de passerelle. Il explore aussi les arts du cirque, en particulier les tissus aériens¹ qui le fascinent, et il envisage de plus en plus sérieusement une carrière dans le monde de la performance artistique.

Pour nous, Goran était surtout un ami exceptionnel qui a marqué de façon inoubliable nos années à l'ENS et celles qui ont suivi. En 2012, il a organisé pour nous un

voyage estival dans une île croate, en inaugurant une tradition qui s'est poursuivie année après année dans plusieurs localités européennes. En partageant le quotidien, les vacances et les grands événements de nos vies, nous avons construit une grande famille, dans laquelle Goran – avec son sens de l'autre et son rire contagieux – occupait une place centrale.

Goran a mis fin à ses jours un soir de fin novembre. Il a été enterré dans sa ville natale le 7 décembre 2019. Celles et ceux qui ont dansé, étudié ou travaillé avec lui savent comment il était : un ami attentionné et généreux, capable de laisser une empreinte de beauté humaine dans la vie des personnes qu'il rencontrait. Le vide qu'il laisse nous accompagnera à jamais.

Giuseppe BIANCO (S.I. 2010 l)

ainsi que

Alice HERTZOG, S.I. 2010 l ; Chayma DELLAGI, S.I. 2010 l ;
 Constance de FONT-REAUX, dipl. 2014 l ; Daniel RUDY HILLER, S.I. 2011 l ;
 Gabriela GOLDIN MARCOVICH, 2010 l (A/L) ; Guillaume HABERT, 1997 s ;
 Marcos GARCÍA DE TERESA, S.I. 2010 l ; Matilde ACCATTOLI, S.I. 2010 l ;
 Natália FROZEL BARROS, S.I. 2009 l ; Riccardo BARONTINI, SI 2008 l ;
 Rodrigo DE REZENDE, S.I. 2010 l ; Sara DE BALSÌ, dipl. 2014 l

Note

1. Le tissu aérien est une discipline de cirque qui consiste à faire des acrobaties aériennes à l'aide de deux longues bandes de tissu souple accrochées au plafond.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

Aubert, Serge, 1986 s	224
Bérard Bergery, Lionel, 1965 s	203
Berger, Marcel, 1948 s	130
Bernard, Daniel, 1948 s	132
Bès, Jean, 1946 l	109
Beysade, Jean-Marie, 1953 l	158
Blamont, Jacques, 1948 s	135
Blanchard, Étienne, 1988 s	227
Bonifacio, Antoine, 1930 l	71
Brocheux Lapeyre de Cabanes, Marianne, 1980 L	221
Causse, Maurice, 1943 s	100
Chamboredon, Jean-Claude, 1959 l	174
Corsetti, Pierre-Paul, 1964 l	193
Cremmer, Eugène, 1962 s	190
Desjardins, Paul, 1878 l	61
Dufont Dixmier, Suzanne, 1942 S	85
Gontard, Jean-Paul, 1948 s	138
Grossetête, Bernard, 1957 s	169
Guibé, François, 1964 s,	195
Jallon, Jean-Marc, 1965 s	206
Kahane, Jean-Pierre, 1946 s	113
Lafon, Guy, 1952 l	148
Larrat, Jean-Claude, 1969 l	215
Magnan, Christian, 1960 s	186
Martin, Roland, 1934 l	76

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

Mennessier , Gérard, 1961 s	188
Moulin Hugon , Nicole, 1959 S	178
Navratil , Michel, 1928 l	67
Ozenda , Paul, 1940 s	81
Pecker , Jean-Claude, 1942 s	87
Pingaud , Bernard, 1943 l	96
Ponsolle , Patrick, 1965 l	200
Ponsonnet , Paul, 1943 s	106
Poujade , Robert, 1948 l	123
Quiguer , Claude, 1956 l	166
Raynaud , Michel, 1958 s	172
Robichez Galichon , Anne, 1969 L	213
Schmitter , Marc, 1967 l	209
Serres , Michel, 1952 l	152
Spector , René, 1959 s	179
Subotić , Goran, SI 2010 l	233
Tournon , André, 1954 l	163
Verlet , Loup, 1949 s	143
Younsi , Romdhane, 2004 s (MPI)	230

L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis
de l'École normale supérieure

Siège de l'Association :
45, rue d'Ulm
75230 Paris Cedex 05
Téléphone : 01 44 32 32 32
Courriel : a-ulm@ens.fr
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directrice de la publication : Marianne Laigneau
Responsables des notices : Patrice Cauderlier, Michel Rapoport (lettres)
et Renée Vallette Veysseyre (sciences)
Lectrice : Pascale Mentré (sciences)
Suivi éditorial : Pascale Hamon

Mise en pages : TyPAO

Ce numéro spécial 29 *bis* de
L'Archicube a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Jouve
en février 2021.

ISSN : 1959-6391
Dépôt légal : mars 2021

N° d'impression : xxxxx

Mise en pages
TyPAO sarl
75011 Paris